MERVEILLES
DE LA NATURE VIVANTE.

JOLIS OUVRAGES, DITS CARTONNAGES,

Composés principalement de Gravures,

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

BIBLE (la) EN ESTAMPES, avec 74 superbes vignettes, d'après Raphaël et les grands maîtres; in-8° oblong, cartonné, figures en noir, avec une jolie couverture. . . . . 5 fr.
Figures coloriées. . . . . 8 fr.

BONS (les) PETITS ENFANS ou LA CABANE DANS LES BOIS; in-8° oblong, cartonné, avec une jolie couverture et beaucoup de gravures. . . . . 6 fr.
Figures coloriées. . . . . 10 fr.

CAPRICES DE L'ENFANCE, ou ÉTRENNES AUX PETITS ENFANS; in-12, orné de 32 jolies gravures, et d'une jolie couverture. Prix. . . . . 4 fr.
Figures coloriées, et dans un étui. . . . . 6 fr.

ÉDUCATION DE LA POUPÉE, ou petits dialogues instructifs et moraux, à la portée du jeune âge; par madame de Renneville; in-8° oblong, avec gravures en noir. Prix. . . . . 5 fr.
Figures coloriées. . . . . 8 fr.

ÉGYPTE (l') ET LA NUBIE; in-8° oblong, gravures, figures en noir. . . . . 6 fr.
Figures coloriées. . . . . 10 fr.

GALERIE INDUSTRIELLE, ou APPLICATION DES PRODUITS DE LA NATURE AUX ARTS ET MÉTIERS. Prix, fig. noires. . 15 fr.
Figures coloriées avec le plus grand soin. . . . . 30 fr.

GALERIE RELIGIEUSE, avec 26 belles gravures; in-8° oblong. 6 fr.
Figures coloriées. . . . . 10 fr.

GÉOGRAPHIE VIVANTE, ou Tableaux raisonnés et comparatifs des principaux habitans du globe, avec leurs costumes; des animaux divers qui s'y trouvent; 1 vol. in-8°, figures en noir. . . . . 8 fr.
Figures coloriées. . . . . 12 fr.

MONDE (le) EN MINIATURE ou les Contrastes de la Vie humaine; in-8° oblong, figures en noir. Prix. . . . . 6 fr.
Figures coloriées. . . . . 10 fr.

MUSÉE DE L'ENFANCE, ou Galerie d'animaux sauvages et domestiques de tous les pays; 1 vol. in-8° oblong, figures en noir. . 4 fr.
Gravures coloriées. . . . . 6 fr.

MYTHOLOGIE (la) EN ESTAMPES, ou Figures des divinités fabuleuses avec leurs attributs; 1 vol. in-8° oblong. Prix. . . . . 4 fr.
Figures coloriées. . . . . 6 fr.

PETIT TABLEAU DE PARIS ET DES FRANÇAIS AUX PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA MONARCHIE, par le chevalier Propiac; in-12, cart., fig. noires. . . . . 3 fr.
Avec figures coloriées et en étui. . . . . 5 fr.

PROSPER, ou le petit Peureux corrigé; in-8° oblong, avec figures et une couverture, cart. élég. . . . . 5 fr.
Les figures soigneusement coloriées. . . . . 8 fr.

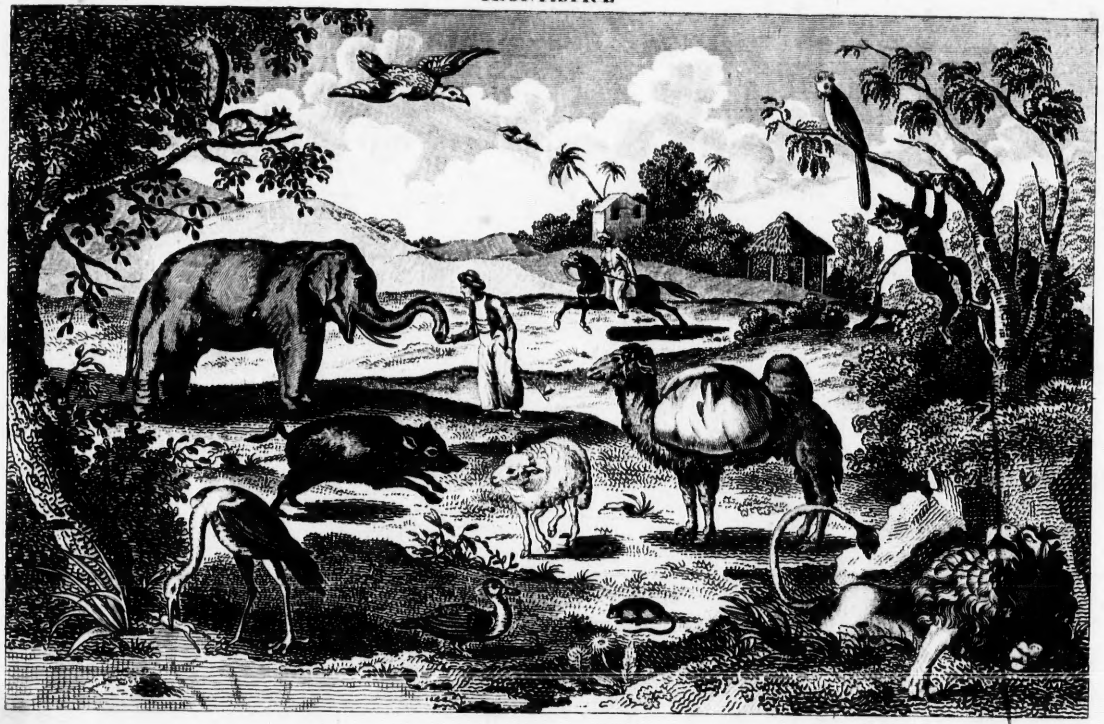
ROIS (les) ET REINES DE FRANCE en estampes, ou Abrégé historique et chronologique de chaque règne. Ouvrage orné de tous les costumes des Rois et Reines de France, au nombre de 120; 1 vol. in-8° oblong, avec couvert. élég. cart. en noir. . . . . 10 fr.
Avec les costumes soigneusement coloriés. . . . . 15 fr.

RECRÉATION DE L'ENFANCE, ou joli Recueil de gravures amusantes, avec un texte explicatif; dédié aux petites demoiselles; vol. in-16 obl. en noir. . . . . 1 fr. 50 c.
Fig. coloriées. . . . . 2 fr. 50 c.
Idem pour les petits garçons, même prix.

SEPT PÉCHÉS CAPITAUX (les), ou Nouveaux Contes moraux, à l'usage de l'enfance et de la jeunesse; 1 vol. in-8° oblong, avec couvert. élég. cart., fig. col. Prix. . . . . 10 fr.
En noir. . . . . 6 fr.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

FRONTISPICE



MERVEILLES DE LA NATURE VIVANTE

De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de Ste Foy

PARIS

C. Alexis Eymery, Rue Mazarine N.° 30.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
21 rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

190

196

MERVEILLES
DE LA NATURE VIVANTE,

OU

GALERIE
DES ANIMAUX CURIEUX, INDUSTRIEUX ET DOMESTIQUES DE TOUS LES PAYS,

AVEC

UNE DESCRIPTION DE LEURS MŒURS ET HABITUDES,

ET 32 PLANCHES GRAVÉES CONTENANT PLUS DE 800 ANIMAUX DE TOUS GENRES, EXÉCUTÉES AVEC LE PLUS GRAND SOIN PAR LES PLUS HABILES ARTISTES DE PARIS.

PAR L'AUTEUR DE LA GALERIE INDUSTRIELLE.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION D'ALEXIS EYMERY,
RUE MAZARINE, N° 30.

M DCCC XXIV.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E
QUEBEC

A MES PETITS NEVEUX

ANTOINE ET GUSTAVE DUF*****.

J'ai laissé à ma sœur, votre aïeule, le droit et le plaisir de vous donner les premiers principes de la religion et de la morle; votre mère les met devant vous en pratique, moi je veux aussi à mon tour être utile à votre instruction et surtout à votre amusement, parce que, dans l'enfance, toute étude qui n'est pas agréable déplaît. Dans ce dessein, j'ai tracé quelques notions sur l'histoire naturelle des animaux. Gustave, encore trop jeune pour les lire, se plaira du moins à l'examen des gravures, qui sont en grand nombre dans ce volume; et toi, mon cher Antoine, tu les expliqueras à ton frère, de sorte que vous profiterez ensemble d'une espèce d'instruction mutuelle.

Vous êtes, mes chers petits amis, le seul but de mes travaux; cet opuscule, composé pour vous, n'est pas digne, je le sais, d'attirer l'attention des hommes éclairés; il l'est encore moins d'obtenir leurs suffrages, comme les écrits profonds et spirituels de votre grand-père maternel. S'il ne peut être placé à côté des ouvrages d'éducation de votre aïeule et passer à la postérité comme ses délicieuses poésies, ils passeront, je l'espère, à votre postérité personnelle; je vous en remettrai en dépôt un exemplaire particulier, qui sera pour notre famille un moyen de rappeler mon souvenir lorsque je ne serai plus,

et qui attestera l'attachement que je porte à tout ce qui tient par les liens du sang à un neveu que ses vertus et son mérite me font chérir tendrement.

Je diviserai les différentes espèces d'animaux compris dans mes notices en huit classes principales, les *quadrupèdes*, les *reptiles*, les *oiseaux*, les *poissons*, les *coquillages*, les *crustacés* ou *crustacées*, les *mollusques* et les *insectes*; je vous ferai connaître par de courtes notices, extraites en grande partie de l'illustre Buffon, et de nos plus célèbres naturalistes, les animaux dont les mœurs, la forme, ou la figure, m'ont paru offrir le plus d'intérêt, ou les caractères les plus remarquables; vous les verrez représentés *dans trente tableaux*, et vous pourrez avoir une idée des *merveilles de la nature vivante*.

Je vous parlerai d'abord des *quadrupèdes*, dont quelques-uns vous plaisent déjà beaucoup; toi, mon cher Antoine, n'aimes-tu pas ton chien, malgré que tu le tourmentes quelquefois? Je t'ai vu recevoir avec joie les caresses de Zerbine, les lui rendre de bon cœur; et ta chève, avec quel plaisir n'en bois-tu pas le lait?

Les *reptiles* ne te paraissent sans doute pas aussi intéressans, mais quand tu les connaîtras mieux, tu ne les dédaigneras plus.

Les *oiseaux*, à ce mot je te vois déjà sourire, tu en écoutes souvent chanter dans les bocages de la maison de campagne de ton studieux grand-père, et leur vivacité, leur légèreté, j'ajouterais leurs goûts volages, ne laissent pas que d'avoir quelqu'analogie avec ton caractère.

Quant aux *poissons*, tu n'en as vu peut-être encore que sur la table de tes parens, mais l'immense variété de cette espèce charmera ton esprit curieux.

Les quatre autres classes d'animaux, parmi lesquels tu trouveras les *insectes*, ont en général, par

leurs qualités ou par leur industrie, un grand charme pour ceux qui étudient l'histoire naturelle; enfin, dans les champs, les bois, les vergers, sur le bord des fleuves, des rivières, tout prendra à tes yeux un nouvel aspect, quand tu verras se jouer devant toi ces êtres animés, desquels on s'occupe rarement lorsqu'on ne les connaît pas en détail.

L'homme s'est conquis des esclaves dans une grande partie des animaux, il les a apprivoisés afin de les subjuguer; il a, pour ainsi dire, façonné leurs penchans sur les siens, et l'éducation qu'il leur a donnée les a fait presque renoncer à leur nature; de sorte que l'animal civilisé diffère absolument de l'animal sauvage.

Rien de plus juste et de plus légitime que l'empire de l'homme sur les animaux, il le doit à l'excellence de son être, à son âme, qui est non-seulement un présent, mais une émanation de Dieu même.

De tous les animaux, les *quadrupèdes* sont ceux qui nous rendent le plus de services. Avec le cheval, l'homme franchit en peu de temps de longues distances; l'âne porte de lourds fardeaux; on emploie le bœuf à tracer des sillons sur la terre, qu'il rend ainsi plus propre à la culture, et il la féconde par son engrais; le mouton, la chèvre, le cochon et tous les autres quadrupèdes, servent à nourrir l'homme ou à l'enrichir.

Les espèces des *quadrupèdes ovipares* ne sont pas en aussi grand nombre que les autres quadrupèdes, toutefois on en compte cent treize; ils naissent pour la plupart et se multiplient dans les climats favorisés du soleil. On les a nommés *ovipares*, parce que leurs petits proviennent d'œufs, tandis que les vivipares, dont il existe plus de trois cents espèces, mettent au jour des petits tout formés. Les *quadrupèdes ovipares* se trouvent principalement en Égypte, sur les côtes brûlantes de l'Afrique, sur les

bords ardens du Sénégal et dans les vastes solitudes du nouveau monde, où ils jouissent à la fois de la chaleur, de l'humidité et de la paix. La grandeur de leurs diverses espèces, est depuis quelques pouces, jusqu'à vingt-cinq ou trente pieds. L'organe de la vue est très-actif dans ces animaux, ils aperçoivent les objets de fort loin, ils ont, ainsi que les chats, la faculté de contracter et de dilater leur prunelle, de façon à ne recevoir que la quantité de lumière qui leur est utile. Ils distinguent les objets dans l'obscurité de la nuit, comme aux rayons du soleil, sans qu'ils en soient fatigués. Les uns fixent leur séjour au milieu des eaux; les autres préfèrent les terrains élevés et secs; plusieurs choisissent pour leur demeure les creux des rochers, tandis que les bois offrent un refuge aux autres. Ces derniers grimpent avec vitesse jusqu'à l'extrémité des arbres; presque tous nagent et plongent avec facilité, ce qui fait que divers naturalistes les ont compris sous la dénomination générale d'*amphibies:* toutefois ces animaux sentent le besoin de respirer de temps en temps, et périssent faute d'air, quand ils demeurent trop long-temps sous l'eau.

Les *quadrupèdes ovipares*, moins sujets à des passions vives que les autres quadrupèdes, s'exposent à moins de dangers, et ils peuvent être privés de diverses parties de leur corps, telles que leurs queues et leurs pattes, sans perdre la vie; quelques-uns mêmes les recouvrent; les *tortues* vivent souvent plusieurs jours après qu'on leur a coupé la tête, et les *grenouilles* ne meurent pas tout de suite, quoiqu'on leur ait arraché le cœur; on a vu des tortues et des crocodiles vivre une année sans prendre aucune nourriture.

Les habitudes de ces animaux sont en général assez douces, ils vivent assez long-temps; mais, s'ils habitent un pays éloigné de la ligne, ils restent engourdis pendant plusieurs mois. Il en est quelques-uns de venimeux, mais c'est le plus petit nombre.

La nature a placé le serpent à la suite des *quadrupèdes ovipares;* ce reptile réunit cet ordre des quadrupèdes ovipares à celui des poissons, avec diverses espèces desquelles il a un grand nombre de rapports extérieurs; plusieurs points du corps de cet animal portent sur la terre, même dans le temps où il paraît le moins y toucher; de là, on lui a donné le nom de *reptile*, et celui de *serpent* vient de *serpere*, qui désigne l'action de ramper. L'ignorance, la superstition et la crainte, ont attiré des honneurs divins au serpent; il a encore, dans diverses contrées lointaines, ses temples, ses prêtres et ses victimes; les écrivains sacrés eux-mêmes reconnaissent de grandes propriétés au serpent; ils le représentent comme symbole de la force et de la prudence.

Les *oiseaux*, en général, ont le sens de la vue plus étendu, plus vif, plus net et plus distinct que les autres animaux, même que les quadrupèdes ovipares; ils l'emportent aussi sur l'homme, par ce sens : habiles et propres au mouvement, leurs yeux sont proportionnellement plus grands que ceux de l'homme; ils connaissent mieux que nous tous les degrés de la résistance de l'air, de sa température à différentes hauteurs, de sa pesanteur relative, et ils indiqueraient mieux que nos baromètres et que nos thermomètres, les variations et les changemens qui arrivent à cet élément mobile; plusieurs d'entre eux peuvent braver l'orage, s'élever au-dessus des nuées, et jouir, pendant les tempêtes, d'un ciel serein et d'une lumière pure; ils peuvent en vingt-quatre heures changer de climat et planer au-dessus de divers pays; le sens de l'odorat est chez eux beaucoup moins fin que chez les quadrupèdes; mais ils ont l'ouïe plus parfaite; leur voix plus forte, relativement au volume de leur corps, se fait entendre du haut des airs à la distance d'une lieue. Ils ont une grande facilité à retenir et à répéter les sons, et quelques-uns copient les inflexions, les tons de la voix humaine et ceux des instrumens. L'homme a moins d'in-

fluence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes. Les oiseaux nommés *domestiques* ne sont que *prisonniers*, et ne nous deviennent guère utiles que par leur mort; leur accroissement est plus prompt, et leur vie proportionnellement plus longue. On trouve dans les *oiseaux*, comme dans les quadrupèdes, des espèces *carnassières*, et d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes, suffisent pour se nourrir. Le sens du goût est presque nul dans les *oiseaux*, ou du moins il est très-inférieur à celui des quadrupèdes; aussi, la plupart ne font qu'avaler sans jamais savourer. Les *oiseaux aquatiques* sont pourvus d'une grande quantité de plumes et d'un duvet qui les garantissent du froid et de l'humidité. Tous les oiseaux sont sujets à la mue, ainsi que les quadrupèdes, et en ressentent des effets plus dangereux : la mort est quelquefois la suite de cette maladie, qu'ils essuient chaque année; pendant son cours, leurs plumes tombent et se renouvellent. Il est diverses espèces d'*oiseaux* qui n'ont point la faculté de voler, ils sont réduits à marcher; les uns volent et nagent, les autres ne marchent ni ne nagent, et ne prennent de mouvement qu'en volant. Il y en a une grande quantité qui ne se plaisent que sur l'eau. Les oiseaux se servent avec plus d'adresse de leurs doigts que les quadrupèdes.

Les *oiseaux* aiment à vivre en société, ils ont de la pureté de mœurs, un naturel plein de douceur, chérissent leur famille et subordonnent toujours leurs plaisirs à leurs devoirs. Outre les oiseaux dont nous venons de parler, il existe des *oiseaux de proie* et des *oiseaux nocturnes*. Les oiseaux de proie sont ceux qui se nourrissent de chair. Ils font la guerre aux autres oiseaux et sont armés d'un bec très-fort et d'ongles crochus. Parmi les oiseaux qui vivent de *proie*, on remarque les aigles, les vautours, les pies-grièches et les corbeaux. Cette espèce, beaucoup moins forte et beaucoup moins nombreuse que celle des quadrupèdes carnassiers, fait beaucoup moins de dégât sur la terre; mais il existe une grande tribu

d'oiseaux nommée *piscivore* ou *pêcheurs*, qui causent d'immenses déprédations sur les eaux. La férocité des *oiseaux de proie* va jusqu'à affaiblir dans eux la tendresse maternelle ; il n'est pas rare, quand ils sont pressés par le besoin, de les voir tuer leurs petits. On profite de leur instinct féroce pour les employer à la chasse.

Les *oiseaux nocturnes* ont une si grande sensibilité dans les yeux, qu'ils perdent l'organe de la vue aux rayons du soleil. Les nuits où la lune brille, sont pour eux les beaux jours, les jours d'abondance : c'est alors qu'ils chassent pendant plusieurs heures de suite, et qu'ils se pourvoient d'amples provisions ; car dans les autres temps, ils n'ont qu'environ une heure le matin et une heure le soir pour chercher leur subsistance. La vue de ces oiseaux ne pouvant se passer de toute lumière, ils cessent de voir pendant la nuit profonde ainsi que les autres animaux.

Le *poisson*, animal aquatique, vit dans l'eau et n'en sort jamais volontairement ; il n'a point de pieds, il est couvert d'écailles ou d'une peau unie.

La variété immense des *poissons de mer* et *d'eau douce*, les alimens délicieux qu'ils nous procurent, les rendent d'une grande utilité. Différens par la forme, par la couleur, par le goût, ils peuplent les fleuves, les rivières et les étangs : les mers en contiennent d'une grosseur monstrueuse, tels que les *cétacées ;* ce nom générique désigne le *Narval*, la *Baleine*, le *Cachalot*, le *Dauphin*. On retire un produit considérable de leur pêche.

Les *cétacés* ont la figure du poisson. Ils habitent le même élément ; mais presque tous, par la structure intérieure, ressemblent aux animaux terrestres ; les femelles sont vivipares ; elles ont du lait et leurs petits tètent. Ces animaux tirent leur nom de celui que la baleine porte en latin : ils ont

différens rapports avec les quadrupèdes, ils leur ressemblent par la structure et par toutes les parties antérieures ; ils ont les mamelles placées au bas du ventre.

Les *coquillages* sont ou vivipares ou ovipares ; les vivipares naissent revêtus de leurs coquilles ; la coquille des ovipares est déjà formée quand ils sortent des entrailles de leur mère ; mais elle est d'une autre nature. La plupart des animaux que contiennent les *coquilles*, sont bons à manger, principalement les huîtres, les moules, les haliotides ; et parmi les terrestres, l'hélice des vignes et celle des jardins. Les écailles des huîtres et des moules servent en médecine. Les belles perles qu'on ne te laisse pas toucher, dans la crainte que tu ne les écrases, et la *nacre de perle* avec laquelle on fait de si jolis petits meubles, se trouvent dans un coquillage du genre des moules. Il est diverses espèces de *coquillages*, et chacune a des qualités diverses. Quelques coquillages bivalves s'assujettissent au fond des eaux par des fils nommés *byssus*, qui partent de l'origine du pied de l'animal ; ils sont d'une nature analogue à celle des cheveux ou fibres des quadrupèdes. Lorsqu'ils sont rompus ou coupés par accident, l'animal jouit de la faculté de les reposer.

On distingue trois classes de coquilles : les *univalves*, qui sont composées de deux pièces égales en grandeur ; les *bivalves*, dont les pièces, nommées *battans*, sont à peu près égales, et les multivalves, qui sont formées par l'assemblage de plusieurs pièces inégales.

On peut diviser les coquilles en *terrestres*, *fluviatiles* ou *marines*, selon qu'elles se trouvent sur la terre, dans les eaux douces ou dans la mer.

Les *crustacés* ont été considérés par les auteurs grecs et latins, comme faisant partie de la classe des poissons, ou comme une classe à part, ou comme une classe intermédiaire entre les poissons et

les coquillages, et diffèrent des poissons et des mollusques, avec lesquels ils vivent, parce qu'ils ont des membres articulés. On les a nouvellement rangés au nombre des insectes, avec lesquels ils ont de grands rapports d'organisation extérieure : il appartient aux seuls naturalistes de juger de ces diverses classifications, et je ne place ici les crustacées que comme habitans des ondes. Ces animaux sont revêtus d'une croûte solide, composée de plusieurs pièces qui varient en nombre et en forme, selon les genres ; leur bouche est armée d'un formidable appareil d'instrumens propres à briser et à retenir leur proie ; ils ont en général dix pattes : la première paire, presque toujours plus grosse que les autres, est terminée par une pièce qu'on appelle main ; le côté intérieur de cette main s'amincit, pour, subitement, donner place à une autre partie qu'on appelle doigt ; la réunion de ces parties constitue la *pince*, dont la forme et la grandeur varient selon les espèces; la peau ou écaille des crustacés se renouvelle chaque année; et quand leurs pattes ou leurs pinces sont rompues par quelque accident, il leur en pousse de nouvelles ; aussi en est-il des espèces qui tiennent si peu à leurs membres, qu'il suffit de leur faire craindre le moindre danger pour les déterminer à les abandonner tout-à-fait. Beaucoup de crustacés fournissent un aliment agréable ; les écrevisses entre autres paraissent sur les tables les plus délicates.

Les *mollusques*, animaux à corps mollasse, peuvent aussi être appelés des coquillages sans coquilles ; car leur organisation intérieure est la même que celle des coquilles, et plusieurs en contiennent une plus ou moins caractérisée dans leur intérieur. Parmi eux, les uns se rapprochent des poissons, et nagent librement dans la mer ; les autres rampent et ont tous les caractères des coquillages univalves ; enfin d'autres ont beaucoup de rapports avec les bivalves, et se fixent sur les rochers.

Les *insectes* forment une classe nombreuse. Ce nom leur a été donné à raison de leur structure remarquable ; ce qui les distingue principalement des autres animaux, c'est d'avoir le corps enveloppé d'une peau écailleuse et dure, des membres nombreux composés d'articulations très-sensibles, des appendices mobiles et articulées à la tête, et qu'on nomme *antennes*.

La longueur de leur corps est la cause de leur marche rapide, beaucoup plus que le nombre de leurs pattes. La nature a donné à un grand nombre de ces animaux la faculté de voler ; leur organisation étant moins parfaite que celle des grands animaux, ils sont moins sensibles et moins délicats ; toutefois ils ont une industrie extraordinaire, et des moyens nombreux pour se défendre, pour se conserver, pour se nourrir, et pour soigner leurs petits. On distingue, dans ces animaux, deux sortes d'yeux : les uns se présentent sous la forme de petits points, ronds, brillans, placés diversement sur la tête, mais toujours auprès des *antennes*. Le nombre varie de deux à huit. On voit facilement dans l'araignée ses huit petits yeux, qu'on nomme yeux lisses. Les mouches, les abeilles, les libellules en sont pourvues ainsi que les araignées ; la seconde espèce d'yeux qu'on connaît aux insectes, offre deux fragmens de sphère, toutes à facettes, comme des miroirs multipliant.

Le corps de presque tous est partagé en trois parties : l'antérieure se nomme la *tête*, la moyenne *corcelet* ou *thorax*, et la postérieure, qui est ordinairement la plus grande, et divisée en plusieurs anneaux, porte le nom de *ventre* ou *d'abdomen* : en dessous on remarque une quatrième partie, qui est la *poitrine*, pièce écailleuse et large, placée à la partie antérieure de l'abdomen.

Il existe plus de différences dans le corps des insectes que dans le corps des animaux de classes supérieures. Quelquefois le corps des insectes est plus long que large, et souvent alors aplati ; cette

forme appartient à ceux qui vivent sous les écorces ; quelquefois, au contraire, il est ovale, convexe en dessus, plat au-dessous ; cette forme se retrouve dans toutes sortes d'insectes ; beaucoup l'ont hérissé de poil, d'épines, ou couvert d'un duvet épais et doux, ou d'écailles brillantes ; ce sont des armes défensives, ou de simples ornemens que la nature leur a départis avec une abondance et une variété qui commandent l'admiration. L'étude de ces animaux singuliers, que l'ignorant méprise, fait souvent les délices de l'homme instruit.

La tête, située à la partie antérieure du corps, renferme dans les insectes, comme dans les animaux d'une classe supérieure, les organes des sens et ceux au moyen desquels ils prennent leur nourriture. Cette partie offre des formes si différentes les unes des autres, qu'on n'en saurait donner une description.

Les insectes n'ont jamais moins de six pattes ; cependant, à l'exception des insectes ailés, il en est beaucoup qui en possèdent un plus grand nombre ; les pattes sont d'une forme très-variée, et cette forme influe sur les habitudes de ces animaux, dont elle multiplie ou diminue les facultés. Dans les insectes légers à la course, elles sont longues et déliées ; dans les insectes qui fouillent la terre, les antérieures sont courtes, comprimées et dentelées ; quelquefois en forme de tenailles ou de pinces, dans les insectes à qui elles servent à saisir leur proie ; dans les insectes nageurs, les pattes postérieures comprimées, ciliées sur les bords ; les cuisses de ces pattes, sont robustes, longues et renflées dans plusieurs insectes qui ont la faculté de sauter.

Les ailes, toujours placées sur le dos, prennent naissance dans la partie antérieure [illegible] cette portion du ventre, que nous avons nommée la poitrine, plus ou moins longues que l'abdomen ; el[illegible]chent souvent tout-à-fait.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de [illegible]

Les ailes des insectes offrent de grandes différences entre elles et ne ressemblent point à celles des autres animaux ; tantôt il y en a deux, et plus souvent quatre ; quand il n'y en a que deux, elles se composent d'une membrane très-mince et transparente, traversée de nervures nombreuses, comme les ailes des mouches.

Les ailes des insectes qui en ont quatre, ressemblent assez à celles des mouches ; quelquefois, comme dans les papillons, les ailes sont très-fortes, et recouvertes, sur leurs deux faces, d'une multitude de petites écailles, qui ressemblent à de la poussière ; chez d'autres insectes, les ailes supérieures perdent en grande partie leur transparence et leur flexibilité, elles deviennent dures et opaques, enveloppent à la manière d'un étui les ailes inférieures qui restent membraneuses ; on les a nommées *élytres*.

Les *insectes* sont, en général, ovipares ; les femelles choisissent avec soin l'endroit de leur ponte, et prennent beaucoup de précaution pour la nourriture et pour la conservation de leurs petits. Les araignées surtout s'occupent à placer leurs œufs à l'abri de tout accident. D'autres insectes donnent les preuves d'un instinct admirable dans le soin qu'ils en prennent ; aucun cependant ne couve ses œufs, leur chaleur ne s'élevant jamais au-dessus de celle de l'atmosphère : il en est qui les déposent dans l'intérieur même des animaux et des végétaux, où ils trouvent un abri sûr et une nourriture abondante. Dans le plus grand nombre des insectes, l'animal qui sort de l'œuf n'a aucune sorte d'analogie avec celui qui l'a pondu. Dans ce premier état on lui donne le nom de *larve*.

Il s'opère dans un grand nombre d'insectes diverses métamorphoses, faites pour exciter l'intérêt. Il en est qui se transforment entièrement, et d'autres seulement à demi. Les insectes à *métamorphose complète* ont trois sortes de *chrysalides* ou *nymphes*, nom de la coque ou fève que l'insecte construit pour s'y renfermer. Ils ne quittent pas toujours leur peau de larves, qui, au contraire, se

durcit, et dans laquelle se forme la véritable chrysalide. Quand l'insecte a subi toutes ses métamorphoses, qu'il a pris tout son accroissement, et qu'il a acquis toutes les parties qu'il doit avoir, on le nomme *insecte parfait;* arrivé à cet état, il vit rarement plus de deux ou trois mois. La vivacité de leurs couleurs et leur variété ne se retrouvent que dans les oiseaux; les nuances innombrables qu'on remarque dans ces couleurs empêche d'en donner la définition ; d'ailleurs, il est rare qu'il existe dans une espèce six individus dont les nuances soient les mêmes.

On admire un phénomène dans plusieurs insectes : c'est la propriété qu'ils ont de répandre dans l'obscurité une lueur phosphorique souvent très-brillante.

Quelques insectes exhalent une odeur désagréable; mais d'autres, au contraire, répandent un doux parfum. Il en est dont le corps rend une humeur laiteuse à volonté : c'est un des moyens de défense que la nature leur a donné.

Quelques autres ont des propriétés acides qui servent en chimie. Aucun insecte n'a de voix proprement dite, mais ils ont la faculté de produire du bruit. Ainsi, la cigale fait entendre son cri ; les sauterelles, les grillons, les criquets, leurs *stridulemens*, et les mouches, un bourdonnement fastidieux. Divers insectes composent leur nourriture de toutes les substances animales et végétales.

Parmi les *insectes*, les uns, comme le papillon, sucent le nectar des fleurs; les autres détruisent les arbustes, les plantes; on en voit qui portent le ravage dans nos habitations, et jusque sur nos meubles et sur nos vêtemens. Quelques-uns d'entre eux se font la guerre; leurs ruses, leurs habitudes varient à l'infini. Quelques-uns vivent solitaires, d'autres en société; ils emploient aussi diverses manières de se défendre : et leurs finesses, leur instinct, leur servent pour attaquer et pour saisir leur proie. Leur

nature les entraîne à la vengeance; mais souvent ils deviennent la victime de celle qu'ils exercent.

Les insectes, en retranchant de leur nombre les crustacés, peuvent se diviser en huit classes : 1° les *lépidoptères*, 2° les *névroptères*, 3° les *hyménoptères*, 4° les *hémyptères*, 5° les *orthoptères*, 6° les *coléoptères*, 7° les *diptères*, 8° les *aptères*.

Les *lépidoptères* ont quatre ailes membraneuses recouvertes d'une poussière écailleuse. Dans ce nombre on comprend les *papillons*, les *bombices*, les *teignes*. Leur nom, dû à la structure particulière de leurs ailes, est tiré de deux mots grecs : l'un signifie *écaille*, et l'autre *aile*. Leur bouche est composée d'une trompe membraneuse, dont la longueur varie selon les espèces. Il en est qui ne prennent, dans *l'état parfait*, aucune nourriture; ceux-là n'ont point de trompe, ou elle est si courte, qu'ils n'en peuvent faire aucun usage. Leur tête, assez petite, offre deux yeux à réseaux, saillans, presque globuleux, et souvent très-brillans, surtout à la lumière. Au-dessus et entre les yeux se trouvent les *antennes*, qui varient de forme dans les différens genres, mais qui sont généralement longues et composées d'un grand nombre de petits articles. Les *lépidoptères* ont toujours six pattes faibles et velues. Leurs larves ont reçu le nom particulier de *chenille*, la dernière métamorphose de cette espèce consiste à paraître sous la forme de papillon.

Les chenilles, pour la plupart, se nourrissent de feuilles, de fleurs et de fruits, et consomment en peu de temps, comme toutes les *larves*, une très-grande quantité de ces alimens. Rien de plus difficile que de purger les forêts, les vergers et les jardins de ces animaux dévastateurs, qui échappent à la poursuite par leurs ruses, leur nombre et leur petitesse; souvent on ne s'aperçoit de leur présence que par les dégâts qu'elle cause. Les chenilles ont l'instinct gourmet, et choisissent avec soin les végé-

taux, dont elles ne prennent que le suc. Il en est qui habitent dans l'intérieur des tiges, des feuilles ou des fruits, et s'y creusent des chemins couverts qui leur servent de refuge contre leurs ennemis; d'autres espèces vivent de lichens coriacés qui croissent sur les écorces et sur les murs; toutefois il en est qui préfèrent les matières animales aux végétaux. Le nombre des pattes de la chenille va depuis huit jusqu'à seize, mais elles n'en ont jamais plus de seize et moins de huit, toutes disposées sous le corps, deux à deux; les antérieures, qui sont écailleuses, ne varient point, et se trouvent au nombre de six. C'est sur leurs pattes postérieures qu'elles se cramponnent solidement contre les corps étrangers.

Il est des chenilles *nomades* qui subissent en différens lieux leurs métamorphoses; d'autres cherchent une demeure dans la terre; il en existe encore de plus industrieuses qui se construisent, avec un art admirable, des retraites commodes, solides, et d'une forme très-agréable : les fils qui suspendent ces insectes, les coques dont ils s'enveloppent sont de soie, qu'ils savent filer et convenablement employer. La nature de la soie qui n'a point encore reçu le contact de l'air est une substance visqueuse, et variable dans ses couleurs; elle est renfermée dans deux longs canaux tortueux qui règnent sur les côtés de l'estomac. Ces canaux se terminent antérieurement par deux vaisseaux déliés qui vont se réunir dans la bouche; ils s'ouvrent dans la lèvre inférieure, qui porte la filière. En en sortant le fil est susceptible de se coller au corps sur lequel la chenille s'applique; mais quand il a pris le contact de l'air, il se dessèche et perd la propriété de se ramollir; les chenilles se servent de leur tête et de leurs pattes antérieures pour conduire en différens sens et pour fixer dans différens points, la soie qu'elles retirent de leur filière; elles en construisent des tissus plus ou moins serrés, dont elles tapissent les feuilles ou d'autres objets à leur portée.

Quand elles ont achevé les préparations nécessaires à leur sûreté, elles sont prêtes à se transformer. Leurs chrysalides sont de la division de celles dans lesquelles les parties de *l'insecte parfait* sont visibles sans être séparées : des couleurs métalliques très-brillantes les ornent souvent au moment de leur dernière métamorphose. Les *lépidoptères* laissent évacuer quelques gouttes d'une liqueur opaque et colorée, semblable au sang. Cette liqueur, déposée sur les murs, sur les rochers et sur les troncs d'arbres, a fait croire aux peuples superstitieux qu'il tombait des pluies de sang : on lui attribue une propriété dissolvante de la soie. Parvenus à leur perfection, les *lépidoptères* ne sont pas loin du terme de leurs jours. Ils ne jouissent pas long-temps d'une existence vive et brillante, mais ils ont l'avantage de ne point sentir les chagrins de la décrépitude. S'ils l'emportent de ce côté sur les hommes, nous avons, dans une longue et pénible vieillesse, le souvenir de nos bonnes actions et l'espérance d'une vie éternelle.

Les *Névroptères* ont quatre ailes nues, transparentes comme du talc, formées par une membrane très-mince, soutenues par un grand nombre de nervures longitudinales et transversales qui forment une espèce de réseau, et ne sont point couvertes d'écailles colorées comme celles des lépidoptères, mais elles sont très-brillantes.

Les yeux à réseaux sont brillans dans les hémérobes et dans les libellules. Il n'existe pas moins de différence entre les insectes dans l'état de larves que dans l'état parfait. Les *larves* sont presque toutes carnassières, celles qui vivent dans l'eau y trouvent une nourriture abondante. Ces sortes de larves demeurent dans le même état pendant une grande partie de leur existence, et se transforment ensuite en nymphes. Avant leur métamorphose, elles construisent des fourreaux, avec des matériaux de nature différente, les transportent partout avec elles. D'autres ne restent que peu dans l'état de larves, et se

changent en nymphes qui diffèrent de la larve par des fourreaux, placés de chaque côté du corps, et qui renferment les ailes, que doit avoir l'*insecte parfait;* sous ce nouvel état la plupart mangent, croissent et agissent comme sous le premier. D'autres larves creusent des trous dans la terre, sur le bord des eaux, y vivent renfermées plusieurs années avant de parvenir à l'état parfait.

Quelques-unes d'entre elles changent d'état, sans changer d'inclinations; l'*insecte parfait* ne cesse point de respirer la destruction, et de sacrifier les êtres faibles à ses besoins : cependant le plus grand nombre ne fait plus la guerre aux autres insectes, et ne songe qu'à déposer leurs œufs dans les endroits où les petits trouveront une nourriture convenable.

Les larves aquatiques les confient à quelques plantes qui croissent dans l'eau, ou les déposent dans l'eau même. Enfin toutes les femelles meurent après avoir pourvu à la sûreté de leur famille future.

Les *hyménoptères*, sont les plus industrieux, les plus courageux et les plus intéressans des insectes. C'est dans leur ordre que se trouvent les abeilles, les guèpes, les ichneumons, etc. Les *hyménoptères* ont des couleurs métalliques assez éclatantes, toutefois elles n'approchent point de celles des papillons et des coléoptères; mais dans les animaux, comme dans les hommes, les qualités solides ne se rencontrent pas toujours avec les qualités brillantes.

Ces insectes ont quatre ailes membraneuses d'inégale grandeur; leur tête est grosse, leurs yeux, saillans et lisses, sont au nombre de trois, placés au sommet de leur tête; ils se nourrissent de deux sortes d'alimens, les uns les prennent solides, et les autres liquides. Les femelles de ces insectes ont un soin particulier de leurs petits; non-seulement elles s'occupent de leur procurer l'abondance et le repos, mais elles leur construisent des habitations solides et commodes; la régularité des ruches, que les

abeilles bâtissent sans autres instrumens que leurs dents et leurs pattes, donnent une idée de leur courage et de leur industrie. C'est dans le corps d'autres insectes ou dans l'intérieur des végétaux, qu'une mère d'une autre espèce va déposer ses œufs.

Les larves des *hyménoptères* sont privées de pattes, ou elles n'en ont que de très-faibles.

Le nom d'*hémyptère*, qui signifie demi-élytre, se donne au quatrième ordre d'insectes dont nous allons parler. Les *hémyptères* se distinguent surtout des autres insectes par leur bouche, qui est propre à pomper les liquides et le sang de animaux dont ils se nourrissent. Leurs ailes ne sont pas toutes de la même espèce; dans les uns elles sont intérieures, coriacées, et dans les autres, membraneuses.

Ces insectes, à l'exception de quelques espèces, volent assez facilement, principalement pendant qu'il fait chaud.

Les œufs des *hémyptères* sont tantôt placés à nu sur les plantes, tantôt enfoncés dans leur intérieur; une matière visqueuse entoure les premiers, que la mère range avec beaucoup de symétrie; une couronne de poils, plus ou moins nombreux, garnit les œufs de la famille des punaises.

La métamorphose des *hémyptères* est de l'ordre de celles nommées *demi-complète;* parmi ces insectes, les uns vivent dans l'air, les autres habitent toujours dans l'intérieur des eaux, ou sur leur surface; cet ordre est beaucoup plus nombreux en espèces qu'en genres.

Les *orthoptères* se rapprochent des coléoptères par la forme de leur bouche et par quelques-unes de leurs habitudes; ils ressemblent un peu aux hémyptères par leur métamorphose, tandis qu'ils s'en écartent par la forme de leur bouche et par la manière de prendre leur nourriture. Leur caractère distinctif est dans la forme de leurs ailes, qui sont au nombre de quatre, ainsi que chez les coléoptères; les

deux ailes supérieures peuvent se comparer aux élytres, si ce n'est qu'elles sont plus molles, plus réticulées et plus alongées, proportionnellement à leur largeur; elles sont en outre un peu à recouvrement l'une sur l'autre dans l'endroit de leur jonction. Ces *élytres*, demi-membraneuses, recouvrent des ailes réellement membraneuses, et presque aussi transparentes que celles des coléoptères, mais garnies de nervures moins grosses et plus nombreuses.

Les ailes, beaucoup plus larges que les élytres, mais non pas plus longues, sont entièrement cachées sous les élytres; lorsque l'insecte ne s'en sert pas pour les y faire tenir, il les plie longitudinalement comme un éventail; c'est de là que vient le nom d'*orthoptères*, qui dérive de deux mots grecs, signifiant ailes droites. Les couleurs de ces ailes vives et variées offrent des nuances changeantes.

Ces insectes ne se nourrissent, pour la plupart, que de substances végétales solides; ils sont, de tous les animaux de leur espèce, ceux qui mangent le plus. Ils ont souvent, sous le nom de sauterelles, dévasté, desséché les champs, et répandu des maladies contagieuses, suite ordinaire de la disette; et sous le nom de karkerlac, ils dévorent toutes les provisions, de quelque nature qu'elles soient; ils entament également le cuir comme le sucre et le pain. Ils paraissent être les plus actifs des insectes. Tous les *orthoptères* ont les jambes très-longues, et s'en servent avec beaucoup d'agilité pour courir et pour sauter.

La plupart des *orthoptères* placent leurs œufs dans l'intérieur de la terre. Ces œufs, en très-grand nombre, sont ordinairement nus, sphériques ou alongés; l'insecte qui en sort ne diffère de celui qui l'a pondu, que par la taille et par l'absence totale des ailes. Ainsi, la métamorphose de cet insecte est *demi-complète*.

La *nymphe* ne se distingue de la *larve* et de *l'insecte parfait*, que par la présence des moignons des ailes; elle est agile comme eux, et se nourrit des mêmes substances.

Les *orthoptères* sont tous des insectes terrestres; ils vivent peu de temps, aucun ne passe l'hiver; et l'espèce se perpétue d'une saison à l'autre, au moyen des œufs déposés en automne dans la terre.

Les *coléoptères* se distinguent par la singularité de leur forme, par la netteté de leurs couleurs, par la solidité de leurs corps et par la facilité qu'on a de les conserver. Ils sont plus nombreux en espèces qu'aucune de celles dont nous avons parlé.

Leurs formes, leurs habitudes, diffèrent beaucoup de celles des autres insectes; les coléoptères ont deux ailes membraneuses, et dans la plupart des momens de leur vie, ils les tiennent cachées et pliées sous des espèces d'étuis assez durs.

La disposition de leurs ailes, sous ces étuis coriaces, nommés aussi *élytres*, forment leur caractère distinctif; lorsqu'ils volent, ils écartent leurs élytres, sortent leurs ailes membraneuses de dessous, et mettent en mouvement ces dernières; les élytres restent immobiles. Les coléoptères ne possèdent point de véritables ailes, mais des étuis qui servent à conserver leurs ailes, dont la structure délicate pourrait être endommagée par les corps durs, au milieu desquels ils vivent pour la plupart. Leur vol, qu'ils ne peuvent diriger à volonté, est lourd et bruyant; ils se heurtent souvent contre les corps qui se rencontrent sur leur passage, et reprennent difficilement leur essor; un grand nombre vole plutôt la nuit que le jour. Leur nourriture est très-variée, les parties qui composent leur bouche, et surtout les mandibules et les mâchoires, sont très-fortes; arquées et pointues dans les insectes carnassiers qui se nourrissent d'autres insectes vivans.

C'est parmi cet ordre d'insectes que se présentent les variétés les plus nombreuses, et les différences les plus considérables dans la forme des antennes, qui sont ordinairement placées si près des yeux, qu'elles semblent, dans quelques espèces, partir de dessus les yeux mêmes.

Les *élytres*, ou étuis des ailes, recouvrent presque toujours entièrement l'abdomen, partent de la partie postérieure du corcelet : leur forme est peu variable, mais leur consistance est souvent très-différente : tantôt durs et fragiles au point de se laisser briser lorsqu'on veut les percer; tantôt ils sont très-flexibles et mous plutôt qu'élastiques.

Ces insectes sont privés d'un véritable aiguillon, et piquent avec un autre instrument.

Leurs couleurs sont généralement tranchées, brillantes et fixes ; plusieurs offrent un éclat métallique, et partagent la propriété visiquante des cantharides ; plusieurs aussi répandent des odeurs tantôt agréables comme le parfum de la rose, et tantôt des odeurs repoussantes. Dans ces derniers cette odeur paraît venir d'une liqueur caustique qu'ils renferment, et qu'ils peuvent faire sortir à volonté.

Leurs habitudes varient extrêmement; ils ont tous les appétits, et presque toutes les ruses des autres insectes : leur métamorphose est de l'espèce qu'on nomme *complète*. La larve qui sort de l'œuf n'a aucune analogie avec *l'insecte parfait*. Elle est d'ordinaire molle, et blanchâtre ou jaunâtre. Les anneaux de son corps sont très-visibles ; elle a six pattes antérieures, écailleuses, et tellement faibles, qu'il faut une grande attention pour les apercevoir. Certaines espèces de ces larves ont sur quelques parties du corps des tubérosités ou des mamelons agglutinatifs qui leur servent à s'attacher fermement aux corps ; elles vivent quelquefois trois ans avant d'avoir atteint toute leur croissance ; alors la

plupart se composent avec une soie grossière, et les matières qui les environnent, une coque sale, où elles subissent leur première transformation. La *chrysalide* ou *nymphe*, possède toutes les parties de l'insecte parfait; mais emmaillotées séparement dans une pellicule très-mince, qui l'empêche de se mouvoir. Ainsi que dans les lépidoptères, de cette chrysalide sort, après un temps plus ou moins long, l'insecte parfait. Arrivés à cet état, les coléoptères changent de nourriture et pompent le suc des fleurs, tandis qu'auparavant, ils mangeaient des matières animales pétrifiées ou sèches. Il en est peu qui vivent trois mois.

Les *diptères*, plus agiles, n'ont cependant que deux ailes, ainsi que l'indique leur nom; toutefois ils se dirigent à volonté: telles sont les mouches qui vous tourmentent souvent; vous les voyez voltiger des heures entières et décrire des cercles nombreux; vous les voyez, au moment où elles vous semblent immobiles, échapper, avec une agilité surprenante, à la main la plus vive, qui cherche à les saisir. Si vous parcourez la campagne, vous verrez le taon suivre le cheval pendant plusieurs lieues, quand il marche au grand trot ou même au galop; les moucherons accompagnent la même voiture pendant plusieurs heures.

Ce n'est point à l'étendue de leurs ailes que ces insectes doivent la rapidité de leur vol, mais à la manière dont elles sont placées; celles des *diptères* sont en général petites. Ces insectes sont obligés de gagner par la vitesse ce qu'ils perdent en puissance du côté de l'étendue; c'est ce qui produit ce bourdonnement remarquable, et quelquefois importun, que la plupart d'entre eux font entendre en volant.

Tous les *diptères* se nourrissent d'alimens liquides, parce que leur bouche est propre à sucer et non

à broyer ; toutefois elle est construite sur deux modèles différens : les uns peuvent piquer divers corps qui renferment des liquides , et pompent ces liquides dont ils ont ouvert les canaux ; les autres ne peuvent prendre que des liquides déjà épanchés sur les surfaces ; ils les aspirent au moyen d'une espèce de trompe. La plupart de ces insectes se nourrissent du sang des animaux ; ils parviennent à percer la peau des bœufs, des chevaux, et font sortir de la plaie imperceptible qu'ils ont faite de grosses gouttes de sang ; les autres se contentent de lécher les liquides des végétaux et ceux des animaux, et les liquides composés, qui sont déjà épanchés ; un petit nombre se nourrit de liqueurs acides.

Les larves, écloses des œufs pondus par les femelles, sont constamment *apodes*, c'est-à-dire sans pattes, et ne peuvent se mouvoir ; aussi les mères, dans le dessein de conserver l'existence de leurs petits, ont soin de pondre leurs œufs au milieu des substances qui doivent leur servir d'aliment, et les déposent, suivant leur espèce, sur des cadavres, sur des viandes mortes, sur des fleurs, dans les réceptacles des végétaux, ou sur le milieu des eaux, quelquefois dans le corps même des animaux vivans.

La métamorphose de ces larves est très-remarquable, elles croissent promptement, et, lorsqu'elles ont pris toute leur croissance, elles deviennent immobiles, sans changer néanmoins de figure ; seulement leur peau durcie et cornée est plus brune qu'auparavant. Après quelque temps, on trouve dans cette enveloppe le *diptère*, dont les parties molles et transparentes sont repliées sur elles-mêmes ; c'est une véritable *nymphe*, analogue à celle des *coléoptères* et des *hyménoptères* ; la peau durcie de la larve n'est point celle de la nymphe, elle sert seulement de coque ou d'enveloppe extérieure.

Lorsque la larve a acquis les forces nécessaires, elle fait sauter une calotte à l'extrémité de sa coque,

et sort dans l'état parfait; la vie de ces insectes est très-courte, ils meurent d'ordinaire aux premiers froids.

Je vous ai parlé jusqu'ici des insectes ailés, maintenant je vais vous parler de ceux qui ne possèdent point cette propriété. Vous avez déjà vu que les coléoptères n'avaient qu'un vol très-imparfait, qui ne ressemble point au vol léger et rapide des sphinx et des libellules, ce dernier ordre est celui des *aptères*; il se compose d'insectes divers, qui n'ont rien de commun entre eux, si ce n'est que tous manquent d'ailes, on y range les *insectes suceurs*, si avides du sang des hommes et de celui des animaux; tels que les puces, les poux, les mittes, qui s'attachent sur les quadrupèdes et sur les oiseaux, qu'elles sucent continuellement. Tous diffèrent entre eux par la forme du corps, par la composition de leur bouche, par le nombre de leurs pattes et par la manière de vivre. Je ne vous en citerai que trois dans la classe des aptères: l'*araignée*, le *scorpion* et l'*iule*, représentés dans le dernier tableau.

Vous aurez sûrement remarqué, mes chers petits neveux, dans les notions que je vous ai données, sur les animaux de diverses espèces, combien la munificence de Dieu éclate dans toutes ses œuvres; que ne devez-vous donc pas attendre de sa bonté, vous qu'il créa avec une âme immortelle, si vous façonnez cette âme à le servir, à l'aimer, à faire, autant qu'il dépendra de vous, le bonheur de vos parens et celui de vos semblables. Dieu est un maître généreux, et qui récompense par des délices éternelles des sacrifices passagers.

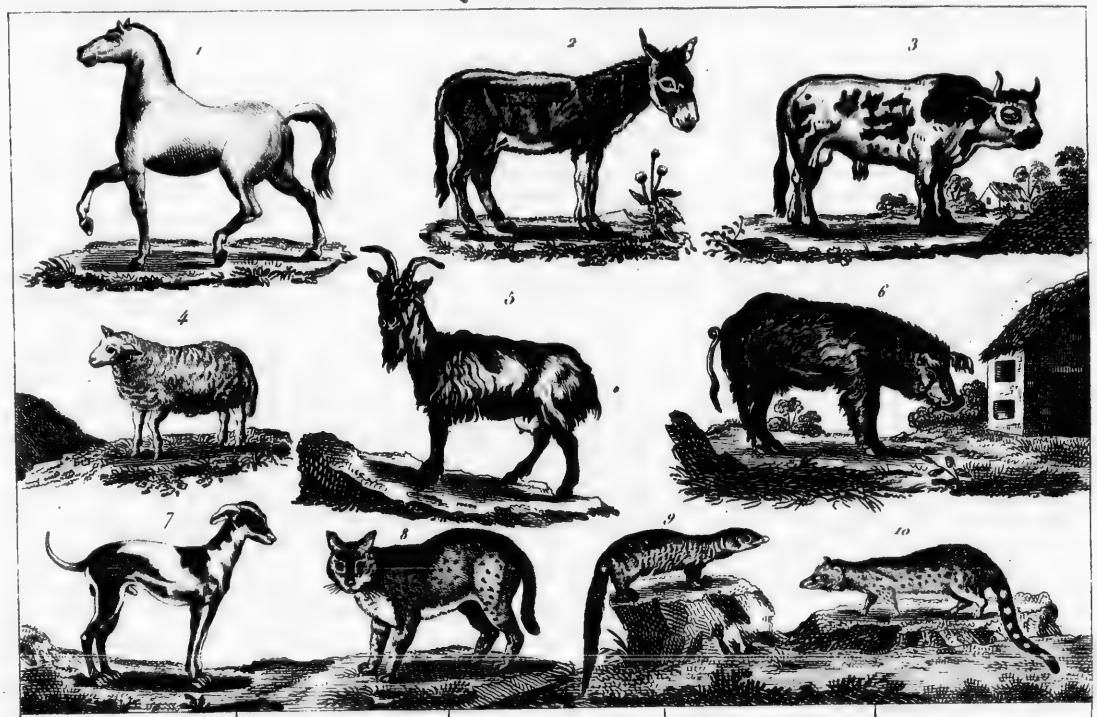
N'oubliez jamais cela, vous serez hommes de bien sur la terre et des élus dans le ciel.

niers

edent
, qui
s *ap-*
tous
, ani-
eaux,
ion de
e trois

nnées,
uvres;
ous fa-
de vos
délices

QUADRUPÈDES



1. Le Cheval 2. L'Ane	3. Le Bœuf. 4. La Brebis.	5. La Chèvre. 6. Le Cochon.	7. Le Chien-loup. 8. Le Chat	9. La Mangouste. 10. La Genette.

MERVEILLES DE LA NATURE VIVANTE.

QUADRUPÈDES.

PREMIER TABLEAU.

LE CHEVAL.

« La plus belle conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec » lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats; aussi intrépide que son maître, le *cheval* voit le péril et » l'affronte, il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses » plaisirs à la chasse; aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais, docile autant que courageux, il ne » se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens : non-seulement il fléchit sous la main de celui » qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se pré- » cipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire; c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister » que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude et la précision de ses mouve-

» mens, l'exprime et l'exécute, qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut, qui, se livrant sans » réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir. »

L'ANE.

« L'*âne*, de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux, » souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtimens et les coups; sobre sur la quantité et sur la qualité de » la nourriture, il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables; mais il est fort délicat sur l'eau » et ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus. »

Dans la première jeunesse, il est gai et même assez joli; il a de la légèreté et de la gentillesse, mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitemens, et il devient lent, indocile et têtu.

« L'âne est peut-être de tous les animaux celui qui, relativement à son volume, peut porter les plus grands poids; » et comme il ne coûte presque rien à nourrir, et qu'il ne demande pour ainsi dire aucun soin, il est d'une » grande utilité à la campagne, au moulin, etc.; il peut aussi servir de monture, toutes ses allures sont douces, » et il bronche moins que le cheval; on le met souvent à la charrue dans les pays où le terrain est léger, et son » fumier est un excellent engrais pour les terres fortes et humides.

» Comme la peau de l'âne est très-dure et très-élastique, on l'emploie utilement à différens usages; on en fait » des cribles, des tambours et de très-bons souliers; on en fait du gros parchemin pour les tablettes de poches; c'est » aussi avec le cuir de l'âne que les orientaux font le sagri, que nous appelons *chagrin*. »

LE BŒUF.

« Le bœuf, le mouton et les autres animaux, qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les » plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourrissent, mais ce sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins;

» le *bœuf*, surtout, est à cet égard l'animal par excellence; sans le bœuf, les pauvres et les riches auraient beau-
» coup de peine à vivre, la terre demeurerait inculte, les champs et même les jardins seraient secs et stériles; c'est
» sur lui que roulent tous les travaux de la campagne; autrefois il faisait toute la richesse des hommes, aujour-
» d'hui il est encore la base de l'opulence des états, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des
» terres et par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels; tous les autres ne sont que des biens ar-
» bitraires, des représentations, des monnaies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre
» leur en donne »

La vache, femelle du bœuf, moins forte que lui, mais non moins utile, le remplace souvent à la charrue; elle fournit le lait, aliment très-sain, le beurre, assaisonnement de la plupart de nos mets, et le fromage, nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne.

La chair du bœuf, viande si succulente et si bonne, fait la base des meilleurs repas; en Irlande, en Angleterre, en Suisse et dans le Nord, on en sale et on en fume une grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce. La peau du bœuf et même celle du veau servent à diverses choses; la graisse est aussi une matière utile, on la mêle avec le suif de mouton : le fumier du bœuf est le meilleur engrais pour les terres sèches et légères; la corne, les os, les nerfs, enfin toutes les différentes parties de cet animal sont employées après sa mort à des objets de première nécessité.

LA BREBIS.

La *brebis* est de tous les quadrupèdes celui qui possède le moins de ressource et d'instinct; elle est timide, faible, stupide; « cependant cet animal est un des plus précieux à l'homme; seul il peut suffire aux besoins de première
» nécessité, il fournit tout à la fois de quoi se nourrir et se vêtir, sans compter les avantages particuliers que l'on
» sait tirer du suif, du lait, de la peau, et même des boyaux, des os et du fumier de cet animal; auquel il semble
» que la nature n'ait pour ainsi dire rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme. »

LA CHÈVRE.

La *chèvre*, « sensible aux caresses et capable d'attachement, se familiarise aisément avec l'homme ; elle est lé-
» gère, agile, vive, capricieuse et vagabonde ; ce n'est qu'avec peine qu'on peut la réduire en troupeau, elle se
» plaît à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, même à dormir sur la pointe des
» rochers et sur le bord des précipices. Elle est robuste, aisée à nourrir, puisque toutes les herbes lui sont bonnes. »

La *chèvre* fournit du lait comme la brebis, et même en plus grande abondance ; elle donne aussi beaucoup de suif ; son poil, quoique plus rude que la laine, sert à faire de très-bonnes étoffes : sa peau s'emploie à divers usages.

On trouve des chèvres dans toutes les parties du monde ; celles d'Angora ou de Syrie, de la même espèce que les nôtres, ont cependant le poil si long et si fin, qu'on en fait des étoffes aussi belles et aussi lustrées que nos étoffes de soie.

LE COCHON.

« De tous les quadrupèdes, le *cochon* paraît être l'animal le plus brut ; toutes ses habitudes sont grossières,
» tous ses goûts sont immondes ; sa gourmandise brutale lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, et
» même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la
» graisse, rendent ces animaux peu sensibles aux coups ; on a vu des souris se loger sur leur dos, et leur manger
» le lard et la peau, sans qu'ils parussent le sentir. »

Les habitans de la campagne tirent un grand profit du cochon ; sa chair se vend à peu près autant que celle du bœuf, le lard beaucoup plus ; le sang, les boyaux, les viscères, les pieds, la langue, se préparent et se mangent ; la graisse des intestins donne le sain-doux et le vieux-oing ; la peau sert à faire des cribles, et l'on fabrique avec les soies des vergettes, des brosses et des pinceaux. La chair de cet animal prend mieux le sel, le salpêtre, et se conserve salée plus long-temps qu'aucune autre.

LE CHIEN.

« Le *chien*, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence » toutes les qualités intérieures. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens; » il attend ses ordres pour en faire usage, il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend » les signes de la volonté : constant dans ses affections, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte ne l'arrête, » que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur, tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à » celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, et lèche la main, instrument de douleur, qui » vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte.

» Le chien s'instruit en peu de temps, et se conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes » de ceux qui le commandent, il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est » dédaigneux chez les grands et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses » seuls amis, il se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers, et pour peu qu'ils » s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts, » des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat; aussi furieux contre les hommes de proie, que contre » les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; » mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur ses dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, » et donne des exemples de courage, de tempérance, et de fidélité.

» L'homme, sans le secours du chien, n'aurait pu conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux.

» Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession » paisible de la terre. »

Il est de tous les animaux celui dans lequel on trouve les plus grandes variétés pour la forme, pour la taille, pour la couleur, pour la quantité, pour la longueur du poil et pour les autres qualités; ceux qui élèvent des chiens pour en faire le commerce, les divisent en trois classes : la première contient les chiens à poil ras; la seconde, les chiens à longs poils; et la dernière, les *chiens sans poil;* il n'y a dans cette classe que le *chien turc;* la peau du chien turc, entièrement nue, est fort huileuse, et assez souvent marquée de taches semblables à celle de la peau du tigre.

Parmi les chiens à poil ras, on distingue le dogue d'Angleterre, ou bouledogue; il est le plus hardi, le plus nerveux et le plus vigoureux de tous les chiens; le grand danois, espèce de chien très-belle et très-recherchée, qui se plaît à suivre les chevaux et les équipages; enfin le braque et le basset, qui sont excellens pour la chasse; dans la classe des chiens à longs poils, se trouve le grand épagneul, qui chasse aussi très-bien; le grand barbet, qui allant très-bien à l'eau, est bon pour la chasse des oiseaux aquatiques, et le chien de berger, qui, sans le secours de l'éducation et guidé par le seul naturel, s'attache à la garde des troupeaux avec une assiduité, une vigilance singulière et une intelligence admirable.

LE CHAT.

« Le chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde souvent que par nécessité, pour l'opposer à un autre » ennemi domestique encore plus incommode et qu'on ne peut chasser. Quoique ces animaux, surtout quand » ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un na- » turel pervers, que l'âge augmente encore et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils de- » viennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons; ils ont la même adresse, » la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux ils savent » couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire le

» coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent ai-
» sément des habitudes de société, mais jamais des mœurs : bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sen-
» timens se rapportent à la personne de son maître, le chat ne paraît sentir que pour soi, et n'aimer que sous
» condition. »

LA MANGOUSTE.

« La *mangouste* est domestique en Égypte, comme le chat l'est en Europe, et elle sert de même à prendre les
» souris et les rats; elle chasse également aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux serpens, aux lézards, aux insectes,
» attaque en général tout ce qui lui paraît vivant, et se nourrit de toute substance animale; elle ne s'effraie ni
» de la colère des chiens ni de la malice des chats, et ne redoute pas même la morsure des serpens; elle les pour-
» suit avec acharnement, les saisit et les tue, quelque venimeux qu'ils soient, et lorsqu'elle commence à ressentir
» les impressions de leur venin, elle va chercher des antidotes, et particulièrement une racine que les Indiens ont
» nommée de son nom, et qu'ils disent être un des plus puissans remèdes contre la morsure de la vipère et de l'as-
» pic. » Elle mange les petits crocodiles et empêche en grande partie la multiplication de ces affreux reptiles en mangeant aussi leurs œufs, qu'elle sait trouver, quoique cachés dans le sable. La mangouste rend de grands services à l'Égypte, en détruisant un grand nombre d'animaux nuisibles; cette qualité l'avait mise en vénération chez les anciens Égyptiens, qui, dans leur superstitieuse reconnaissance, lui rendaient un culte religieux.

Cet animal, qui se trouve en grand nombre dans toute l'Asie méridionale, depuis l'Égypte jusqu'à Java, habite volontiers aux bords des eaux.

LA GENETTE.

La genette, dont la peau fait une fourrure très-légère et très-jolie, « a le poil doux et mollet, d'un gris cendré,
» brillant, et marqué de taches noires rondes et séparées sur les côtés du corps, mais qui se réunissent de si près

» sur la partie du dos, qu'elles paraissent former des bandes noires continues, qui s'étendent tout le long du
» corps; elle a aussi sur le cou et le long de l'épine du dos une espèce de crinière ou de poil plus long, qui forme
» une bande noire et continue depuis la tête jusqu'à la queue, et marquée de sept ou huit anneaux, alternativement
» noirs et blancs; les taches noires du cou sont en forme de bande, et l'on voit au-dessous de chaque œil une marque
» blanche très-apparente. »

On a appelé ces animaux *chats genette, chats d'Espagne, chats de Constantinople;* ils n'ont pourtant rien de commun avec les chats, que l'art d'épier et de prendre les souris. Il paraît que la *genette* s'apprivoise facilement, et qu'à Constantinople on l'élève quelquefois en état de domesticité. Cette espèce, qui est peu nombreuse, ne se trouve guère que dans le Levant et en Espagne.

QUADRUPÈDES.

SECOND TABLEAU.

L'ÉLÉPHANT.

L'*éléphant* surpasse tous les animaux terrestres en grandeur. Le chien, le castor et le singe, sont avec l'éléphant, de tous les êtres animés, ceux dont l'instinct est le plus admirable.

« L'éléphant, au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir

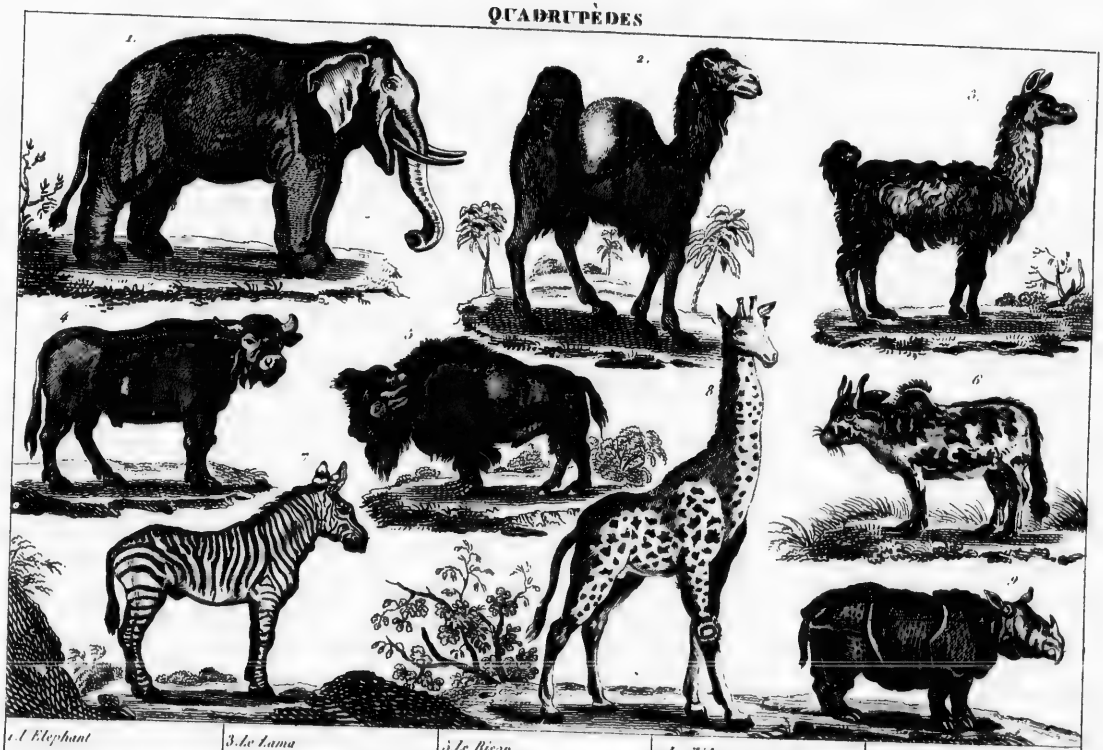
e long du
qui forme
nativement
ne marque

nt rien de
ement, et
e se trouve

l'éléphant,

ver et saisir

QUADRUPÈDES



1. L'Elephant 2. Le Chameau	3. Le Lama 4. Le Buffle	5. Le Bison 6. Le Zébu	7. Le Zèbre 8. La Girafle	9. Le Rhinocéros

»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
»
su
à

» les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées » ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe, et, en même temps, il a la docilité du chien, » il est comme lui susceptible de reconnaissance et capable d'un fort attachement; il sert l'homme avec zèle, avec » fidélité, avec intelligence; enfin l'éléphant, comme le castor, aime la société de ses semblables, et s'en fait » entendre; on les voit souvent se rassembler, se disperser et agir de concert. Il faut donc accorder au moins à l'éléphant » l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, » uniques, de la grandeur, de la longue durée de la vie; il ne faut pas oublier ses armes ou ses défenses, avec les- » quelles il peut percer et vaincre le lion; il ébranle la terre sous ses pas; de sa main, il arrache les arbres; et d'un » coup de son corps, il fait brèche dans un mur : terrible par la force, il est encore invincible par la seule résis- » tance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui le couvre; il peut porter sur son dos une tour armée en guerre et » chargée de plusieurs hommes; seul il fait mouvoir des machines, et transporte des fardeaux que six chevaux ne » pourraient remuer. A cette force prodigieuse, il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance » exacte; il conserve de la modération, même dans ses passions les plus vives; dans la colère, il ne méconnaît pas » ses amis, et n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; il se souvient des bienfaits aussi long-temps que des injures.

» Il ne se nourrit que de végétaux, et il est aimé et respecté de tous les autres animaux, qui n'ont nulle raison » de le craindre.

» Les Asiatiques, très-anciennement civilisés, se sont fait une espèce d'art de l'éducation de l'éléphant, et » l'ont instruit et modifié selon leurs mœurs. Un éléphant domestique peut rendre à son maître plus de services que » cinq à six chevaux, mais il lui faut du foin et une nourriture abondante et choisie; lorsqu'il est bien soigné, il » peut vivre cent vingt ou cent trente ans. »

L'espèce de l'éléphant est très-répandue dans tous les pays méridionaux de l'Afrique et de l'Asie; on en trouve surtout beaucoup dans l'état sauvage, au Sénégal, en Guinée, à la côte des Dents, et dans les grandes îles, comme à Madagascar, à Ceylan, à Java et jusqu'aux Philippines.

La taille de ces animaux varie suivant le climat; ceux de l'Afrique, qui sont les plus petits, ont dix à douze pieds de hauteur; ceux des Indes en ont quatorze; leurs défenses sont si longues et si grosses, qu'il y en a souvent qui pèsent chacune plus de cent vingt livres; ces défenses, qu'on nomme *ivoire*, sont utiles en médecine, et surtout dans les arts; on en fait différens ouvrages charmans, et l'on en tire le *noir d'ivoire*, qui est d'usage dans la peinture.

LE CHAMEAU ET LE DROMADAIRE.

« Ces deux noms, dromadaire et chameau, ne désignent pas deux espèces différentes, mais deux races dis-
» tinctes, subsistantes de temps immémorial dans l'espèce du *chameau*. L'unique caractère sensible par lequel ces
» deux races diffèrent, consiste en ce que le chameau porte deux bosses, et que le dromadaire n'en a qu'une. »
Moins grand et moins fort que le chameau, il est plus nombreux et plus généralement répandu; très-commun en Arabie, il ne l'est pas moins dans toute la partie septentrionale de l'Afrique, qui s'étend depuis la mer Méditerranée jusqu'au fleuve Niger. On le trouve en Égypte, en Perse, dans la Tartarie méridionale, et dans les parties septentrionales de l'Inde, tandis que le *chameau* ne se trouve guère que dans le Turquestan et dans quelques autres endroits du Levant; il paraît être originaire d'Arabie, pays du monde le plus aride, le plus sablonneux, et où l'eau est très-rare. « Le *chameau*, le plus sobre des animaux, peut passer plusieurs jours sans boire; il a les pieds faits pour
» marcher dans les sables, et ne peut au contraire se soutenir dans les terrains humides et glissans; l'herbe et les
» pâturages manquent à cette terre, le bœuf y manque aussi, et le chameau remplace cette bête de somme.
» Dans son pays natal, il fait toute la richesse de ses maîtres : les Arabes regardent le chameau comme un présent
» du ciel, comme un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourraient ni subsister, ni commercer, ni voyager.
» Le lait des chameaux fait leur nourriture ordinaire; ils en mangent aussi la chair, surtout celle des jeunes, qui
» est très-bonne à leur goût. Le poil de ces animaux, fin et moelleux, et qui se renouvelle tous les ans par une mue
» complète, leur sert à faire les étoffes dont ils se vêtissent et se meublent; avec leurs chameaux, non-seulement

» ils ne manquent de rien, mais même ils ne craignent rien; ils peuvent mettre en un seul jour cinquante
» lieues de déserts entre eux et leurs ennemis : toutes les armées du monde périraient à la suite d'une troupe d'A-
» rabes, aussi ne sont-ils soumis qu'autant qu'il leur plaît.

» En Turquie, en Perse, en Arabie, en Egypte, en Barbarie, etc., le transport des marchandises ne se fait que
» par le moyen des chameaux; c'est de toutes les voitures, la plus prompte et la moins chère; les marchands et au-
» tres messagers se réunissent en caravanes pour éviter les insultes et les pirateries des Arabes. Ces caravanes sont
» souvent très-nombreuses et toujours composées de plus de chameaux que d'hommes; chacun de ces chameaux
» est chargé selon sa force, il la sent si bien lui-même, que quand on lui donne une charge trop forte, il la refuse,
» et reste constamment couché jusqu'à ce qu'on l'ait allégée; ordinairement, de grands chameaux portent un millier,
» et même douze cents pesant; les plus petits, six à sept cents. Dans ces voyages de commerce, ils ne vont que le pas, et
» font chaque jour dix à douze lieues. Tous les soirs on leur ôte leur charge et on les laisse paître en liberté : si l'on est en
» pays vert, dans une bonne prairie, ils prennent en moins d'une heure tout ce qu'il faut pour en vivre vingt-quatre. Cet
» animal, le plus précieux de tous, travaille autant que l'éléphant, et consomme vingt fois moins; il vaut peut-être
» à lui seul autant que le cheval, l'âne et le bœuf réunis; il porte seul autant que deux mulets, il mange aussi peu
» que l'âne, et se nourrit d'herbes aussi grossières; la femelle fournit du lait pendant plus de temps que la vache;
» la chair des jeunes chameaux est bonne et saine, comme celle du veau; leur poil est plus beau et plus recherché
» que la plus belle laine (1), il n'y a pas jusqu'à leurs excrémens, dont on ne tire des choses utiles, car le sel ammo-
» niac se fait de leur urine; et leur fiente desséchée et mise en poudre, leur sert de litière, aussi bien qu'aux che-
» vaux, avec lesquels ils voyagent souvent dans les pays où l'on ne connaît ni la paille ni le foin; enfin on fait

(1) On fabrique avec le poil du chameau des schals précieux, et très-recherchés actuellement dans toute l'Europe.

» des mottes de cette même fiente, qui brûlent aisément et jettent une flamme aussi claire et presque aussi vive que
» celle du bois sec; cela même est encore d'un grand secours dans ces déserts, où l'on ne rencontre pas un arbre, et
» où, par le défaut de matières combustibles, le feu est aussi rare que l'eau. »

LE LAMA ET LA VIGOGNE.

Le *lama* est dans le nouveau continent le représentant du chameau, et paraît en être un beau diminutif; sa figure est élégante, il n'a point de bosse, il est en général mieux fait que le chameau; mais il a comme lui le cou fort long, les jambes hautes, le poil laineux; il lui ressemble aussi par la douceur du naturel, par l'esprit de servitude, par la sobriété et par l'aptitude au travail.

Les lamas, originaires du Pérou, y sont très-nombreux et très-utiles; ils servent à transporter toutes les denrées du pays, leur charge ordinaire est de cent cinquante. Outre les services domestiques qu'on en tire, on profite de leur laine, qui est plus belle que celle de nos brebis; ils ne coûtent ni entretien, ni nourriture, ils ne vivent que d'herbes, boivent très-rarement et s'abreuvent de leur salive, qui est très-abondante.

Dans l'état de nature et de liberté, ces animaux habitent les montagnes de l'Amérique méridionale; ils marchent ordinairement par troupes de soixante ou de quatre-vingts, et ne se laissent point approcher; cependant on les façonne très-facilement à la domesticité; on fait la guerre aux lamas sauvages pour avoir leur toison; leur chair, très-saine et de bon goût, est aussi très-recherchée.

La vigogne ou paco, a beaucoup de choses communes avec le lama, elle est du même pays, habite les mêmes lieux, a le même naturel, les mêmes mœurs; elle lui ressemble aussi par la figure, mais elle est plus petite, plus faible et moins propre au service, quoiqu'on l'emploie aussi à porter des fardeaux. La longue et fine laine qui couvre la vigogne est une marchandise de luxe aussi précieuse que la soie; les vigognes domestiques sont souvent toutes noires, et quelquefois d'un brun mêlé de fauve. Les vigognes ou pacos sauvages sont d'une couleur rose sèche, qui ne s'altère

point sous la main de l'ouvrier; on en fabrique de très-belles étoffes, de très-beaux gants, de très-bons bas, d'excellentes couvertures et des tapis d'une grande valeur.

LE BUFFLE.

Originaire des pays les plus chauds de l'Afrique et des Indes, le *buffle* s'y trouve en grand nombre dans l'état de liberté; mais on l'a rendu domestique en Italie, où il a été transporté vers le septième siècle; il y sert utilement au labourage et à traîner des fardeaux; « cet animal, plus grand et plus fort que le bœuf, est aussi d'un naturel moins traitable, obéit plus difficilement; toutes ses habitudes sont grossières et brutes. Sa figure est grosse, repoussante, son regard stupidement farouche; sa voix est un mugissement épouvantable; il a les membres maigres et la queue nue, la mine obscure, la physionomie noire comme le poil et la peau, sa chair est également noire, dure, désagréable au goût et répugnante à l'odorat; le cuir seul vaut mieux que tout le reste de la bête, dont il n'y a que la langue qui soit bonne à manger. « Ce cuir est assez léger et presque impénétrable. Le lait de la femelle du buffle n'est pas si bon que celui de la vache, néanmoins, dans les pays chauds, tous les fromages sont faits de lait de buffle. »

BOEUFS A BOSSE,

LE BISON ET LE ZÉBU.

La race du *bison* ou bœuf à bosse, remplit aujourd'hui toutes les provinces méridionales dans le continent entier des grandes Indes, dans les îles des mers orientales et méridionales, dans toute l'Afrique; depuis le Mont-Atlas jusqu'au cap de Bonne-Espérance, on ne trouve que des bœufs à bosse : il paraît même que cette race, qui a prévalu dans tous les pays chauds, a plusieurs avantages sur celle de nos bœufs. Ces animaux sont plus légers à la course, plus propres à suppléer au service du cheval, et en même temps ils ont un naturel moins brut, plus d'intelligence et de docilité, aussi sont-ils traités avec plus de soin que nous n'en donnons à nos plus beaux chevaux.

Ces bœufs à bosse varient pour les couleurs du poil; les plus beaux sont tout blancs, ils varient aussi par la figure des cornes; il en est qui en sont dépourvus; d'autres les ont fort relevées, et d'autres si rabaissées, qu'elles sont presque pendantes; il paraît même qu'on peut diviser cette première race de *bisons* ou bœufs à bosse, en deux races secondaires : l'une très-grande, et l'autre très-petite; cette dernière est celle du *zébu;* toutes deux se trouvent à peu près dans les mêmes climats, toutes deux sont également douces et faciles à conduire; toutes deux ont le poil fin et la bosse sur le dos. Cette bosse n'est qu'une excroissance, une espèce de loupe, un morceau de chair tendre très-bon à manger; les loupes de certains bœufs pèsent jusqu'à quarante et cinquante livres; sur d'autres, elles sont beaucoup plus petites.

LE ZÈBRE.

« Le *zèbre* est peut-être de tous les animaux quadrupèdes le mieux fait et le plus élégamment vêtu; il a la figure » et les grâces du cheval, la légèreté du cerf, et la robe rayée de rubans noirs et blancs, disposés alternativement » avec tant de régularité et de symétrie, qu'il semble que la nature ait employé la règle et le compas pour la peindre. » Ces bandes alternatives de noir et de blanc, figurent une étoffe rayée, et s'étendent avec régularité sur le corps, » sur la tête, sur les cuisses, sur les jambes, et jusque sur les oreilles et la queue; elles suivent les contours de son » corps, et en marquent si avantageusement les formes, qu'elles en dessinent les muscles, en s'élargissant plus » ou moins sur les parties plus ou moins charnues et plus ou moins arrondies. »

Cette belle espèce, unique dans son genre, ne se trouve que dans les contrées les plus orientales et les plus méridionales de l'Afrique, de l'Éthiopie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et de là, jusqu'au Congo. On n'est pas encore parvenu à rendre le *zèbre domestique;* cependant, s'il était dressé jeune, on pourrait l'employer au même service que le cheval et l'âne.

LA GIRAFE.

« La *girafe* est un des premiers, des plus beaux, des plus grands animaux et des plus inutiles. La disproportion » énorme de ses jambes, dont celles de devant sont une fois plus longues que celles de derrière, fait obstacle à l'exer- » cice de ses forces; son corps n'a point d'assiette, sa démarche est vacillante, ses mouvemens sont lents et contraints; » elle ne peut ni fuir ses ennemis dans l'état de liberté, ni servir ses maîtres dans celui de domesticité; aussi son » espèce a toujours été confinée dans les déserts de l'Éthiopie et de quelques autres provinces de l'Afrique méridio- » nale et des Indes. » La peau de la girafe est marquée de taches vives et de couleurs brillantes; cet animal est si doux qu'on peut le conduire partout où l'on veut avec une petite corde passée autour de la tête. Il ne se nourrit que de feuilles des plus hauts arbres, et quand il veut boire ou prendre quelque chose à terre, il faut qu'il se mette à genoux.

LE RHINOCÉROS.

Après l'éléphant, le *rhinocéros* est le plus fort des animaux; il a au moins douze pieds de longueur, six à sept de hauteur, et la circonférence du corps est à peu près égale à sa longueur; mais il n'est guère supérieur aux autres animaux, que par la force, la grandeur et l'arme offensive qu'il porte sur le nez, et qui n'appartient qu'à lui; cette arme est une corne très-dure, solide dans toute sa longueur et qui défend toutes les parties antérieures du museau, et préserve d'insulte le muffle, la bouche et la face; sa peau est un cuir noirâtre, épais et dur, que les javelots, les lances ne peuvent percer; elle résiste même aux balles du mousquet, en sorte que cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le feu, ni le fer du chasseur.

Le *rhinocéros*, sans être ni féroce, ni carnassier, ni extrêmement farouche, est intraitable, brusque, brut, sans intelligence, sans sentiment et sans docilité; il se nourrit d'herbes grossières, de chardons, d'arbrisseaux épineux, il aime beaucoup les cannes de sucre, et mange aussi toutes sortes de grains; il fait un dégât prodigieux dans les cam-

pagnes; il n'offre d'utile que sa dépouille; sa chair est excellente au goût des Indiens et des Nègres; sa peau donne le meilleur cuir et le plus dur qu'il y ait au monde; sa corne est plus estimée des Indiens que l'ivoire de l'éléphant, ils en confectionnent plusieurs ouvrages au tour et au ciseau; ils accordent en outre à sa substance plusieurs propriétés médicinales; toutes les autres parties du corps du rhinocéros, même son sang, son urine et ses excrémens, sont regardées comme des antidotes contre le poison, ou comme des remèdes à plusieurs maladies.

L'espèce du rhinocéros est confinée aux seuls climats méridionaux de l'Afrique et de l'Asie.

QUADRUPÈDES.

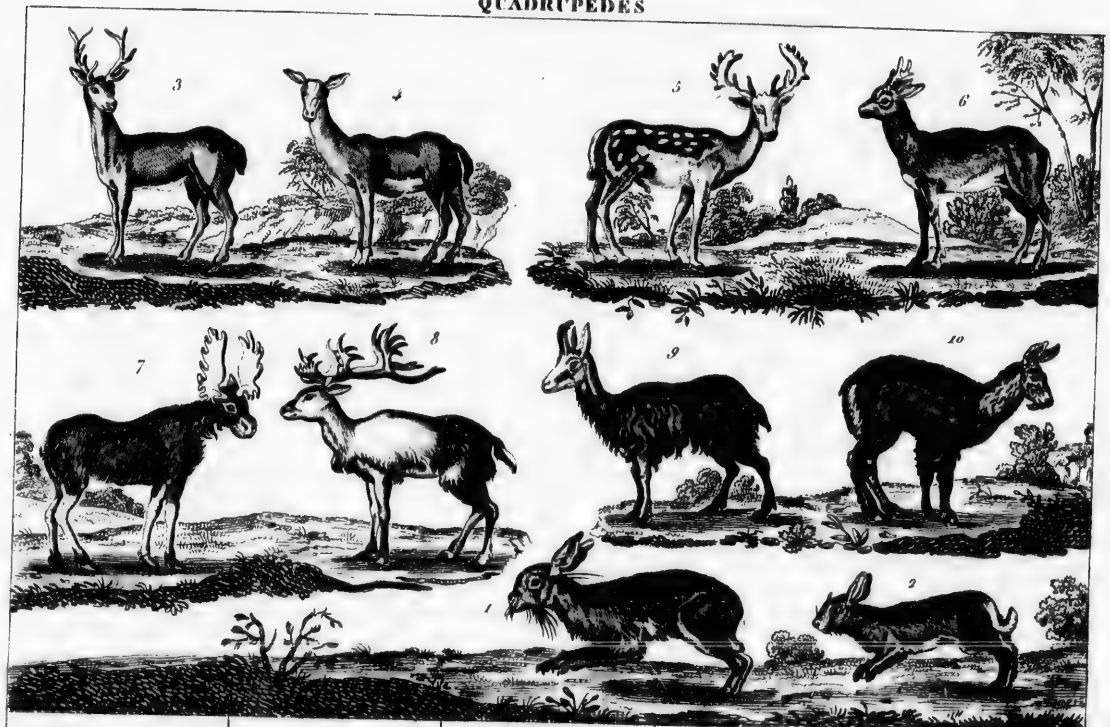
TROISIÈME TABLEAU.

LE LIÈVRE.

« Le *lièvre* ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis. » Il se forme un gîte, il choisit en hiver les lieux exposés au midi, et en été il se loge au nord; il se cache pour ne » pas être vu, entre des mottes qui sont de la couleur de son poil. » Il se tient volontiers en été dans les champs, les vignes; et en hiver dans les buissons et dans les bois.

« Les lièvres dorment ou se reposent au gîte, pendant le jour, et ne vivent pour ainsi dire que la nuit; c'est alors » qu'ils se promènent et qu'ils mangent; on les voit, au clair de la lune, sauter et courir les uns après les autres;

QUADRUPÈDES



1. Le Lièvre. 2. Le Lapin.	3. Le Cerf. 4. La Biche.	5. Le Daim. 6. Le Chevreuil.	7. L'Elan. 8. Le Renne.	9. Le Chamois. 10. Le Musc.

» mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille qui tombe suffit pour les troubler, ils fuient, chacun d'un côté » différent. »

Ils se nourrissent d'herbes, de feuilles, de fruits, de graines; ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver.

Cet animal est très-recherché pour la table; sa peau préparée, toute chargée de son poil, procure des fourrures très-chaudes, et s'emploie dans les douleurs rhumatismales : on fait aussi usage du poil de lièvre pour la fabrication des chapeaux.

Cette espèce est très-répandue dans toute l'Europe; elle est aussi très-nombreuse en Barbarie, en Égypte et dans les îles de l'Archipel.

LE LAPIN.

Le *lapin* est supérieur au lièvre par la sagacité; le dernier se contente de se former un gîte à la surface de la terre, tandis que l'autre, par un instinct réfléchi, se donne la peine de fouiller la terre et d'y creuser un asile où il se retire pendant le jour; il y habite avec sa famille en pleine sécurité; il y fait ses petits, et les y nourrit jusqu'à l'âge d'environ deux mois, ne les amène au dehors que lorsqu'ils sont tout élevés, et leur évite ainsi tous les inconvéniens du bas-âge.

On élève des lapins dans l'état domestique; on les nomme alors vulgairement *lapins clapiers;* leur chair, lorsqu'ils sont jeunes, est très-délicate; celle du lapin sauvage a une saveur plus relevée et plus agréable. Le poil des lapins entre dans la fabrication des chapeaux. Ces animaux sont très-communs dans les climats tempérés de l'Europe, et dans les contrées méridionales de l'Asie et de l'Afrique; les lapins d'Angora sont précieux par la qualité de leur poil ondoyant, soyeux et frisé comme de la laine; on a trouvé le moyen de filer ce poil, et d'en faire différens ouvrages de bonneteries : ces espèces d'étoffes sont très-légères et très-chaudes.

LE CERF ET LA BICHE.

« Le *cerf* est un de ces animaux innocens, doux, tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, » animer la solitude des forêts, et occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la nature. Sa forme » élégante et légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête parée plutôt » qu'armée d'un bois vivant, et qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle; sa grandeur, sa légè- » reté, sa force le distinguent assez des autres habitans des bois. »

La *biche*, femelle du cerf, a comme lui des formes gracieuses, mais elle est plus petite, et sa tête n'est point ornée de bois; cette différence existe aussi dans les femelles du daim, du chevreuil, de l'élan. Les cerfs sont généralement répandus en Europe, même dans les pays du Nord, à l'exception peut-être de la Laponie: on en trouve aussi beaucoup en Asie et même en Amérique.

LE DAIM.

Le *daim* paraît être d'une nature moins robuste et moins agreste que celle du cerf; ces animaux sont aussi moins communs dans les forêts: on les élève dans les parcs où ils sont, pour ainsi dire, à demi-domestiques. « Lorsqu'ils » s'y trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes bien distinctes, bien séparées, et qui de- » viennent ennemies, parce qu'ils veulent également occuper le même endroit du parc: chacune de ces troupes » a son chef qui marche le premier; les autres suivent, et tous se disposent à combattre pour chasser l'autre » troupe du bon pays. Ils attaquent avec ordre, se battent avec courage, se soutiennent les uns les autres, et ne » se croient pas vaincus par un seul échec, car le combat se renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que les plus forts » chassent les plus faibles et les relèguent dans le mauvais pays. »

L'Angleterre est la contrée de l'Europe où l'on trouve le plus de daims, et l'on y fait grand cas de leur venaison. On

rencontre de ces animaux dans les environs de Paris, et dans quelques provinces de France; on en voit en Espagne, en Allemagne et dans l'Amérique.

LE CHEVREUIL.

« Le cerf, comme le plus noble des habitans des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes » élevées des hautes futaies: Le *chevreuil*, comme étant d'une espèce inférieure, se contente d'habiter sous des » lambris plus bas et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis. Mais s'il a moins de noblesse, » moins de force, et beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité et même plus de cou- » rage que le cerf; il est plus gai, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante et sa figure plus agréable; » ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillans, et paraissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont » plus souples, ses mouvemens plus prestes; il bondit sans effort, et avec autant de force que de légèreté. »

La chair des chevreuils est excellente à manger. On trouve cette espèce dans quelques provinces de la France, mais elle est peu nombreuse et même assez rare dans diverses contrées de l'Europe.

L'ÉLAN.

Peureux et timide, l'*élan* aime à se retirer dans les profondes solitudes des bois les plus épais; toutefois ce n'est pas sans danger qu'on l'attaque et sans difficulté qu'on parvient à l'abattre; « il a le poil si dur que la balle du » mousquet peut à peine y pénétrer; il a les jambes très-fermes avec tant de mouvement et de force, surtout dans » les pieds de devant, que d'un seul coup il peut tuer un homme, un loup et même casser un arbre. » Lorsque cet animal a été blessé, si le chasseur ne se sauve au plus vite, l'élan entre en fureur, revient sur lui, le foule sous ses pieds, ou l'élève sur ses cornes et parvient souvent à lui faire perdre la vie.

La peau d'élan préparée, se vend en France sous le nom de *buffle*, et sert à fabriquer des gants, des ceinturons, des baudriers, etc. Ces animaux habitent les pays septentrionaux, on en trouve en Russie, en Pologne, en Suède, en Laponie et au Canada.

LE RENNE.

Ce n'est que dans les pays septentrionaux que le *renne* peut subsister ; il est très-nombreux en Laponie, où il vit dans l'état sauvage et dans celui de domesticité ; le sol stérile et couvert de neige dès le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printemps, ne pourrait fournir aux habitans les moyens d'élever les animaux utiles qu'on possède dans nos climats tempérés ; le renne, pendant l'hiver, a pour toute nourriture une mousse blanche enfermée dans les neiges épaisses qu'il fouille avec son bois et qu'il détourne avec ses pieds. L'été, il vit de boutons et de feuilles d'arbres plutôt que d'herbes ; cet animal rend à lui seul autant de services que nous en rendent le cheval, le bœuf et la brebis ; il sert à tirer des traînaux, et des voitures ; diligent et léger, il fait aisément trente lieues dans une journée, et court avec autant d'assurance sur la neige que sur la pelouse. Les Lapons forment des troupeaux de rennes qui font toutes leurs richesses, et qui leur procurent toutes les nécessités de la vie. Leur chair est très-bonne à manger ; la femelle donne un lait substantiel plus nourrissant que celui de la vache ; on en fait des fromages très-gras ; ce lait épuré fournit, au lieu de beurre, une espèce de suif. La peau du renne est une excellente fourrure, les Lapons s'en couvrent depuis les pieds jusqu'à la tête ; ils savent en filer le poil, ils en recouvrent les nerfs qu'ils tirent du corps de l'animal, et qui leur servent de cordes et de fil ; les os, les cornes des pieds, les bois sont utiles à différens usages ; enfin, la peau préparée devient un cuir souple et très-durable que nos arts industriels emploient à divers ouvrages ; on en fait des vestes, des ceinturons et de très-beaux gants.

LE CHAMOIS.

Les sommets des plus hautes montagnes et les rochers escarpés servent de séjour aux *chamois* ; on en rencontre beaucoup sur les Alpes, sur les Pyrénées, dans les montagnes de la Grèce, et dans celles des Iles de l'Archipel. Sociables entre eux, ils se réunissent par troupeaux de huit, dix et même quatre-vingts, et vont ensemble à la pâture, pendant laquelle un d'eux fait sentinelle, pour avertir ses compagnons en cas de péril. Son cri d'alarme est un

sifflement poussé avec tant de force que les rochers ou les forêts en retentissent de toutes parts ; le zélé surveillant se repose un instant, regarde de tous côtés, et recommence à siffler ; il frappe la terre du pied, s'élance sur des pierres fort élevées, regarde, court sur des éminences, et, s'il aperçoit quelque ennemi, il s'enfuit précipitamment.

La chasse des chamois est très-périlleuse, parce qu'il faut les poursuivre sur les rochers qu'ils parcourent avec une agilité surprenante : souvent le chasseur, engagé dans d'étroits défilés, ou dans des lieux entourés de précipices, est forcé de s'élancer à travers d'affreux écueils. Souvent aussi le chamois, se trouvant pressé par son adversaire, le frappe d'un coup de tête et le précipite dans un abîme profond ; toutefois les habitans des montagnes s'exposent continuellement à ces dangers pour s'emparer de la peau de cet animal, objet d'un grand commerce : cette peau préparée est souple, chaude, et s'emploie aux mêmes usages que celle de l'élan.

LE MUSC.

On trouve communément, dans les provinces orientales de l'Asie, un petit animal, auquel on a donné le nom de *musc*, parce qu'il fournit la substance odoriférante ainsi appelée, et qui est l'objet d'un commerce considérable chez les orientaux, principalement à Boutan, ville du royaume de Thibet : ce parfum renommé est renfermé dans une poche placée sous le ventre de l'animal, à l'endroit du nombril.

Le *musc* est d'une jolie figure, vif, léger à la course, et souple dans tous ses mouvemens ; la nature l'a armé de deux défenses, qui ressemblent à de petits couteaux courbés, placées au-dessous de la gueule, dirigées en bas, et recourbées en arrière ; tranchantes sur leur bord postérieur, elles finissent en pointe, sont de couleur blanche, et leur substance est une sorte d'ivoire. Cet animal répand autour de lui une odeur forte et pénétrante ; sa chair est excellente à manger.

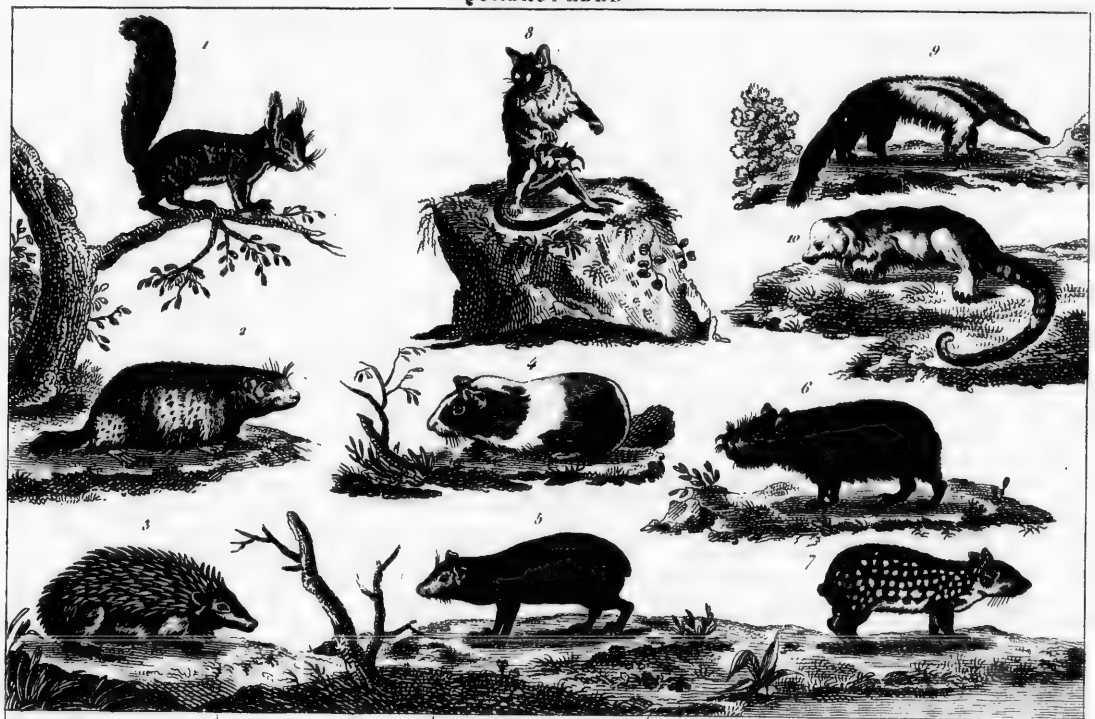
QUADRUPÈDES.

QUATRIÈME TABLEAU.

L'ÉCUREUIL.

« L'*écureuil*, est un joli petit animal qui n'est qu'à demi-sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par » l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné ; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse » quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes et du gland ; il est propre, » leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux ; il a les yeux plein de feu, la physionomie fine, le corps ner- » veux, les membres très-dispos : sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, » qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il se tient ordinairement assis, presque » debout, et se sert de ses pieds de devant comme de mains pour porter à sa bouche. Il approche des oiseaux pour » la légèreté, il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait » son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des » vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaines, il n'approche » jamais des habitations, il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des

QUADRUPÈDES



1. L'Ecureuil	3. Le Hérisson	5. L'Agouti	7. Le Paca.	9. Le Lamanoir.
2. La Marmotte	4. Le Cochon d'inde.	6. Le Cabiai	8. Le Surique.	10. Le Fourmillier

» plus hautes futaies. Il craint l'eau encore plus que la terre, et l'on assure que lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une » écorce pour vaisseau, et de sa queue pour gouvernail. »

Les écureuils semblent craindre l'ardeur du soleil, ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, d'où ils sortent le soir pour prendre de l'exercice, jouer et manger; ce domicile, propre, chaud et impénétrable à la pluie, est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre; ils commencent par transporter des buchettes qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse : ils la serrent ensuite, la foulent et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage pour y être à l'aise avec leurs petits. On connaît plusieurs variétés de cette espèce dans diverses contrées de l'Europe.

LA MARMOTTE.

La *marmotte*, prise jeune, s'apprivoise plus qu'aucun autre animal sauvage, et presqu'autant que nos animaux domestiques; elle apprend aisément à tenir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître. « Elle se tient souvent assise et marche sur ses pieds de derrière; elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux » de devant, et mange debout comme l'écureuil; elle court assez vite en montant, mais assez lentement en plaine; » elle grimpe sur les arbres, elle monte entre deux parois de rochers, entre deux murailles voisines; et c'est des » marmottes, dit-on, que les Savoyards ont appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout » ce qu'on leur donne, de la viande, du pain, des fruits, des racines, des herbes potagères, des choux, des han- » netons, des sauterelles; mais elles sont plus avides de lait et de beurre que de tout autre aliment.

» Cet animal, qui se plaît dans la région de la neige et des glaces, qu'on ne trouve que sur les hautes montagnes, est » cependant sujet plus qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de septembre ou au commen- » cement d'octobre que la marmotte se recèle dans sa retraite, pour n'en sortir qu'au commencement d'avril : cette » retraite faite avec précaution, meublée avec art, assez vaste, est moins large que longue, très-profonde, et peut con- » tenir une ou plusieurs marmottes sans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds et leurs ongles paraissent être faits pour

» fouiller la terre, et elles la creusent en effet avec une merveilleuse célérité. La demeure qu'elles se bâtissent offre » une espèce de galerie faite en forme d'Y, dont les deux branches ont chacune une ouverture, et aboutissent toutes » deux à un cul-de-sac qui est le lieu du séjour. Le tout est pratiqué sur le penchant de la montagne : leur asile est » tapissé d'une grande épaisseur de mousse et de foin : elles en font une ample provision pendant l'été : on assure même » que cela se fait à frais ou travaux communs, que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ra- » massent, et que tour à tour elles servent de voiture pour les transporter au gîte; l'une, dit-on, se couche sur le » dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelle, et ensuite se laisse traîner par les » autres qui la tirent par la queue et prennent garde en même temps que la voiture ne verse. »

Les marmottes passent les trois quarts de leur vie dans ce domicile ; elles s'y retirent pendant l'orage, pendant la pluie, ou dès qu'il y a quelque danger ; et lorsqu'elles sentent les premières approches de l'hiver, elles travaillent à fermer les deux portes de leur habitation, et elles le font avec tant de solidité, qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre partout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré.

Cette espèce paraît être particulièrement attachée à la chaîne des Alpes ; cependant on la trouve dans les Apennins, dans les Pyrénées et dans les plus hautes montagnes de l'Allemagne.

LE HÉRISSON.

» Le *hérisson* sait se défendre sans combattre, et blesser sans attaquer, n'ayant que peu de force et nulle agilité » pour fuir ; il a reçu de la nature une armure épineuse avec la facilité de se resserrer en boule et de présenter de » tous côtés des armes défensives poignantes et qui rebutent ses ennemis ; plus ils le tourmentent, plus il se hérisse et » se resserre. Il se défend encore par l'effet de la peur ; il lâche son urine, dont l'odeur et l'humidité se répandent sur » tout son corps et achèvent de les dégoûter.

« Ces animaux vivent de fruits tombés, ils fouillent la terre avec leur nez à une petite profondeur ; ils mangent les

» hannetons, les scarabées, les grillons, les vers et quelques racines. A la campagne on les trouve fréquem-
» ment dans les bois, sous les troncs des vieux arbres, dans les fentes des rochers, et surtout dans les monceaux de
» pierres qu'on amasse dans les champs, et dans les vignes. L'espèce en est généralement répandue en Europe, à
» l'exception des pays les plus froids, comme la Laponie et la Norwége. »

LE COCHON D'INDE.

Ce petit animal, originaire des climats chauds du Brésil et de la Guinée, vit néanmoins dans les climats tempérés et même dans les pays froids, ainsi que dans l'état de domesticité. On élève des *cochons d'Inde* en France, mais les soins qu'ils demandent ne sont pas compensés par le profit qu'on en tire. Leur peau n'a presqu'aucune valeur, et leur chair quoique mangeable, n'est pas assez bonne pour être recherchée. Délicats et frileux on a de la peine à leur faire passer l'hiver; il faut les mettre dans un endroit sain, sec, chaud, et les tenir toujours à l'abri de l'intempérie des saisons. Naturellement doux et privés, ils ne font aucun mal, mais ils sont également incapables de bien et ne s'attachent point.

L'AGOUTI.

« L'*agouti* est de la grosseur d'un lièvre; il a la rudesse de poil et le grognement du cochon, il a aussi sa gour-
» mandise; il mange de tout avec voracité, et lorsqu'il est rassasié, il cache en différens endroits ce qui lui reste d'a-
» limens pour le retrouver au besoin. Il se plaît à faire du dégât, à couper, à ronger tout ce qu'il trouve. Lorsqu'on
» l'irrite, son poil se hérisse sur la croupe, et il frappe fortement la terre de ses pieds de derrière; il mord cruel-
» lement; il habite ordinairement le creux des arbres et dans les souches pourries. Les fruits, les patates, le manioc
» sont la nourriture de ceux qui fréquentent autour des habitations; les feuilles, les racines des plantes et des arbris-
» seaux sont les alimens des autres qui demeurent dans les bois. L'*agouti* se sert de ses pieds de devant pour saisir et
» porter à sa gueule. » La chair de ceux qui sont gros et bien nourris n'est pas mauvaise à manger.

Cet animal, qui ne se trouve pas dans l'ancien continent, est très-commun au Brésil, à la Guiane et à Saint-Domingue.

LE CABIAI.

Le *cabiai* habite souvent dans l'eau, où il nage pour chercher sa proie; il vient manger au bord le poisson qu'il prend et qu'il saisit avec la gueule et les ongles; il mange aussi des grains, des fruits et des cannes de sucre; il ne marche ordinairement que la nuit, et presque toujours accompagné; sa chair, grasse et tendre, n'est pas d'un goût agréable. Cet animal, d'un naturel tranquille et doux, s'apprivoise sans peine; il vient à la voix et suit assez volontiers ceux qu'il connaît et qui l'ont bien traité. Il se trouve assez communément à la Guiane, au Brésil et dans toutes les terres basses de l'Amérique méridionale.

LE PACA.

Le *paca*, animal du Nouveau-Monde, se creuse un terrier comme le lapin, qu'il surpasse en grandeur et en grosseur; il a la tête ronde et ramassée, il est gras et replet; il ressemble un peu par la forme à un jeune cochon, dont il a le grognement, l'allure et la manière de manger, car il fouille la terre pour trouver sa subsistance; il habite le bord des rivières, et ne se rencontre que dans les lieux humides et chauds de l'Amérique méridionale; sa chair est excellente, aussi lui fait-on continuellement la guerre; il est difficile de s'en rendre maître sans lui ôter la vie; si on le surprend dans son terrier, il se défend et cherche même à se venger en mordant avec autant d'acharnement que de vivacité. Sa peau, couverte d'un poil court et rude, fait cependant une assez belle fourrure, parce qu'elle est régulièrement tachetée sur les côtés.

LE SARIGUE.

Le *sarigue* ou l'*opossum*, animal particulier au nouveau continent, se distingue de tous les autres par deux caractères très-singuliers. Les sarigues ont tous le premier doigt des pieds de derrière sans ongles, et bien séparé des

autres doigts, tel qu'est le pouce dans la main de l'homme, tandis que quatre autres doigts de ces mêmes pieds de derrière sont placés les uns contre les autres et armés d'ongles crochus. La femelle a en outre, sous le ventre, une ample cavité, qu'elle peut ouvrir et fermer à volonté; elle met ses petits dans cette poche, et les y allaite; ils y restent attachés et collés aux mamelles de leur mère pendant le premier âge, et jusqu'à ce qu'ils aient pris assez de force pour marcher et pour chercher leur subsistance; quelquefois la mère les en sort pour les exposer au soleil, et les amuse en jouant avec eux; s'ils s'éloignent et qu'elle entende quelque bruit, ou soupçonne le moindre danger, elle les rappelle par un cri. A ce signal les petits, épouvantés, accourent, se réfugient dans leur asile ordinaire, la mère alors fuit en les emportant tous.

Le *sarigue*, quoique carnassier et même avide de sang, qu'il se plaît à sucer, mange assez de tout; des reptiles, des insectes, des cannes de sucre, des patates, des racines et même des feuilles et des écorces; on peut le nourrir comme animal domestique, il n'est ni féroce, ni farouche, on l'apprivoise aisément; mais il repousse par sa mauvaise odeur, et déplaît par sa vilaine figure; car, indépendamment de ses oreilles de chouette, de sa queue de serpent, de sa bouche fendue jusqu'auprès des yeux, son corps paraît toujours sale, parce que son poil est terne et semble couvert de boue. Sa chair n'est pas mauvaise à manger, c'est même un des animaux que les sauvages chassent de préférence, et duquel ils se nourrissent le plus volontiers.

LE TAMANOIR, LE TAMANDUA ET LE FOURMILLIER.

« Il existe dans l'Amérique méridionale trois espèces d'animaux à long museau, à gueule étroite et sans aucune » dent, à langue ronde et longue, qu'ils insinuent dans les fourmilières, et qu'ils retirent pour avaler les fourmis, » dont ils font leur principale nourriture. » Le premier de ces mangeurs de fourmis, appelé par les Brésiliens grand tamandua, et par les Français, *tamanoir*, a environ quatre pieds de longueur; la tête étroite et longue d'environ quinze pouces, les yeux petits et noirs, le cou très-court, le museau très-alongé, la langue menue, longue de plus de deux

pieds, qu'il replie dans sa gueule lorsqu'il la retire tout entière, la queue longue aussi de deux pieds, couverte de poils rudes, mêlés de noir et de blanchâtre, ainsi que ceux du corps, et disposés en forme de panache; l'animal la retourne sur le dos, s'en couvre tout le corps, quand il veut dormir ou se mettre à l'abri de la pluie ou de l'ardeur du soleil; il l'agite fréquemment et brusquement lorsqu'il est irrité, mais il la laisse traîner en marchant quand il est tranquille, et il balaie le chemin par où il passe; le second de ces animaux, appelé généralement tamandua, est beaucoup plus petit que le tamanoir, il n'a que dix-huit pouces; le troisième, qu'on a nommé *fourmilier*, est encore plus petit et diffère aussi des deux autres par les proportions du corps; il n'a que six pouces de longueur, son poil est doux au toucher et d'une couleur brillante, d'un roux mêlé de jaune vif; ces différens animaux marchent lentement et lourdement, mais ils grimpent avec facilité sur les arbres.

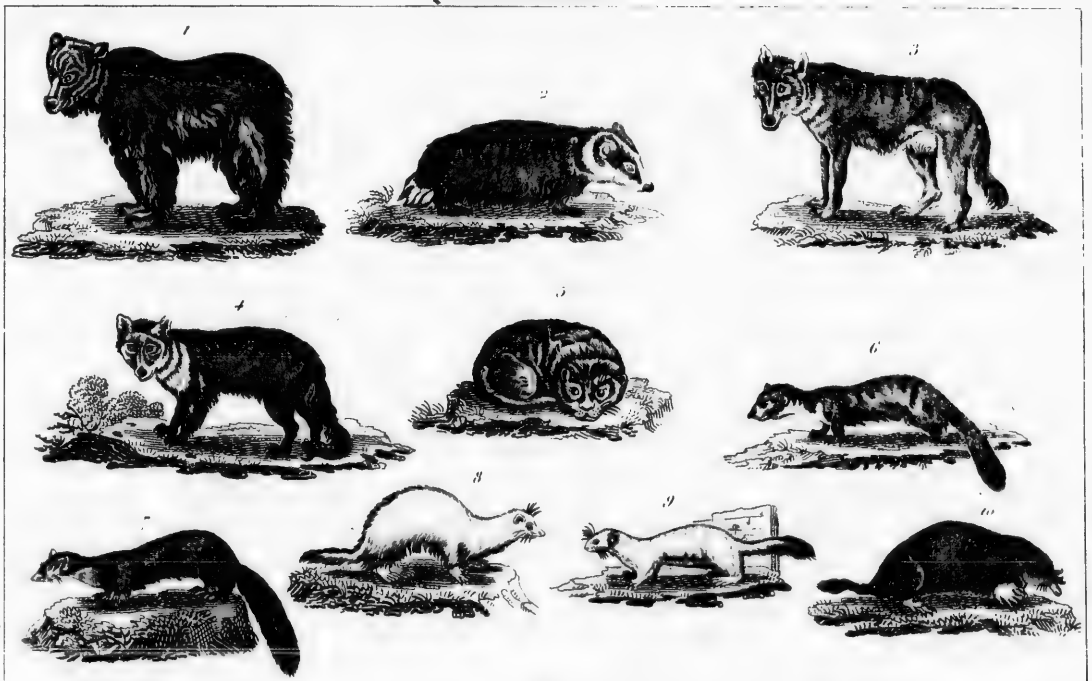
QUADRUPÈDES.

CINQUIÈME TABLEAU.

L'OURS.

« L'*ours* sauvage et solitaire fuit par instinct toute société; une caverne antique dans des rochers inaccessibles, » une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de

QUADRUPÈDES



1. L'ours.	4. Le Renard.	7. La Martre	10. La loupe.
2. L'blaireau.	5. La loutre.	8. Le furet.	
3. [illegible]	6. La fouine.	9. L'Hermine.	

» domicile ; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs » semaines ; il ne quitte sa bauge que quand il se sent affamé. »

On distingue dans les ours terrestres deux espèces : les bruns et les noirs. Il ne faut pas les confondre avec l'ours de mer, qui en diffère tant pour la forme du corps, que pour les habitudes naturelles. L'*ours brun*, assez commun dans les Alpes, est féroce et carnassier ; le noir n'est que farouche, et refuse constamment de manger de la chair. Ce dernier se trouve en grand nombre dans les pays septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique.

LE BLAIREAU.

« Le *blaireau* est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les » bois les plus sombres et y creuse une demeure souterraine ; il semble fuir la société, même la lumière, et passe » les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux, dont il ne sort que pour chercher sa subsistance.

» Ces animaux tiennent leur domicile propre. Lorsque la femelle est prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, » en fait un fagot qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle et » ses petits ; lorsqu'ils sont un peu grands, elle leur apporte à manger ; elle ne sort que la nuit, va plus au loin que » dans les autres temps. Elle déterre les nids de guêpes, en emporte le miel, perce les rabouillières des lapins, prend » les jeunes lapereaux, saisit aussi les mulots, les lézards, les serpens, les sauterelles, les œufs des oiseaux, et porte » tout à ses petits, qu'elle fait sortir souvent sur le bord du terrier, soit pour les allaiter, soit pour leur donner à » manger. »

Le blaireau, compris au nombre des animaux carnassiers, n'est ni gourmand, ni malfaisant ; sa chair n'est pas absolument mauvaise à manger, et l'on fait de sa peau des fourrures grossières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux, etc.

On trouve le blaireau en France et dans les divers climats tempérés de l'Europe.

LE LOUP.

« Le *loup* est naturellement grossier et poltron, mais il devient ingénieux par besoin et hardi par nécessité. » Pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme ; ceux sur- » tout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux ; et lorsque cette maraude » lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'ayant été blessé, ou chassé et maltraité par les hommes » et les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour » des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les » portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui pro- » duisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux » sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, et qu'ils en partageront » la dépouille. Enfin, lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, il attaque les femmes, les enfans, se jette » même quelquefois sur les hommes, devient furieux par ces excès qui finissent ordinairement par la rage et la » mort. »

Le loup a la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable. Odieux et nuisible de son vivant, il n'offre rien de bon après sa mort que sa peau ; on en fait des fourrures grossières qui sont chaudes et durables. L'espèce du loup est généralement répandue en France dans diverses contrées, ainsi que dans les autres parties du monde.

LE RENARD.

» Le *renard* est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation ; ce que le loup ne fait que par la » force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans » attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre ; il emploie plus d'esprit que de mouve-

» ment. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des
» moyens de réserve qu'il ne sait employer qu'à propos, il veille de près à sa conservation; aussi infatigable, et plus
» léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course, et il se pratique un asile où, dans les dangers
» pressans, il s'établit, où il élève ses petits; il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

» Le renard, aussi vorace que carnassier, mange tout avec une égale avidité; des œufs, du lait, du fromage, des
» fruits et surtout des raisins; lorsque les levrauts et les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots,
» les serpens, les lézards, les crapauds, etc. Il en détruit un grand nombre; c'est là le seul bien qu'il procure.
» Très-avide de miel, il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frêlons, et lorsqu'il les a vaincus par la pa-
» tience et par la ruse, il les oblige à abandonner le guêpier, le déterre et en mange le miel et la cire; il prend aussi
» les hérissons, les roule avec ses pieds, et les force à s'étendre; enfin il mange du poisson, des écrevisses, des han-
» netons, des sauterelles, etc. »

On trouve des renards dans toutes les contrées du monde, l'espèce en est très-variée, surtout dans les pays du nord; ils fournissent des fourrures très-précieuses.

LA LOUTRE.

La *loutre*, animal vorace, plus avide de poisson que de chair, ne quitte guère le bord des rivières, ou celui des lacs, et dépeuple quelquefois les étangs. Elle a beaucoup de facilité pour nager, mais elle ne peut vivre habituellement dans l'eau; faute de poisson, d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, et mange l'écorce des arbres aquatiques; elle mange aussi l'herbe nouvelle au printemps.

Les loutres se gîtent dans le premier trou qui se présente, sous les racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers, et même dans les piles de bois à flotter; elles y font aussi leurs petits sur un lit de bûchettes et d'herbes.

La chair de la loutre est d'un goût désagréable. Sa peau fait une très-bonne fourrure.

Cette espèce, sans être en très-grand nombre, est généralement répandue en Europe, depuis la Suède jusqu'à Naples, et se retrouve dans l'Amérique septentrionale.

LA FOUINE.

» La *fouine* a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les » mouvemens très-prestes; elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche; elle grimpe aisément contre les murailles » qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, mange les œufs, les pigeons, les » poules, etc., en tue quelquefois un grand nombre, et les porte à ses petits; elle prend aussi les souris, les rats, les » taupes, les oiseaux dans leurs nids. »

Elle s'établit dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles. La fouine est commune en France, dans tous les pays tempérés, et même dans les climats chauds, comme à Madagascar, aux Maldives; elle ne se trouve pas dans les pays du nord. La peau de la fouine s'emploie pour fourrure, mais elle est peu estimée.

LA MARTE.

« La *marte*, originaire du Nord, est naturelle à ce climat, et s'y multiplie en si grand nombre qu'on est étonné de » la quantité de fourrures de cette espèce qu'on en consomme et qu'on en tire. Elle est au contraire en petit nombre » dans les pays tempérés, et ne se rencontre point dans les pays chauds; nous en avons quelques-unes dans nos bois » de Bourgogne, il s'en trouve aussi dans la forêt de Fontainebleau; mais en général elles sont rares en France; il n'y » en a point en Angleterre, parce qu'il n'y a point de bois; elle fuit également les pays habités et les lieux décou- » verts; elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois et grimpe au-

» dessus des arbres; elle vit de chasse et détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux, dont elle cherche les nids, » pour en sucer les œufs; elle prend les écureuils, les mulots, les lérots, et mange du miel. »

Les martes sont aussi communes dans le nord de l'Amérique que dans le nord de l'Europe et de l'Asie; on apporte surtout du Canada une grande quantité de peaux de martes; la partie la plus estimée est celle qui est la plus brune et qui s'étend tout le long du dos jusqu'au bout de la queue.

LE FURET.

Originaire des climats chauds, le *furet* paraît avoir été apporté d'Afrique en Espagne, et ne peut subsister en France que comme animal domestique; il sert pour la chasse au lapin, dont il est l'ennemi mortel; « lorsqu'on » présente un lapin, même mort, à un jeune furet qui n'en a jamais vu, il se jette dessus et le mord avec fureur; s'il » est vivant, il le prend par le cou, par le nez, et lui suce le sang; lorsqu'on le lâche dans les trous des lapins, on » le muselle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, et qu'il les oblige seulement à sortir et à se jeter dans » le filet dont on couvre l'entrée. »

» Le furet, quoique facile à apprivoiser, et même assez docile, ne laisse pas d'être fort colère; il a une mau- » vaise odeur en tout temps, mais qui devient bien plus forte lorsqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite. »

L'HERMINE.

Ce joli petit animal a le corps entièrement blanc, et le bout de sa queue d'un noir foncé; ses yeux sont vifs, sa physionomie fine, et tous ses mouvemens si prompts qu'il n'est pas possible de les suivre de l'œil; la peau de *l'hermine* est la plus précieuse de toutes les fourrures; sa beauté l'a fait choisir pour doubler le manteau des rois, celui des grands et des magistrats, et elle est devenue la marque distinctive des hautes dignités.

Les hermines sont très-communes dans tout le nord, surtout en Russie, en Norwége, en Laponie.

LA TAUPE.

« La *taupe*, sans être aveugle, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire un grand usage de la vue ; mais elle a le toucher délicat, son poil est doux comme de la soie, elle a l'ouïe très-fine et de petites mains, presque semblables aux mains de l'homme; elle possède l'art de se faire dans un instant un domicile, la facilité de l'étendre, d'y trouver sans en sortir une abondante subsistance, et de se mettre en sûreté dans sa retraite, dont elle ferme l'entrée.

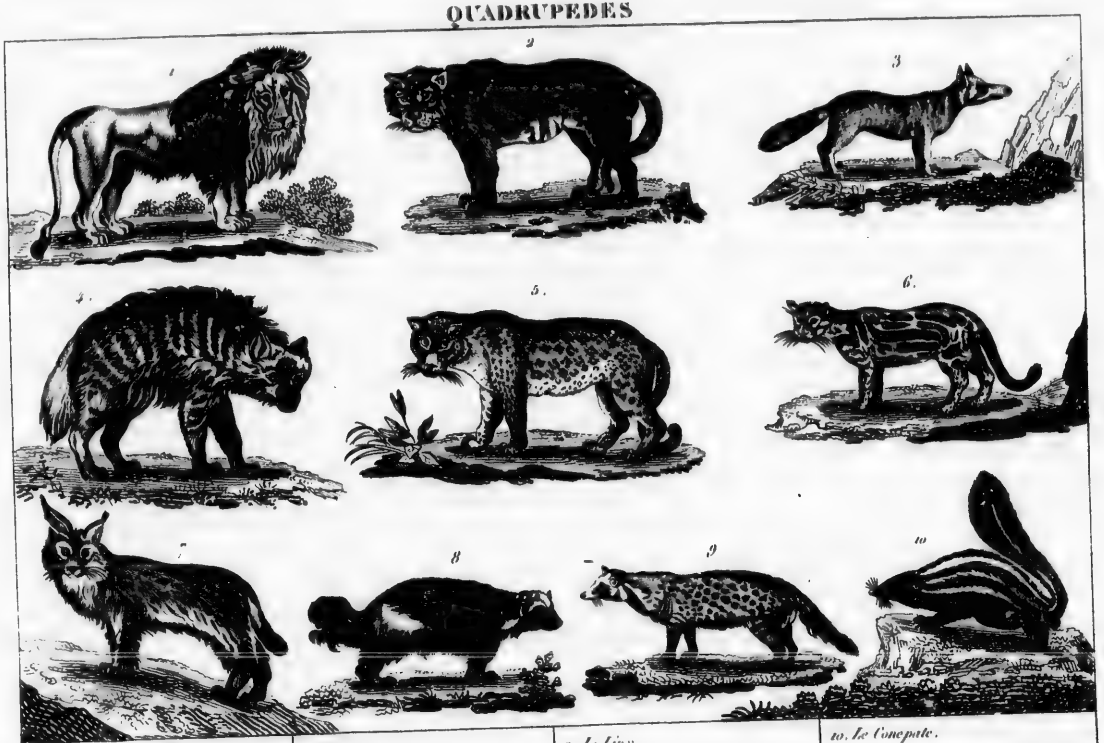
« Le domicile où elles font leurs petits est fait avec une intelligence singulière; elles commencent par pousser, par » élever la terre et former une voûte assez élevée; elles laissent des cloisons, des espèces de piliers de distance en » distance; elles pressent et battent la terre, la mêlent avec des racines et des herbes, et la rendent si dure et si solide » par-dessous, que l'eau ne peut pas pénétrer la voûte à cause de sa convexité et de sa solidité; elles élèvent ensuite » un tertre par-dessous, au sommet duquel elles apportent de l'herbe et des feuilles pour faire un lit à leurs petits: » dans cette situation ils se trouvent au-dessus du niveau du terrain, et par conséquent à l'abri des inondations » ordinaires, et en même temps à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre, sur lequel ils reposent. » Le tertre est percé tout autour de plusieurs trous en pente, qui descendent plus bas et s'étendent de tous côtés, » comme autant de routes souterraines par où la mère taupe peut sortir et aller chercher la subsistance nécessaire à » ses petits; ces sentiers souterrains sont fermés et battus, s'étendent à douze ou quinze pas, et partent tous du domi- » cile comme des rayons d'un centre. »

Cet animal, très-commun dans nos climats, ne se trouve guère que dans les pays cultivés.

vue ;
resque
endre,
ferme

er, par
nce en
i solide
ensuite
petits ;
dations
eposent.
s côtés,
ssaire à
ı domi-

QUADRUPÈDES



1. Le Lion.
2. Le Tigre.
3. Le Chacal.

4. L'Hyène.
5. La Panthère.
6. L'Ocelot.

7. Le Lynx.
8. Le Glouton.
9. La Civette.

10. Le Conepate.

QUADRUPÈDES.

SIXIÈME TABLEAU.

LE LION.

« Le *lion* a la figure imposante, le regard assuré, la démarche grave et fière, la voix terrible ; son front redoutable » est ombragé d'une épaisse crinière, qui non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tous sens lorsqu'il est » en colère. Sa taille est si bien prise et si bien proportionnée, que son corps paraît être le modèle de la force jointe » à l'agilité. Tous ses mouvemens sont impétueux, et ses appétits très-véhémens ; il s'élance sur sa proie comme la » foudre, la saisit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles, et ensuite la dévore avec les dents ; mais il » ne détruit qu'autant qu'il consomme ; sa faim assouvie, il reste en pleine paix, et, malgré sa férocité naturelle, il » possède des qualités intérieures ; courageux et magnanime, il est noble dans sa colère, il est sensible et reconnais- » sant. On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes et leur pardonner des libertés offen- » santes ; on l'a vu réduit en captivité s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au contraire des habitudes douces, obéir à son » maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoués à la mort, en les lui » jetant pour proie, et comme s'il se les fût attachés par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection,

» vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever tout entière, » et souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait. »

Les lions n'habitent que les climats secs et brûlans de l'Asie et de l'Afrique; leur chair est d'un goût désagréable et fort; cependant les nègres et les Indiens ne la trouvent pas mauvaise, et en mangent souvent. La peau sert à ces peuples de manteau et de lit; ils en gardent aussi la graisse, qui est d'une qualité fort pénétrante, et qui même est de quelque usage dans notre médecine.

LE TIGRE.

« Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le *tigre* est le second, mais il est le plus méchant » de tous, et lors même qu'il est rassasié de chair, il semble toujours être altéré de sang; sa fureur n'a d'autre in- » tervalle que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches; il saisit, il déchire une nouvelle proie avec la » même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite, il » ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à » mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphans, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver » le lion.

« La forme du tigre est d'accord avec son naturel. Trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les » yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, il n'a que les caractères de la basse méchan- » ceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, » qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans et déchirer leur mère, lorsqu'elle veut » les défendre.

» Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel; ni la force, ni la con- » trainte, ni la violence, ne peuvent le dompter; il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens; la douce habi- » tude qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; il déchire la main qui le nourrit, comme celle qui

» le frappe. Il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paraît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de » ses regards avides, qu'il menace par des frémissemens affreux, mêlés d'un grincement de dents, et vers lequel il » s'élance souvent, malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer. »

L'espèce du tigre, heureusement peu nombreuse, paraît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale.

La peau de ces animaux est très-estimée, surtout à la Chine; les mandarins militaires en couvrent leurs chaises dans les marches publiques, ils en font aussi des couvertures de coussins pour l'hiver. En Europe, ces peaux, quoique rares, ne sont pas d'un grand prix.

LE CHACAL ET L'HYÈNE.

« Le chacal est *bête entre loup et chien*, avec la férocité du loup; le *chacal* a en effet un peu de la familiarité du » chien. Sa voix est un hurlement mêlé d'aboiemens et de gémissemens; il est plus criard que le chien, plus vorace » que le loup; il ne va jamais seul, mais par troupe de vingt, trente ou quarante; ils se rassemblent chaque jour » pour faire la guerre et la chasse; ils vivent de petits animaux, et se font redouter des plus puissans par le nombre; » ils attaquent toute espèce de bétail et de volailles presqu'à la vue des hommes; ils entrent isolément et sans mar- » quer de crainte dans les bergeries, les étables, les écuries, et lorsqu'ils n'y trouvent pas autre chose, ils dévorent » le cuir des harnais, des bottes, des souliers, et emportent les lanières qu'ils n'ont pas le temps d'avaler. Faute de » proie vivante, ils déterrent les cadavres des animaux et des hommes : on est obligé de battre la terre sur les sé- » pultures et d'y mêler de grosses épines pour les empêcher de la gratter et fouir, car une épaisseur de quelques » pieds de terre ne suffit pas pour les rebuter ; une fois accoutumés aux cadavres humains, ils ne cessent de courir » les cimetières, de suivre les armées, de s'attacher aux caravanes; la chair la plus infecte ne les dégoûte pas, le » cuir le plus sec leur semble encore savoureux, toute peau, toute graisse, toute ordure animale leur est également » bonne. L'*hyène* a le même goût pour la chair pourrie, elle déterre aussi les cadavres; mais ces animaux sont bien

» différens l'un de l'autre ; l'*hyène* est une bête solitaire, silencieuse, très-sauvage, et qui, quoique plus forte et » plus puissante que le chacal, n'est pas aussi incommode, et se contente de dévorer les morts sans troubler » les vivans.»

L'espèce du chacal est répandue dans toute l'Asie et dans une grande partie de l'Afrique; les climats chauds de ces deux contrées sont les lieux où l'hyène se trouve.

LA PANTHÈRE, L'ONCE ET LE LÉOPARD.

La panthère, l'once et le léopard, sont des animaux à *peau tigrée*, c'est-à-dire que leur robe est parsemée de petites taches séparées, cependant ils forment trois espèces différentes.

La *panthère*, plus grande que les deux autres, a cinq ou six pieds de longueur; le léopard n'en a que quatre, mais ils ont le poil fauve sur le dos, le dessous du ventre blanchâtre, et sont marqués de taches noires en anneaux, qui pour la plupart ont une ou plusieurs taches au centre de la même couleur que le tour de l'anneau. Tous deux se ressemblent pour le caractère et pour les mœurs.

L'*once*, plus petite, n'a au plus que trois pieds et demi. Le poil de cet animal est blanchâtre sur le dessus du corps, et d'un gris encore plus blanc sous le ventre.

La panthère paraît être d'un naturel fier et peu flexible, on la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoise ; jamais elle ne perd entièrement son caractère féroce ; cependant on s'en sert pour la chasse, mais il faut beaucoup de soin pour la dresser, et encore plus de précautions pour la conduire et l'exercer ; on la mène sur une charrette, enfermée dans une cage, dont on lui ouvre la porte lorsque le gibier paraît. Elle s'élance vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts, la terrasse et l'étrangle. Si elle manque son coup, elle devient furieuse et se jette sur son maître, qui d'ordinaire prévient ce danger en portant avec lui des morceaux de viande, ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chevreaux, et lui en jette un pour calmer sa fureur. L'once au contraire s'apprivoise aisé-

ment; on la dresse pour la chasse; elle est assez douce pour se laisser caresser à la main. Il y en a de si petites qu'un cavalier peut les porter en croupe. Aussitôt que le chasseur aperçoit une gazelle, il fait descendre l'once, qui est si légère, qu'en trois bonds elle saute sur la gazelle qui court fort vite; si la gazelle lui échappe, elle demeure sur la place, honteuse et confuse.

« La panthère, l'once et le léopard, n'habitent que l'Afrique et les climats les plus chauds de l'Asie. Ces animaux » en général se plaisent dans les forêts touffues, et fréquentent souvent le bord des fleuves et les environs des habi- » tations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques et les bêtes sauvages qui viennent chercher » les eaux. Ils se jettent rarement sur les hommes, quand même ils seraient provoqués; ils grimpent aisément » sur les arbres, où ils suivent les chats sauvages et les autres animaux qui ne peuvent leur échapper. Leur chair » n'est pas mauvaise à manger; les Indiens et les Nègres la trouvent bonne. »

L'OCELOT.

De tous les animaux à peau tigrée, l'*ocelot* mâle offre la robe la plus belle, la plus agréablement variée, et la plus remarquable par la vivacité des couleurs et par la régularité du dessin. Cet animal d'Amérique est vorace, carnassier, et cependant timide. « Il attaque rarement les hommes, il craint les chiens, et dès qu'il en est poursuivi, il » gagne les bois et grimpe sur un arbre; il y demeure et même y séjourne pour dormir et pour épier le gibier et le » bétail, sur lequel il s'élance dès qu'il le voit à portée. Il préfère le sang à la chair, et par cette raison il détruit » un grand nombre d'animaux, parce qu'au lieu de se rassasier en les dévorant, il ne fait que se désaltérer en leur » suçant le sang. »

« Dans l'état de captivité, il conserve ses mœurs: rien ne peut adoucir son naturel féroce, rien ne peut calmer » ses mouvemens inquiets; on est obligé de le tenir toujours en cage. »

LE LYNX ou LOUP-CERVIER.

« Le *lynx* a les yeux brillans, la vue perçante, le regard doux, l'air agréable et gai. Il ressemble beaucoup au » chat dont il a les mœurs et même la propreté; il n'a rien du loup, qu'une espèce de hurlement qui se fait entendre » de loin. Il marche et saute comme le chat, il vit de chasse et poursuit son gibier jusqu'à la cime des arbres. Les » chats sauvages, les martes, les hermines ne peuvent lui échapper : il saisit aussi les oiseaux. Il attend les cerfs, les » chevreuils, les lièvres au passage, et s'élance dessus; il les prend à la gorge, et lorsqu'il s'est rendu maître de sa » victime, il lui suce le sang et lui ouvre la tête pour manger la cervelle, après quoi souvent il l'abandonne pour en » chercher une autre; rarement il retourne à sa première proie, et c'est ce qui a fait dire que, de tous les animaux, » le lynx était celui qui avait le moins de mémoire. »

Cet animal habite les climats froids. Sa robe, agréablement tachetée, est une des fourrures les plus estimées; les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie, sous le nom de *loup-cervier*, et du Canada, sous celui de *chat-cervier*, parce que ces animaux étant, comme tous les autres, plus petits dans le nouveau continent que dans l'ancien, on les a comparés au loup pour la grandeur en Europe, et au chat sauvage en Amérique.

LE GLOUTON.

« Le *glouton* a la tête courte, les yeux petits, les dents très courtes, le corps trapu, la queue plutôt courte que longue » et bien fournie de poil à son extrémité. Il est noir sur le dos et d'un beau roux sur les flancs, sa fourrure est une » des plus belles et des plus recherchées; on le trouve assez communément en Laponie et dans toutes les terres voi- » sines de la mer du Nord, tant en Europe qu'en Asie. On le retrouve, sous le nom de *carcajou*, en Canada et dans » toutes les autres parties de l'Amérique septentrionale. »

Cet animal est beaucoup plus vorace qu'aucun de nos animaux de proie, aussi l'a-t-on nommé *vautour des qua-*

drupèdes. Il est, dit-on, inconcevable combien de temps le glouton peut manger de suite, et combien il peut dévorer de chair en une seule fois.

LA CIVETTE ET LE ZIBET.

Ces deux animaux, originaires des climats les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie, se ressemblent par des rapports essentiels de conformation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Tous deux fournissent un parfum qu'on appelle *la civette.* Il provient d'une humeur épaisse semblable, par sa consistance, aux pommades; et se trouve dans un petit sac placé sous la queue de l'animal. Ce parfum, plus suave que le musc, est l'objet d'un grand commerce aux Indes, dans le Levant et dans la Hollande où l'on nourrit des civettes en état de domesticité. Pour recueillir cette liqueur précieuse, on met l'animal dans une cage étroite, où il ne puisse se tourner, et qu'on ouvre par le bout; on le tire par la queue; on passe, à travers les barreaux de la cage, un bâton qui contient ses jambes de derrière, et l'on fait entrer une petite cuiller dans le sac qui renferme le parfum; on râcle avec soin les parois intérieures du sac, et l'on met la matière dans un vase qu'on couvre avec soin. Cette opération se répète plusieurs fois la semaine; la qualité et la quantité de l'humeur odorante dépendent de la nourriture et de l'appétit de l'animal; il en rend d'autant plus qu'il est mieux et plus délicatement nourri. De la chair crue et hachée, des œufs, du riz, de la volaille, et surtout du poisson, voilà les mets qu'il faut lui offrir, et varier de manière à entretenir sa santé et exciter son goût.

MOUFETTES.

« On a donné le nom générique de moufettes à quatre espèces d'animaux qui renferment et répandent, lorsqu'ils » sont inquiétés, une odeur si forte et si mauvaise, qu'elle suffoque comme la vapeur souterraine qu'on appelle » *moufette.* »

Ces animaux désignés aussi indistinctement sous les noms de *puans*, *bêtes puantes*, *enfans du Diable*, sont le coase

et le conepate qui appartiennent aux climats les plus chauds de l'Amérique méridionale ; le chinche et le zorille qui habitent les climats tempérés de la Louisiane, de la Caroline, etc. Ils ont tous à peu près la même figure, le même instinct, la même mauvaise odeur, et ne diffèrent, pour ainsi dire, que par les couleurs et par la longueur du poil. Tous habitent des trous, des fentes de rochers, et vivent de scarabées, de vermisseaux et de petits oiseaux. Le *conepate*, qui est le plus joli, a, sur un fond de poil noir, cinq bandes qui s'étendent longitudinalement de la tête à la queue.

LE CASTOR (1).

« Le *castor*, quand il est seul, montre peu d'industrie; son sens renfermé en lui-même ne se manifeste en entier » qu'avec ses semblables : mais il a reçu de la nature un don presque équivalent à celui de la parole; il se fait » entendre à ceux de son espèce, et si bien entendre, qu'ils se réunissent en société, qu'ils entreprennent et exécu- » tent de longs travaux en commun : et cet amour social, aussi-bien que le produit de leur intelligence réci- » proque, a des droits à notre admiration. »

Lorsqu'ils sont dans un pays libre, hors des atteintes de l'homme, les castors déploient un talent extraordinaire dans la construction de leurs demeures, tandis que dans les pays habités, réduits à un stérile instinct, ils ne songent point à bâtir; on en voit en Languedoc, dans les îles du Rhône et dans les provinces du nord de l'Europe ; ils y vivent dispersés, solitaires, fugitifs, ou cachés dans un terrier. Ce n'est que dans les contrées éloignées, désertes, ignorées de l'homme, pendant une longue suite de siècles, qu'on a trouvé des vestiges de leur merveilleuse industrie. Dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique septentrionale, partout on a rencontré des castors réunis, formant des sociétés, et l'on a recueilli, sur leurs mœurs et sur leurs travaux, des faits qui inspirent autant de surprise que d'intérêt.

(1) Le castor est représenté dans le cul-de-lampe.

« Les castors commencent par s'assembler au mois de juin ou de juillet pour se réunir en société, ils arrivent en » nombre et de plusieurs côtés, et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents. Le lieu du rendez-vous est ordi- » nairement le lieu de l'établissement, et c'est toujours au bord des eaux. Dans les eaux courantes, ils établissent » une chaussée, et par cette retenue, ils forment une espèce d'étang ou de pièce d'eau, qui se soutient toujours à » la même hauteur. La chaussée traverse la rivière comme une écluse, et va d'un bord à l'autre ; elle a souvent » quatre-vingts ou cent pieds de longueur sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base. Cette construction paraît » énorme pour des animaux de cette taille, et suppose un travail immense ; mais la solidité avec laquelle l'ou- » vrage est construit étonne encore plus que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est » ordinairement peu profond. S'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commen- » cent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction : cet arbre est souvent plus gros que le » corps d'un homme ; ils le scient, ils le rongent au pied, et sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, » ils le coupent en assez peu de temps et le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est-à-dire en travers sur la » rivière ; ensuite ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé pour le mettre de niveau et le faire » porter partout également. Ces opérations se font en commun : plusieurs castors rongent ensemble le pied de » l'arbre pour l'abattre, plusieurs aussi vont ensemble pour couper les branches lorsqu'il est abattu ; d'autres cou- » pent de moindres arbres, les dépècent et les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux. Ils amènent » ces pièces de bois d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de leur » établissement ; ils en font une espèce de pilotis serré qu'ils enfoncent encore en entrelaçant des branches entre » les pieux. Leur bâtisse a toute l'étendue, toute la solidité et toute la forme convenables pour retenir l'eau, l'em- » pêcher de passer, en soutenir le poids et en rompre les efforts. Lorsque, par des inondations trop grandes ou » trop subites, il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer, et travaillent de nouveau dès que » les eaux sont baissées. »

Quand les castors ont travaillé tous en corps pour élever le grand ouvrage public, dont l'avantage est de maintenir

les eaux toujours à la même hauteur, ils travaillent par compagnies pour construire des habitations particulières. « Ce sont des cabanes ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau, sur un pilotis plein tout près du bord » de leur étang avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau; la forme de cet édifice est » presque toujours ovale ou ronde; il y en a de plus grands et de plus petits; depuis quatre ou cinq jusqu'à huit ou » dix pieds de diamètre; il s'en trouve aussi quelquefois qui sont à deux ou trois étages; les murailles ont jusqu'à » deux pieds d'épaisseur, elles sont élevées à plomb sur le pilotis plein, qui sert en même temps de fondement et de » plancher à la maison. Elle est maçonnée avec solidité et enduite avec propreté en dehors et en dedans; impéné- » trable à l'eau des pluies, elle résiste aux vents les plus impétueux; les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc » si bien gâché et si proprement appliqué, qu'il semble que la main de l'homme y ait passé; aussi leur queue » leur sert-elle de truelle pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds; ils mettent en œuvre différentes » espèces de matériaux, du bois, des pierres, des terres sablonneuses qui ne sont point sujettes à se délayer dans » l'eau. Ils travaillent assis, et outre l'avantage de cette situation commode, ils ont le plaisir de ronger continuel- » lement de l'écorce et du bois dont le goût leur est fort agréable, car ils préfèrent l'écorce fraîche et le bois tendre à » la plupart des alimens ordinaires; ils en font ample provision pour se nourrir pendant l'hiver; c'est dans l'eau et » non dans leurs demeures qu'ils établissent leur magasin; chaque cabane a le sien proportionné au nombre de ses » habitans, qui tous y ont un droit commun, et ne vont jamais piller leurs voisins. » On a vu des bourgades composées de vingt ou de vingt-cinq cabanes; les plus petites contiennent deux, quatre, six, et les plus grandes dix-huit, vingt et même jusqu'à trente castors; leur société est souvent de cent cinquante ou deux cents ouvriers associés, qui tous ont travaillé d'abord en corps pour élever le grand ouvrage public, et ensuite par compagnie pour bâtir les habitations particulières. Quelque nombreuse que soit cette société, la paix s'y maintient sans altération; le travail commun a resserré leur union; les commodités qu'ils se sont procurées, l'abondance des vivres qu'ils amassent et consomment ensemble, servent à l'entretenir. « Des appétits modérés, des goûts simples, de l'aversion pour la » chair et le sang, leur ôtent jusqu'à l'idée de rapine et de guerre; s'ils ont quelques ennemis au dehors, ils savent les

» éviter, ils s'avertissent en frappant avec leur queue sur l'eau, un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes
» des habitations. Chacun prend son parti, ou de plonger dans le lac, ou de se recéler dans leurs murs, qui ne crai-
» gnent que le feu du ciel ou le fer de l'homme, et qu'aucun animal n'ose entreprendre d'ouvrir ou de renverser.
» Ces asiles sont très-propres et très-commodes ; le plancher est jonché de verdure; des rameaux de buis et de sapin
» leur servent de tapis, sur lequel ils ne font ni ne souffrent aucune ordure; la fenêtre qui regarde sur l'eau leur
» sert de balcon pour se tenir au frais et pour prendre le bain. L'ouverture de cette fenêtre, percée avec précaution,
» est assez élevée pour ne pouvoir jamais être fermée par les glaces, qui, dans le climat de nos castors, ont quel-
» quefois deux ou trois pieds d'épaisseur. »

Les avantages qu'on retire de la dépouille de cet animal innocent et paisible l'expose continuellement à la poursuite du chasseur. Sa fourrure est belle, bien fournie et très-utile; le poil qui la compose sert à la fabrication des chapeaux; le castor procure en outre le *castoreum*, substance dont on fait un grand usage en médecine.

Le commerce des peaux de castors est la plus grande richesse du Canada, les sauvages s'en habillent et les portent en hiver le poil contre la chair; ces peaux imbibées de la sueur des sauvages, et qu'on appelle *castor gras*, sont aussi employées par les chapeliers.

La peau du castor, dépouillée de son poil, sert aux boisseliers pour faire des cribles.

QUADRUPÈDES.

SEPTIÈME TABLEAU.

LE BARBIROUSSA.

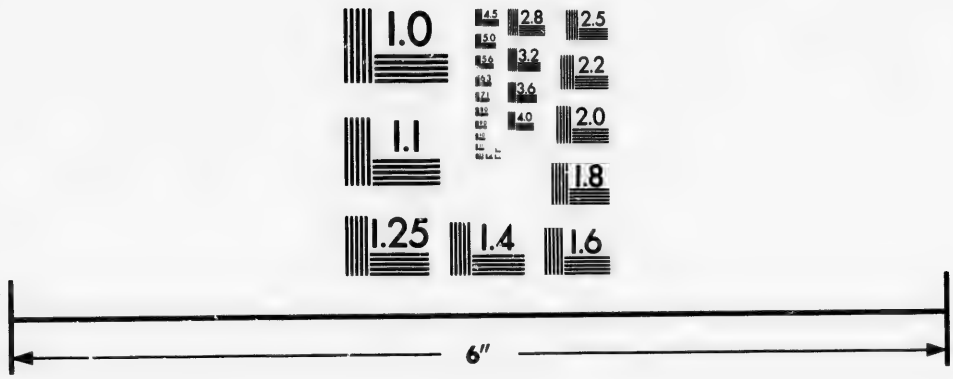
Cet animal singulier est couvert d'un poil court et doux comme de la laine, et sa queue est terminée par une touffe de cette laine ; mais ce qui le rend surtout remarquable, ce sont quatre énormes défenses ou dents canines, dont il y en a deux qui sortent de la mâchoire inférieure, et deux qui partent de la mâchoire supérieure en perçant les lèvres de dessus, et s'étendent en courbe jusqu'au-dessous des yeux ; elles sont d'un très-bel ivoire, plus net et plus fin, mais moins dur que celui de l'éléphant.

Ces énormes et quadruples défenses donnent au *barbiroussa*, un air formidable ; cependant, quoique grossier et féroce, il s'apprivoise aisément ; sa chair est très-bonne à manger, il vit d'herbes et de feuilles d'arbres ; il s'accroche à des branches avec ses défenses d'en haut pour reposer sa tête, ou pour dormir debout. Ces animaux vont en troupe, et lorsqu'ils sont poursuivis, ils se jettent à la mer, ou nageant avec autant de facilité que les canards et se plongeant de même, ils échappent souvent au chasseur. On trouve le *barbiroussa*, dans plusieurs contrées de l'Asie méridionale, et de l'Afrique, et particulièrement aux Celèbes, au Sénégal, à Madagascar.

QUADRUPÈDES

1. Le Babiroussa.
2. L'Hippopotame.
3. Le Tapir
4. L'Orang-outang.
5. Le Mandrill.
6. Le Bonnet Chinois.
7. Le Coaita.
8. L'Ouistiti
9. La Chauve Souris.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.6

L'HIPPOPOTAME.

Le nom d'*hippopotame*, signifie *cheval de rivière*, et paraît avoir été donné à cet animal, parce que sa voix est assez semblable au hennissement du cheval, duquel néanmoins il diffère à tous autres égards. L'*hippopotame*, a le corps plus long et aussi gros que le rhinocéros; sa gueule a deux pieds et demi d'ouverture, et ses dents au nombre de quarante-quatre, ont plus d'un pied de long, leur substance est si dure, si blanche et si nette, que les dentistes les préfèrent à l'ivoire pour en faire des dents postiches.

« Avec d'aussi puissantes armes et une force prodigieuse de corps, l'*hippopotame* pourrait se rendre redoutable » aux autres animaux; mais il est naturellement doux; il est d'ailleurs si pesant et si lent à la course, qu'il ne pourrait » attraper aucun des quadrupèdes; il nage plus vite qu'il ne court; il chasse le poisson et en fait sa proie; il se plaît dans » l'eau, il y séjourne aussi volontiers que sur la terre; et lorsqu'il en sort pour paître, il mange des cannes de sucre, » des joncs, du millet, du riz, des racines, etc.; il en consomme et détruit une grande quantité, et il fait beaucoup » de dommages dans les terres cultivées; mais comme il est plus timide sur terre que dans l'eau, on vient aisément » à bout de l'écarter: il a les jambes si courtes, qu'il ne pourrait échapper par la fuite s'il s'éloignait du bord des » eaux; sa ressource dans le danger est de se jeter à l'eau et de s'y plonger; mais s'il est atteint d'une blessure il » s'irrite, et se retournant avec fureur, se lance contre les barques, les saisit avec les dents, en enlève souvent des » pièces et quelquefois les submerge. »

Cet animal se trouve dans le Nil, le Sénégal, la Gambra et dans les autres grands fleuves de l'Afrique.

LE TAPIR ou L'ANTA.

Le *tapir*, le plus grand des animaux du nouveau monde, n'est cependant que de la taille d'une petite vache, mais sans cornes et sans queue; il a les jambes courtes, le corps arqué, comme celui du cochon, la tête grosse; il porte au bout de sa mâchoire supérieure une trompe d'environ un pied de long.

« Cet animal ne sort que de nuit, ne se plaît que dans les eaux, où il habite plus souvent que sur la terre; il vit » dans les marais, et ne s'éloigne guère du bord des fleuves ou des lacs; dès qu'il est menacé, poursuivi, ou blessé, » il se jette à l'eau, s'y plonge, et y demeure assez long-temps pour faire un grand trajet avant de reparaître. »

« Il vit de plantes et de racines; d'un naturel doux, timide, il fuit tout combat, tout danger; avec des jambes » courtes et le corps massif, il ne laisse pas de courir assez vite, et il nage encore mieux qu'il ne court : il marche » ordinairement de compagnie et quelquefois en grande troupe; son cuir est d'un tissu très-ferme et si serré, que » souvent il résiste à la balle; sa chair est fade et grossière; cependant les Indiens la mangent. On le trouve commu- » nément au Brésil, au Paraguai, à la Guiane, aux Amazones, et dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale, » depuis l'extrémité du Chili jusqu'à la nouvelle Espagne. »

LES SINGES.

Ces animaux très-singuliers par leurs habitudes, par leur ressemblance avec l'homme, et par la facilité qu'ils ont à imiter, ou à contrefaire ses actions, montrent beaucoup d'adresse, d'intelligence et de malice. Sous le nom générique de *singe*, on désigne environ trente espèces de ces animaux, dix-sept appartiennent exclusivement à l'ancien continent. M. de Buffon les a divisés en trois familles; celle des *singes* proprement dits, qui n'ont point de queue, celle des *babouins*, qui l'ont très-courte, et celle des *guenons*, dont la queue est souvent plus longue que le corps. Douze à treize autres espèces ne se trouvent que dans le nouveau monde : l'illustre naturaliste en a formé deux classes sous les noms génériques de *sapajous* et de *sagoins*.

Parmi les singes de notre continent, le premier rang appartient à l'*orang-outang* (homme sauvage); il est le plus intelligent, le plus grave, le plus docile de tous; il marche toujours debout, ressemble à l'homme par la hauteur de la taille et par les traits du visage; il a des oreilles de même forme, des cheveux sur la tête, de la barbe au menton; ses bras, ses mains, ses doigts, ses ongles sont pareils aux nôtres. « J'ai vu cet animal, dit M. de Buffon,

» présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de » compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de » la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité, » aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser » refroidir pour le boire, et cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître. Il ne faisait de mal à » personne, s'approchait même avec circonspection, et se présentait comme pour demander des caresses; il aimait » prodigieusement les bonbons, et tout le monde lui en donnait. »

» Le babouin, animal à queue courte, à face alongée, à museau large et relevé, est très-fort et très-méchant. » Ils ne se trouvent que dans les déserts des parties méridionales de l'ancien continent. Les babouins forment » des espèces de peuplades, observent entre eux une certaine discipline pour leur sûreté et pour leurs intérêts. Ils » aiment passionnément les fruits, et vont souvent en troupes pour piller les vergers et les jardins. Les uns s'intro- » duisent dans l'enclos, d'autres placés sur la clôture font sentinelle; le reste de la troupe, rangé de distance » en distance, forme une ligne qui se termine ordinairement sur quelque montagne; les fruits cueillis par ceux » qui restent dans l'intérieur sont lancés à ceux qui se tiennent sur les murs, et passent, par une semblable ma- » nœuvre, de main en main sur toute la ligne; l'expédition se fait avec autant d'adresse que de célérité, et dans » le plus profond silence; si les sentinelles aperçoivent quelqu'un, elles poussent un cri; à ce signal toute la troupe » s'enfuit avec une surprenante promptitude. »

Dans la famille des babouins, on distingue le *mandrill*, qui après l'orang-outang est le plus grand de tous les singes, il en est aussi le plus laid; sa face est de couleur bleuâtre, son museau très-gros et très-long est sillonné de rides profondes; il marche presque toujours sur ses deux pieds; quand il est debout il a quatre pieds et demi de hauteur; ces *mandrills* pleurent et gémissent comme des hommes. Cette espèce de babouins se trouve à la Côte d'Or et dans les provinces méridionales de l'Afrique.

Les *guenons*, ou singes à longue queue, d'un naturel assez doux, sont vives et gaies, sans extravagance et suscep-

tibles d'éducation ; on compte dans cette famille neuf espèces ; la plus remarquable est le *bonnet-chinois*, natif du Bengale : cet animal a le poil du sommet de la tête disposé en forme de calotte ou de bonnet plat, il marche à quatre pieds, sa longueur est d'environ un pied et demi depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue. « Les singes de cette es-
» pèce, dérobent les fruits et surtout les cannes de sucre ; l'un d'eux fait sentinelle sur un arbre pendant que les autres
» se chargent du butin : s'il aperçoit quelqu'un, il crie : *houp, houp, houp*, d'un voix haute et distincte ; au moment
» de l'avis, tous jettent les cannes qu'ils tenaient de la main gauche, et ils s'enfuient en courant à trois pieds ; et
» s'ils sont vivement poursuivis, ils jettent encore ce qu'ils tiennent de la main droite, et se sauvent en grimpant sur
» les arbres qui sont leurs demeures ordinaires. »

Les sapajous et les sagoins, très différens des singes de l'Asie et de l'Afrique, ont cependant les pieds conformés comme eux ; ces deux classes d'animaux renferment chacune plusieurs espèces, toutes à queue ; « celle des sa-
» pajous est musclée, de sorte qu'ils peuvent s'en servir comme d'un doigt pour saisir et pour prendre ce qui leur
» plaît ; cette queue qu'ils plient, qu'ils étendent, dont ils recoquillent ou développent le bout à leur volonté et qui
» leur sert principalement à s'accrocher aux branches par leur extrémité, est ordinairement dégarnie de poil en
» dessous et couverte d'une peau lisse. Les sagoins au contraire, ont tous leur queue proportionnellement plus
» longue que les sapajous et en même temps ils l'ont entièrement velue, lâche et droite, en sorte qu'ils ne peuvent
» s'en servir en aucune manière ni pour saisir, ni pour s'accrocher. Le *coaïta*, l'un des plus grands sapajous, est d'un
» naturel doux et docile. Ces animaux intelligens et très-adroits, vont de compagnie, s'avertissent, s'aident et se
» secourent ; il paraît qu'ils font avec leur queue, beaucoup plus de choses qu'avec les mains et les pieds ; on assure
» qu'ils s'en servent pour pêcher des poissons ; ils ont l'adresse de casser des huîtres pour les manger, et il est certain
» qu'ils se suspendent plusieurs au bout les uns des autres, soit pour traverser un ruisseau, soit pour s'élancer d'un
» arbre à l'autre. »

L'*ouistiti*, le plus petit de tous les sagouins, « n'a pas un demi-pied de longueur, le corps et la tête compris ; et sa
» queue a plus d'un pied de long, elle est marquée par des anneaux alternativement noirs et blancs ; il est coiffé fort

» singulièrement par deux toupets de longs poils blancs au devant des oreilles, en sorte que, quoiqu'elles soient » grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face. »

LA CHAUVE-SOURIS.

La *chauve-souris* ne ressemble à aucun des modèles que nous offrent les grandes classes de la nature, c'est pour ainsi dire un *être monstre*, qui n'est qu'imparfaitement quadrupède et encore plus imparfaitement oiseau; ses pieds de devant, qui ont dix fois plus de longueur que ceux de derrière, ne sont ni des pieds, ni des ailes, quoiqu'elle s'en serve pour voler et qu'elle puisse s'en servir aussi pour se traîner; ils offrent des extrémités difformes dont les os horriblement alongés se trouvent réunis par une membranne, qui n'est couverte ni de plumes, ni même de poil, comme tout le reste du corps de l'animal; des disproportions souvent encore plus grandes, se retrouvent dans la tête des chauve-souris, « car, dans quelques espèces, le nez est à peine visible, les yeux sont enfoncés tout près de la conque de l'o- » reille et se confondent avec les joues; dans d'autres, les oreilles sont aussi longues que le corps, ou bien la face est » tortillée en forme de fer à cheval et le nez recouvert par une espèce de crête. Toutes cherchent à se cacher, fuient la » lumière, n'habitent que les lieux ténébreux, n'en sortent que la nuit, y rentrent au point du jour; elles s'y recèlent » vers la fin de l'automne, et, suspendues aux voûtes, ou collées contre les murs, elles y passent l'hiver dans » l'engourdissement. »

Les chauve-souris voltigent plutôt qu'elles ne volent, leur mouvement dans l'air se fait par des vibrations brusques dans une direction oblique et tortueuse; elles ne laissent pas de saisir en passant les moucherons, les cousins et surtout les papillons phalènes. Ces animaux, assez communs en France, se rencontrent dans divers pays; mais dans la plupart des climats chauds, ils sont plus gros que dans le nôtre.

QUADRUPÈDES OVIPARES

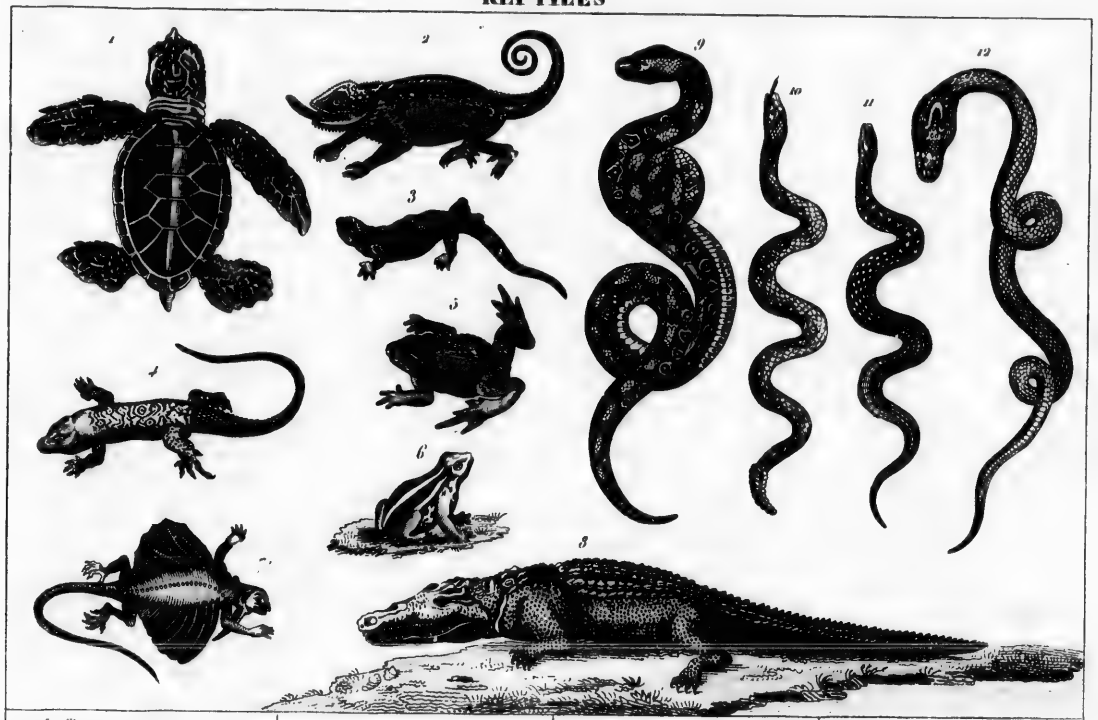
OU REPTILES.

HUITIÈME TABLEAU.

LA TORTUE.

La nature a donné à la *tortue* un vêtement très-extraordinaire ; c'est une vraie maison que l'animal porte toujours avec soi, un lieu de refuge, un asile protecteur, où il se met à l'abri des intempéries de l'atmosphère et des insultes de ses ennemis ; ni les serres des oiseaux de proie, ni les dents des quadrupèdes, ne peuvent l'en arracher, ou du moins ce n'est qu'avec beaucoup de peine. Le toit de cette habitation est si solide, que le dard le plus acéré, et le plus vigoureusement lancé, vient s'émousser contre lui. Il résiste à de violens efforts et souvent à de rudes secousses. Cette enveloppe osseuse est formée ordinairement de deux grands boucliers, plus ou moins arrondis, et unis sur les côtés par de forts ligamens. Le bouclier qui recouvre le dos est appelé *carapace*, il est soudé à l'épine et aux côtés, voûté, recouvert extérieurement d'une certaine quantité de pièces osseuses ou d'écailles ; le bouclier inférieur est soudé au sternum, et a reçu le nom de *plastron ;* il est souvent presque plat, moins dur et plus court que la carapace qui le déborde de tous côtés.

REPTILES



1. La Tortue.	4. Le lézard vert.	7. Le Dragon volant.	10. Le Boiguira ou Serpent à sonnette.
2. Caméléon	5. Le Crapaud commun	8. Crocodile.	11. La Couleuvre commune.
3. La Salamandre terrestre.	6. La Grenouille commune	9. Le Boa devin.	12. Naja ou Serpent à Lunette.

L'enveloppe des tortues a des ouvertures pour le passage de la tête, des pattes et de la queue; mais par un léger mouvement, par une simple contraction de ses membres et de sa tête, l'animal peut les rentrer subitement, braver ainsi toutes les incommodités qui le menacent, et se soustraire à tous les dangers.

Les écailles qui recouvrent la substance osseuse des tortues se fondent à un feu assez doux : l'industrie de l'homme a su en profiter pour les réunir, les mouler, leur faire prendre différentes figures, et avec d'autant plus d'avantage que plusieurs de ces animaux ont des couleurs assez belles, qu'elles sont demi-transparentes, et d'une nature qui a de l'élasticité.

Les tortues n'ont pas toutes la même manière de vivre. Le vaste empire des mers est le partage des unes; les bords des fleuves et des rivières, et généralement des eaux douces, sont la demeure d'un grand nombre d'espèces; il en est d'autres qui vivent dans les terrains secs et montueux; d'après ces trois sortes d'habitudes, on les a divisées en *tortues marines*, en *tortues fluviatiles* et en *tortues terrestres*.

Les tortues varient beaucoup en grandeur : il y en a qui n'ont que quatre pieds d'épaisseur verticale à la partie du dos la plus élevée, et qui pèsent jusqu'à huit cents livres; les couvertures font environ la moitié de ce poids. Les plus petites espèces ne pèsent pas quelquefois une livre, et leur plus grand diamètre n'est que de quelques pouces.

La *tortue franche*, ou tortue de mer parvient quelquefois à la longueur de six à sept pieds; on rencontre dans cette espèce, des individus encore plus grands, et dont la chair peut fournir au repas de cent personnes. La carapace sert de batelet aux Sauvages, et deux leur suffisent pour la construction d'une cabane.

Les sucs de la chair, ainsi que les œufs, sont salutaires dans plusieurs maladies.

LES LÉZARDS.

Les lézards sont couverts de petites écailles si dures parfois, qu'elles deviennent, par leur ensemble, une sorte de cuirasse impénétrable. On ne peut les confondre avec les serpens : ils ont de plus qu'eux quatre pattes, et quelquefois deux seulement, dont ils s'aident dans chaque mouvement. Leur grandeur varie depuis trois pouces jusqu'à trente pieds ; la forme en est alongée, les yeux remarquables par leur éclat. Les écailles, chez les uns, sont lisses, ou raboteuses et relevées en carène chez les autres, formant quelquefois des franges ou des espèces de crêtes : ils courent avec agilité sur les murailles, mais leurs habitudes varient suivant les espèces ; les unes cherchent les fleuves et les marais, et d'autres les bois et les déserts, tandis qu'une autre espèce se hasarde aux lieux habités ; et le lézard dragon, enrichi de deux ailes, se plaît à s'élancer de branche en branche.

Ces animaux ont la vie très-dure, et supportent des diètes de plusieurs mois. A la fin de l'hiver et de l'été ils se parent d'une robe nouvelle, et n'en laissent apercevoir les brillantes couleurs qu'aux rayons d'un soleil vivifiant dont la chaleur fait éclore leurs œufs enfouis dans le sable ou dans la terre.

M. de Lacépède a partagé ces reptiles en huit tribus : les principaux membres de cette classification sont : le *crocodile*, le *lézard vert*, le *caméléon*, le *dragon volant* et la *salamandre*.

Le midi de la France, et même les environs de Paris nous offrent le *lézard vert*, remarquable par l'éclat de son vêtement : « Il s'arrête en voyant l'homme, dit M. de Lacépède ; on dirait qu'il l'observe avec complaisance, et, » qu'au milieu des forêts qu'il habite, il a une sorte de plaisir à faire briller à ses yeux ses couleurs dorées, » comme, dans nos jardins, le paon étale avec orgueil l'émail de ses belles plumes. »

Cet animal court avec beaucoup d'agilité, saute très-fort, se défend hardiment contre les chiens qui l'attaquent, se jette à leur museau, et les mord avec tant d'opiniâtreté, qu'il se laisse tuer plutôt que de lâcher prise. Mais sa morsure n'est point venimeuse. Ces habitudes lui sont communes avec celles du lézard gris : il se bat contre les serpens, mais avec la témérité de l'imprévoyance, car il est rarement vainqueur.

LE CROCODILE.

Le *crocodile*, le plus grand des lézards, est dans son espèce ce qu'est le lion aux quadrupèdes, et l'aigle aux autres oiseaux. Habitant de la terre et des eaux, il étend encore sa puissance plus loin que les autres animaux; elle est d'autant plus terrible que ses forces s'affaiblissent rarement, et que sa cuirasse le rend plus impénétrable. Tout son corps à l'exception du sommet de la tête est couvert d'écailles; elles ont une très-grande dureté; et le milieu de ces lames offre une sorte de croûte dure qui ajoute à leur solidité: le plus souvent elles sont à l'épreuve de la balle. Quelquefois il a trente pieds de long; sa tête est aplatie et ridée, le museau gros et légèrement arrondi, les ouvertures des narines ont la figure d'un croissant, la gueule est énorme, les mâchoires dans certains individus sont longues de plusieurs pieds, l'inférieure est seule mobile; aussi avale-t-il sa proie sans la broyer; ses yeux placés obliquement et rapprochés l'un de l'autre sont étincelans et présentent un regard sinistre. L'expression effrayante de sa physionomie est encore augmentée par la disposition de ses dents nombreuses, lesquelles, faute de lèvres, paraissent à l'extérieur comme des crochets; on en voit deux qui s'élèvent au-dessus du museau, où leurs pointes ont l'apparence de petites cornes.

La queue est très-longue, très-grosse et sa forme aplatie, assez semblable à celle d'un aviron, donne au *crocodile* une grande facilité pour se gouverner dans l'eau et pour frapper cet élément de manière à y nager avec vitesse; ses pieds sont conformés de façon à lui servir en quelque sorte de nageoires; en suivant le cours des grands fleuves qu'il aime à fréquenter, le crocodile presque entièrement caché au milieu des ondes, cherche à surprendre les grands animaux qui viennent s'y désaltérer; lorsqu'il en voit un, il plonge, va jusqu'à lui en nageant entre deux eaux, il saisit sa proie par les jambes, et l'entraîne au large pour la noyer: ou bien il le renverse de sa queue raboteuse, le saisit avec ses griffes, le déchire ou le partage en deux avec ses dents fortes et pointues, et l'engloutit dans une gueule énorme qui s'ouvre jusqu'aux oreilles pour le recevoir. Retiré quelquefois dans des terrains fangeux, il épie le mo-

ment favorable de saisir des oiseaux de mer, des tortues, dont il est très-avide; il s'élance aussi sur les béliers, les cochons et jusque sur les bœufs; lorsque la faim le presse, il attaque même l'homme: sa queue devient alors une énorme massue avec laquelle il peut le frapper à mort.

Dans les siècles d'ignorance et de superstition, la terreur qu'inspira cet animal lui fit dresser des autels; les habitans de la ville d'Arsinoé, près du lac de Mœris, l'adoraient comme un dieu : on prenait un *crocodile*, on l'attachait par les pattes, on lui mettait aux oreilles des pierres précieuses, on le nourrissait de viande consacrée; après sa mort on l'embaumait, on le brûlait et l'on renfermait ses cendres dans une urne qu'on déposait dans le tombeau des rois.

Les *crocodiles* sont en grand nombre dans les fleuves de l'Afrique et dans ceux de l'Amérique méridionale, on en voit aussi dans le Nil.

LE DRAGON VOLANT.

Ce reptile a quatre pattes très-apparentes, deux espèces d'ailes, placées de chaque côté de l'épine du dos; elles sont composées de six rayons cartilagineux, et couvertes par une membrane garnie d'écailles ainsi que le corps; elles lui donnent la facilité de se transporter avec agilité et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Le *dragon* est encore remarquable par trois espèces de poches alongées et pointues, placées au-dessous de sa gorge et qu'il peut enfler à volonté, pour augmenter son volume, se rendre plus léger et voler plus facilement; sa gueule est très-ouverte et garnie de dents nombreuses et très-aiguës. Il a sur le dos plusieurs rangées de tubercules, dont le nombre varie suivant les individus : sa queue est longue, très-déliée et couverte d'écailles un peu relevées en carène. Ses pieds ont des doigts garnis d'ongles crochus.

Cet animal passe sa vie sur les arbres, cherchant les fourmis, les mouches et d'autres insectes dont il fait sa nourriture. Lorsqu'il s'élance d'un arbre à l'autre, il frappe l'air avec ses ailes de manière à produire un bruit assez sensible. Il habite l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

LE CAMÉLÉON.

On a répandu sur le *caméléon* beaucoup de récits fabuleux, la vérité est qu'il offre par sa conformation extérieure, par les habitudes qui en dépendent, et par les propriétés qu'il possède, des faits intéressans à connaître.

Les *caméléons* sont de tailles assez différentes les unes des autres; les plus grands n'ont guère plus de quatorze pouces de hauteur, leur peau est parsemée de petites éminences semblables au chagrin, leur tête paraît gonflée et représente une espèce de poche, leurs lèvres sont fendues, même au delà des mâchoires, les yeux gros et très-saillans sont mobiles indépendamment l'un de l'autre, de sorte qu'ils peuvent à la fois regarder en haut et en bas; la langue du caméléon ronde, et longue, est terminée par une sorte de gros nœud; elle est enduite d'une liqueur visqueuse, qui lui sert à retenir les mouches, les sauterelles et d'autres insectes dont il se nourrit, et qui cherchent en vain à lui échapper, tant il la darde et la retire vivement; au moyen de ses quatre pieds armés d'ongles crochus, il saisit les branches des arbres sur lesquels il aime à se percher; pour y grimper avec plus de facilité, il en entoure les petites branches avec sa longue queue, qui est douée d'une assez grande force, il la replie avec adresse, et s'en sert comme d'une cinquième main pour s'empêcher de tomber et pour passer d'un endroit à un autre; malgré qu'il manque d'agilité et d'arme pour se défendre, il parvient à se dérober à ses ennemis.

Ce petit animal assez laid n'a, pour plaire à la vue, ni proportions agréables, ni taille svelte, ni mouvemens rapides; ce n'est qu'avec circonspection qu'il ose se remuer, soit qu'il grimpe sur les arbres, ou qu'il reste à terre; mais le caméléon présente deux phénomènes extraordinaires; il jouit à un degré très-éminent du pouvoir d'enfler et de désenfler les différentes parties de son corps; il se remplit d'air au point de doubler son diamètre, et cette enflure s'étend dans les pattes et dans la queue; il possède aussi la faculté d'offrir des couleurs plus ou moins variées ou plus ou moins éclatantes, suivant l'état où il se trouve; la crainte, la colère, la chaleur et le froid paraissent être les causes de ce changement singulier.

Le *caméléon* se retire dans des trous de rochers, ou sous d'autres abris, et s'y tient pendant l'hiver. On le trouve

dans tous les climats chauds des deux continens, au Mexique, en Afrique, et particulièrement au cap de Bonne-Espérance et dans l'île de Ceylan.

LES SALAMANDRES.

Loin de posséder l'agilité des autres lézards, les salamandres marchent lentement et se traînent avec peine sur la surface de la terre; leurs couleurs sont ternes et livides, leur aspect est hideux, mais elles nous offrent des phénomènes dignes de piquer notre curiosité, principalement dans l'espèce appelée *salamandre terrestre :* la peau de cet animal n'est revêtue d'aucune écaille sensible, mais elle est garnie d'une grande quantité de mamelons, et percée d'un grand nombre de trous, par lesquels il découle une sorte de lait qui se répand ordinairement de manière à former un vernis transparent au-dessus de la peau naturellement sèche de ces quadrupèdes ovipares; lorsqu'on la touche, elle se couvre précipitamment de cette espèce d'enduit, elle peut également faire passer très-rapidement sa peau de cet état humide à celui de sécheresse.

C'est à tort qu'on a regardé la salamandre comme douée du pouvoir miraculeux de résister aux flammes et même de les éteindre; elle résiste, il est vrai, quelques momens à leur activité dévorante, en laissant couler de ses mamelons la liqueur qu'ils contiennent, mais cette liqueur épuisée, la salamandre, bientôt suffoquée par la chaleur, est réduite en cendres.

Elles aiment les lieux humides et froids, les bois touffus, les hautes montagnes, les bords des fontaines qui coulent dans les prés; elles se retirent quelquefois en grand nombre dans le creux des arbres et dans les haies. Elles vivent de mouches, de scarabées, de limaçons et de vers de terre.

La *salamandre terrestre* est commune en France.

LE CRAPAUD.

On ne peut prononcer le nom de cet animal sans retracer le souvenir d'une image désagréable, sans produire une espèce d'horreur ; le *crapaud* a été traité par la nature de la manière la plus défavorable. « S'il a des pattes, dit M. de » Lacépède, elles n'élèvent pas son corps disproportionné au-dessus de la fange qu'il habite ; s'il a des yeux ce n'est » point en quelque sorte pour recevoir une lumière qu'il fuit ; mangeant des herbes puantes ou vénéneuses, caché dans » la vase, tapi sous des pierres, retiré dans des trous de rochers, sal dans son habitation, dégoûtant par ses habi- » tudes, difforme dans son corps, obscur dans ses couleurs, infect par son haleine, ne se soulevant qu'avec peine ; » ouvrant lorsqu'on l'attaque une gueule hideuse, n'ayant pour toute résistance aux coups qui le frappent que l'i- » nertie de sa matière, que l'opiniâtreté d'un être stupide, n'employant d'autre arme qu'une liqueur fétide qu'il » lance, que paraît-il avoir de bon, si ce n'est de chercher, pour ainsi dire, à se dérober à tous les yeux en » fuyant la lumière du jour ? »

LA GRENOUILLE.

Les *grenouilles* ont quelques points de ressemblance avec les crapauds ; cependant plusieurs caractères les en éloignent ; elles ont une forme svelte, des membres déliés et souples, des couleurs variées et brillantes ; au lieu de se cacher dans des lieux obscurs, elles cherchent l'élément de l'air et se plaisent à jouir de la lumière du jour, surtout lorsque le soleil est radieux.

L'aspect de la *grenouille* n'est point repoussant ; « qui est-ce qui pourrait regarder avec peine, dit M. de Lacépède, » un être dont la taille est légère, le mouvement prêste, l'attitude gracieuse ? Ne nous interdisons pas un plaisir de » plus ; et lorsque nous errons dans nos belles campagnes, ne soyons pas fâchés de voir les rives des ruisseaux » embellies par les couleurs de ces animaux innocens, et animées par leurs sauts vifs et légers : contemplons leurs » petites manœuvres, suivons-les des yeux au milieu des étangs paisibles dont ils diminuent si souvent la solitude,

» sans en troubler le calme, voyons-les montrer sous les nappes d'eau les couleurs les plus agréables, fendre en
» nageant ces eaux tranquilles, souvent même en rider la surface, et présenter les douces teintes que donne la
» transparence des eaux. »

Les grenouilles sont voraces, elles avalent souvent des animaux plus considérables qu'elle ; de petits oiseaux, de jeunes souris, etc. ; toutefois leur nourriture ordinaire consiste en insectes aquatiques que leur langue retient facilement.

Dès que le printemps est de retour, la grenouille se plaît, surtout la nuit, à jeter un cri, souvent répété, composé de sons rauques, discordans, et d'autant plus désagréables qu'ils sont produits à la fois par un grand nombre de ces animaux ; ces clameurs rudes et fatigantes sont connues sous le nom de coassement.

La chair des grenouilles fournit à l'homme un mets très-agréable : on fait usage de ces animaux en médecine.

DES SERPENS.

« Peu d'animaux, dit M. de Lacépède, ont les mouvemens aussi prompts et se transportent avec autant de vi-
» tesse que le serpent. Il égale presque, par sa rapidité, une flèche tirée par un bras vigoureux, lorsqu'il
» s'élance sur sa proie, ou qu'il fuit devant son ennemi. Il semble ne toucher à la terre que pour en rejaillir, et,
» pour ainsi dire, sans cesse repoussé par les corps sur lesquels il s'appuie ; on dirait qu'il nage au milieu de
» l'air en rasant la surface du terrain qu'il parcourt. S'il veut s'élever encore davantage, il le dispute à plusieurs
» espèces d'oiseaux, par la facilité avec laquelle il parvient jusqu'au plus haut des arbres, autour desquels il roule
» et déroule son corps avec tant de promptitude, que l'œil a de la peine à le suivre. Souvent même, lorsqu'il ne
» change pas encore de place, mais qu'il est prêt à s'élancer, et qu'il est agité par quelque affection vive, comme
» la colère, ou la crainte, il n'appuie contre terre que sa queue, qu'il replie en contours sinueux ; il redresse
» avec fierté sa tête, il relève avec vitesse le devant de son corps, et le retenant dans une attitude droite et

» perpendiculaire, bien loin de paraître uniquement destiné à ramper, il offre l'image de la force, du courage » et de la prudence. »

L'extrême agilité des serpens paraît, au premier coup d'œil, d'autant plus extraordinaire, qu'ils sont entièrement dépourvus de bras, de pieds et de membres propres à se mouvoir; c'est sous ce rapport que le nom de *reptile* semble leur convenir particulièrement; mais la nature les a pourvus d'écailles mobiles, que l'animal a la faculté de redresser ou de rabaisser à volonté. Elles deviennent en quelque sorte autant de pieds, qui lui servent de point d'appui sur le terrain qu'il parcourt et facilite sa marche.

L'ordre des serpens est composé d'un grand nombre d'espèces; quelques-unes parviennent à une grandeur considérable, elles ont plus de trente pieds, et souvent même plus de quarante de long; mais il en existe dont la longueur n'est que de quelques pouces; et l'on trouve presque tous les degrés intermédiaires occupés par diverses espèces, ou variétés de ces reptiles. Ils présentent tous des différences sensibles, par la forme et par la grandeur des écailles, ainsi que par les couleurs éclatantes dont ils sont peints, depuis le blanc et le rouge le plus vif, jusqu'au violet le plus foncé et même jusqu'au noir. Dans plusieurs espèces, ces couleurs merveilleusement fondues, les unes dans les autres, ne présentent que rarement la même teinte lorsqu'elles sont diversement éclairées par les rayons du soleil. On en voit qui n'offrent qu'une seule nuance, tandis qu'il en est qui brillent de différentes couleurs plus ou moins contrastées, enchaînées pour ainsi dire en réseaux, distribuées en lignes, s'étendant en raies, disposées en bandes, répandues en taches, semées en étoiles, représentant quelquefois les figures les plus régulières et souvent les plus bizarres. Chaque année les serpens revêtent une peau nouvelle et se tiennent cachés jusqu'au moment où elle a pris de la consistance.

L'ordre des serpens paraît être un de ceux qui renferment le plus de ces espèces funestes, dont les sucs empoisonnés donnent la mort, lorsqu'ils se mêlent avec le sang. Il en est peut-être un tiers qui recèle un poison très-actif. Leur approche est d'autant plus dangereuse, que leurs armes empoisonnées sont presque toujours renfermées dans une sorte de fourreau qui les dérobe aux regards. Tous les serpens viennent d'un œuf, ainsi que les qua-

drupèdes ovipares, les oiseaux et les poissons; mais, dans certaines espèces de ces reptiles, les œufs éclosent dans le ventre de la mère, et ce sont celles à qui on a donné le nom de *vipère*, pour les distinguer des animaux vivipares proprement dits.

Toutes les espèces de ces animaux habitent de préférence les contrées chaudes ou tempérées; on en trouve dans les deux mondes. Parmi ces reptiles, dont M. de Lacépède a formé huit groupes, le genre le plus noble, dit ce savant naturaliste, est celui des *boa*. « Ils sont les plus grands et les plus forts des serpens, ils ne contiennent au-» cun venin, n'attaquent que par besoin; ils ne combattent qu'avec audace, ne domptent que par leur puissance: » contre eux on peut opposer les armes aux armes, la force à la force, sans craindre de recevoir, par une piqûre » insensible, une mort aussi cruelle qu'imprévue.

» Parmi ce genre distingué dans l'ordre des serpens, le *devin* occupe la première place; la nature l'en a fait » roi par la supériorité des dons qu'elle lui a prodigués; elle lui a accordé la beauté, la grandeur, l'agilité, la » force, l'industrie. » On trouve en lui la masse gigantesque de l'éléphant et la vigueur du lion. Dans les déserts de l'Afrique et sur les rivages noyés de la Guiane, il parvient communément à la grandeur de trente pieds et même à celle de quarante. Lorsque cet énorme reptile est irrité par la faim, il devient dangereux, et il est difficile de se garantir de sa poursuite. Rien ne l'arrête; il nage avec facilité, et s'élance au besoin à la cime des arbres les plus élevés: prompt comme l'éclair, il se dérobe à vos regards en s'enfonçant dans les hautes herbes. L'éclat de ses écailles, la beauté de ses nuances inspirent l'admiration, et sa force excite la terreur. Objet du culte des Mexicains, ils l'avaient surnommé *empereur*, et n'écoutaient qu'avec un frémissement religieux les sifflemens aigus et longs qu'il fait entendre surtout à l'approche des tempêtes; de là ils lui ont accordé la prescience de l'avenir. Son appétit est en raison de sa grandeur: après en avoir broyé les os dans les longs replis de son corps, il engloutit un veau tout entier et même un bœuf, ou tout autre animal d'égale dimension. Un reptile si redoutable est quelquefois la proie des fourmis qui s'introduisent en telle quantité dans sa gueule, qu'elles parviennent à l'étouffer.

Ainsi que les boa, un autre genre de serpens offre beaucoup d'espèces qui n'ont point de venin; telle est

entre autres la *couleuvre verte et jaune*, ou *couleuvre commune*. Ce serpent est très-répandu dans plusieurs provinces de France, surtout dans les contrées méridionales. Il paraît confiné dans les pays de l'ancien continent. Il est aussi innocent que les vipères sont dangereuses : cet animal doux, agréable à la vue, est orné de couleurs vives formant des raies et des taches de diverses figures. Cette jolie couleuvre parvient ordinairement à la longueur de trois ou quatre pieds. « Elle est timide et se tient presque toujours cachée dans les bois et dans les endroits humides et retirés ; elle cherche à fuir lorsqu'on la découvre ; et non-seulement on peut la saisir sans redouter un poison dont elle n'est jamais infectée, mais quand elle est prise, elle est docile ; elle subit une espèce de domesticité, elle obéit aux mouvemens qu'on veut lui faire suivre. On voit souvent des enfans prendre des serpens de cette espèce, les attacher par la queue, et les contraindre aisément à ramper, ainsi attelés du côté où ils veulent les conduire. »

Parmi les serpens qui recèlent un poison mortel, il n'est peut-être aucune espèce qui contienne un venin plus actif que le *boiquira*, ou *serpent à sonnette*. On meurt quelquefois cinq ou dix minutes après en avoir été mordu. Voici comment ce dangereux reptile nous apparaît sous la plume éloquente de M. de Lacépède.

« Un voyageur égaré au milieu des solitudes brûlantes de l'Afrique, accablé sous la chaleur du midi, entendant de loin le rugissement du tigre en fureur qui cherche une proie, et ne sachant comment éviter sa dent meurtrière, ne doit pas éprouver un frémissement plus grand que ceux qui, parcourant les immenses forêts des contrées chaudes et humides du Nouveau-Monde, séduits par la beauté des feuillages et des fleurs, entraînés, comme par une espèce d'enchantement au milieu de ces retraites riantes, mais perfides, sentent tout à coup l'odeur fétide qu'exhale le *boiquira*, reconnaissent le bruit de la sonnette qui termine sa queue, et le voient prêt à s'élancer sur eux. »

Le *boiquira* parvient quelquefois à la longueur de six pieds, et sa circonférence est alors de dix-huit pouces. Les yeux de ce reptile paraissent étincelans et brillent même dans les ténèbres ; sa gueule présente une grande ouverture ; sa langue noire et déliée est renfermée dans une gaîne, et presque toujours l'animal l'étend et l'agite avec vitesse. La queue du *boiquira* est terminée, comme dans presque tous les serpens de son genre, par un assem-

blage d'écailles sonores ; ces pièces, dont le nombre varie depuis un jusqu'à trente et même au delà, sont toutes d'une matière cassante, élastique et demi-transparente.

« Le *Boiquira* se nourrit de vers, de grenouilles, et même de lièvres ; il fait aussi sa proie de petits oiseaux, car il » monte avec facilité sur les arbres, et s'y élance avec vivacité de branche en branche, ainsi que sur les pointes des » rochers qu'il habite. »

On rencontre ce funeste reptile dans presque toutes les contrées du Nouveau-Monde, depuis la terre de Magellan jusqu'au lac Champlain.

Le *naja* ou *serpent à lunettes* des Indes Orientales, est du nombre des espèces venimeuses ; mais, loin que sa vue inspire de l'effroi à ceux qui ne connaissent point l'activité de son poison, il attire leurs regards par le brillant de ses écailles, par la vivacité de ses couleurs, ainsi que par sa forme singulière : une espèce de chaperon couronne sa tête, et l'on remarque au-dessus de ses yeux une ligne recourbée qui ressemble assez à des lunettes. Le naja est féroce, et pour peu qu'on diffère de prendre l'antidote de son venin, sa blessure est mortelle. « Lorsque ce terrible reptile veut » se jeter sur quelqu'un, il se redresse avec fierté, fait briller des yeux étincelans, étend ses membranes en signe » de colère, ouvre la gueule et s'élance avec rapidité en montrant la pointe acérée de ses crochets venimeux. »

Malgré ses armes funestes, les jongleurs indiens sont parvenus à le dompter, de manière à le montrer en spectacle de ville en ville. « Le jongleur prend dans sa main une racine dont il prétend que la vertu le préserve de la morsure » venimeuse du serpent, et tirant l'animal du vase dans lequel il le tient ordinairement enfermé, il l'irrite en lui » présentant un bâton, ou seulement le poing ; le naja, se dressant aussitôt contre la main qui l'attaque, s'appuyant » sur sa queue, élevant son corps, enflant son cou, ouvrant sa gueule, alongeant sa langue fourchue, s'agitant avec » vivacité, faisant briller ses yeux et entendre son sifflement, commence une sorte de combat contre son maître, » qui entonnant alors une chanson, lui oppose son poing, tantôt à droite, tantôt à gauche ; l'animal, les yeux » toujours fixés sur la main qui le menace, balance sa tête et son corps sur sa queue qui demeure immobile, et » offre ainsi l'image d'une sorte de danse. »

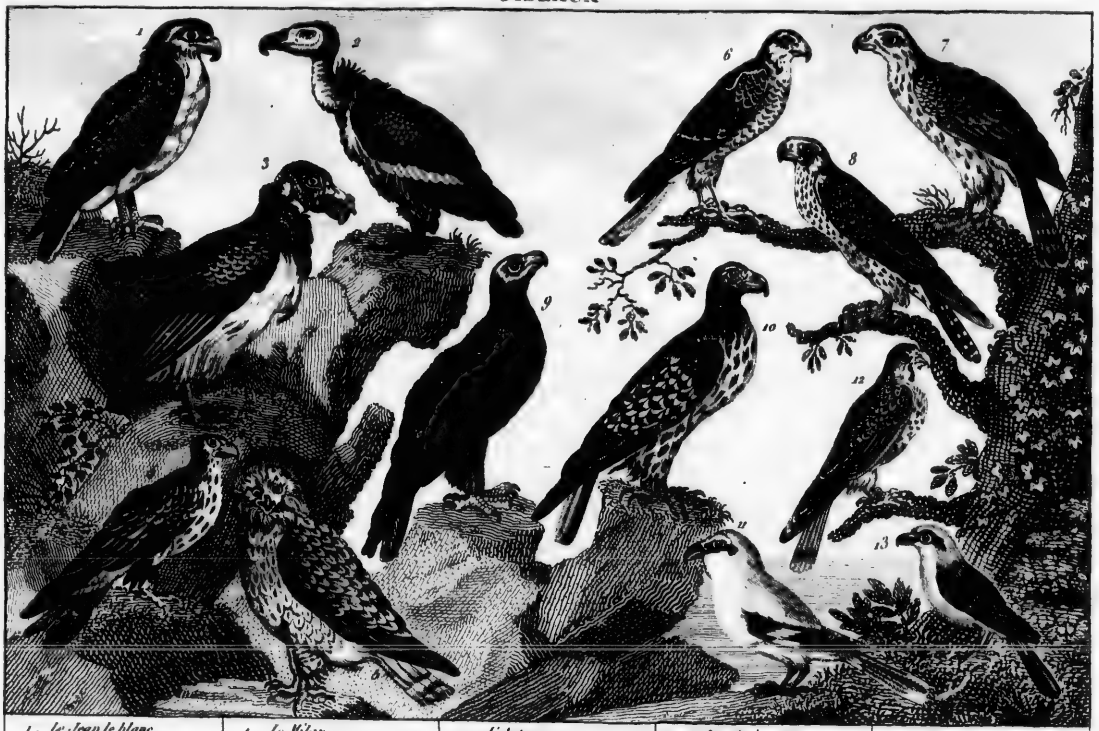
ont toutes

ux, car il
intes des

Magellan

ie sa vue
nt de ses
sa tête,
éroce, et
tile veut
en signe
x. »
pectacle
morsure
e en lui
ppuyant
nt avec
maître,
es yeux
oile, et

OISEAUX



1. Le Jean le blanc.	4. Le Milan.	7. L'Autour	10. L'Orfraie.	13. L'Ecorcheur.
2. Le Vautour.	5. La Buse	8. Le Faucon	11. La Pie grièche grise.	
3. Le Roi des Vautours.	6. L'Epervier.	9. Le Grand Aigle	12. La Cresserelle.	

OISEAUX.

NEUVIÈME TABLEAU.

OISEAUX DE PROIE.

L'AIGLE.

Il y a plusieurs oiseaux auxquels on a donné le nom d'aigles, mais la première espèce est celle du *grand aigle*, qu'on a aussi nommé aigle royal, ou roi des oiseaux.

« L'*aigle* a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion ; la force et par conséquent l'empire sur les » autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes, la magnanimité ; ils dédaignent également les petits animaux et » méprisent leurs insultes. Il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend » lui-même ; il ne mange presque jamais son gibier en entier, il en laisse les débris aux autres animaux : quelque » affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il habite un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la » chasse à tous les autres oiseaux ; il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de » montagne, que deux familles de lion dans la même forêt ; » ils se tiennent assez loin les uns des autres, pour que » l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur » royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a les yeux étincelans et à peu près de la même couleur que ceux

» du lion. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser un jeune aigle ; il devient même dan-
» gereux pour son maître, dès qu'il a pris de la force et de l'âge. L'aigle est de tous les oiseaux celui qui s'élève le
» plus haut, et c'est par cette raison que les anciens l'ont appelé l'*oiseau céleste*, et qu'ils le regardaient dans les
» augures comme le messager de Jupiter : il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat et ne chasse donc qu'à
» vue ; lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat souvent comme pour en éprouver le poids, et la pose à terre avant de
» l'emporter ; comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, surtout lors-
» qu'il est chargé ; il emporte aisément les oies, les grues, il enlève aussi les lièvres et même les petits agneaux
» et les chevreaux ; et lorsqu'il attaque les faons et les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu de leur sang et de
» leur chair, et en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire ;* c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet
» tout plat et non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux ; il le place ordinairement entre deux
» rochers dans un lieu inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle toute sa vie ; c'est réellement un
» ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, et assez solide pour durer long-temps : il est construit à
» peu près comme une planche avec de petites perches ou bâtons de cinq à six pieds de longueur, appuyés par
» les deux bouts et traversés par des branches souples recouvertes de plusieurs têtes de joncs et de bruyères ; ce
» plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds, et assez ferme non-seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle
» et ses petits, mais pour supporter encore une grande quantité de vivres : il n'est point couvert par le haut, et n'est
» abrité que par l'avancement des parties supérieures du rocher. »

On trouve le *grand aigle* en France, dans les montagnes de Bugey, en Allemagne dans les montagnes de la Silésie, dans les forêts de Dantzick et dans les monts Carpatiens, dans les Pyrénées et dans les montagnes d'Irlande ; on le trouve aussi dans plusieurs provinces de l'Asie et de l'Afrique.

L'ORFRAIE ou GRAND AIGLE DE MER.

« *L'orfraie* se tient volontiers près des bords de la mer, et assez souvent dans le milieu des terres à la portée des » lacs, des étangs et des rivières poissonneuses; il n'enlève que le gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne » prenne du gibier; et comme il est très-grand et très-fort, il ravit et emporte aisément les oies et les lièvres, et » même les agneaux et les chevreaux. »

Cet oiseau, d'une grandeur remarquable, a trois pieds et demi de long depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles; l'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est assez répandue; on la trouve presque partout en Europe.

JEAN-LE-BLANC.

Cet oiseau est très-commun en France; presque tous les villageois le connaissent et cherchent à préserver leurs volailles de son approche. Ils lui ont donné le nom de *Jean-le-Blanc*, parce qu'il est en effet remarquable par la blancheur du ventre, du dessus des ailes, du croupion et de la queue. Il fréquente de près les lieux habités, et surtout les hameaux et les fermes. Il saisit et enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés : il prend aussi des lapereaux, des perdrix, des cailles et d'autres oiseaux; il ne dédaigne pas même les mulots et les lézards.

LES VAUTOURS.

« On a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus plus forts et plus » grands que les *vautours*, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels. Leurs mœurs sont » plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble. Ils ont au moins autant de goût pour la guerre » que d'appétit pour la proie. Les vautours, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la » voracité. Ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque

» ses ennemis corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit. Les *vautours*, au contraire, pour peu » qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs » que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car dans ce genre il n'y a qu'eux qui » se mettent en nombre, et plusieurs contre un. Il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres au point de les » déchiqueter jusqu'aux os. La corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser : les éperviers, les faucons, » et jusqu'aux petits oiseaux, montrent plus de courage; ils chassent seuls, et presque tous dédaignent la chair » morte, et refusent celle corrompue.

» Les montagnes élevées et désertes sont les lieux que les *vautours* habitent de préférence pendant toute la belle » saison, et ce n'est que lorsque les glaces commencent à couvrir les sommets des montagnes qu'on les voit des- » cendre dans les plaines, et voyager en hiver du côté des pays chauds. » Ces oiseaux, rares dans le nord, sont nombreux en Égypte, en Arabie, et dans plusieurs autres contrées de l'Afrique et de l'Asie : on y fait même un grand usage de leur peau, dont le cuir, presque aussi épais que celui d'un chevreau, est recouvert d'un duvet très-fin, très-serré et très-chaud; et l'on en forme d'excellentes fourrures.

Le genre des vautours est composé de plusieurs : les deux premiers sont le *vautour ordinaire*, et le *roi des vautours*, qui est un des plus beaux oiseaux de l'Amérique méridionale.

LE MILAN.

« Le *milan* passe sa vie dans l'air : il ne se repose presque jamais, et parcourt chaque jour des espaces im- » menses. Il semble que le vol soit son état naturel, sa situation favorite : on ne peut s'empêcher d'admirer la ma- » nière dont il l'exécute. Ses ailes longues et étroites semblent immobiles : sa queue paraît diriger toutes ses évo- » lutions; elle agit sans cesse; il s'élève sans efforts, il s'abaisse comme s'il glissait sur un plan incliné; il a plu- » tôt l'air de nager que de voler; il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête et reste suspendu ou fixé à la même » place pendant des heures entières sans qu'on puisse s'apercevoir du mouvement de ses ailes. Sa vue est aussi

» perçante que son vol est rapide : il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux, et » c'est de là qu'il vise et découvre sa proie ou sa pâture, et se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou » enlever sans résistance. Quoique doué de toutes les facultés qui devraient lui donner du courage, ne man- » quant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, cet oiseau est lâche. Il n'attaque que les plus petits animaux » et les oiseaux les plus faibles. C'est surtout aux jeunes poussins qu'il en veut; mais la seule colère de la » mère-poule suffit pour le repousser et l'éloigner. »

L'espèce du milan est commune en France, surtout dans les provinces de la Franche-Comté, du Dauphiné, de l'Auvergne, et dans toutes les autres voisines des montagnes.

LA BUSE.

La *buse*, oiseau de proie assez commun, « demeure pendant toute l'année dans nos forêts. Il paraît stupide, » soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté. Il est assez sédentaire et même paresseux, il reste » souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre; son nid est construit avec de petites branches, » et garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers et mollets. La buse élève et soigne ses petits » très-long-temps. Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol, il se tient sur un arbre, sur un buisson, » ou sur une motte de terre, et de là saisit tout le petit gibier qui se trouve à sa portée. Il prend les levrauts, » les lapins, aussi-bien que les perdrix et les cailles; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux, il se nourrit » aussi de grenouilles, de lézards, de serpens, de sauterelles, lorsque le gibier lui manque. »

L'ÉPERVIER.

Cet oiseau est assez docile; on l'apprivoise aisément, et l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux et des cailles; il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, et détruit une grande quantité de pinçons et d'autres petits oiseaux qui se mettent en troupe pendant l'hiver.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays : l'espèce en est assez nombreuse, et il paraît qu'en général elle se trouve répandue dans l'ancien continent depuis la Suède jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

L'AUTOUR.

L'*autour*, bel oiseau qu'on peut dresser pour la chasse, est cependant difficile à priver. Son naturel est tellement féroce et sanguinaire, que si on laisse « un *autour* en liberté avec plusieurs faucons, il les égorge » tous les uns après les autres. Cependant il semble manger de préférence les souris, les mulots et les petits » oiseaux. Il se jette avidement sur la chair saignante et refuse constamment la viande cuite. Il plume les » oiseaux fort proprement, et ensuite les dépèce avant de les manger; il avale les souris tout entières. »

L'*autour* se trouve dans les montagnes du Dauphiné, du Bugey, dans les forêts de Bourgogne et même aux environs de Paris; mais il est encore plus commun en Allemagne qu'en France.

LE FAUCON.

L'homme habile à connaître les qualités, l'instinct, les propriétés que possèdent les animaux, et surtout à les faire tourner à son avantage, a profité du naturel vorace des oiseaux de proie, pour les employer à la chasse. Les soins que nécessite l'éducation de ces oiseaux, les moyens qu'il faut employer pour les dresser, les gouverner et les exercer à la *volerie du gibier*, a donné naissance à l'art de la fauconnerie qui tire son nom du *faucon* : cet oiseau guerrier habite les plus hautes montagnes; on l'apprivoise difficilement, mais sa fierté, son courage, son caractère indépendant, ne peuvent jamais disparaître entièrement malgré les traitemens sévères qu'emploient ses instituteurs; et ce n'est que la faim qui le dompte, encore faut-il pour y parvenir lui ôter pour ainsi dire le sentiment de la vie en renfermant sa tête dans une espèce de chaperon qui lui enveloppe les yeux; si l'oiseau se montre retif au commandement on lui plonge la tête dans l'eau : après cette humiliante cérémonie, et qui finit par abattre sa fierté, il se montre plus soumis, mais ne s'attache pas davantage à son tyran. C'est pour le dresser à la

chasse qu'on lui fait subir toutes ces tortures, et perdre les attributs qui en font un des habitans de l'air le plus audacieux.

La couleur de cet oiseau offre des différences qui proviennent des climats; en Russie le *faucon* est blanc, noir en Afrique, en France mélangé de noir, de blanc ou de gris, et les nuances varient encore selon les provinces.

LES PIES-GRIÈCHES.

« Ces oiseaux, quoique petits et délicats de corps et de membres, doivent néanmoins par leur appétit pour la » chair, être mis au rang des oiseaux de proie, même des plus sanguinaires. Une petite *pie-grièche* combat avec » intrépidité les pies, les corneilles, les cresserelles, tous oiseaux grands et forts. Elles les attaquent à grands » cris, leur font des blessures cruelles et les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir; et » dans ce combat inégal il est rare de les voir succomber sous la force, ou se laisser emporter; il arrive seu- » lement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, » que le combat ne finit que par la chute et la mort de tous deux; aussi les oiseaux de proie les plus braves les » respectent.

» Rien dans la nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage, que de voir ce petit oiseau, qui n'est » guère plus gros qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons, et tous les autres tyrans de l'air, sans » les redouter, et chasser dans leur domaine sans crainte d'en être puni. Les pies-grièches se nourrissent communément » d'insectes, mais elles aiment la chair de préférence : on en a vu prendre des perdreaux et de jeunes levrauts; » les grives, les merles et les autres oiseaux pris au lacet ou au piége, deviennent leur proie la plus ordinaire; elles » les saisissent avec leurs ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent et déchiquettent le cou, et après les » avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, et en emporter dans leur nid » les débris en lambeaux. »

Le genre de ces animaux est composé d'un grand nombre d'espèces; on peut réduire à trois principales celles de nos climats, la pie-grièche rousse, la pie-grièche grise, et celle appelée vulgairement l'*écorcheur*.

La pie-grièche grise, très-commune dans nos provinces de France reste constamment dans notre pays; elle habite les bois et les montagnes en été, et vient dans les plaines et près des habitations en hiver; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes. Ce nid, composé en dehors de mousse blanche entrelacée d'herbes longues, est bien doublé en dedans et tapissé de laine; la femelle nourrit ses petits de chenilles et d'insectes dans les premiers jours de leur naissance, mais bientôt elle leur fait manger des morceaux de viande que leur père leur apporte avec un soin et une diligence admirables, jusqu'à l'époque où les enfans deviennent à leur tour chefs de famille.

La pie-grièche rousse et l'*écorcheur* se ressemblent assez par les habitudes naturelles; ces oiseaux arrivent au printemps dans nos pays et le quittent en automme; ils se trouvent en Suède comme en France.

Différente des autres oiseaux de proie, qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes, la pie-grièche garde et soigne long-temps les siens; quand ils sont adultes, la famille ne se sépare point; on les voit voler ensemble pendant l'automne entier, et encore en hiver; chaque famille fait une petite bande à part composée du père, de la mère et de cinq à six petits, qui, unis par un intérêt commun, vivent en paix et chassent ensemble.

LA CRESSERELLE.

« La *cresserelle* est l'oiseau de proie le plus commun dans la plupart de nos provinces de France, et surtout en » Bourgogne : il n'est pas d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente et qu'elle n'habite. C'est » surtout le matin et le soir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtimens ; on l'entend encore plus souvent qu'on » ne la voit ; elle a un cri précipité, *pli, pli, pli*, ou *pri, pri, pri*, qu'elle ne cesse de répéter en volant, et qui » effraie tous les petits oiseaux sur qui elle fond comme une flèche, et qu'elle saisit avec ses serres ; si par hasard elle » les manque du premier coup, elle les poursuit sans crainte du danger jusque dans les maisons ; lorsqu'elle a saisi ou

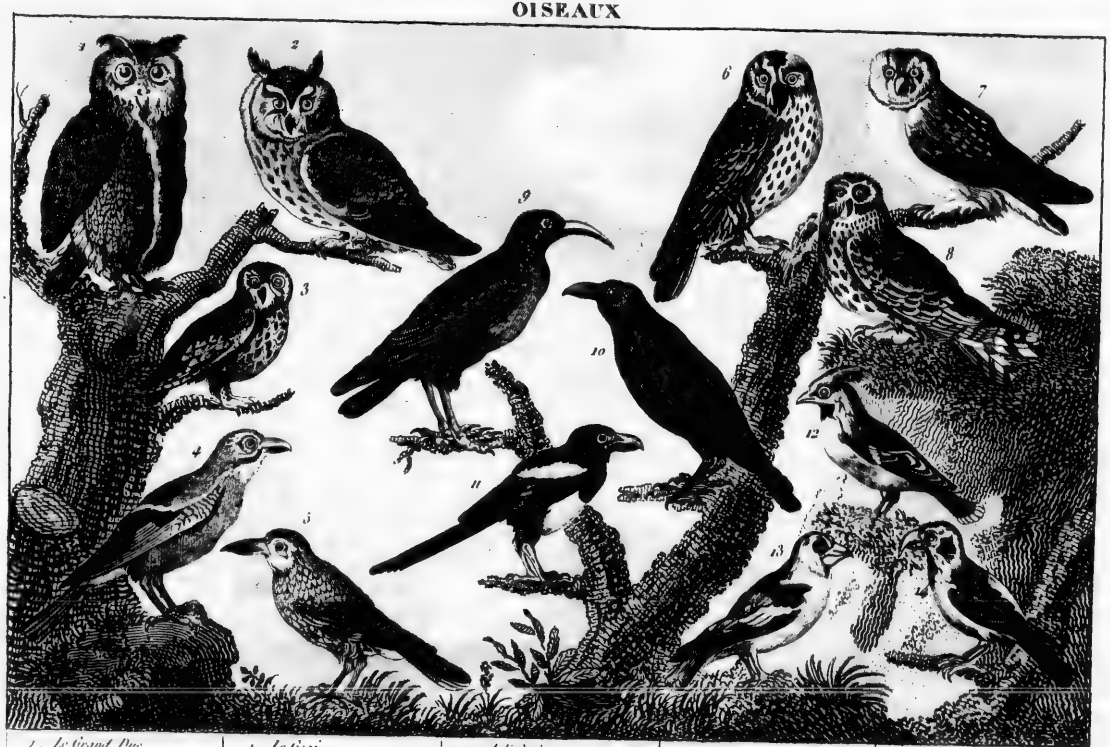
lles de

habite
arbres
elacée
asectes
re leur
mille.
ent au

eux-
nt; on
à part
assent

out en
C'est
qu'on
et qui
rd elle
aisi ou

OISEAUX



1. Le Grand Duc
2. Le Hibou ou moyen Duc
3. Le Scops ou petit Duc
4. Le Geai.
5. Le Cassse noix.
6. Le Chat-huant.
7. L'effraie.
8. La Chouette.
9. Le Crave ou Coracias.
10. Le Corbeau.
11. La Pie.
12. Le Jaseur.
13. Le Gros bec.
14. Le bec croise.

» emporté l'oiseau, elle le tue et le plume très-proprement avant de le manger : elle avale les petits mulots et les » petites souris tout entiers, et dépèce les autres.

» La cresserelle est un assez bel oiseau, elle a l'œil vif et la vue très-perçante, le vol aisé et soutenu ; elle est » diligente et courageuse; elle se rapproche par le naturel des oiseaux nobles et généreux : on peut même la » dresser pour la fauconnerie. »

OISEAUX.

DIXIÈME TABLEAU.

OISEAUX DE PROIE NOCTURNES.

« On peut diviser en deux genres les oiseaux de proie nocturnes, le genre du hibou et celui de la *chouette*. » Le caractère distinctif de ces deux genres, c'est que les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme » d'oreilles droites de chaque côté de la tête, tandis que les chouettes ont la tête arrondie et sans aucunes plumes » proéminentes.

» On distingue trois espèces dans le genre du hibou : le duc, ou grand duc, le hibou ou moyen duc, le » scops ou petit duc; et cinq espèces dans le genre de la chouette : la hulotte, ou huette, le chat-huant, l'effraie,

» la chouette ou grande chevêche, la chevêche ou petite chouette. Ces huit espèces se trouvent toutes en » Europe, et même en France. »

LE GRAND DUC.

« Les poëtes ont dédié l'aigle à Jupiter et le *duc* à Junon : c'est en effet l'aigle de la nuit, le roi de cette » tribu d'oiseaux qui craignent la lumière du jour et ne volent que quand elle s'éteint. On peut aisément re- » connaître le duc à son énorme tête, aux larges et profondes cavernes de ses oreilles, aux deux aigrettes qui » surmontent sa tête et qui sont élevées de plus de deux pouces et demi; à son bec court, noir et crochu ; à ses » grands yeux fixes et transparens; à ses larges prunelles noires, environnées d'un cercle de couleur orangée; » à sa face entourée de poils, ou plutôt de petites plumes blanches et décomposées, qui aboutissent à une » circonférence d'autres petites plumes frisées; à ses ongles noirs, très-forts et très-crochus; à son cou très- » court, à son plumage d'un roux brun taché de noir et de jaune sur le ventre, marqué de taches noires et » traversé de quelques bandes brunes mêlées assez confusément; à ses pieds couverts d'un duvet épais et de » plumes roussâtres jusqu'aux ongles; enfin à son cri effrayant *húihóu, hoûhoû, bóuhóu, póuhóu*, qu'il fait re- » tentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent; et c'est alors qu'il les inquiète, » les poursuit et les enlève ou les met à mort, pour les dépecer et pour les emporter dans les cavernes qui » lui servent de retraite. Il n'habite que les rochers ou les vieilles tours abandonnées et situées au-dessus des » montagnes. Il descend rarement dans les plaines et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les » églises écartées et sur les vieux châteaux. Sa chasse la plus ordinaire sont les jeunes lièvres, les lapins, les » taupes, les mulots, les souris qu'il avale tout entières, et dont il digère la substance charnue, vomit le » poil, les os et la peau, en pelottes arrondies; il mange aussi les chauve-souris, les serpens, les lézards, » les crapauds, les grenouilles, et en nourrit ses petits. Il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge » de provisions. Ce nid placé sur des arbres creux, et plus souvent dans des cavernes de rochers ou dans des trous

» de hautes et vieilles murailles, a près de trois pieds de diamètre. Il est composé de petites branches de bois sec » entrelacées de racines souples, et garni de feuilles en dedans. »

On garde ces oiseaux dans les ménageries à cause de leur figure singulière : l'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hiboux.

Le *hibou*, ou moyen duc, diffère du grand duc, non-seulement par la taille, mais encore par la couleur de ses yeux qui sont d'un beau jaune et par son plumage rayé de gris, de brun, avec des bandes irrégulières et étroites. Ces deux espèces ont beaucoup de rapport entre elles par les habitudes naturelles : l'espèce du moyen duc est très-commune en Europe, et particulièrement dans plusieurs de nos provinces de France; ces oiseaux y restent toute l'année.

Le *scops*, ou petit duc, est aisé à distinguer des deux autres espèces de hiboux, par la petitesse de son corps et par le raccourcissement très-marqué de ces aigrettes qui surmontent les oreilles, lesquelles, dans cette espèce, ne s'élèvent pas d'un demi-pouce, et ne sont composées que d'une seule petite plume. On le reconnaît encore aisément à son plumage élégamment bigarré, et plus distinctement tacheté que celui des autres, dont il diffère surtout par le naturel; car il se réunit en troupe en automne et au printemps, pour passer dans d'autres climats. On n'en voit que très-peu, ou point du tout en hiver dans nos provinces. Quoiqu'ils habitent de préférence les terrains élevés, ils se rassemblent volontiers dans ceux où les mulots se sont le plus multipliés, et y font un grand bien par la destruction de ces animaux, qui, dans certaines années, pullulent à un tel point, qu'ils dévorent tous les grains et même les racines des plantes les plus nécessaires à la nourriture et à l'usage de l'homme.

DES CHOUETTES.

La *hulotte*, la plus grande de toutes les chouettes, a les yeux noirs, le plumage noirâtre, et son cri *houi* ou *oû*, *oû*, *ou*, *ou*, *ou*, *ou*, ressemble assez au hurlement d'un loup.

Le *chat-huant* a les yeux bleuâtres, le plumage roux mêlé de gris de fer.

« On se sert du *chat-huant* et du *hibou* pour attirer les oiseaux à la pipée; on a remarqué que les gros oiseaux » viennent plus souvent à la voix du hibou, qui est une espèce de son plaintif ou de gémissement grave, *clow*, *cloud*, » qu'il ne cesse de répéter la nuit, et que les petits oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant, » qui est une espèce d'appel, *hóhó*, *hóhó;* tous deux font pendant le jour des gestes ridicules et bouffons, en pré- » sence des autres oiseaux et des hommes.

» L'*effraie*, qu'on appelle communément la chouette des clochers, effraie en effet par ses soufflemens, *ché*, *ché*, » *cheû*, *chiôû*, ses cris âcres et lugubres, *gréi*, *gé*, *créi*, et sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le » silence de la nuit; elle est, pour ainsi dire, domestique, et habite au milieu des villes les mieux peuplées; les » tours, les clochers, les toits des églises et autres bâtimens élevés lui servent de retraite pendant le jour, et elle » en sort à l'heure du crépuscule; son soufflement, qu'elle réitère, est semblable à celui d'un homme qui dort la » bouche ouverte. » Elle pousse aussi, en volant et en se reposant, différens sons aigres, tous si désagréables, que cela, joint à l'idée du voisinage des cimetières et des églises, et encore à l'obscurité de la nuit, inspire une espèce d'horreur, qui l'a fait regarder faussement, par les personnes timides et superstitieuses, comme l'oiseau funèbre et le messager de la mort.

Ces oiseaux purgent les églises et les granges de souris, et détruisent une grande quantité de mulots; souvent ils vont visiter, pendant la nuit, les endroits où l'on a tendu des lacets pour prendre des bécasses et des grives, et mangent sur le lieu celles qui s'y trouvent suspendues; ils avalent les petits oiseaux, souvent tout entiers avec la

plume, mais ils déplument les plus gros avant de les manger; leur appétit pour la chair et leur goût pour la rapine sont des habitudes communes à toutes les espèces de chouettes.

La grande chevêche ou la *chouette* proprement dite, se tient ordinairement dans les carrières, dans les rochers et dans les bâtimens ruinés, éloignés des lieux habités; elle a quelque ressemblance avec l'effraie. Cette dernière a le plumage d'un jaune blanchâtre, varié de taches bien distinctes; mais la chouette est plus brune et marquée de taches plus grandes et plus longues, comme de petites flammes.

La chevêche ou petite chouette a le plumage régulièrement tacheté : ses habitudes naturelles sont les mêmes que celles de la grande chevêche.

LE CRAVE ou LE CORACIAS.

Le *crave* ou *coracias* est un oiseau d'une taille élégante, d'un naturel vif, inquiet et turbulent, et cependant il se prive à un certain point. Lorsqu'il est en captivité il s'accommode de tous les mets qui se servent sur nos tables. Cet oiseau aime tout ce qui brille, et cherche à se l'approprier; on l'a vu casser des carreaux de vitres comme pour entrer dans les maisons par la fenêtre ; on l'a vu aussi enlever du foyer de la cheminée des morceaux de bois tout allumés, et mettre ainsi le feu dans la maison; en sorte que ce dangereux oiseau joint la qualité d'incendiaire à celle de voleur domestique.

Le coracias a le cri aigre, quoique assez sonore; il le fait entendre presque continuellement; ce n'est donc pas pour sa voix qu'on l'élève, mais pour son beau plumage qui est noir avec des reflets verts, bleus, pourpres, qui jouent admirablement sur ce fond obscur.

Ces oiseaux habitent les montagnes des Alpes, de la Suisse, d'Auvergne; on les voit dans l'île de Crète et en Égypte; ils se nourrissent d'insectes et de grains nouvellement semés ou ramollis par le premier travail de la végétation.

LE CORBEAU.

Cet oiseau a été fameux dans tous les temps, mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'étendue; toutefois il paraît qu'on a souvent exagéré ses défauts, qui sont accompagnés de quelques qualités. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie, comme un des plus lâches, des plus dégoûtans et des plus voraces; aimant à s'assouvir de chair, de sang, et s'attachant sur les cadavres infects; à ces traits, si l'on ajoute son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, son port ignoble, son regard farouche, tout son corps qui exhale l'infection, on ne sera pas surpris qu'il ait été presque généralement un objet de dégoût et d'horreur; sa chair était interdite aux Juifs; les sauvages n'en mangent jamais, et parmi nous les pauvres n'en mangent qu'avec répugnance; partout on le met au nombre des oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir, que pour annoncer des malheurs; dans les siècles reculés, on a poussé la superstition et la folie jusqu'à manger le cœur et les entrailles de ces oiseaux dans l'espérance de s'approprier leur don de prophétie. Combien de gens frémissent encore aujourd'hui et s'inquiètent au bruit du croassement du *corbeau;* toute sa science de l'avenir se borne cependant, ainsi que celle des autres habitans de l'air, à connaître mieux que nous l'élément qu'il habite, à être plus susceptible de ses impressions, à pressentir ses moindres changemens, et à nous les annoncer par certains cris et par certaines actions, qui sont en lui l'effet naturel de ces changemens.

Les *corbeaux* ont non-seulement un grand nombre d'inflexions de voix répondant à leurs différentes affections, mais ils possèdent encore le talent d'imiter le cri des autres animaux; ils se privent aisément, apprennent à répéter la parole de l'homme, paraissent capables d'un attachement durable, et vont même jusqu'à défendre leurs maîtres contre leurs ennemis. Les historiens rapportent que le tribun Valerius triompha, dans un combat singulier, d'un Gaulois de haute taille, par le secours d'un corbeau qui lui était affectionné.

Les corbeaux habitent dans nos contrées et dans toute l'Europe.

LA PIE.

La *pie* possède l'art de contrefaire tous les cris des autres animaux et même la parole de l'homme; c'est à force d'étudier toutes les inflexions qu'elle parvient à les imiter. Elle montre beaucoup d'activité, de malice, de penchant à la moquerie; on lui reconnaît en outre une forte inclination pour le vol; elle aime surtout à dérober des pièces de monnaie, et sait les cacher si bien qu'on a peine à les retrouver. Remplie de tendresse pour ses petits, elle multiplie les précautions pour les préserver de tout ennemi : pour atteindre à ce but elle met beaucoup d'art et de combinaison dans la construction de son nid, n'oublie rien pour le rendre solide, sûr, inaccessible, et n'y laisse qu'une étroite ouverture pour entrer et pour sortir; ces soins ne suffisent point encore à calmer ses inquiétudes, elle fait la garde autour du nid, et le défend contre les oiseaux de proie les plus redoutables; enfin, si l'homme lui-même vient troubler son bonheur en épiant le moment où ses petits verront le jour, elle s'empresse de construire ailleurs un autre nid et d'y transporter ses œufs. Au premier coup d'œil le plumage de la *pie* paraît blanc et noir, mais en l'observant davantage, on y voit des reflets de bleu, de vert et de violet; cet oiseau est très-commun en France et dans toute l'Europe.

LE GEAI.

Presque tout ce que nous avons rapporté de l'instinct de la pie peut s'appliquer au *geai;* comme elle, aussi, cet oiseau a de la flexibilité dans le gosier, mais il a moins de dispositions pour imiter tous les sons qu'il entend. Des couleurs différentes qui font ressortir son plumage, une des principales est cette marque bleue ou plutôt émaillée de diverses nuances de bleu dont chacune de ses ailes est ornée, et qui suffirait seule pour le distinguer de presque tous les autres oiseaux de l'Europe; il a de plus sur le front un toupet de petites plumes noires, bleues et blanches, en général douces et soyeuses au toucher, et il sait en relevant celles de sa tête se faire une huppe qu'il rabaisse à son gré.

Les *geais*, très-pétulans de leur nature, ont les sensations vives, les mouvemens brusques, et dans leurs fréquens accès de colère, ils oublient quelquefois le soin de leur propre conservation. Cependant s'ils ont à craindre l'attaque de quelque animal de rapine, leur instinct les avertit que le moyen d'échapper à l'ennemi commun est de se réunir; au premier cri d'un *geai* en détresse, tous les geais de la forêt accourent à son aide. Leur cri ordinaire est très-désagréable, et ils le font entendre souvent : on trouve cet oiseau dans toutes les contrées de l'Europe.

LES JASEURS.

Ces oiseaux voyageurs font des excursions dans toute l'Europe; d'un caractère tout-à-fait social, ils vont ordinairement par grandes troupes, et quelquefois ils forment des volées innombrables; outre ce goût général qu'ils ont pour la société, ils paraissent capables entre eux d'un sentiment particulier de bienveillance, de soins assidus et d'une amitié constante.

Le plumage du *jaseur*, agréable dans l'état de repos, l'est encore plus lorsque l'oiseau déploie ses ailes, épanouit sa queue, relève sa huppe; enfin il étale toutes ses beautés lorsqu'il prend son essor. Ses yeux, d'un rouge brun, brillent d'un éclat singulier au milieu de la bande noire sur laquelle ils sont placés; ce noir s'étend sous la gorge et tout autour du bec; la couleur vineuse plus ou moins foncée de la tête, du cou, du dos et de la poitrine, et la couleur cendrée du croupion, sont entourées d'un cadre émaillé de blanc, de jaune et de rouge formé par les différentes taches des ailes et de la queue, qui est cendrée à son origine, noirâtre dans sa partie moyenne, et jaune à son extrémité; les pennes des ailes sont noirâtres, les unes marquées de blanc vers la pointe, les autres marquées de jaune, et la plupart de ces dernières sont terminées par des lames de couleur rouge.

Les jaseurs ont coutume de faire entendre leur cri lorsqu'ils partent; ce cri est *ze, ze, ri*. Il paraît qu'ils ne possèdent ni le talent de chanter, ni celui de parler, et que c'est à ce gazouillement, souvent répété, qu'ils doivent leur nom.

LE CASSE-NOIX.

Le plumage du *casse-noix*, sans être brillant, est remarquable par ses mouchetures blanches et triangulaires qui sont répandues partout, excepté sur la tête ; elles font d'autant plus d'effet et ressortent d'autant mieux qu'elles tranchent sur un fond brun. Ces oiseaux se plaisent surtout dans les pays montagneux ; on en voit en Auvergne, en Savoie, en Lorraine, en Franche-Comté, en Suisse, en Autriche, sur les montagnes couvertes de sapins, et dans la partie méridionale de la Suède.

Les casse-noix ne sont point oiseaux de passage, néanmoins ils quittent quelquefois leurs montagnes pour se répandre dans les plaines ; ils se nourrissent de noisettes, de glands, de bois sauvages qu'ils épluchent fort adroitement.

LE GROS BEC.

Le *gros bec*, animal silencieux, dont on entend très-rarement la voix, et qui n'a ni chant, ni même un ramage décidé, habite ordinairement les bois pendant l'été, et quelquefois les vergers. Il vient en hiver autour des hameaux et des fermes. Il appartient à notre climat tempéré ; on le voit en Espagne, en Italie et dans la Suède. L'espèce, quoiqu'assez sédentaire, n'est pas nombreuse : on rencontre toute l'année cet oiseau dans quelques-unes de nos provinces de France, où il ne disparaît que pour très-peu de temps durant les hivers les plus rudes. Il en arrive quelquefois un assez grand nombre en Bourgogne, au commencement d'avril ; ils volent alors par petites troupes, et se perchent dans les taillis. Ils nichent sur les arbres et établissent de coutume leur nid à dix ou douze pieds de hauteur, à l'insertion des grosses branches contre le tronc ; ils le composent avec des bûchettes de bois sec, et quelques petites racines pour les entrelacer ; ils nourrissent leurs petits d'insectes, de chrysalides, etc., et lorsqu'on veut les dénicher, ils les défendent courageusement et mordent bien serré ; leur bec épais et fort leur sert à briser les noyaux et autres corps durs ; et quoique granivores, ils mangent aussi beaucoup d'insectes.

LE BEC-CROISE.

L'espèce du *bec-croisé* est très-voisine de celle du gros bec; ce sont des oiseaux de même figure, ayant tous deux le même naturel et les mêmes appétits, et ne différant que par une sorte de difformité qui se trouve dans le bec; cette difformité sépare aussi le *bec-croisé* de tous les autres oiseaux, car il est l'unique qui ait ce caractère ou plutôt ce défaut; mais comme le Créateur a doué chaque être des facultés nécessaires à son existence, ce bec crochu, en haut en bas, courbé par ses extrémités en deux sens opposés, paraît fait exprès pour détacher et pour enlever les écailles des pommes de pin et tirer la graine qui se trouve dessous, nourriture qu'il préfère à toute autre : pour parvenir à son but il place le crochet inférieur de son bec au-dessous de l'écaille pour la soulever, et il la sépare avec le crochet supérieur : comme il est facile de le retenir en captivité, on peut lui voir exécuter cette manœuvre en suspendant dans sa cage une pomme de pin mûre. Ce bec crochu est encore utile à l'oiseau pour grimper; il s'en sert avec adresse lorsqu'il est en cage pour monter au haut des juchoires; il monte aussi tout autour de sa cage comme le perroquet, ce qui, joint à la beauté de ses couleurs, l'a fait nommer le *perroquet d'Allemagne :* son plumage offre assez ordinairement un mélange de rouge, de vert et de jaune.

Le *bec-croisé* n'habite que les climats froids, ou les montagnes dans les pays tempérés; on le trouve en Suède, en Pologne, en Allemagne, en Suisse, dans nos Alpes et dans nos Pyrénées.

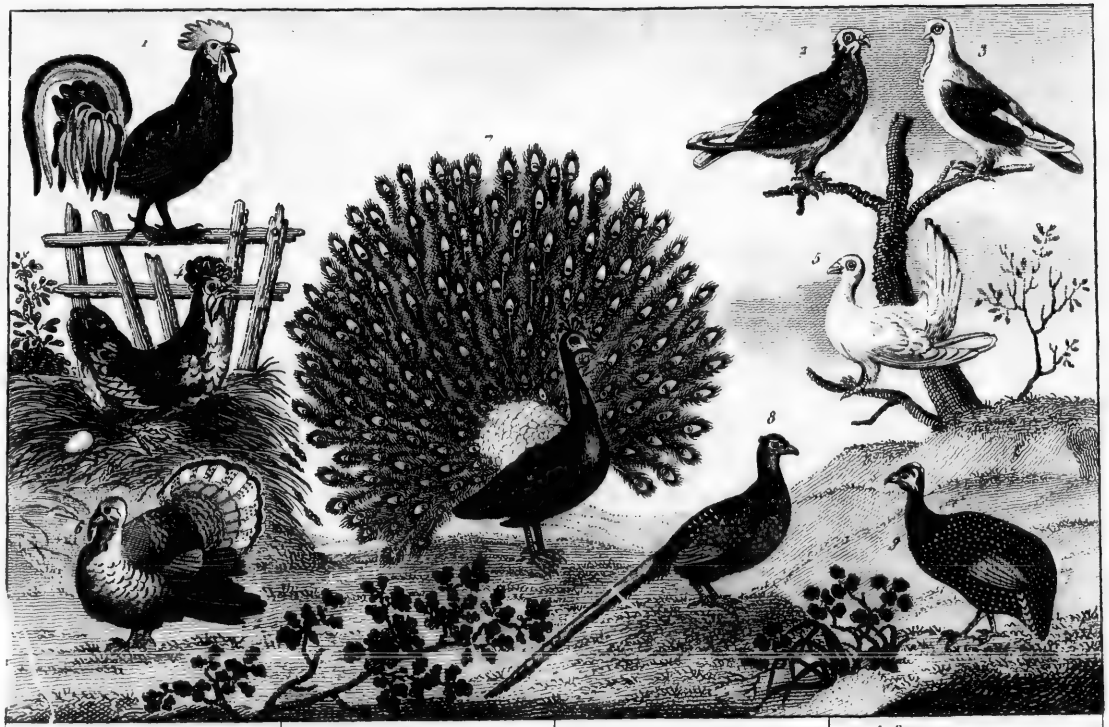
Ces oiseaux ne se plaisent que dans les forêts noires de pins et de sapins; ils font leurs nids dès le mois de janvier; ils les établissent sous les grosses branches de pins, l'y attachent avec la résine de ces arbres, et les enduisent de cette matière, en sorte que l'humidité de la neige et des pluies ne peut guère y pénétrer.

ınt tous
ve dans
aractère
ce bec
et pour
autre :
et il la
er cette
au pour
ssi tout
rroquet

Suède,

nois de
et les

OISEAUX



1 Le Coq.	3. Le Pigeon Cravate.	5. Le Pigeon Paon.	7. Le Paon
2 Le Pigeon Nonnin.	4. La Poule.	6. Le Dindon.	8 Le Faisan.
			9. La Pointade.

OISEAUX.

ONZIÈME TABLEAU.

LE PAON.

« Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le *paon* serait, sans contredit, le roi des oiseaux ; il n'en est » point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port majestueux, la démarche » fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a » été donné ; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger. » Son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles » fleurs ; tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries ; tout ce qui les étonne dans l'état majestueux » de l'arc-en-ciel : non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre » pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son » inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elle tire de leurs mélanges avec des nuances plus sombres, » et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes que notre art ne peut ni » les imiter, ni les décrire.

» Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles et » passent chaque année ; le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état » humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour se cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau » printemps lui rende sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté ; » car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses » belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges ; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît » le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait pas » les admirer. »

Le paon, originaire des Indes où il vit dans l'état sauvage, a d'abord été transporté en Grèce, s'est ensuite avancé dans les parties méridionales de l'Europe, et de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suisse et jusque dans la Suède, où l'espèce ne subsiste qu'en petit nombre et à force de soins.

LE COQ ET LA POULE.

Le *coq* est un oiseau pesant, a les ailes fort courtes, ne vole que très-rarement, et quelquefois avec des cris qui sentent l'effort. Il chante indifféremment la nuit et le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures, et son chant diffère de celui de sa femelle ; souvent entouré d'un grand nombre de poules, on le distingue aisément à la hauteur de sa taille, à sa démarche grave et majestueuse, à la crête d'un rouge vif et brillant qui couronne sa tête, à la richesse et à la variété de ses couleurs, et au contour agréable que forme sa queue, ornée de longues et belles plumes.

Les coqs sont fiers et courageux ; ennemis entre eux, ils se battent avec acharnement ; les hommes, habitués à tirer parti de tout pour leur amusement, ont profité de la haine mutuelle que se montrent ces animaux, pour les exciter aux combats ; les Chinois et les Indiens montrent un goût particulier pour ce genre de spectacle : en Angle-

terre, on se rassemble en foule pour assister à ces grotesques tournois, ils sont l'objet de paris considérables, et la mort du vaincu a souvent renversé la fortune de plusieurs familles.

La *poule*, moins brillante et moins fière, réunit des qualités utiles a des inclinations plus douces. On la voit soumise au roi des basses-cours, se laisser guider par ses volontés; ce n'est qu'en devenant mère qu'elle semble préférer les devoirs de son nouvel état, à la société de ses compagnes; retirée à l'écart, elle ne quitte plus sa couvée, ou la surveille; quand elle est éclose, sa sollicitude, sa tendresse, ne peuvent s'exprimer. Sourde à toutes les attaques de ses anciennes amies, elle ne quitte plus ses poussins, qu'elle suit avec une prévoyance touchante, pourvoit à leurs besoins, les guide dans leur marche et les défend dans le danger. Timide par nature, elle se montre courageuse si l'oiseau de proie vient fondre sur sa famille, et souvent ses cris sont parvenus à effrayer ses ennemis; elle s'oublie elle-même, et le succès couronne ses efforts.

LE DINDON.

« Si le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, le dindon domestique est le plus remarquable, soit » par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête et par certaines habitudes naturelles, qui ne lui sont com- » munes qu'avec un petit nombre d'autres espèces; sa tête, qui est fort petite à proportion du corps, manque de » la parure ordinaire aux oiseaux; car elle est presqu'entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi » qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre chargée de mamelons rouges. » Cet oiseau, humble et simple dans son port ordinaire, quand quelque objet l'irrite, prend tout à coup un air de fierté, relève sa tête, dont les nuances rougissent encore; ses plumes se hérissent, sa queue se relève en évantail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre; en même temps un cri rauque et sifflant s'échappe de son bec, et sa colère est alors à craindre.

Les couleurs de cet animal varient beaucoup; les uns sont noirs, d'autres blancs; les plus rares sont les gris.

Les dindons, ou *poules d'Inde*, n'existaient point dans l'ancien continent, avant la découverte de l'Amérique. Originaires de ce nouveau monde, ils y fourmillent dans diverses contrées, où ils vivent dans l'état sauvage.

LE PIGEON.

« Il était aisé de rendre domestiques des oiseaux pesans tels que les coqs et les dindons; mais ceux dont le vol » est rapide, demandaient plus d'art pour être subjugués. » Aussi les *pigeons* ne sont-ils que des hôtes volontaires à qui l'on doit procurer toutes les aisances de la vie pour les retenir au colombier; il en est même qui, malgré tous les soins qu'on leur donne, préfèrent habiter les trous poudreux d'une vieille muraille. Il n'existe véritablement qu'une seule espèce de pigeons; mais on l'a divisée en plusieurs classes : le pigeon domestique, le pigeon romain, le pigeon biset, le pigeon de roche et le pigeon sauvage. Celui qu'on élève dans les volières, le meilleur au goût, est dénué de toute industrie : il a entièrement perdu cet instinct de liberté qui n'abandonne point le pigeon biset, qu'on peut regarder comme la tige primitive de tous les autres. L'été, ces oiseaux arrivent par troupes dans nos climats tempérés. Ils nichent dans les creux d'arbres; ils n'élèvent que deux petits, et s'en retournent au mois de novembre en Afrique, où la température les attire pendant l'hiver.

Le pigeon colombier, moins servile que le pigeon de volière, conserve encore quelques habitudes de sa première indépendance; il quitte souvent sa demeure pour errer dans nos bois; quelquefois même plusieurs membres de la société s'y fixent entièrement, et dédaignent de retourner au gîte où l'esclavage les attend. Les couleurs du pigeon varient selon ses mœurs. Les uns brillent de nuances magnifiques, les autres ne présentent qu'un aspect triste et monotone; les plus beaux qui se trouvent dans nos climats sont ceux élevés dans les colombiers. Ils offrent de nombreuses variétés, au nombre desquelles sont le *pigeon nonnain*, le *pigeon cravatte* et le *pigeon paon*.

LE FAISAN.

Le faisan, originaire de la Grèce, pourrait le disputer au paon pour la noblesse de la démarche et pour l'élégance du plumage, mais il n'a pas comme lui la faculté d'étaler sa queue, et d'offrir à l'œil charmé les riches nuances qui la composent.

Ces oiseaux se plaisent dans les bois, où les retient leur penchant pour l'indépendance. On a vainement entrepris de les apprivoiser; leur naturel est si farouche que non-seulement ils évitent la rencontre de l'homme, mais même celle des individus de leur espèce.

Quand on veut élever des faisans dans nos climats, il faut leur abandonner un parc en partie gazonné ou en partie couvert de buissons.

LA PEINTADE.

Cet oiseau, originaire d'Afrique, y remplace la poule de nos climats. Il y a deux espèces de *peintades*, l'une qui vit dans les lieux bas et marécageux, se reconnaît à ses barbillons bleus et au peu de soin qu'elle prend de ses petits, tandis que l'autre, à barbillons rouges, se plaît dans les lieux élevés et secs, et prend soin de sa couvée. Son plumage, sans offrir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très-distingué; c'est un fond gris-bleuâtre, plus ou moins foncé, sur lequel sont semées presque régulièrement des taches blanches, plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles, d'où cet oiseau a reçu le nom de *poules perlées*. Comme celle du dindon, la tête de la peintade est dégarnie de plumes. Ses ailes sont courtes, sa queue pendante, ce qui, joint à la disposition de son plumage, la fait paraître bossue; son crâne semble couvert d'un casque. Le cri de cet oiseau est si désagréable que, malgré l'excellence de sa chair, les colons de l'Amérique renoncent presque tous à l'élever dans les basses-cours. Cet oiseau, vif, inquiet, turbulent, n'aime point à se tenir en place, et se fait craindre même des

dindons. La peintade est non-seulement commune en Afrique, mais dans diverses contrées de l'Asie et de l'Amérique.

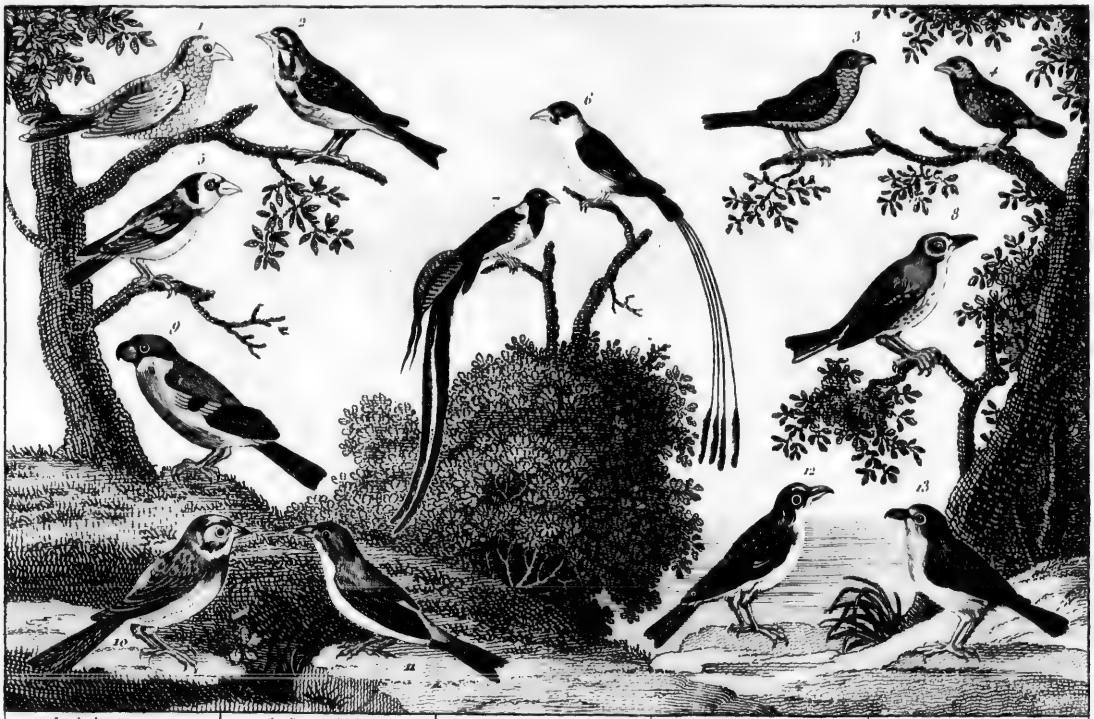
OISEAUX.

DOUZIÈME TABLEAU.

LE SERIN.

« Si le rossignol est le chantre des bois, le *serin* est le musicien de la chambre : le premier tient tout de la » nature, le second participe à nos arts. Avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de va- » riété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire ; et comme la différence » du caractère, surtout dans les animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont » l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi » plus social, plus doux, plus familier ; il est capable de connaissance et même d'attachement ; ses caresses sont » aimables, ses petits dépits innocens, et sa colère ne blesse ni n'offense ; ses habitudes naturelles le rapprochent encore » de nous ; il se nourrit de graines, comme nos autres oiseaux domestiques. On l'élève plus facilement que le » rossignol, qui ne vit qne de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation, » plus facile, est aussi plus heureuse ; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie

OISEAUX



1. Le Serin.	4. Le Bengali Piqueté.	7. La Grande Veuve.	10. Le Verdier.	13. Le Rouge-Gorge.
2. La Linotte.	5. Le Chardonneret.	8. Le Rossignol.	11. Le Pape.	
3. Le Sénégali.	6. La Veuve à 4 brins	9. Le Bouvreuil.	12. La Fauvette.	

» de son chant naturel, pour se prêter à l'harmonie de nos voix ; il applaudit, il accompagne, et nous rend au delà » de ce qu'on peut lui donner. Il peut parler et siffler, il chante en tout temps, il nous récrée dans les jours sombres, » et charme les ennuis de la solitude. »

Cet oiseau charmant, originaire des îles Canaries, est maintenant très-répandu dans les climats chauds de l'Europe ; il y vit en liberté, même dans quelques-unes de nos provinces méridionales ; mais il varie de couleur suivant les différentes températures.

LA LINOTTE.

« Il est peu d'oiseaux aussi communs que la *linotte ;* mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant » de qualités. Ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile et susceptible d'attachement, tout lui a été » donné, tout ce qui peut attirer l'attention de l'homme et contribuer à ses plaisirs : il était difficile avec cela que cet » oiseau conservât sa liberté ; mais il était encore plus difficile qu'au sein de la servitude où nous l'avons réduit, il » conservât ses avantages naturels dans toute leur pureté. En effet, la belle couleur rouge dont la nature a décoré » sa tête et sa poitrine, et qui, dans l'état de liberté, brille d'un éclat durable, s'efface par degrés, et s'éteint » bientôt dans nos cages et nos volières ; il en reste à peine quelques vestiges obscurs après la première mue.

» A l'égard de son chant, nous le dénaturons ; nous substituons aux modulations libres et variées que lui inspire » le printemps, les phrases contraintes d'un chant apprêté, qu'il ne répète qu'imparfaitement, et où l'on ne re- » trouve ni les agrémens de l'art, ni le charme de la nature. On est parvenu aussi à lui apprendre à siffler quel- » ques mots italiens, français, anglais, et même à les prononcer assez franchement. »

Lorsque la linotte vit en liberté, elle fait souvent son nid dans les vignes, ce qui lui a fait donner le nom de *linotte de vigne ;* elle le fait aussi sur les groseilliers, les noisetiers et dans les jeunes taillis. Quand les couvées sont finies et la famille élevée, les linottes vont par troupes nombreuses, et vivent assez en société pendant tout

l'hiver. Ces oiseaux ont été nommés *linottes*, parce que la graine du lin, ou celle de la linaire, est la nourriture qu'elles préfèrent.

LE CHARDONNERET.

« Beauté du plumage, douceur de la voix, finesse de l'instinct, adresse singulière, docilité à l'épreuve, ce » charmant petit oiseau réunit tout. Le rouge cramoisi, le noir velouté, le blanc, le jaune doré, sont les prin- » pales couleurs qu'on voit briller sur son plumage; et le mélange bien entendu de teintes plus douces ou plus » sombres leur donne encore plus d'éclat. Ces oiseaux sont, avec les pinsons, ceux qui savent le mieux construire » leur nid, en rendre le tissu plus solide, lui donner une forme plus arrondie et pour ainsi dire plus élégante; les » matériaux qu'ils y emploient sont, pour le dehors, la mousse fine, les lichens, l'hépatique, les joncs, les pe- » tites racines, la bourre de chardons, tout cela entrelacé avec beaucoup d'art; et pour l'intérieur, l'herbe sèche, » le crin, la laine et le duvet; ils le posent sur les arbres et par préférence sur les pruniers et les noyers. Les » chardonnerets ont beaucoup d'attachement pour leurs petits; ils les nourrissent avec des chenilles et d'autres » insectes, et si on les prend tous à la fois et qu'on les renferme dans la même cage, ils continueront d'en avoir » soin. »

LE BOUVREUIL.

« La nature a bien traité cet oiseau; car elle lui a donné un beau plumage et une belle voix; le plumage a » toute sa beauté d'abord après la première mue, mais la voix a besoin des secours de l'art pour acquérir sa » perfection. »

Le *bouvreuil*, dans l'état sauvage, ne fait entendre que des sons peu variés et peu agréables; « mais lorsque » l'homme daigne se charger de son éducation, lorsqu'il veut bien lui donner des leçons de goût, lui faire en- » tendre avec méthode des sons plus beaux, plus moelleux, docile, soit mâle, soit femelle, non-seulement il

» les imite avec justesse, mais quelquefois les perfectionne et surpasse son maître, sans oublier pour cela son » ramage naturel. Il apprend aussi à parler sans beaucoup de peine et à donner à ses petites phrases un accent » pénétrant et une expression intéressante qui ferait presque soupçonner en lui une âme sensible.

» Le bouvreuil est très-capable d'attachement personnel, et même d'un attachement très-fort et très-durable. » On en a vu d'apprivoisés s'échapper de la volière, vivre en liberté dans les bois pendant l'espace d'une année, » et au bout de ce temps reconnaître la voix de la personne qui les avait élevés, et revenir à elle pour ne la » plus abandonner. On en a vu d'autres qui, ayant été forcés de quitter leur premier maître, se sont laissés » mourir de regret. »

Les bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes; l'hiver, ils approchent des lieux habités, ou bien se tiennent sur les haies le long des chemins.

LE VERDIER.

Le *verdier* passe l'hiver dans les bois; il se met à l'abri des intempéries de la mauvaise saison sur les arbres toujours verts, et même sur les charmes et les chênes touffus, qui conservent encore leurs feuilles, quoique desséchées.

Au printemps, il fait son nid sur ces mêmes arbres, et quelquefois dans les buissons : ce nid, très-bien construit, se compose d'herbe sèche et de mousse en dehors; de crin, de laine et de plume en dedans; quelquefois le verdier l'établit dans les gerçures des branches, qu'il agrandit avec son bec; il pratique tout autour un petit magasin pour les provisions.

Les verdiers, doux et faciles à apprivoiser, apprennent à prononcer quelques mots, à manger sur le doigt, et à revenir à la voix de leur maître.

Le nom de cet animal indique que le vert domine sur son plumage; cependant il offre un mélange de gris-brun, de jaune, de noirâtre et de blanc.

LE PAPE.

« Cet oiseau doit son nom aux couleurs de son beau plumage, et surtout à l'espèce de camail d'un bleu » violet qui prend à la base du bec, s'étend jusqu'au-dessus des yeux, couvre les parties supérieures et la- » térales du cou, et dans quelques individus, revient sous la gorge; il a le devant du cou, tout le dessous du corps, » et même les couvertures supérieures de la queue et le croupion, d'un beau rouge presque de feu; le dos, » varié de vert tendre et d'olivâtre obscur; les grandes pennes des ailes et de la queue d'un brun rougeâtre, » les grandes couvertures des ailes vertes; les petites d'un bleu violet comme le camail. On trouve ces oiseaux » à la Caroline. »

LES VEUVES.

On connaît plusieurs espèces de *veuves*, qui sont toutes remarquables par leur queue traînante, ou plutôt par les longues plumes qui accompagnent la véritable queue : le noir domine dans leur plumage, cependant elles brillent, pour la plupart, de vives couleurs; telle est entre autres la *veuve à quatre brins*. Elle a le bec et les pieds rouges; la tête et tout le dessous du corps noirs; la gorge, le devant du cou, la poitrine et toute la partie inférieure aurore : cette couleur, plus vive autour du cou que sur la poitrine, lui forme un demi-collier; toutes les pennes de la queue sont noirâtres, quatre du milieu sont beaucoup plus longues que les latérales, et deux autres aussi du milieu sont les plus longues de toutes; une des espèces les plus distinguées est la *grande veuve*. « Son deuil est un peu égayé par la belle couleur rouge de son bec, par une teinte de vert » bleuâtre répandue sur tout ce qui est noir, c'est-à-dire, sur toute la surface supérieure; par deux bandes » transversales, l'une blanche et l'autre jaunâtre, dont ses ailes sont ornées; enfin, par la couleur blanchâtre » de la partie inférieure du corps et des pennes latérales de la queue : les quatre longues plumes qui accom-

» pagnent la queue véritable, sont noires ainsi que les pennes des ailes; elles ont neuf pouces de longueur et » sont fort étroites; les pieds sont variés de noir et de blanc. »

Toutes les espèces de veuves se trouvent en Afrique; on en a rencontré aussi en Asie. Les voyageurs disent que les veuves font leur nid avec du coton; que ce nid a deux étages; que le mâle habite l'étage supérieur, et que la femelle couve au rez-de-chaussée.

LES SÉNÉGALIS ET LES BENGALIS.

« On se tromperait fort, si, d'après les noms de sénégalis et de bengalis, on se persuadait que ces » oiseaux ne se trouvent qu'au Bengale et au Sénégal. Ils sont répandus dans la plus grande partie de l'Asie » et de l'Afrique, et même dans plusieurs îles adjacentes. »

Les *bengalis* sont des oiseaux familiers et destructeurs : ils s'approchent des cases, viennent jusqu'au milieu des villages, et se jettent, par grandes troupes, dans les champs semés de millet; car ils aiment cette graine de préférence. Ils aiment aussi beaucoup à se baigner.

Le *bengali* a, de chaque côté de la tête, une espèce de croissant couleur de pourpre qui accompagne le bas des yeux, et donne un caractère à sa physionomie. Sa gorge est d'un bleu clair : cette même couleur domine sur toute la partie inférieure de son corps jusqu'au bout de sa queue, et même sur les couvertures supérieures : tout le dessous du corps, compris les ailes, est d'un joli gris. Deux couleurs principales dominent dans le plumage du *sénégali*, le rouge vineux sur la tête et sur la gorge, et sur tout le dessous du corps jusqu'aux jambes, et sur le croupion; le brun verdâtre sur le bas-ventre et sur le dos; mais à l'endroit du dos, il a une légère teinte rouge. Les ailes sont brunes, la queue noirâtre.

LE ROSSIGNOL.

On pourrait citer plusieurs oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute, à certains égards, à celle du *rossignol*. Quelques-uns ont à la vérité des « sons aussi beaux, d'autres ont le timbre aussi pur, d'autres des » tours de gosiers aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le *rossignol* n'efface par la réunion com- » plète de tous ces talens divers, et par la prodigieuse variété de son ramage. Le *rossignol* chante toujours » et ne se répète jamais, du moins, jamais servilement. S'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un » accent nouveau, embelli par de nouveaux agrémens. Il réussit dans tous les genres, il rend toutes les » expressions; il saisit tous les caractères, et de plus, il sait en augmenter l'effet par des contrastes. Ce » coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude ti- » mide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument, et intéresser ceux » qui l'écoutent; mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il » déploie, dans leur plénitude, toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosiers éclatans, » batteries vives et légères, roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force, accens plaintifs » cadencés avec mollesse, sons filés sans art, mais enflés avec âme, sons enchanteurs et pénétrans, qui » semblent sortir du cœur, et qui causent, à tout ce qui est sensible, une émotion douce et touchante ».

Dans l'état de liberté, les *rossignols* ne font entendre leurs mélodieux concerts que jusqu'à la fin du printemps; mais, dans l'esclavage, ils prolongent leurs chants jusqu'aux premiers jours de l'hiver. Tous les *rossignols* ne chantent pas également bien, et leur talent dépend beaucoup de leur instituteur. Quand le père a lui-même un beau gosier, c'est lui qui donne les premières leçons à la couvée. Susceptibles d'émulation, ils n'aiment point les rivaux, et ils imposent silence aux autres oiseaux, dont cependant les sons ont excité leurs chants. La musique leur plaît, elle les touche, les attire. Ce ne sont point des auditeurs muets, ils se mettent à l'unisson. Un oiseau aussi sensible aux effets de l'harmonie, doit avoir une organisation supé-

rieure aux autres habitans des bois; aussi a-t-on remarqué qu'il est capable de s'attacher à la personne qui a soin de lui; il distingue son pas, avant de la voir, il la salue d'avance par un cri de joie; et s'il est en mue, on le voit se fatiguer en efforts inutiles pour chanter et pour suppléer par l'âme, qu'il met dans ses regards, à l'expression que son gosier lui refuse. Lorsqu'il perd sa bienfaitrice, il meurt quelquefois de regret; mais il faut acheter l'attachement du *rossignol* par des attentions et par des soins continuels. Il est très-difficile à élever; et, pour se procurer le plaisir de l'entendre toute l'année, il faut employer un art extrême.

LA FAUVETTE.

De tous les hôtes des bois, les *fauvettes* sont « les plus aimables. Vives, agiles, légères, tous leurs mou-
» vemens ont l'air du sentiment; tous leurs accens le ton de la joie, et tous leurs jeux offrent l'image du
» bonheur. C'est un petit spectacle de les voir s'égayer, s'agacer et se poursuivre. Leurs attaques sont douces,
» et ces combats innocens se terminent toujours par quelques chansons. Ces jolis oiseaux arrivent dans nos
» contrées au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs;
» ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes; les unes viennent habiter nos jardins, d'autres
» préfèrent les avenues et les bosquets, plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois; quelques-unes se
» cachent dans les roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les
» mouvemens et par les accens de leur gaieté ». Mais la nature, qui les doua de tant de qualités agréables, semble avoir oublié de parer leur plumage; il est obscur et terne. Excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

LE ROUGE-GORGE.

« Ce petit oiseau passe tout l'été dans nos bois, et ne vient à l'entour de nos habitations qu'à son départ en au-
» tomne, et à son retour au printemps : dans ce dernier passage il ne fait que paraître, et se hâte d'entrer dans
» les forêts ; il y place son nid près de terre, sur les racines des jeunes arbres, ou sur des herbes assez fortes
» pour le soutenir ; il le construit de mousse entremêlée de crin et de feuilles de chêne, avec un lit de plumes au
» dedans ; après l'avoir construit, il le comble de feuilles accumulées, et ne laisse sous cet amas qu'une entrée
» étroite, oblique, qu'il bouche encore d'une feuille quand il sort ; pendant le temps de la nichée, le mâle fait
» retentir le bois d'un chant léger et tendre ; c'est un ramage suave, délié, animé par quelques modulations plus
» éclatantes, et coupé par des accens gracieux et touchans.

» Le *rouge-gorge* cherche l'ombrage épais et les endroits humides ; il se nourrit dans le printemps de ver-
» misseaux et d'insectes qu'il chasse avec adresse et légèreté ; on le voit voltiger comme un papillon autour d'une
» feuille sur laquelle il aperçoit une mouche ; à terre, il s'élance par petits sauts et fond sur sa proie en battant
» des ailes. »

L'espèce du rouge-gorge est répandue dans toute l'Europe.

en au-
dans
fortes
es au
entrée
e fait
plus

ver-
d'une
attant

OISEAUX

1. Le Traquet
2. Le Moineau [illegible]
3. Le Pinson
4. La Mesange Charbonnière.
5. La Lavandière
6. La Mesange à longue queue
7. La Bergeronette
8. L'Oiseau de Paradis
9. [illegible]
10. Le Pic noir.
11. Le Roitelet.
12. Le Bec-figue
13. La Sittelle ou Torche-pot.

OISEAUX.

TREIZIÈME TABLEAU.

LE TRAQUET.

Cet oiseau, très-vif et très-agile, voltige sans cesse de buisson en buisson; il ne se pose que pour quelques instans, pendant lesquels il ne cesse encore de soulever les ailes pour s'envoler; il s'élève en l'air par de petits élans, et retombe en pirouettant sur lui-même. Ce mouvement continuel a été comparé à celui du *traquet d'un moulin*, et c'est là, dit-on, l'origine du nom de cet oiseau.

Le *traquet* fait son nid dans les terres incultes, au pied des buissons, sous leurs racines ou sous le couvert d'une pierre; il n'y entre qu'à la dérobée, comme s'il craignait d'être aperçu: aussi ne trouve-t-on ce nid que difficilement.

« Le père et la mère ont le plus grand soin de leurs petits, ils les nourrissent de vers et d'insectes. Lorsque ces » jeunes oiseaux s'élancent hors du nid, ils les rappellent, les rallient, criant sans cesse *ouistrata, ouistrata;* et ils » leur apportent encore à manger pendant plusieurs jours. »

On rencontre l'espèce de *traquet* en Angleterre, en Écosse, en Italie et jusqu'en Grèce: il est très-commun dans plusieurs de nos provinces de France.

LE MOTTEUX.

Il tire son nom de l'usage qu'il a de se tenir habituellement sur les mottes, dans les terres fraîchement labourées ; cet oiseau suit le sillon ouvert par la charrue pour y chercher les vermisseaux dont il se nourrit; lorsqu'on le fait partir il ne s'élève pas, mais il rase la terre d'un vol court et rapide, et découvre, en fuyant, la partie blanche du derrière de son corps, ce qui le fait distinguer en l'air de tous les autres oiseaux, et lui a valu le nom vulgaire de *cul-blanc*. On le trouve aussi assez souvent dans les jachères et les friches, où il vole de pierre en pierre, et semble éviter les haies et les buissons sur lesquels il ne se perche pas aussi souvent qu'il se pose sur les mottes.

Il niche sous les gazons et sous les mottes, dans les champs nouvellement labourés, ainsi que sous les pierres dans les friches, auprès des carrières, à l'entrée des terriers quittés par les lapins ; son nid, formé avec soin, est composé en dehors de mousse et d'herbes fines, et de plumes ou de laine en dedans : il est remarquable par une espèce d'abri placé au-dessus du nid et collé contre la pierre ou contre la motte sous laquelle tout l'ouvrage est construit.

Ces oiseaux, très-communs dans nos campagnes, sont surtout très-nombreux en Bourgogne et en Bugey.

LA LAVANDIÈRE.

« Ces animaux courent légèrement à petits pas très-prestes sur la grève des rivages ; ils entrent même, au moyen » de leurs longues jambes, à la profondeur de quelques lignes dans l'eau de la lame affaiblie, qui vient s'épandre » sur la rive basse en un léger réseau; mais plus souvent on les voit voltiger sur les écluses des moulins, et se » poser sur les pierres; ils y viennent, pour ainsi dire, battre la lessive avec les laveuses, tournent tout le jour » à l'entour de ces femmes, s'en approchant familièrement, recueillant les miettes que parfois elles leur jettent, » et semblant imiter du battement de leur queue celui qu'elles font pour battre leur linge : habitude qui a fait » donner à cet oiseau le nom de *lavandière*. »

Le blanc et le noir, jetés par masses, partagent le plumage de la lavandière; elle arrive dans nos provinces à la fin de mars; elle fait son nid à terre sous quelques racines, ou sous le gazon, dans les terres en repos, mais plus souvent au bord des eaux, sous une rive creuse et sous les piles de bois élevées le long des rivières; son nid est composé d'herbes sèches, de petites racines, quelquefois entremêlées de mousse, le tout lié assez négligemment, et garni au dedans d'un lit de plume ou de crin.

Le père et la mère s'occupent également de l'éducation de leurs petits; ils les défendent avec courage lorsqu'on veut en approcher; ils viennent au-devant de l'ennemi, plongeant et voltigeant comme pour l'entraîner ailleurs; et quand on emporte leur couvée, ils suivent le ravisseur, volant au dessus de sa tête, tournant sans cesse et appelant leurs petits avec des accens douloureux.

Sur la fin de l'automne, les lavandières s'attroupent en grandes bandes; le soir, on les voit s'abattre sur les saules et dans les oseraies, d'où elles appellent celles qui passent, et font ensemble un chamaillis bruyant jusqu'à la nuit tombante. Dans les matinées claires d'octobre, on les entend passer en l'air, quelquefois fort haut, se réclamant et s'appelant sans cesse : elles partent alors, car elles nous quittent aux approches de l'hiver, et cherchent d'autres climats.

La lavandière est commune dans toute l'Europe, et se trouve en Afrique et en Asie.

LA BERGERONETTE.

« L'espèce d'affection que les *bergeronettes* marquent pour les troupeaux, leur habitude à les suivre dans les » prairies, leur manière de voltiger, de se promener au milieu du bétail paissant, de s'y mêler sans crainte, » jusqu'à se poser quelquefois sur le dos des vaches et des moutons, leur air de familiarité avec le berger » qu'elles précèdent, qu'elles accompagnent sans défiance et sans danger, qu'elles avertissent même de l'approche » du loup ou de l'oiseau de proie, leur ont fait donner un nom approprié, pour ainsi dire, à cette vie pastorale. »

Les mouches sont sa pâture pendant la belle saison; mais quand les frimas ont abattu les insectes volans et renfermé les troupeaux dans l'étable, elle se retire sur les ruisseaux, et y passe presque toute la mauvaise saison.

« La bergeronette, si volontiers amie de l'homme, ne se plie pas à devenir son esclave; elle aime la société et » craint l'étroite captivité; mais, laissée libre dans un appartement en hiver, elle y vit, donnant la chasse aux » mouches, et ramassant les mies de pain qu'on lui jette. »

La bergeronette, grande voyageuse, arrive dans nos contrées au commencement du printemps.

LE ROITELET.

« Cet oiseau est si petit qu'il passe à travers les mailles des filets ordinaires; qu'il s'échappe facilement de toutes » les cages, et que lorsqu'on le lâche dans une chambre qu'on croit bien fermée, il disparaît au bout d'un certain » temps, et se fond en quelque sorte sans qu'on puisse en trouver la moindre trace : il ne faut pour le laisser passer » qu'une issue presque invisible.

» Lorsqu'il vient dans nos jardins, il se glisse subtilement dans les charmilles; et comment ne le perdrait-on pas » de vue? La plus petite feuille suffit pour le cacher. Si on veut se donner le plaisir de le tirer, le plomb le plus » menu serait trop fort, on ne doit y employer que du sable très-fin, surtout si on se propose d'avoir sa dé- » pouille bien conservée. Lorsqu'on est parvenu à le prendre soit aux gluaux, soit au trébuchet, ou bien avec un » filet assez fin, on craint de trop presser dans ses doitgs un oiseau si délicat; mais comme il n'est pas moins vif, » il est déjà loin lorsqu'on croit le tenir encore; son cri aigu et perçant est celui de la sauterelle, qu'il ne surpasse » pas de beaucoup en grosseur.

» Les plus petits insectes sont la nourriture ordinaire de ces très-petits oiseaux; l'été ils les attrapent lestement » en volant; l'hiver ils les cherchent dans leur retraite, où ils sont engourdis, demi-morts, et quelquefois

» morts tout-à-fait; ils s'accommodent aussi de leurs larves et de toutes sortes de vermisseaux. Ils sont si habiles à » saisir cette proie, et ils en sont si friands, qu'ils s'en gorgent quelquefois jusqu'à étouffer. Ils mangent pen- » dant l'été des petits bouts de petites graines, et on les voit aussi fouiller le terreau qui se trouve dans les vieux » saules, d'où ils savent apparemment tirer quelque parcelle de nourriture.

» La femelle pond six ou sept œufs, qui ne sont guère plus gros que des pois, dans un petit nid fait en boule » creuse, tissu solidement de mousse et de toiles d'araignées, garni en dedans du duvet le plus doux; elle s'établit » le plus souvent dans les forêts, et quelquefois dans les ifs et les charmilles de nos jardins. Ce qu'il y a de plus » remarquable dans le plumage du *roitelet*, c'est sa belle couronne aurore bordée de noir de chaque côté. »

Les roitelets sont répandus en Europe, de la Suède jusqu'en Italie, en Asie et même en Amérique.

L'ORTOLAN.

L'*ortolan* est un oiseau de passage qu'on estime plus pour la délicatesse de sa chair que pour la beauté de son ramage; cependant lorsqu'on le tient en cage il chante au printemps, la nuit comme le jour, et sa voix a de la douceur.

Ces oiseaux sont répandus en Italie et en Allemagne; ils séjournent dans plusieurs de nos provinces, surtout dans les cantons chauds où il y a des vignes; ils ne touchent pourtant point aux raisins, mais ils mangent les insectes qui courent sur les pampres et sur les tiges de la vigne; ils font leurs nids sur les ceps, la femelle y dépose quatre ou cinq œufs.

« La jeune famille commence à prendre le chemin de nos provinces méridionales dès les premiers jours d'août; » les vieux ne partent qu'à la fin de septembre; ils passent dans les forêts, s'arrêtent aux environs de Saint- » Chaumont et de Saint-Étienne; ils se jettent dans les avoines, qu'ils aiment beaucoup; ils y demeurent jus- » qu'aux premiers froids, s'y engraissent, et deviennent pesans au point qu'on pourrait les tuer à coups de bâton.

» Dès que le froid se fait sentir, ils se rendent en Provence; c'est alors qu'ils sont bons à manger. On les prend » également aux filets et aux gluaux. »

LE BEC-FIGUE.

Le *bec-figue* qui, ainsi que l'ortolan, fait les délices de nos tables, n'est pas aussi beau qu'il est bon ; son plumage est de couleur obscure; le gris, le blanchâtre, le brun et le noirâtre, en font toutes les nuances.

Ces oiseaux, dont le véritable climat est celui du Midi, semblent ne venir dans le nôtre que pour attendre la maturité des fruits succulens dont ils portent le nom. En Provence, où ils sont très-nombreux dans le mois de septembre, on les voit sans cesse sur les figuiers, becquetant les fruits les plus mûrs; ils ne les quittent que pour chercher l'ombre à l'abri des buissons et de la charmille touffue; ils paraissent en troupes dans la plupart de nos provinces pendant l'été, et visitent la Bourgogne où ils se nourrissent de raisins; ils mangent aussi des insectes : ils quittent nos contrées avant les premiers froids, reviennent dans l'automne en Italie et en Grèce, et vont probablement passer l'hiver dans des contrées plus chaudes.

LES MÉSANGES.

« Tous les oiseaux de cette famille sont faibles en apparence, parce qu'ils sont très-petits, mais ils sont » en même temps vifs, agissans, courageux : on les voit sans cesse en mouvement, sans cesse ils voltigent d'arbre » en arbre, ils sautent de branche en branche, ils grimpent sur l'écorce, ils gravissent contre les murailles ; » ils s'accrochent, se suspendent de toutes les manières, souvent même la tête en bas, afin de pouvoir fouiller » dans toutes les petites fentes, et y chercher les vers, les insectes ou leurs œufs : ils vivent aussi de graines; mais » au lieu de les casser dans leur bec, comme font les linottes et les chardonnerets, presque toutes les mésanges » les tiennent assujetties sous leurs petites serres, et les percent à coups de bec; elles percent de même les

» noisettes, les amandes, etc. » Elles cherchent aussi dans la campagne de petits oiseaux morts, et si elles en trouvent de vivans affaiblis par la maladie, ou embarrassés dans des piéges, fussent-ils de leur espèce, elles leur percent le crâne et se nourrissent de leur cervelle.

« En général les mésanges, quoiqu'un peu féroces, aiment la société de leurs semblables, et vont par troupes » plus ou moins nombreuses : lorsqu'elles ont été séparées par quelque accident, elles se rappellent mutuel- » lement, et sont bientôt réunies ; cependant elles semblent craindre de s'approcher de trop près; sans doute » que, jugeant des dispositions de leurs semblables par les leurs propres, elles sentent qu'elles ne doivent point » s'y fier. Telle est la société des méchans. »

On rencontre en Europe plusieurs espèces de mésanges, qui pour la plupart se trouvent dans nos climats en toute saison; de ce nombre sont la *mésange charbonnière*, et la *mésange à longue queue*.

LA SITTELLE, *vulgairement* TORCHE-POT.

La *sittelle* se tient l'hiver, comme l'été, dans le pays qui l'a vue naître; seulement pendant la saison rigoureuse elle cherche les bonnes expositions, s'approche des lieux habités, et vient quelquefois jusque dans les vergers et les jardins. Elle y donne la chasse aux insectes, et mange aussi des noisettes et des noix. Sa marche est sautillante, tous ses mouvemens très-lestes, son vol doux et liant; néanmoins elle passe une partie de son temps à grimper autour des arbres : dans cet exercice, elle répète, avec un accent précipité, son cri ordinaire *ti, ti, ti, ti, ti, ti;* en même temps elle produit, en mettant son bec dans une fente, un autre son très-singulier, comme si elle faisait éclater l'arbre en deux; ce bruit est si fort, qu'on l'entend à plus de cent toises.

Ces oiseaux établissent leurs nids dans des troncs d'arbres, ou ils en font un à coups de bec en frappant l'écorce avec tant d'effort, que, l'air en retentit. Lorsqu'ils ont trouvé un trou convenable pour placer leurs

œufs, si l'ouverture en est trop large, ils la retrécissent avec de la terre grasse, ou d'autres matériaux qu'ils gâchent et façonnent, comme ferait un potier, et ils fortifient l'ouvrage avec de petites pierres; d'où ils ont pris le nom de *pic-maçon* et de *torche-pot*. Ce nid est arrangé de manière qu'au dehors on ne se douterait pas qu'il recelât des oiseaux; la femelle y pond cinq à six œufs, qu'elle dépose sur de la poussière de bois, de la mousse et des herbes sèches; si l'on vient la troubler, elle s'enfle et siffle comme un serpent, et se laisse plutôt arracher les plumes que d'abandonner sa couvée.

On trouve la *sittelle* dans plusieurs contrées de l'Europe.

LES PICS.

« De tous les oiseaux que la nature force à vivre de la grande ou de la petite chasse, il n'en est aucun » dont elle ait rendu la vie plus laborieuse, plus dure que celle du *pic:* elle l'a condamné au travail et » pour ainsi dire à la galère perpétuelle, tandis que les autres ont pour moyens la course, le vol, l'embus- » cade, l'attaque, exercices libres où le courage et l'adresse prévalent. Le *pic*, assujetti à une tâche pénible, » ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent; occupé » sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connaît ni délassement, ni repos; souvent même il dort et passe » la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour; il ne partage pas les doux ébats des autres habitans » de l'air; il n'entre point dans leurs concerts, et n'a que des cris sauvages dont l'accent plaintif, en trou- » blant le silence des bois, semble exprimer ses efforts et sa peine; ses mouvemens sont brusques; il a l'air » inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche; il fuit toute société, même celle » de son semblable.

» On connaît en Europe trois espèces de pics: le pic vert, le pic noir, le pic varié; le plus commun dans » nos bois est le *pic vert*. Il arrive au printemps, et fait retentir les forêts des cris aigus et durs *tiacacan*, *tia-*

» *cacan, tiacacan,* que l'on entend de loin, et qu'il jette surtout en volant par élans et par bonds; il plonge, » se relève et trace en l'air des arcs ondulés, et quoiqu'il ne s'élève qu'à une petite hauteur, il franchit d'assez » grands intervalles de terre découverte pour passer d'une forêt à l'autre.

» Le *pic vert* se tient plus souvent à terre que les autres pics, surtout près des fourmillières; il attend les » fourmis au passage, couchant sa longue langue dans le petit sentier qu'elles ont coutume de tracer et de suivre » à la file, et lorsqu'il sent sa langue couverte de ces insectes, il l'a retire pour les avaler; mais, si le froid les » tient encore renfermées, il va sur la fourmillière, l'ouvre avec les pieds et le bec, et s'établissant au milieu » de la brèche qu'il vient de faire, il les saisit à son aise, et n'épargne pas leur chrysalide. »

Cet oiseau se nourrit ausssi de vers qui vivent sous l'écorce du bois; et comme les autres pics, il grimpe contre les arbres qu'il frappe à coups de bec redoublés; travaillant avec la plus grande activité, il dépouille souvent les arbres secs de toute leur écorce; on entend de loin les coups de bec et l'on peut les compter; le son rendu par la partie du bois qu'il frappe lui indique les endroits creux où se nichent les insectes qu'il recherche. Ces petits animaux, réveillés et mis en mouvement par le bruit qu'a fait le pic, lui offrent des victimes sans défense.

Les pics ne mettent pas moins d'adresse dans la disposition de leurs nids; c'est au cœur d'un arbre vermoulu qu'ils les placent. Le mâle et la femelle travaillent incessamment et tour à tour à percer la partie vive de l'arbre jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre carié; ils le vident et le creusent, rejetant au dehors avec les pieds les copeaux et la poussière du bois; ils rendent quelquefois leur trou si oblique et si profond que la lumière du jour ne peut y arriver.

L'OISEAU DE PARADIS.

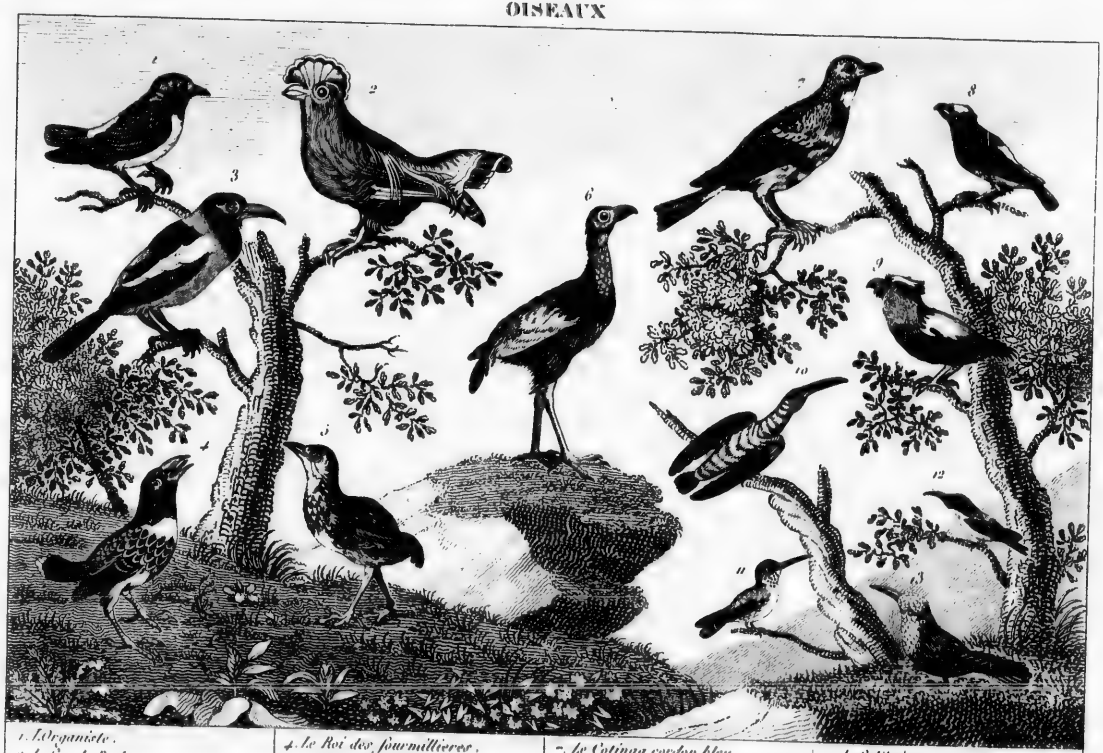
Non-seulement cet oiseau est revêtu d'un magnifique plumage, mais il offre des caractères qui lui sont particuliers; en outre des plumes qu'ont ordinairement les autres oiseaux, il en a un grand nombre de longueurs inégales, qui prennent naissance dans les flancs entre l'aile et la cuisse, se prolongent bien au delà de la queue véritable, et se confondant avec elle, sans pourtant la cacher, lui font une espèce de fausse queue; elles sont très-légères en elles-mêmes, leurs barbes effilées et séparées composent par leurs entrelacemens divers, un tissu à larges mailles; et pour ainsi dire transparent; ces plumes, par leur réunion, forment un volume presque sans masse et comme aérien; deux longs filets naissent au-dessus de la queue, et s'étendent plus d'un pied au delà de la fausse queue. La tête et la gorge sont couvertes d'une espèce de velours formé par de petites plumes droites, courtes, fermes et serrées; celles de la poitrine, du dos, sont plus longues, mais toujours soyeuses et douces au toucher. Toutes ces plumes sont de diverses couleurs; ces couleurs sont changeantes et donnent différens reflets selon les différentes incidences de la lumière.

Ce bel oiseau n'est pas fort répandu; on ne le trouve guère que dans la partie de l'Asie où croissent les épices, et principalement dans les îles d'Aron.

parti-
rueurs
de la
elles
vers,
olume
plus
ar de
mais
chan-

ices,

OISEAUX



1. L'Organiste.
2. Le Coq de Roche.
3. Le Troupiale.
4. Le Roi des fourmillières.
5. Le Grand Beffroy.
6. L'Igami.
7. Le Cotinga cordon bleu.
8. Le Manakin.
9. Le Manakin huppé.
10. Le Colibri.
11, 12, 13 } Les Oiseaux mouches.

OISEAUX.

QUATORZIÈME TABLEAU.

L'ORGANISTE.

« L'on a donné à Saint - Domingue le nom d'*organiste* à un petit oiseau qui fait entendre successivement » tous les tons de l'octave en montant du grave à l'aigu. Cette espèce de chant, qui suppose dans l'oreille de » l'oiseau quelque conformité avec l'organisation de l'oreille humaine, est non-seulement fort singulière, mais » très-agréable.

» Cet oiseau n'a que quatre pouces de longueur; son plumage est bleu sur la tête et le cou, noir changeant » en gros bleu sur le dos, les ailes et la queue, et jaune orangé sur le front, la croupière et tout le dessous » du corps. »

LE COQ DE ROCHE.

Le *coq de roche*, quoique d'une couleur uniforme, est un des plus beaux oiseaux de l'Amérique méridionale; son plumage, parfaitement étagé et peint d'un rouge magnifique, jette un vif éclat; sa tête est couronnée d'une huppe en forme de demi-cercle; cet ornement, qui lui est particulier, donne à cet oiseau une grâce infinie.

Les fentes profondes des rochers et les cavernes profondes où la lumière du jour ne peut pénétrer, sont les lieux où ces oiseaux habitent ; ils s'y rassemblent en grand nombre, et paraissent préférer ces sombres retraites aux endroits éclairés ; néanmoins on en trouve pendant le jour aux environs de ces mêmes cavernes ; ils sont très-vifs et très-farouches ; on ne peut les tirer qu'en se cachant derrière quelque rocher, où souvent il faut les attendre pendant plusieurs heures avant qu'ils se présentent à la portée du coup, parce que, dès qu'ils vous aperçoivent, ils fuient assez loin par un vol rapide, mais court et peu élevé.

LA TROUPIALE.

« Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'extérieur de cet oiseau, c'est son long bec pointu, les plumes » étroites de sa gorge et la grande variété de son plumage : on n'y compte cependant que trois couleurs, le jaune » orangé, le noir et le blanc ; mais ces couleurs semblent s'y multiplier par leurs interruptions réciproques et par » l'effet de leur distribution. »

Ces oiseaux se trouvent répandus depuis la Caroline jusqu'au Brésil, et dans les îles Caraïbes ; ils vivent en société sans que rien puisse rompre les liens qui les unissent. On en voit quelquefois un très-grand nombre de paires sur un seul arbre, construire leur nid, pondre leurs œufs et soigner leur famille naissante. « Ces nids sont de forme cylin- » drique, suspendus à l'extrémité des hautes branches, et flottans librement dans l'air ; en sorte que les petits nou- » vellement éclos y sont bercés continuellement, et la couvée se trouve en sûreté contre les animaux terrestres » et surtout contre les serpens. »

On met au nombre des vertus de la *troupiale*, la docilité, c'est-à-dire la disposition naturelle à subir l'esclavage domestique.

LES FOURMILLIERS.

Les *fourmilliers*, oiseaux de la Guiane, ne ressemblent à aucun de ceux de l'Europe; ils ont les ailes et la queue fort courtes, ce qui les rend peu propres au vol; elles ne leur servent que pour courir et pour sauter légèrement sur quelques branches peu élevées. On ne les voit jamais voler en plein air; cependant ils ne manquent pas d'agilité, ils sont très-vifs et presque toujours en mouvement.

En général, les *fourmilliers* se tiennent en troupes et se nourrissent de petits insectes, principalement de fourmis; les terres désertes de la Guiane, où il y a de grandes fourmillières de vingt pieds de diamètre, sont les lieux qu'ils fréquentent le plus communément.

On distingue plusieurs espèces dans ces oiseaux mangeurs de fourmis; on a placé au premier rang, dans ce genre, un oiseau qui semble y appartenir par plusieurs de ses habitudes, et surtout par sa manière de se nourrir; mais, comme il reste toujours seul au milieu des autres, rassemblés en assez grand nombre, et qu'il est beaucoup plus grand qu'eux, on l'a nommé le *roi des fourmilliers*.

Leur voix est très-singulière; ils font entendre un cri, qui varie dans différentes espèces, mais qui, dans plusieurs, a quelque chose de fort extraordinaire. L'oiseau qui porte le nom de *grand-béfroi*, fait retentir le matin et le soir, pendant une heure environ, un son semblable à celui d'une cloche d'alarme. Sa voix est si forte, qu'on peut l'entendre à une grande distance, et l'on a peine à s'imaginer qu'elle soit produite par un oiseau dont la longueur totale ne s'élève qu'à dix pouces et demi.

LES COTINGAS.

« Il est peu d'oiseaux d'un aussi beau plumage que les *cotingas*. Tous ceux qui ont eu occasion de les » voir, naturalistes ou voyageurs, en ont été comme éblouis, et n'en parlent qu'avec admiration. Il semble

» que la nature ait pris plaisir à ne rassembler sur sa palette que des couleurs choisies, pour les répandre » avec autant de goût que de profusion, sur l'habit de fête qu'elle leur avait destiné. On y voit briller toutes » les nuances de bleu, de violet, de rouge, d'orangé, de pourpre, de blanc pur, de noir velouté, tantôt » assorties et rapprochées par les gradations les plus suaves, tantôt opposées et contrastées avec une entente » admirable, mais presque toujours multipliées par des reflets sans nombre qui donnent du mouvement, du » jeu, de l'intérêt ; en un mot, tout le charme de la peinture la plus expressive a des tableaux muets, im- » mobiles en apparence, et qui n'en sont que plus étonnans, puisque leur mérite est de plaire par leur beauté » propre, sans rien imiter, et d'être eux-mêmes inimitables. »

Toutes les espèces qui composent la brillante famille des cotingas appartiennent au nouveau continent : la plus remarquable est celle du *cotinga cordon bleu.*

L'AGAMI.

« Dans l'état de nature, l'*agami* habite les grandes forêts des climats chauds de l'Amérique, et ne s'ap- » proche pas des endroits découverts, et encore moins des lieux habités. Il se tient en troupes assez nom- » breuses, et paraît fréquenter de préférence les montagnes et les autres terres élevées. Il marche et court » plutôt qu'il ne vole, et sa course est aussi rapide que son vol est pesant, car il ne s'élève jamais que de » quelques pieds, pour se reposer, à une petite distance, sur terre, ou sur quelques branches peu élevées. Il » se nourrit de fruits sauvages.

Cet oiseau a vingt-deux pouces de longueur ; ses pieds ont cinq pouces de hauteur, de petites écailles les couvrent tout au tour. La partie antérieure du cou, ainsi que la poitrine, sont revêtues d'une belle plaque, dont les couleurs éclatantes varient entre le vert, le vert doré, le bleu et le violet ; le reste de son plumage est mélangé de noir, de roux et d'un cendré clair. « Les *agamis* s'apprivoisent très-aisément, et même

» ils s'attachent à celui qui les soigne avec autant d'empressement et de fidélité que le chien. Ils en donnent » les marques les moins équivoques ; car si l'on garde un agami dans la maison, il vient au devant de son » maître, lui fait des caresses, le suit ou le précède, et lui témoigne la joie qu'il a de l'accompagner ou de » le revoir ; mais aussi lorsqu'il prend quelqu'un en haine, il le chasse à coups de bec dans les jambes, et » le reconduit quelquefois fort loin avec les mêmes démonstrations d'humeur ou de colère. Il ne manque » jamais d'obéir à la voix de son maître ; il vient même auprès de tous ceux qu'il ne hait pas. Dès qu'il est » appelé, il aime à recevoir des caresses, et présente surtout la tête et le cou pour les faire gratter ; et, » lorsqu'il est une fois accoutumé à ces complaisances, il en devient importun, et semble exiger qu'on les » renouvelle à chaque instant. Il arrive aussi, sans être appelé, chaque fois qu'on est à table, et il com- » mence par chasser les chats et les chiens, et se rendre maître de la chambre, avant de demander à man- » ger ; car il est si confiant et si courageux, qu'il ne fuit jamais, et les chiens de taille ordinaire sont obligés » de lui céder souvent après un long combat, et dans lequel il sait éviter la dent du chien en s'élevant en » l'air, et tombant ensuite sur son adversaire, auquel il cherche à crever les yeux, et qu'il meurtrit à coups » d'ongles ; et, lorsqu'une fois il s'est rendu vainqueur, il poursuit son ennemi avec un acharnement singu- » lier, et finirait par le faire périr, si on ne les séparait. Enfin il prend, dans le commerce de l'homme, » presque autant d'instinct relatif que le chien, et l'on assure même qu'on peut apprendre à l'agami à gar- » der et conduire un troupeau de moutons. »

LES MANAKINS.

Ces oiseaux petits et fort jolis, habitent les plus grands bois des forêts des climats chauds de l'Amérique, et n'en sortent jamais.

Ils ne se perchent pas au faîte des arbres, mais sur les branches à une moyenne hauteur ; ils se nourrissent

de petits fruits sauvages, et ne laissent pas de manger aussi des insectes. On les trouve ordinairement par petites troupes de huit à dix de la même espèce ; c'est seulement depuis le lever du soleil, jusqu'à neuf ou dix heures du matin, qu'ils demeurent ensemble ; alors ils paraissent joyeux et font entendre un petit gazouillement fin et agréable ; la fraîcheur du matin leur donne cette expression de plaisir, car ils sont en silence pendant le jour, et cherchent à éviter la grande chaleur ; quand ils se séparent de la compagnie, ils se retirent seuls dans les endroits les plus fourrés et les plus ombragés des forêts.

On connaît plusieurs espèces de manakins, parmi lesquels on distingue le *manakin huppé* et le *tijé* ou grand manakin. Cet oiseau, de la grosseur d'un moineau, a le dessus de la tête couvert d'un beau rouge, le dos et les petites couvertures supérieures des ailes d'un beau bleu, le reste du plumage est noir velouté.

L'OISEAU-MOUCHE.

« De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les » pierres et les métaux polis par notre art, ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; son chef-d'œuvre » est le petit *oiseau-mouche*, elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : » légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, » la topaze, brillent sur ses habits, il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie toute » aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instant ; il est toujours dans l'air, volant de fleurs en » fleurs, il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans » cesse elles se renouvellent.

» C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'*oiseaux-mouches ;* elle sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques. » Ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées, n'y font qu'un court séjour ; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

« Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux, leur avaient » donné les noms de rayons ou cheveux du soleil. Les Espagnols les ont appelés *tomineos*, mot relatif à leur » excessive petitesse ; le *tomine* est du poids de douze grains. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue » un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillans ; les plumes de leurs ailes sont » si délicates qu'elles semblent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : » ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter » dans les airs ; leur vol est continu, bourdonnant et rapide. On a comparé le bruit de leurs ailes à celui d'un » rouet ; leur battement est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais » tout-à-fait sans action : on le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur, et partir comme un trait » pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses » ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais ; il ne presse ses inconstances que pour mieux » suivre ses amours, et multiplier ses jouissances innocentes : car cet amant léger des fleurs vit à leurs dé- » pens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel. »

LE COLIBRI.

« La nature, en prodiguant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le *colibri*, son voisin et son proche » parent ; elle l'a produit dans le même climat, et formé sur le même modèle ; aussi brillant, aussi léger » que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le colibri est paré de même de tout ce que les » plus riches couleurs ont d'éclatant, de moelleux, de suave ; un même instinct anime ces deux oiseaux, ils » ont la même manière de vivre, et comme ils se ressemblent presque en tout, on les a souvent confondus » sous le même nom : cependant ils diffèrent les uns des autres non-seulement par la forme du bec ; mais la » taille svelte et légère des colibris paraît plus alongée que celle des oiseaux-mouches, et généralement ils sont » aussi plus gros. »

OISEAUX.

QUINZIÈME TABLEAU.

L'AUTRUCHE.

L'*autruche*, par sa grandeur, est privée du principal avantage des oiseaux, et ne peut voler; ses ailes l'aident plutôt à la course qu'à lui permettre de fendre l'air. La vitesse de sa marche égale celle des meilleurs chevaux, et si l'homme pouvait l'accoutumer au joug, il trouverait en elle de précieuses ressources; elle a quelques points de ressemblance avec les quadrupèdes, et sert, pour ainsi dire, de nuance entre eux et les oiseaux; c'est surtout par son organisation intérieure, qu'elle se rapproche le plus des premiers. L'autruche vit principalement de matières végétales, mais la grande capacité de son estomac la rendant très-vorace, pour le lester suffisamment elle avale du fer, des pierres, du verre, et même du cuivre.

« Cet oiseau est propre et particulier à l'Afrique, aux îles voisines de ce continent, et à la partie de » l'Asie qui y confine; les autruches habitent de préférence les lieux les plus solitaires et les plus arides, où » il ne pleut presque jamais; elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses, qui de loin res- » semblent à des escadrons de cavalerie, et ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane : elles fuient l'homme;

es ailes
elle des
sources;
e entre
remiers.
rendant
ivre.
artie de
ides, où
oin res-
homme;

OISEAUX

1. La huppe.
2. Le Guepier.
3. Le Toucan.
4. Le Torcol.
5. L'autruche.
6. Le martin-pêcheur.
7. } Le Gobe mouche.
8. }
9. Kakatoes.
10. L'Ara vert
11. Le Savana ou moucheroulle.
12. Le Touraco

»
»

»
»
»
»
»

hu
pl

l'a
le
m
m
le

» mais l'homme qui sait le profit qu'il en peut tirer, va les chercher dans leurs retraites les plus sauvages; » il se nourrit de leurs œufs, de leur sang, de leur graisse, de leur chair, et se pare de leurs plumes.

» Les Éthiopiens écorchent les autruches, et vendent leurs peaux aux marchands d'Alexandrie; le cuir en » est très-épais, et les Arabes s'en faisaient autrefois des espèces de soubrevestes, qui leur tenaient lieu de » cuirasse et de bouclier; les longues plumes de la queue et des ailes ont été recherchées dans tous les » temps; les anciens les employaient comme ornement et comme distinction militaire. Il s'en fait une grande » consommation en Europe pour les chapeaux, les casques, les habillemens de théâtre, les deuils, les » cérémonies funèbres, et même pour la parure des femmes. »

LA HUPPE.

Cet oiseau a la tête surmontée d'une belle et grande touffe de plumes, qui forment, étant relevées, une huppe arrondie en demi-cercle, et que l'oiseau peut élever et baisser à volonté; on connaît dans ce genre plusieurs variétés qui offrent un mélange de couleurs très-agréables à la vue.

On rencontre communément la *huppe* en Alsace et dans plusieurs contrées de l'Europe, pendant l'été et l'automne; mais, à l'approche de l'hiver, elle cherche un climat plus chaud. Elle se tient ordinairement dans les bois, se nourrit d'insectes, et fait son nid dans le creux des arbres; on peut aisément l'apprivoiser, et même elle est susceptible d'un vif attachement pour la personne qui la soigne; devenue familière dans les maisons, elle donne la chasse aux mouches et aux souris, elle aime le feu, se couche à terre devant le foyer, les ailes étendues, et fait alors mouvoir sa huppe, en signe de contentement.

LE GUÊPIER.

« Cet oiseau mange non-seulement les guêpes, qui lui ont donné son nom français, et les abeilles, qui lui » ont donné son nom latin, anglais, etc.; mais il mange aussi les bourdons, les cigales, les cousins, les mou- » ches et autres insectes qu'il attrape au vol: c'est la proie dont il est le plus friand.

Les *guêpiers* nichent au fond des trous, qu'ils savent creuser avec leurs pieds courts et forts et leur bec pointu, dans les coteaux dont le terrain est le moins dur, et quelquefois dans les rives escarpées et sablonneuses des grands fleuves; ils donnent à ces trous jusqu'à six pieds et plus de profondeur; la femelle y dépose ses œufs sur un matelas de mousse.

« Le guêpier a les yeux petits, mais d'un rouge vif, auxquels un bandeau noir prête encore plus d'éclat; » le front d'une belle couleur d'aigue-marine, le dessus de la tête marron teinté de vert, le derrière de la » tête et du cou marron sans mélange, mais qui prend toujours une nuance plus claire en s'approchant du » dos; le dessus du corps d'un fauve pâle, avec des reflets de vert et de marron; la gorge d'un jaune doré » éclatant, terminée dans quelques individus par un collier noirâtre; le devant du cou, la poitrine qui va » toujours s'éclaircissant sur les parties postérieures: cette même couleur règne sur la queue avec une légère » teinte de roux, et sur le bord extérieur de l'aile sans aucun mélange; elle passe au vert et se trouve mé- » langée de roux sur la partie de ces mêmes ailes, la plus voisine du dos; presque toutes leurs pennes sont » terminées de noir. Les *guêpiers* sont très-communs dans l'île de Candie; ils se trouvent aussi dans les pays » méridionaux de la France. »

LE TORCOL.

« Le *torcol* se reconnaît au premier coup d'œil, par une habitude qui n'appartient qu'à lui; c'est de tordre et de » tourner le cou de côté et en arrière, la tête renversée vers le dos, et les yeux a demi-fermés. Pendant tout le » temps que dure ce mouvement, qui n'a rien de précipité, et qui est au contraire lent, sinueux, tout semblable aux » replis ondoyans d'un reptile. » Cet étrange mouvement, d'où lui est venu son nom, dépend d'une conformation particulière, puisque les petits, dans le nid, se donnent les mêmes tours de cou; en sorte que plus d'un dénicheur effrayé les a pris pour de petits serpens.

Cet oiseau emploie un singulier moyen pour chercher sa nourriture : pourvu d'une langue aiguë et cornée, il la tire de quatre à cinq doigts de longueur, il la darde dans les fourmillières, et la retire chargée de fourmis, retenues par une liqueur visqueuse dont elle est enduite, et il avale ces insectes sans les toucher de son bec.

« Le torcol a sept pouces de longueur; son plumage, très-agréablement varié, est un mélange de gris, de noir » de tanné, par ondes et par bandes, tracées et opposées de manière à produire le plus riche émail avec ces » teintes sombres. Le dessous du corps, fond gris blanc, teint de roussâtre sous le cou, est peint de petites » zones noires, qui, sur la poitrine, se détachent, s'alongent en fer de lance, et se parsèment en s'éclaircissant » sur l'estomac; la queue, composée de dix pennes flexibles, et que l'oiseau épanouit en volant, est variée par- » dessous de points nors, sur un fond gris feuille-morte, et traversée de deux ou trois larges bandes en ondes; » le même mélange de belles ondes noires, brunes et grises, de zones, de rhombes, de zig-zags, peint tout le » manteau sur un fond plus foncé et mêlé de roussâtre. »

L'espèce du torcol est répandue dans toute l'Europe, depuis les provinces méridionales, jusqu'en Suède et en Laponie; elle est assez commune en Grèce et en Italie.

LES GOBE-MOUCHES ET MOUCHEROLLES.

On a donné le nom de *gobe-mouches* et celui de *moucherolles*, à des oiseaux qui ne se nourrissent que de mouches, de moucherons et d'insectes ailés. Ce genre d'oiseaux est très-nombreux en espèces dans les climats chauds, surtout en Amérique : on n'en connaît que deux espèces en Europe ; le *gobe-mouche vulgaire* et le *gobe mouche à collier ;* ces oiseaux se tiennent communément dans les forêts, où ils cherchent la solitude et les lieux couverts et fourrés ; ils prennent le plus souvent leur nourriture en volant, et ne se posent que très-rarement et par instant à terre, sur laquelle ils ne courent pas ; ils arrivent en France au printemps, et quittent nos contrées vers la fin de septembre.

On trouve à Cayenne un joli *moucherolle* à longue queue ; comme il se tient toujours dans les savanes noyées, on lui a donné le nom de *savana ;* on le voit perché sur les arbres, descendre à tout moment sur les mottes de terre, ou sur les touffes d'herbes qui surnagent. On le trouve sur les bords de la rivière de la Plata.

LES TOUCANS.

Au premier aspect, le *toucan*, vu de face, est assez semblable à un de ces masques à long nez, dont on épouvante les enfans. Cet oiseau, de médiocre grandeur, offre un bec énorme qui, dans toute sa longueur, est plus large que sa tête ; ce bec mince et faible, loin d'être utile à l'oiseau, ne fait que lui nuire ; il ne peut rien saisir, rien retenir, rien diviser, et pour se nourrir il est obligé de gober et d'avaler sa nourriture en bloc, sans la broyer, ni même la concasser ; ce bec excessif peut à peine serrer assez pour faire compression sur le doigt quand on le lui présente. Sa masse gêne le vol de l'oiseau, lui donne un air à demi culbutant, et semble le ramener vers la terre, lors même qu'il veut se diriger en haut. La langue du toucan, encore plus extraordinaire que son bec, est une véritable plume, quoique le milieu de cette *plume-langue* soit d'une substance car-

tilagineuse large de deux lignes ; mais elle est accompagnée des deux côtés de barbes très-serrées, et toutes pareilles à celles des plumes ordinaires. Avec un organe aussi singulier, les toucans ont néanmoins autant de voix que les autres oiseaux, et font entendre une espèce de sifflement qu'ils réitèrent promptement, et assez long-temps pour qu'on les ait appelés *oiseaux prédicateurs*.

Le nom de *toucan* signifie *plume*, en langue brésilienne, et les naturels du pays ont appelé *toucan tabouracé*, l'oiseau dont ils prennent les plumes pour se composer les parures qu'ils ne portent que les jours de fêtes. *Toucan tabouracé* signifie *plumes pour danser*; ces oiseaux, si difformes par leur bec et par leur langue, ont un plumage brillant; ils possèdent des plumes propres aux plus beaux ornemens, ce sont celles de la gorge; la couleur en est orangée, vive, éclatante; et quoique ces belles plumes n'appartiennent qu'à une des espèces de toucans, elles ont donné le nom à tout le genre.

Son bec prodigieux l'a fait placer parmi les constellations australes, où l'on n'a guère admis que les objets les plus frappans et les plus remarquables.

Les toucans répandus dans tous les climats chauds de l'Amérique méridionale, ne se trouvent point dans l'ancien continent; ils changent de pays pour suivre les saisons de la maturité des fruits qui leur servent de nourriture; ce sont surtout les fruits du palmier: ces animaux vont ordinairement par troupes de six à dix.

On les apprivoise très-aisément en les prenant jeunes; ils ne sont pas difficiles à nourrir; ils avalent tout ce qu'on leur jette, pain, chair ou poisson; ils saisissent aussi avec la pointe du bec les morceaux qu'on leur offre de près; ils les lancent en haut, et les reçoivent dans leur large gosier; mais lorsqu'ils sont obligés de se pourvoir d'eux-mêmes, et de ramasser les alimens à terre, ils semblent les chercher en tâtonnant, et ne prennent le morceau que de côté, pour le faire sauter ensuite et le recevoir.

LE MARTIN-PÊCHEUR.

Le *martin-pêcheur*, célèbre chez les anciens sous le nom d'*alcyon*, est le plus bel oiseau de nos climats; il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse lui comparer pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs. « Elles » ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie; tout le milieu du dos avec le » dessus de la queue est d'un bleu clair et brillant, qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphyr et l'œil » de la turquoise; le vert se mêle sur les ailes au bleu, et la plupart des plumes y sont terminées et » ponctuées par une teinte d'aigue-marine, la tête et le dessus du cou sont pointillées de même de taches plus » claires sur un fond d'azur. »

Quoique originaire des climats les plus chauds de l'Asie, cet oiseau s'est habitué à la température et même au froid du nôtre; « on le voit en hiver, le long des ruisseaux, plonger sous la glace, et en sortir en rap- » portant sa proie: c'est par cette raison que les Allemands l'ont appelé *eisz-vogel*, *oiseau de glace*. »

Son vol est rapide et filé; il suit ordinairement les contours des ruisseaux, en rasant la surface de l'eau; il crie en volant, *ki, ki, ki, ki*, d'une voix perçante et qui fait retentir les rivages; il a dans le printemps » un autre chant qu'on ne laisse pas d'entendre malgré le murmure des flots et le bruit des cascades; il est » très-sauvage et part de loin; il se tient sur une branche avancée au-dessus de l'eau pour pêcher; il y reste » immobile, et épie souvent deux heures entières le passage d'un petit poisson; il fond sur cette proie en se » laissant tomber dans l'eau, où il reste plusieurs secondes; il en sort avec le poisson au bec, qu'il porte en- » suite sur la terre contre laquelle il le bat pour le tuer avant de l'avaler. Au défaut de branches avancées » sur l'eau, le *martin-pêcheur* se pose sur quelque pierre voisine du rivage ou même sur le gravier; mais au » moment où il aperçoit un petit poisson, il fait un bond de douze à quinze pieds, et se laisse tomber à » plomb de cette hauteur : souvent aussi on le voit s'arrêter dans son vol rapide, demeurer immobile, et se » soutenir au même lieu pendant plusieurs secondes; c'est son manége d'hiver, lorsque les eaux troublées ou

» les glaces épaisses le forcent de quitter les rivières et le réduisent aux petits ruisseaux d'eau vive; à chaque » pause, il reste comme suspendu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et lorsqu'il veut changer de place, » il se rabaisse et ne vole pas à plus d'un pied de hauteur sur l'eau; il se relève ensuite et s'arrête de nou- » veau; souvent il parcourt de cette manière des demi-lieues de chemin. »

Il niche au bord des rivières et des ruisseaux, dans des trous creusés par des rats d'eau ou par les écrevisses, qu'il approfondit lui-même, et dont il maçonne et rétrécit l'ouverture.

LES PERROQUETS.

Long-temps étrangers à l'Europe, ces oiseaux n'y sont que des esclaves peu nombreux, enlevés à leur pays natal et à leur douce indépendance, condamnés à passer leur vie loin de tous ceux de leur espèce, et destinés uniquement à charmer les loisirs de leur maître. Les Romains furent les premiers qui connurent les *perroquets*. La beauté de ces oiseaux, le talent d'imiter la parole, en firent bientôt chez eux un objet de luxe : ils y mirent un haut prix, et les logèrent dans des cages d'argent, d'écaille, ou d'ivoire.

Les grandes Indes, l'Afrique et l'Amérique, sont les régions où ces animaux vivent en liberté. Toutes les îles de l'Océan Indien en sont peuplées; on en voit, sur toutes les plages de l'Amérique méridionale, une prodigieuse multitude d'espèces différentes; et, pour exprimer l'inconcevable variété et le brillant de leurs couleurs, il faudrait quitter la plume, et prendre le pinceau.

Le genre nombreux des perroquets a été divisé par M. de Buffon en deux grandes classes, ceux de l'ancien continent, et ceux du nouveau : le premier renferme les *kakatoès*, les perroquets proprement dits, les loris, les perruches à longue queue, et les perruches à courte queue. La deuxième classe comprend les aras, les amazones, les cricks, les papegais, les perruches à longue queue, les perruches à courte queue.

Les kakatoès, les plus grands perroquets de l'ancien continent, sont très-répandus dans les Indes méridionales. On les distingue aisément des autres perroquets par leur plumage, et particulièrement par une huppe

de longues plumes dont leur tête est ornée. Ils apprennent difficilement à parler, et même il y a des espèces qui ne parlent jamais; mais on en est dédommagé par leur bon naturel et par leur intelligence. Ils entendent très-bien, écoutent attentivement, obéissent avec docilité : ils ont, dans tous leurs mouvemens, une douceur et une grâce, qui ajoutent à leur beauté; leurs caresses sont affectueuses, et semblent un tribut de reconnaissance pour les soins qu'on leur donne. Le kakatoès ne peut supporter d'être en cage; mais il n'use de sa liberté que pour rester avec son maître, qu'il ne perd jamais de vue. Il vient lorsqu'on l'appelle, et s'en va lorsqu'on le lui commande; il témoigne alors la peine que cet ordre lui cause, en se retournant souvent, et en regardant si on ne lui fait pas signe de revenir.

Malgré les qualités qu'on trouve dans les kakatoès, on leur préfère, en Europe, les perroquets, qui possèdent la faculté de la parole, et qui ont un goût inné pour l'imitation. On en voit qui contrefont parfaitement les cris des animaux sauvages, ou domestiques, ceux des enfans, et qui même apprennent à contrefaire aussi certains gestes et certains mouvemens. L'éducation perfectionne leurs talens, et l'oiseau parleur contracte avec nous une sorte de société qui le rend intéressant. « Il récrée, il distrait, il amuse : dans la » solitude, il est compagnie; dans la conversation, il est interlocuteur, il répond, il appelle, il accueille, il » jette l'éclat des ris, il exprime l'accent de l'affection, il joue la gravité de la sentence. Les petits mots » tombés au hasard, égaient par les disparates, et quelquefois surprennent par la justesse. Un de ces oiseaux, » à qui l'on disait : *riez, perroquet, riez,* riait effectivement, et l'instant d'après, s'écriait, avec un grand » éclat : *O le grand sot, qui me fait rire !* Avec cette imitation de nos paroles, le *perroquet* semble prendre » quelque chose de nos inclinations et de nos mœurs. Il aime et il hait; il a des attachemens, des jalou- » sies, des préférences, des caprices; il s'admire, s'applaudit, s'encourage; il se réjouit et s'attriste, il semble » s'émouvoir et s'attendrir aux caresses; il donne des baisers affectueux. Dans une maison de deuil, il ap- » prend à gémir, et souvent accoutumé à répéter le nom chéri d'une personne regrettée, il rappelle à des » cœurs sensibles leurs plaisirs et leurs chagrins. »

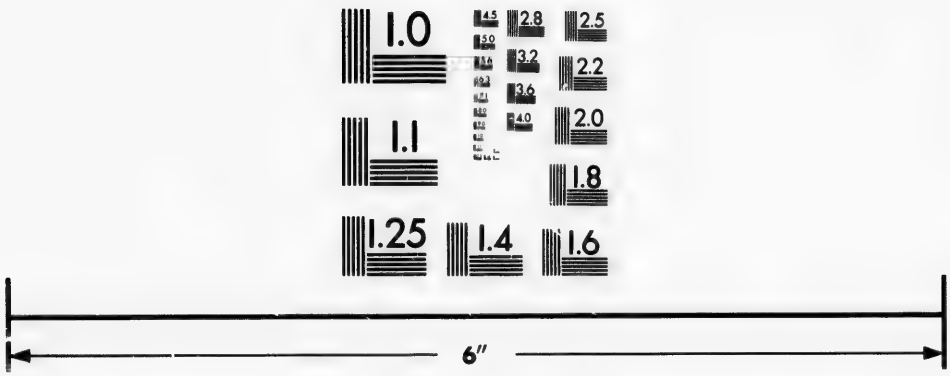
Dans la classe des perroquets du Nouveau-Monde, le *ara* occupe le premier rang. Il est le plus grand de tous les oiseaux de ce genre, et le plus magnifiquement paré. « La pourpre, l'or et l'argent brillent sur son » plumage. Il a l'œil assuré, la contenance ferme, la démarche grave, et même l'air désagréablement dé- » daigneux, comme s'il sentait son prix et connaissait trop sa beauté; néanmoins son naturel paisible le » rend aisément familier, et même susceptible de quelque attachement. On peut le rendre domestique, sans » en faire un esclave, il n'abuse point de la liberté qu'on lui donne; la douce habitude le rappelle auprès de » ceux qui le nourrissent, et il revient assez constamment au domicile qu'on lui fait adopter. »

On distingue les différentes espèces des aras, sous la dénomination de ara rouge, bleu, vert, noir, suivant que l'une de ces couleurs domine sur leur plumage. Ils sont tous naturels aux climats du Nouveau-Monde, et aucun ne se trouve dans l'Ancien. Ils sont nombreux dans les îles, comme sur le continent : ils habitent les bois, dans les terrains humides, plantés de palmiers, et se nourrissent principalement des fruits de cet arbre; ils s'approchent volontiers des lieux habités, et ne se méfient point de l'homme.

LE TOURACOU.

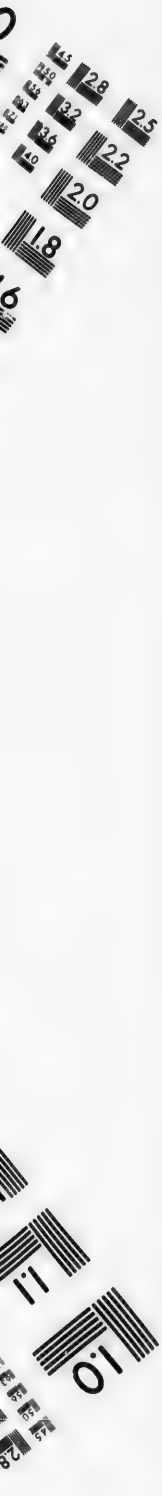
Cet oiseau est un des plus beaux de l'Afrique, parce qu'indépendamment de son plumage brillant par le reflet de ses nuance et de ses beaux yeux couleur de feu, vifs et entourés d'une paupière écarlate, il porte sur la tête une espèce de huppe ou plutôt une couronne qui lui donne un air distingué. Cette belle huppe est un faisceau de plumes relevées, fines et soyeuses, et composées de brins si déliés que toute la touffe en est transparente : le beau camail vert qui lui couvre tout le cou, la poitrine et les épaules, est composé de brins de la même nature aussi déliés et soyeux.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

OISEAUX AQUATIQUES.

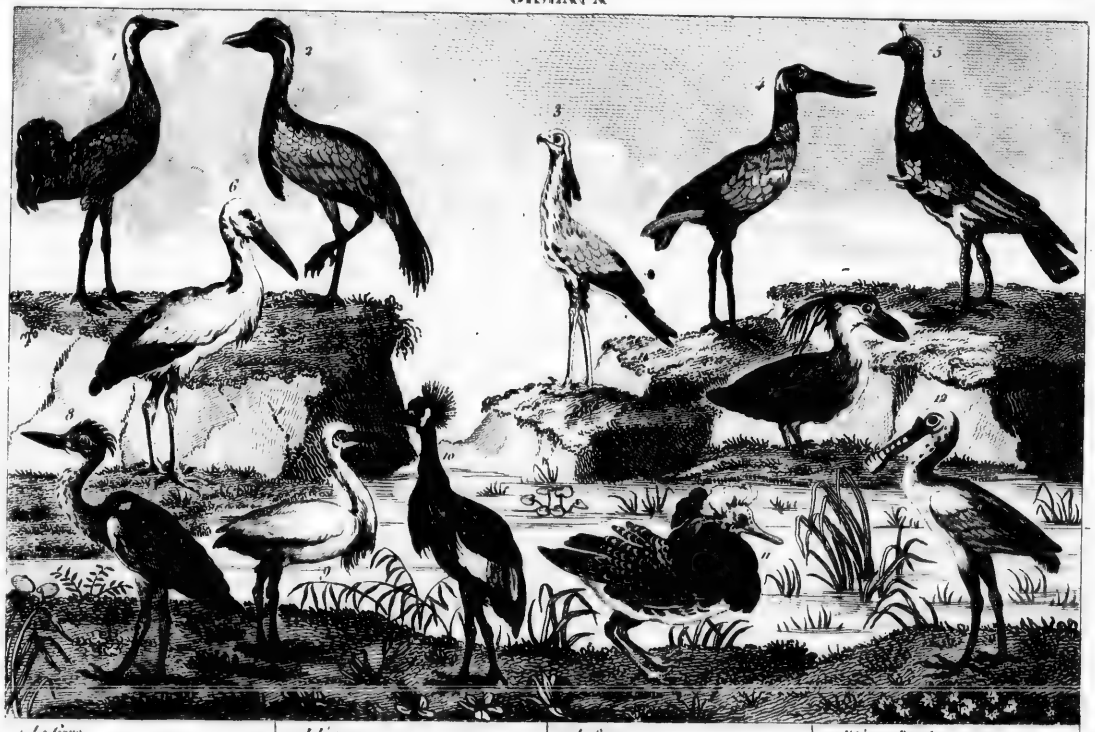
SEIZIÈME TABLEAU.

LA CIGOGNE.

On distingue deux espèces de *cigognes;* absolument semblables par la forme, elles diffèrent par la couleur, par l'instinct et par la diversité des mœurs; l'une est noire et l'autre est blanche : la cigogne noire cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages écartés, et se niche dans l'épaisseur des forêts. « La cigogne » blanche choisit, au contraire, nos habitations pour domicile; elle s'établit sur les tours, sur les cheminées et » sur les combles des édifices; amie de l'homme, elle en partage le séjour et même le domaine : elle pêche » dans nos rivières, chasse jusque dans nos jardins, se place au milieu des villes, sans s'effrayer de leur tumulte; » et partout hôte respecté et bien venu, elle paie par des services le tribut qu'elle doit à la société.

» La cigogne est d'un naturel assez doux; elle n'est ni défiante ni sauvage, et peut se priver aisément et s'ac- » coutumer à rester dans nos jardins, qu'elle purge d'insectes et de reptiles : il semble qu'elle ait l'idée de la » propreté, car elle cherche les endroits écartés pour rendre ses excrémens; elle a presque toujours l'air et la » contenance mornes; cependant elle ne laisse pas de se livrer à une certaine gaieté quand elle y est excitée par » l'exemple; car elle se prête au badinage des enfans, en sautant et jouant avec eux; en domesticité elle vit » long-temps, et supporte la rigueur de nos hivers.

OISEAUX



1. La Grue
2. La Demoiselle ou Numidie.
3. Le Secrétaire.
4. Jabiru.
5. Le Kamichi.
6. La Cigogne.
7. Le Savacou.
8. Le Héron.
9. L'Aigrette.
10. L'Oiseau Royal.
11. Le Combattant ou Paon de mer.
12. La Spatule.

»
» l
» q
» à
» e
» a
» r
» e
» l'
» v
» n
» c
» ju
» in
» d
L
temp
de I
Alsa

» On attribue à cet oiseau des vertus morales, dont l'image est toujours respectable; la tempérance, la fidélité, » la piété filiale et paternelle. Il est vrai que la cigogne nourrit très-long-temps ses petits, et ne les quitte pas » qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes. Que, quand ils commencent » à voler hors du nid, et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes; qu'elle les défend dans les dangers, » et qu'on l'a vue, ne pouvant les sauver, préférer de périr avec eux plutôt que de les abandonner; on l'a vue » aussi donner des marques d'attachement, et même de reconnaissance, pour les lieux et pour les hôtes qui l'ont » reçue. On assure l'avoir entendue claqueter en passant devant les portes, comme pour avertir de son retour, » et faire, en partant, un semblable signe d'adieu; mais ces qualités morales ne sont rien en comparaison de » l'affection et des tendres soins que donnent ces oiseaux à leurs parens trop faibles ou trop vieux. On a souvent » vu des cigognes jeunes et vigoureuses, apporter de la nourriture à d'autres, qui, se tenant sur le bord du » nid, paraissaient languissantes et affaiblies, soit par quelque accident passager, soit que réellement la cigogne, » comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la nature, en plaçant, » jusque dans des cœurs bruts, ces pieux sentimens auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent » infidèles, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parens fut faite en leur honneur et nommée » de leur nom chez les Grecs. »

Les cigognes font de longs voyages; elles vont en troupes de climats en climats pour jouir toute l'année d'une température douce; l'hiver elles se tiennent en Afrique, elles visitent l'Asie; leur apparition dans nos provinces de France, annonce toujours le retour de la belle saison; elles passent en grande quantité en Lorraine et en Alsace, et parcourent l'Allemagne, la Suisse et la Hollande.

LA GRUE.

« De tous les oiseaux voyageurs, c'est la *grue* qui entreprend et exécute les courses les plus lointaines et les » plus hardies. Originaire du Nord, elle visite les régions tempérées, et s'avance dans celle du Midi. On la voit » en Suède, en Écosse, aux îles Orcades, dans la Podolie, la Lithuanie et dans toute l'Europe septentrionale. » En automne elle vient s'abattre sur nos plaines marécageuses et sur nos terres ensemencées. Elle se hâte après » de passer dans des climats plus méridionaux, d'où revenant avec le printemps on la revoit s'enfoncer de nou- » veau dans le Nord, et parcourir ainsi un cercle de voyages avec le cercle des saisons.

» Les grues portent leur vol très-haut, et se mettent en ordre pour voyager; elles forment un triangle à peu » près isocèle, comme pour fendre l'air plus aisément. Quand le vent se renforce et menace de les rompre, elles » se retirent en cercle, ce qu'elles font aussi quand l'aigle les attaque : leur passage se fait le plus souvent dans » la nuit; mais leurs voix éclatantes avertit de leur marche; dans ce vol de nuit, le chef fait entendre fré- » quemment une voix de réclame pour avertir de la route qu'il tient; elle est répétée par la troupe, où chacun » répond, comme pour faire connaître qu'elle suit et garde sa ligne.

» A terre, les grues rassemblées établissent une garde pendant la nuit, et la circonspection de ces oiseaux a » été consacrée dans les hiéroglyphes comme le symbole de la vigilance; la troupe dort la tête cachée sous l'aile, » mais le chef veille la tête haute, et si quelque objet le frappe, il jette un cri précurseur du danger.

» La grue est un oiseau de grande taille; il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des doigts près de cinq » pieds de longueur. Son port est droit et sa figure élancée; son plumage est d'un beau cendré clair ondé, » excepté les pointes des ailes et la coiffure de la tête; les grandes pennes de l'aile sont noires, les moyennes » et grandes couvertures sont d'un cendré assez clair du côté extérieur, et noir au côté intérieur, aussi-bien qu'à » la pointe; de dessous ces dernières et plus près du corps, sortent de larges plumes à filets, qui se relèvent » en panache et retombent avec grâce. »

LA DEMOISELLE DE NUMIDIE.

» Sous un plus petit modèle la *demoiselle de Numidie* a toutes les proportions et la taille de la grue; c'est
» son port, c'est aussi le même vêtement, la même distribution des couleurs sur le plumage; le gris en est seu-
» lement plus pur et plus perlé; deux touffes blanches de plumes effilées et chevelues tombant de chaque
» côté de la tête de l'oiseau, lui forment une espèce de coiffure; des plumes longues, douces et soyeuses,
» du plus beau noir, sont couchées sur le sommet de la tête, de semblables plumes descendent sur le devant
» du cou, et pendent avec grâce au-dessous; entre les pennes noires des ailes percent des touffes flexibles,
» alongées et pendantes. On a donné à ce bel oiseau le nom de *demoiselle*, à cause de son élégance, de sa
» parure et de ses gestes *mimes* qu'on lui voit affecter; cette demoiselle-oiseau s'incline en effet par plusieurs
» révérences; elle se donne bon air en marchant avec une sorte d'ostentation, et souvent elle saute et
» bondit par gaieté, comme si elle voulait danser. Cet oiseau paraît naturel aux régions de l'Afrique, voisines
» du tropique. »

LE HÉRON.

Cet oiseau mélancolique se tient aux bords des ruisseaux et des rivières, où il guette une proie difficile à saisir. Les jours pénibles du *héron* se consument dans les inquiétudes d'un besoin toujours renaissant; souffrir et patienter sont souvent ses seules ressources; et cette peine intérieure trace sa triste empreinte jusque sur sa figure, et ne lui laisse aucune des grâces dont la nature anime tous les êtres heureux. Le *héron* nous présente l'image de cette vie de souffrance, d'anxiété, d'indigence, qui n'a que l'embuscade pour tout moyen d'industrie; il passe des jours entiers à la même place, immobile au point de faire douter si c'est un être vivant. L'hiver il n'a pas l'instinct d'aller en d'autres climats chercher sa nourriture, et reste au milieu des

plaines exposé à la plus grande rigueur des frimas. Ses hautes jambes ne sont que des échasses inutiles à la course, mais en revanche son vol atteint les plus hautes régions, où l'aigle et le faucon, ses grands ennemis, le poursuivent sans relâche.

Le héron se plaît dans la solitude, il n'en est pas de même dans la saison de la ponte; ces oiseaux se réunissent en un même lieu pour couver, et tandis que la femelle fait la garde dans l'air, le mâle va à la chasse pour toute sa famille. Ils s'apprivoisent facilement, et n'ont point d'autres défauts qu'une apathie fatigante à contempler.

On voit des hérons dans la plupart de nos provinces; on en voit aussi en Angleterre, dans le Danemarck, en Suède et en Pologne.

L'AIGRETTE.

« On a donné le nom d'*aigrette* à une petite espèce de héron blanc, vraisemblablement à cause des longues » plumes soyeuses qu'il porte sur le dos, parce que ces belles plumes servent à faire des aigrettes pour » embellir et pour relever la coiffure des femmes, le casque des guerriers et le turban des sultans; ces plumes » sont du plus grand prix en Orient; elles étaient recherchées en France dès le temps de nos preux che- » valiers, qui en formaient des panaches. Aujourd'hui elles servent à orner la tête et à relever la taille des » femmes; la flexibilité, la mollesse, la légèreté de ces plumes ondoyantes ajoutent à la grâce de leurs mou- » vemens. Elles sont composées d'une côte très-déliée d'où partent par paires, à petits intervalles, des filets » très-fins et aussi doux que la soie; de chaque épaule de l'oiseau sort une touffe de ces belles plumes qui » s'étendent sur le dos et jusqu'au delà de la queue; elles sont d'un blanc de neige ainsi que toutes ses autres » plumes moins délicates et plus fermes. »

L'aigrette se trouve dans plusieurs contrées de l'Europe; elle se tient de préférence aux bords de la mer, sur les sables et les vases; cependant elle niche sur les arbres ainsi que les hérons.

L'OISEAU ROYAL.

« L'*oiseau royal* doit son nom à l'espèce de couronne, qu'un bouquet de plumes, ou plutôt de soies épa-
» nouies, lui forme sur la tête. Il a de plus le port noble, la figure remarquable et la taille haute de quatre
» pieds, lorsqu'il se redresse; de belles plumes d'un noir plombé, avec reflets bleuâtres, pendent le long
» de son cou, s'étalent sur les épaules et le dos; les premières pennes de l'aile sont noires, les autres d'un
» roux-brun, et leurs couvertures rabattues en effilés, coupent et relèvent de deux grandes plaques blanches
» le fond sombre de son manteau. Un large oreillon, d'une peau membraneuse, d'un beau blanc sur la tempe,
» d'un vif incarnat sur la joue, lui enveloppe la face, et descend jusque sous le bec. Une toque de duvet noir,
» fin et serré comme du velours, lui relève le front, et sa belle aigrette est une huppe épaisse fort épanouie,
» et composée de brins touffus de couleur isabelle, aplatis et filés en spirale. Chaque brin, dans sa longueur,
» est hérissé de très-petits filets à pointe noire, et terminé par un petit pinceau de même couleur.

» L'oiseau royal est doux et paisible : il n'a pas d'armes pour offenser, et n'a même ni défense, ni sauve-
» garde que dans la hauteur de sa taille, la rapidité de sa course et la vitesse de son vol, qui est élevé,
» puissant et soutenu. »

L'Afrique, et principalement les terres de la Gambra, de la Côte-d'Or, de Juida, de Fida et du Cap-Vert sont les contrées qu'il habite. On voit fréquemment ces oiseaux sur les grandes rivières; ils y pêchent de petits poissons, et vont aussi dans les terres pâturer les herbes et recueillir les graines.

LE MESSAGER ou SECRÉTAIRE.

Cet oiseau, remarquable par sa taille et par sa figure, a la hauteur d'une grande grue, et la grosseur du coq-d'Inde : ses couleurs sont le gris foncé et le noir; un paquet de longues plumes roides et noires pend derrière

son cou ; la plupart de ces plumes portent jusqu'à six pouces de longueur. Il est garni d'ongles crochus et d'un bec très-fendu, dont la partie supérieure est fortement arquée, pointue et tranchante. Ses yeux sont placés dans une espèce de peau nue, de couleur orangée, qui prend son origine à la racine du bec, et se prolonge au delà de l'angle extérieur de l'œil. Il offre, de plus, un caractère unique, c'est un vrai sourcil formé d'un rang de cils noirs de six à dix lignes de longueur. « Avec les armes des oiseaux carnassiers, celui-ci n'a rien » de leur férocité. Il ne se sert de son bec, ni pour offenser, ni pour se défendre; il met sa sûreté dans la » fuite, il évite l'approche, il élude l'attaque; et souvent, pour échapper à la poursuite d'un ennemi, même » faible, on lui voit faire des sauts de huit ou neuf pieds de hauteur. Doux et gai, il devient aisément fami- » lier. » On le trouve au cap de Bonne-Espérance, dans l'intérieur des terres. On prend les jeunes dans le nid, pour les accoutumer à la domesticité, tant pour l'agrément que pour l'utilité; car ils font la chasse aux rats, aux lézards et aux serpens.

Lorsque cet oiseau rencontre ou découvre un serpent, il l'attaque d'abord à coups d'ailes pour le fatiguer, il le saisit ensuite par la queue, l'enlève à une grande hauteur en l'air, et le laisse retomber : ce qu'il répète jusqu'à ce que le serpent soit mort.

Son exercice le plus ordinaire est de marcher à grands pas de côté et d'autre, et long-temps sans se ralentir ni s'arrêter : ce qui apparemment lui a fait donner le nom de *messager*, comme il doit sans doute le nom de *secrétaire* à ce paquet de plumes qu'il porte au haut du cou.

LE JABIRU.

« En multipliant les reptiles sur les plages noyées de l'Amazone et de l'Orénoque, la nature semble avoir » produit en même temps les oiseaux destructeurs de ces espèces nuisibles; elle paraît même avoir propor- » tionné leur force à celle des énormes serpens qu'elle leur donnait à combattre, et leur taille à la profon-

» deur du limon sur lequel on les voit errer. Un de ces oiseaux est le *jabiru*, beaucoup plus grand que la » cigogne, supérieur en hauteur à la grue, avec un corps double d'épaisseur, et le premier des oiseaux de » rivage, si l'on accorde la principauté à la grandeur et à la force.

» Le bec du jabiru est une arme puissante ; il a treize pouces de longueur sur trois de largeur à la base ; » il est aigu, tranchant, aplati par les côtés en manière de hache, et implanté dans une large tête, porté » sur un cou épais et nerveux. Ce bec, formé d'une corne dure, est légèrement courbé en arc vers le haut. » La tête et les deux tiers du cou du jabiru sont couverts d'une peau noire et nue, chargée à l'occiput de » quelques poils gris ; la peau du bas du cou est d'un rouge vif, et forme un large et beau collier à cet » oiseau, qui a le plumage entièrement blanc. Le bec est noir, les jambes sont robustes, couvertes de » grandes écailles noires comme le bec, et semées de plumes sur cinq pouces de hauteur. »

Ces oiseaux se trouvent au Brésil : les Indiens mangent leur chair.

LE KAMICHI.

Le *kamichi*, grand oiseau noir, est très-remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes. Il porte sur chaque aile deux puissans éperons, et sur la tête une couronne pointue de trois ou de quatre pouces de longueur sur deux ou sur trois lignes de diamètre à sa base ; cette corne, implantée sur le haut du front, s'élève droit et finit en pointe aiguë un peu courbée en avant et vers sa base ; elle est revêtue d'un fourreau semblabe à un tuyau de plume.

Avec cet appareil d'armes très-offensives qui le rendraient formidable au combat, le kamichi n'attaque point les oiseaux, et ne fait la guerre qu'aux reptiles ; il a même les mœurs douces et le naturel sensible.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

LE SAVACOU.

Le *savacou* est naturel aux régions de la Guiane et du Brésil; la forme singulière de son bec lui a fait donner le nom de *cuiller;* ce sont en effet deux cuillers appliquées l'une contre l'autre par le côté concave; ce bec est une arme forte, qui tranche et coupe, et qui pourrait rendre le savacou redoutable aux autres oiseaux, s'il n'avait des habitudes paisibles.

Cet oiseau se tient ordinairement le long des rivières où la marée ne monte point; c'est là que, perché sur les arbres aquatiques, il attend le passage des poissons dont il fait sa proie, et sur lèsquels il tombe en plongeant sans s'arrêter sur l'eau. Il se tient loin des lieux habités. Lorsqu'il est pris, il fait craquer son bec, et, dans la colère et l'agitation, il relève les longues plumes qui ornent le sommet de sa tête.

LA SPATULE.

La *spatule*, entièrement blanche, a le cou garni de petites plumes courtes; celles du bas de la tête, longues et étroites, forment un panache qui retombe en arrière; des ondes noires transversales se marquent sur le fond jaunâtre de son bec, dont l'extrémité est quelquefois mêlée de rouge; un bord noir, tracé par une rainure, forme comme un ourlet autour de ce bec singulier qui, par le bout, est large, arrondi et aplati, comme une pelle; la partie voisine de la tête est étroite et faite comme le manche d'une palette.

La spatule habite les bords de la mer, et ne se trouve que rarement dans l'intérieur des terres, si ce n'est sur quelques lacs, et passagèrement au bord des rivières. Elle préfère les côtes marécageuses : on la voit sur celles du Poitou, de la Bretagne, de la Picardie et de la Hollande.

Ces oiseaux font leurs nids à la sommité des grands arbres voisins des côtes de la mer, et les construisent avec des bûchettes.

fait
; ce
aux,

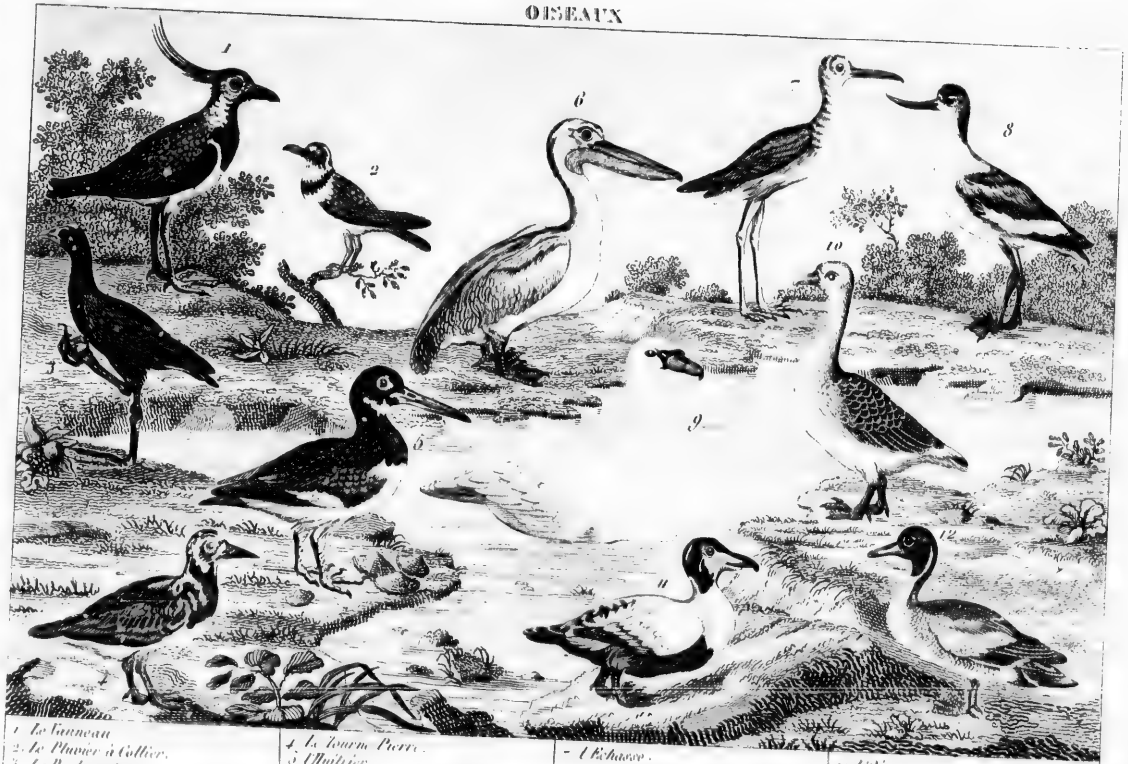
é sur
olon-
et,

ète,
uent
une
lati,

n'est
voit

sent

OISEAUX



1 Le Vanneau
2 Le Pluvier à Collier.
3 La Poule d'eau.
4 La Tourne Pierre.
5 L'Huitrier.
6 Le Pélican
7 L'Échasse.
8 L'Avocette.
9 Le Cygne.
10 L'Oie.
11 L'Eider.
12 Le Canard

LES COMBATTANS OU PAONS DE MER.

La dénomination de ces oiseaux est fondée sur leurs mœurs : non-seulement ils se livrent entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils guerroient aussi en troupes réglées, ordonnées, et marchant l'une contre l'autre. L'esclavage ne peut rien diminuer de leurs penchans valeureux; et, dans les volières où quelquefois on en renferme, ils vont présenter le défit à tous les autres oiseaux; s'il est un coin de gazon vert, ils se disputent à qui l'occupera; et comme s'ils se piquaient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que lorsqu'ils ont des spectateurs. On est obligé, pour les rendre à la paix, de les renfermer en des endroits obscurs, car aussitôt qu'ils voient la lumière, ils se battent.

Chaque printemps, ces oiseaux arrivent par grandes bandes sur les côtes de Hollande, de Flandre et d'Angleterre. On les connaît aussi sur les côtes de la mer d'Allemagne; ils sont en grand nombre en Suède; il s'en trouve dans le Danemarck et en Norwége.

OISEAUX AQUATIQUES.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

LE VANNEAU.

« Le *vanneau* paraît avoir tiré son nom du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au bruit » d'un van qu'on agite pour purger le blé; on a aussi donné au vanneau le nom de *dix-huit*, parce que ces

» deux syllabes, prononcées faiblement, expriment assez bien son cri. Il donne en partant un ou deux coups » de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol, même durant la nuit; il a les ailes très-fortes, » s'en sert beaucoup, vole long-temps de suite, et s'élève très-haut. Posé à terre il s'élance, bondit et parcourt » le terrain par petits vols coupés. »

Cet oiseau, très-gai, est sans cesse en mouvement, folâtre et se joue en l'air de mille façons; aucun oiseau ne caracolle et ne voltige plus lestement.

Il est orné de jolies couleurs; sa tête est surmontée d'une aigrette composée de cinq ou six brins délicats, effilés, d'un beau noir, dont les deux supérieures couvrent les autres et sont beaucoup plus longs.

Les vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes à la fin de février ou vers le commencement de mars. On les voit alors se jeter dans les blés verts, et couvrir le matin les prairies marécageuses pour y chercher les vers, qu'ils font sortir de terre par une merveilleuse adresse : le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets, que le ver a rejetés en se vidant, le débarrasse d'abord légèrement, et met la terre à découvert; il frappe ensuite la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile. Cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver, qui, dès qu'il se montre, est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu, ces oiseaux courent dans l'herbe et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur : après en avoir fait une ample pâture, ils vont se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ils passent pour inconstans; en effet, ils ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton; mais cette inconstance est fondée sur un besoin réel; un canton épuisé de vers en un jour, le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs.

Les vanneaux, connus dans toute l'Europe, paraissent par milliers à la fin de l'hiver dans nos provinces de Brie et de Champagne; la chasse en est abondante : leur chair est assez estimée.

LES PLUVIERS.

Ces oiseaux voyageurs se réunissent en société et paraissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France, pendant les pluies d'automne ; c'est de là qu'on les a nommés *pluviers*. Ils fréquentent les fonds humides et les terres limoneuses, où ils cherchent des vers et des insectes; ils vont à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant; ils la frappent avec leurs pieds pour en faire sortir leur proie, et les saisissent souvent même avant qu'elle ait quitté sa retraite. Ces habitudes leur sont communes avec plusieurs autres oiseaux qui vivent comme eux de vers.

Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même lieu; comme ils sont toujours en très-grand nombre, ils ont bientôt épuisé la pâture vivante qu'ils venaient y chercher; dès-lors ils sont obligés de se porter sur un autre terrain. Les premières neiges les forcent de quitter nos contrées et de gagner des climats tempérés; ils reviennent au printemps et toujours attroupés; on ne voit jamais un pluvier seul; leurs petites bandes s'élèvent au moins à cinquante; lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent pas en repos; mais ils s'occupent sans cesse à chercher leur nourriture, pendant que le gros de la troupe se repaît. Plusieurs font sentinelle, et au moindre danger, ils jettent un cri aigu, qui est le signal de la fuite. La famille des pluviers est composée de plusieurs espèces, au nombre desquelles on distingue le *pluvier à Lollier*.

LE PORPHYRION ou LA POULE SULTANE.

Les modernes ont appelé *poule sultane*, un oiseau fameux chez les anciens sous le nom de *porphyrion*, parce qu'ils lui trouvent apparemment quelque ressemblance avec la poule; et le degré de supériorité que cet oiseau de rivage a sur la poule vulgaire, lui a mérité sa nouvelle dénomination.

Les Grecs et les Romains estimaient tellement la beauté du porphyrion, qu'ils le faisaient venir de Lybie, de

Comagène et des Iles Baléares pour le nourrir et le placer dans les palais et dans les temples, où il vivait en liberté, comme un hôte digne de ces lieux, par la noblesse de son port, par son brillant plumage et par la douceur de son naturel.

Il n'y a guère d'oiseaux plus beaux par les couleurs, que la poule sultane; le bleu de son plumage moelleux et lustré est embelli de reflets brillans; ses longs pieds et la plaque du sommet de la tête avec la racine du bec, sont d'un beau rouge, et une touffe de plumes blanches sous la queue, relève l'éclat de sa belle robe bleue.

Cet oiseau mange des fruits, des racines et du poisson, souvent il trempe ces alimens à plusieurs fois dans l'eau; pour peu que le morceau soit gros, il le prend à sa patte, l'assujettit entre ses longs doigts, en ramenant contre les autres celui de derrière, et tenant le pied à demi-élevé, il mange en morcelant.

On trouve communément cet oiseau en Sicile.

LE TOURNE-PIERRE.

Cet oiseau a l'habitude singulière de tourner les pierres au bord de l'eau, pour trouver dessous les vers et les insectes dont il fait sa nourriture; on a remarqué que dans cette action, il se servait de la partie supérieure de son bec, tournant avec beaucoup d'adresse et fort vite des pierres qui, quelquefois, pèsent trois livres.

Le plumage du *tourne-pierre*, offre un mélange de noir, de blanc et de roux.

Cette espèce est commune aux deux continens; on la connaît sur les côtes occidentales de l'Angleterre, dans la partie maritime de la province de Norfolck, et dans quelques îles du Gotland.

LE PÉLICAN.

Cet oiseau est remarquable par la hauteur de sa taille, et par le grand sac qu'il porte sous le bec et dans lequel il met en réserve l'ample provision du produit de sa pêche. Cette poche peut contenir plus de vingt pintes de liquide, elle est si large et si longue qu'il est facile d'y passer le pied et d'y faire entrer le bras jusqu'au coude.

« Le *pélican* égale et surpasse même en grandeur le cygne, ses ailes ont environ douze pieds d'envergure; » il se soutient très-aisément et très-long-temps dans l'air, il s'y balance avec légèreté, et ne change de place » que pour tomber à plomb sur sa proie, qui ne peut échapper, car la violence du choc et la grande étendue » de ses ailes qui frappent et couvrent la surface de l'eau, la font bouillonner, tournoyer, et étourdissent en » même temps le poisson, qui dès-lors ne peut fuir.

» Ils prennent, pour pêcher, les heures du matin et du soir où le poisson est le plus en mouvement, et » choisissent les lieux où il est le plus abondant. C'est un spectacle de les voir raser l'eau, s'élever de quelques » piques au-dessus, et tomber le cou roide et leur sac à demi-plein, puis se relevant avec effort, retomber de » nouveau, et continuer ce manége jusqu'à ce que cette large besace soit entièrement remplie; ils vont alor » manger et digérer à l'aise sur quelques pointes de rocher, où ils restent en repos et comme assoupis jus- » qu'au soir.

» Cet oiseau, aussi vorace que grand déprédateur, engloutit dans une seule pêche autant de poisson qu'il en » faudrait pour le repas de six hommes; il avale aisément un poisson de sept à huit livres. »

Le pélican prend avec l'âge une belle teinte de rose tendre et comme transparente qui semble donner à son plumage le lustre d'un vernis. Les plumes du cou ne sont qu'un duvet court, celles de la nuque, plus alongées, forment une espèce de crête ou de petite huppe.

Ce gros oiseau paraît susceptible de quelque éducation et même d'une certaine gaieté; il n'a rien de farouche, et s'habitue volontiers avec l'homme. L'empereur Maximilien en avait un qui l'accompagnait même à la guerre, volant au-dessus de l'armée lorsqu'elle était en marche.

Le pélican, sans être tout-à-fait étranger à nos contrées, y est pourtant assez rare; il est très-commun en Afrique, ainsi qu'en Amérique; sa chair est dure et de mauvais goût. Les Nègres d'Angola et de Congo se font des pièces d'estomac avec son plumage. Les Américains dessèchent et préparent la peau du gosier dont ils fabriquent des bourses qu'ils appellent *blagues*, et dans lesquelles ils mettent leur boisson, leur tabac et même leur argent; les femmes espagnoles les bordent d'or et de soie avec beaucoup de délicatesse et d'élégance.

L'HUITRIER, ou PIE DE MER.

« Les oiseaux qui sont dispersés dans nos champs, ou retirés sous l'ombrage de nos forêts, habitent les » lieux les plus rians, et les retraites les plus paisibles de la nature; mais elle n'a pas fait à tous cette » douce destinée : elle en a confiné quelques-uns sur les rivages solitaires, sur la plage nue, que les flots » disputent à la terre, sur ces rochers, contre lesquels ils viennent mugir et se briser, et sur les écueils » isolés et battus de la vague bruyante. Dans ces lieux déserts et formidables pour les autres êtres, quelques » oiseaux, tels que l'*huîtrier*, savent trouver la subsistance et la sécurité; celui-ci vit de vers marins, d'huîtres, de » patelles et autres coquillages qu'il ramasse dans les sables du rivage. Il se tient constamment sur les bancs, » les récifs découverts à basse-mer, sur les grèves, ou il suit le reflux, et ne se retire que sur les falaises, » sans s'éloigner jamais des terres ou des rochers. On a donné aussi à cet huîtrier, ou mangeur d'huîtres, » le nom de *pie de mer*, non-seulement à cause de son plumage noir et blanc, mais encore parce qu'il » fait, comme la pie, un bruit ou cri continuel, surtout lorsqu'il est en troupe; ce cri aigu et court, » est répété sans cesse en repos et en volant. Cet oiseau ne se voit que rarement sur la plupart de nos côtes;

» cependant on le connaît en Saintonge et en Picardie. Les huîtriers sont fort communs sur les côtes de la » Grande-Bretagne : cette espèce peuple tous les rivages de l'ancien continent, et se trouve aussi en Amérique. »

L'ÉCHASSE.

Si cet oiseau n'est point remarquable par sa beauté, il l'est du moins par une difformité singulière. Ses jambes, trois fois plus longues que son corps, présentent une disproportion monstrueuse : elles sont comme des échasses grêles faibles, et fléchissantes, supportant avec difficulté le petit corps de l'oiseau, et retardant sa marche plutôt qu'elles ne l'accélèrent. Enfin trois doigts beaucoup trop courts pour les jambes, asséyent mal sur ses pieds ce corps chancelant, trop loin du point d'appui.

L'*échasse* paraît néanmoins se dédommager par le vol, de la lenteur de sa marche pénible. Ses ailes sont longues, et dépassent sa queue qui est courte; leur couleur, ainsi que celle du dos, est d'un noir lustré de bleu verdâtre; le derrière de sa tête est d'un gris brun, le dessus du cou est mêlé de noirâtre et de blanc; tout le dessous est blanc depuis la gorge jusqu'au bout de la queue.

Cet oiseau se trouve dans le nouveau continent, et paraît fréquenter aussi les terres du nord de l'Europe.

L'AVOCETTE.

L'*avocette* présente une singularité remarquable, « c'est le renversement du bec. Sa courbure, tournée en haut, » offre un arc de cercle relevé, dont le centre est au-dessus de la tête : ce bec, d'une substance tendre et » presque membraneuse à sa pointe, est mince, faible, grêle, comprimé horizontalement, incapable d'aucune » défense et d'aucun effort.

» Cet oiseau, qui n'est pas plus gros qu'un pigeon, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur; le cou » long, et la tête arrondie. Son plumage est d'un blanc de neige, surtout le devant du corps, et coupé de » noir sur le dos; la queue est blanche, le bec noir, et les pieds sont bleus.

» On voit l'avocette courir, à la faveur de ses hautes jambes, sur des fonds couverts de cinq à six pouces » d'eau ; mais, pour parcourir les eaux plus profondes, elle se met à la nage, et dans tous ses mouvemens, » elle paraît vive, alerte, inconstante. Elle séjourne peu dans les mêmes lieux, et dans ses passages sur nos » côtes de Picardie, en avril et en novembre, elle part souvent le lendemain de son arrivée; en sorte que les » chasseurs ont grand' peine à en tuer ou à en saisir quelques-unes. »

Les avocettes fréquentent les embouchures des rivières et des fleuves. On en voit en Danemarck, en Suède ; il paraît qu'aux approches de l'hiver, elles voyagent vers le Midi, et retournent, au printemps, dans le Nord.

LE CYGNE.

« Les grâces de la figure, la beauté de la forme, la blancheur éclatante et pure du plumage, répondent, » dans le *cygne*, à la douceur du naturel. Il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fré- » quente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire.

» A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnaître, non-seule- » ment comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait » offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie, semblent, en effet, » figurer la proue du navire fendant l'onde. Son large estomac en représente la carène; son corps, penché » en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; » ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes, demi-ouvertes au vent, et doucement enflées, sont les » voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

» Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages. Il a l'air » de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voguant en » troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que, s'en détachant et

» s'approchant du rivage, aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses » beautés, en développant ses grâces, par mille mouvemens doux, ondulans et suaves. »

» Les cygnes sauvages volent en grandes troupes, et de même que les cygnes domestiques, marchent et nagent » attroupés; leur instinct social est en tout très-fortement marqué : cet instinct, le plus doux de la nature, » suppose des mœurs innocentes, des habitudes paisibles, et ce naturel délicat et sensible, qui semble donner aux » actions produites par ce sentiment, l'intention et le prix des qualités morales. »

Comme le cygne mange assez souvent des herbes de marécages, il s'établit de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille, dont les rives sont bien fournies d'herbages. On en voit de temps en temps paraître sur la mer d'Afrique; néanmoins celles du Nord semblent être son domicile de choix. Dans nos provinces, nous ne voyons guère de cygnes sauvages que dans les hivers rigoureux.

L'OIE.

Malgré qu'elle soit assez généralement dédaignée, « l'oie est encore, dans le peuple de la basse-cour, un animal » de distinction; sa corpulence, son port droit, sa démarche grave, son plumage net et lustré, et son naturel » social qui la rend susceptible d'attachement et d'une longue reconnaissance; enfin sa vigilance, très-anciennement » célébrée, tout concourt à nous présenter l'oie comme l'un des plus intéressans et même des plus utiles de » nos oiseaux domestiques; car indépendamment de la bonne qualité de sa chair et de sa graisse, dont aucun » oiseau n'est plus abondamment pourvu, l'oie nous fournit cette plume délicate sur laquelle la mollesse se plaît à » reposer, et cette autre plume instrument de nos pensées et avec laquelle nous écrivons ici son éloge. »

Dans les temps anciens on a regardé l'oie comme la plus vigilante sentinelle qu'on puisse poser dans une ville assiégée; tout le monde sait qu'au Capitole les oies avertirent les Romains de l'assaut que tentaient les Gaulois et que ce fut le salut de Rome. En reconnaissance de cet événement, l'on fixa chaque année une somme pour l'entretien de ces oiseaux. Ils sont de nos jours les meilleurs gardiens de la ferme : en effet, soit crainte, soit

» vigilance, l'oie répète à tout moment ses grands cris d'avertissement ou de réclame ; souvent toute la troupe » répond par une acclamation générale, et de tous les habitans de la basse-cour, aucun n'est aussi vociférant, ni » plus bruyant. »

La domesticité de *l'oie* n'est pas entièrement complète, cette espèce est partagée en deux races ; l'une sauvage et l'autre domestique, mais il n'existe entre elles que les différences qui doivent résulter de l'état d'indépendance à celui d'esclavage ; les oies sauvages voyagent par troupes et se répandent dans divers pays pour habiter, suivant la saison, des climats chauds ou tempérés. On en voit passer en France à la fin d'octobre ou dans les premiers jours de novembre.

L'EIDER.

« C'est cet oiseau qui donne ce duvet si doux, si chaud et si léger, connu sous le nom d'eider-don ou *duvet* » *d'eider*, dont on a fait ensuite *dredon*, ou par corruption *aigle-don*. »

L'*eider* est une espèce d'oie des mers du Nord, qui ne paraît point dans nos contrées, et qui ne descend guère plus bas que vers les côtes d'Écosse.

« Le duvet de l'eider est très-estimé ; et sur les lieux même, en Norwége et en Islande, il se vend très-cher ; » cette plume est si élastique et si légère que deux ou trois livres, en la pressant et la réduisant en une pelotte à » tenir dans la main, vont se dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

» Le meilleur duvet que l'on nomme *duvet-vif*, est celui que l'eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on » recueille dans ce nid même ; car outre que l'on se fait scrupule de tuer un oiseau aussi utile, le duvet pris » sur son corps mort est moins bon que celui qui se ramasse dans les nids, soit que dans la saison de la nichée » ce duvet se trouve dans toute sa perfection, soit qu'en effet l'oiseau ne s'arrache que le duvet le plus fin et » le plus délicat, qui est celui qui couvre l'estomac et le ventre.

» En Norwége et en Islande, c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage que

» celle d'un canton où les eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Il y a tel endroit où il se trouvera plusieurs » centaines de ces nids ; on juge par le grand prix du duvet du profit que cette espèce de possession peut rap- » porter à son maître ; aussi les Islandais font-ils tout ce qu'ils peuvent pour attirer les eiders chacun dans leur » terrain ; et quand ils voient que ces oiseaux commencent à s'habituer dans quelques-unes des petites îles où ils » ont des troupeaux, ils font bientôt repasser troupeaux et chiens dans le continent, pour laisser le champ libre » aux eiders et les engager à s'y fixer. »

LE CANARD.

« L'espèce du *canard*, comme celle de l'oie, est partagée en deux grandes tribus, ou races distinctes, dont » l'une depuis long-temps privée, se propage dans nos basses-cours, en y formant une des plus utiles et des plus » nombreuses familles de nos volailles ; et l'autre, sans doute plus étendue, nous fuit constamment, se tient sur » les eaux, ne fait, pour ainsi dire, que passer et repasser en hiver dans nos contrées, et s'enfonce au printemps » dans les régions du Nord pour y nicher sur les terres les plus éloignés de l'empire de l'homme.

» La cane sauvage, comme les autres oiseaux aquatiques, place de préférence sa nichée près des eaux : assez » ordinairement elle prend possession d'une touffe de joncs, s'y enfonce et l'arrange en forme de nid en rabattant » les brins de joncs qui la gênent ; chaque fois qu'elle quitte ses œufs, même pour peu de temps, elle les enveloppe » dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid ; jamais elle ne s'y rend au vol : elle se pose cent pas » plus loin, et pour y arriver elle marche avec défiance en observant s'il n'y a point d'ennemis ; mais lorsqu'une » fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter. »

Dès le lendemain du jour où ses petits sont nés, « la mère descend du nid et les appelle à l'eau ; timides ou frileux, » ils hésitent, et même quelques-uns se retirent ; néanmoins le plus hardi s'élance après la mère, et bientôt les » autres le suivent : une fois sortis du nid ils n'y rentrent plus, et quand ils se trouvent posés loin de l'eau ou qu'ils » sont trop élevés, le père et la mère les prennent à leur bec et les transportent l'un après l'autre sur l'eau ; le

» soir la mère les rallie et les retire dans les roseaux où elle les réchauffe sous ses ailes pendant la nuit; tout le » jour ils guettent, à la surface de l'eau et sur les herbes, les moucherons et les autres menus insectes qui com- » posent leur première nourriture; on les voit plonger, nager, et faire mille évolutions sur l'eau avec autant de » vitesse que de facilité. »

POISSONS.

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

LA MURÈNE.

La *murène* habite les eaux douces et salées; mais sa retraite la plus ordinaire est la mer. On trouve ce poisson aux Antilles et dans la Méditerranée; c'est surtout en Sardaigne qu'il s'en prend une grande quantité.

Les murènes se cachent pendant l'hiver au fond de l'eau; elles se montrent sur les bords au printemps pour se rassasier de petits poissons et d'écrevisses; elles sont très-avides, et lorsqu'elles manquent de nourriture, elles se rongent la queue les unes les autres, sans pour cela perdre la vie parce qu'elles l'ont très-dure.

La chair de ce poisson est de très-bon goût; elle était si estimée chez les Romains que pour en garder on faisait construire, à grands frais, des réservoirs dans la mer, et l'on prétend, à leur honte, qu'ils les nourrissaient de chair

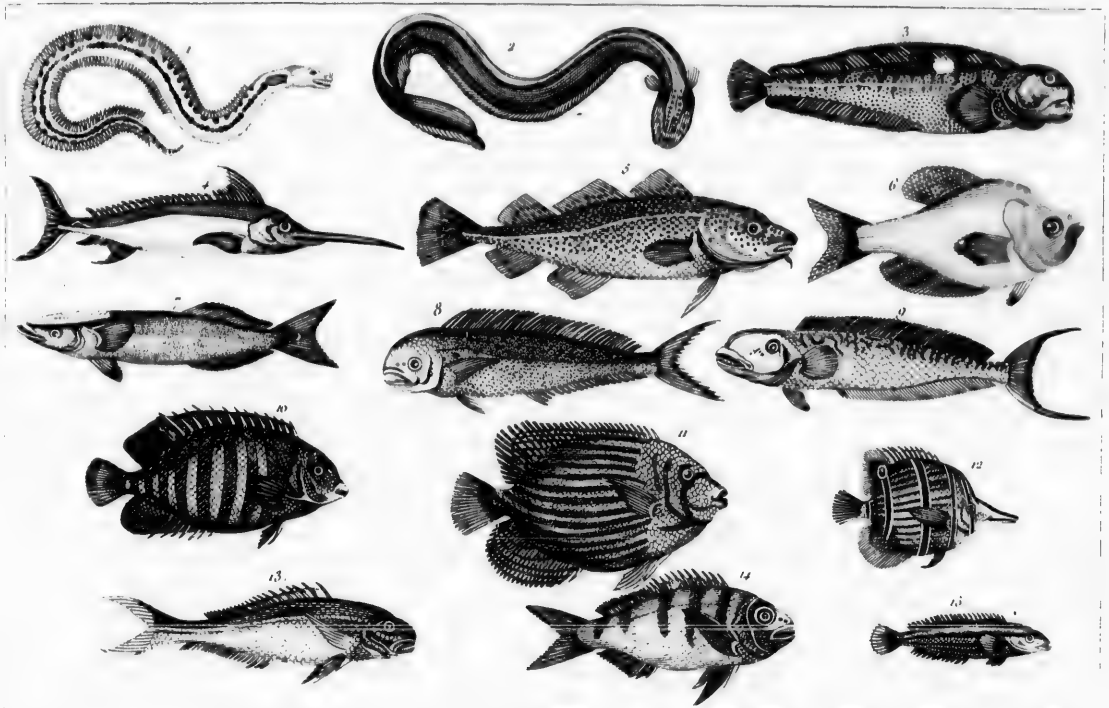
ut le
com-
nt de

isson

pour
elles

aisait
chair

POISSONS



1. La Murène.
2. L'Anguille tremblante.
3. Le Loup marin.
4. L'Empereur.
5. La Morue.
6. Le Bossu.
7. Le Remore.
8. La Dorade d'Amérique.
9. Le Paon de Mer.
10. La Bandoulière rayée.
11. L'Empereur du Japon.
12. La Bandoulière à bec.
13. La queue d'or.
14. Le Sparaillon.
15. La Girelle.

humaine. Vedius Pollion engraissait les siennes avec la chair et le sang des esclaves qu'il condamnait à mort : il croyait qu'elles en devenaient meilleures. Un jour que l'empereur Auguste dînait chez Pollion, un esclave cassa un plat précieux. Pollion lui cria : *aux murènes !* ce qui signifiait que cet infortuné était condamné à être mangé par ces animaux. L'empereur, indigné de cette cruauté, fit briser toute la vaisselle précieuse de Pollion, et donna la liberté à l'esclave.

LE GYMNOTE ÉLECTRIQUE ou L'ANGUILLE TREMBLANTE.

La nature a pourvu ce poisson de la faculté de faire éprouver une sensation vive et un sentiment douloureux à tous les corps humains, à tous les êtres vivans qui s'approchent de lui, sans même qu'il ait besoin de les toucher; cette faculté lui sert à se procurer de la nourriture et à se défendre contre ses ennemis; il étourdit les petits poissons et s'en empare; il réduit au même état les gros poissons voraces qui veulent l'attaquer, et par-là se met en sûreté.

Ce phénomène a excité l'attention des physiciens qui, après un grand nombre d'expériences, ont reconnu que l'*anguille tremblante* produit en elle-même la matière de l'électricité; que le coup ou la douleur qu'elle fait ressentir, provient d'une matière fluide qui sort de ce poisson; que cet effet dépend de sa volonté, qu'il peut être plus ou moins fort suivant l'état d'irritation où se trouve l'animal, qu'il a lieu à une certaine distance ou par le contact immédiat : on s'est en outre convaincu que l'émanation de l'anguille fait sur les corps humains le même effet que la matière électrique, produit la même sensation, et que la commotion qu'elle donne, peut se communiquer à la fois à plusieurs personnes; qu'elle tue ou étourdit les animaux de la même manière qu'on le voit dans l'électricité ordinaire; tous les corps qui conduisent la matière électrique, produisent ici un semblable effet, et tous les corps qui arrêtent la matière électrique, l'interrompent aussi.

On trouve ce poisson en Guinée, à Surinam, à Cayenne, au Pérou, sur les rives africaines du fleuve Sé-

négal, et en général dans toutes les contrées brûlantes; il aime beaucoup l'eau claire : par cette raison, il se tient vers les bords pierreux de la mer et à l'embouchure des fleuves. Sa chair est grasse et de bon goût.

On prend l'anguille tremblante au filet, et lorsque les pêcheurs en rencontrent d'un peu grosses, ils les assomment avec une massue, afin de ne pas s'exposer à la commotion qu'elle fait éprouver.

LE LOUP MARIN.

Le corps de ce poisson est alongé, la peau est épaisse et dure, la tête est grosse devant; l'ouverture de la bouche est large et la langue de la même organisation que celles des quadrupèdes. Quand ce poisson est pris, il mord tout autour de lui, et ne lâche point ce qu'il a une fois saisi. On assure même que, lorsqu'il mord une ancre, il y laisse la marque de ses dents, de sorte que ceux qui veulent s'emparer de lui, prennent bien garde d'en être blessés, et le tuent le plus promptement qu'ils peuvent. On croit que ce poisson, qu'on trouve dans la mer du Nord, dans la Baltique et dans l'Océan septentrional, a reçu son nom de ses morsures cruelles qui le rendent assez semblable au loup; et l'on présume qu'il doit être aussi redoutable pour les habitans des eaux, que le loup pour ceux de la terre. Cependant le lièvre de mer, qui est beaucoup plus petit que lui, sait le vaincre. Il le saisit par la nuque, et le tourmente jusqu'à ce qu'il meure.

Le *loup marin* vit de poissons, surtout de coquillages, d'escargots et de crabes dont il casse aisément les coquilles. On le prend avec des filets et à la ligne. Les Norwégiens le prennent aussi au trident lorsqu'ils l'aperçoivent.

Quoique la chair de ce poisson soit ferme et grasse, sa figure hideuse fait qu'il n'y a que les pêcheurs ou les gens du peuple qui le mangent.

L'ESPADON ou L'EMPEREUR.

L'*espadon* a dix à onze pieds de longueur, il porte au devant de la tête une épée longue d'une aune, recouverte d'une peau très-dure, et armée des deux côtés de piquans plats, tranchans et faits en forme de dents de scie.

Ce poisson est le plus cruel ennemi de la baleine; il la poursuit partout où il la trouve; ce combat offre un spectacle amusant : la baleine qui n'a que sa queue pour défense, tâche d'en frapper son adversaire; si elle l'attrape, elle l'écrase d'un seul coup; mais l'espadon, plus agile, évite ordinairement le coup mortel; à l'instant il bondit en l'air, retombe sur la baleine et fait en sorte de la scier avec les dents qui garnissent son épée; on voit alors la mer teinte du sang qui sort des blessures de cet animal; il entre dans une telle fureur que les coups qu'il frappe sur l'eau font autant de bruit que les coups de canon.

L'espadon vit de plantes marines et de poissons; l'arme terrible dont la nature l'a pourvu, le défend des autres poissons voraces qui ne peuvent l'attaquer aisément.

On le trouve dans la mer du Nord, dans la mer Baltique, dans la Méditerranée; mais il habite surtout dans les profondeurs de l'Océan.

LA MORUE.

La *morue* offre à plusieurs nations une branche de commerce considérable. Elle devient surtout une source de richesses pour les Anglais; elle occupe un grand nombre de marins anglais, hollandais et français.

Ce poisson est très-nombreux dans les pays septentrionaux, en Danemarck, en Norwège, en Suède, en Irlande, dans les îles Orcades et dans plusieurs endroits de la Moscovie. Non-seulement tous les habitans de ces contrées se nourrissent de ces poissons, tant frais que salés, mais ils en vendent une très-grande quantité à des marchands étrangers qui les transportent dans l'intérieur de l'Europe.

Cependant telle considérable que soit dans le Nord la pêche de la morue, elle n'est pourtant pas comparable

à celle qu'on en fait dans l'Amérique septentrionale et surtout sur le *grand banc de Terre-Neuve*, qui a plus de cent lieues de long; cette pêche est principalement fort abondante en mai et en juin; chaque pêcheur peut à cette époque prendre trois à quatre cents morues par jour. Elle est très-avantageuse aux Français qui, en outre, pêchent aussi ce poisson sur les côtes d'Islande et dans la Manche. La morue, objet de grande consommation en France, procure beaucoup de profit à ce royaume.

La morue devient ordinairement grosse de deux à trois pieds et pèse de quatorze à vingt livres, elle séjourne habituellement dans les profondeurs de la mer. Elle se nourrit d'écrevisses, de polypes, de harengs et d'autres espèces de poissons; elle est si avide qu'elle n'épargne pas même ses propres petits.

Pour conserver ce poisson on emploie trois moyens, on le fait sécher ou bien on le sale, quelquefois on fait l'un et l'autre. La première manière est ce qu'on appelle *stockfisch* (morue sèche); la seconde, *laberdak* (morue salée); la troisième, *klippfisch* (morue blanche).

Plusieurs peuples font de l'huile avec le foie de la morue.

LE BOSSU.

La forme singulière du dos de ce poisson lui a fait donner, à juste titre, le nom de *bossu;* son corps, large, court, mince, est couvert, au lieu d'écailles, de petites plaques argentines, tellement arrangées l'une près de l'autre que le poisson paraît couvert d'une plaque d'argent; le dos qui commence à s'élever au-dessus des yeux a une couleur d'or sur laquelle sont des points oranges, et quatre taches noires; les côtés et le ventre sont dorés.

Il habite les eaux des Indes Orientales.

LE REMORE.

On reconnaît ce poisson à la nageoire de la queue qui est en forme de croissant ; la tête large par en haut est de moyenne grosseur ; il habite également la Méditerranée et l'Océan ; comme il a la chair dure on ne le mange point, mais on le recherche pour les cabinets d'histoire naturelle : il suit les vaisseaux, et on le prend aisément à des hameçons appâtés avec des morceaux de chair ; le *remore* s'attache aussi aux navires, et surtout aux requins, sur le corps desquels on en trouve ordinairement jusqu'à cinq à la fois; il s'y tiennent si fortement qu'on a beaucoup de peine à les en arracher. Une chose remarquable, c'est que ces petits poissons, qui ont au plus un pied et demi de long, peuvent nager librement autour de la gueule du requin, sans que ce poisson, un des plus voraces, essaie d'en faire sa proie.

LA DORADE.

La *dorade*, remarquable par sa beauté, a la tête courte et bleue par en haut, verte aux côtés, et argentine par en bas ; ses yeux ont une prunelle noire entourée d'un iris orange, et d'une ligne blanche; le dos de ce poisson est d'un vert de mer parsemé de taches orangées au-dessus de la ligne latérale, et argentin en-dessous ; la ligne latérale est jaune, la nageoire dorsale a des rayons de même couleur, et la membrane qui les unit est bleue. Les nageoires du ventre et de la poitrine sont d'un brun clair dans le fond, et le reste est jaune, celle de la queue est bordée de vert.

Ce superbe poisson brille dans l'eau comme de l'or, et par cette raison les pêcheurs lui ont donné le nom de dorade. Il meurt dès qu'on le tire de son élément, et perd en même temps la nuance de ses belles couleurs. Il habite également les climats chauds et les tempérés ; on le trouve au Brésil, dans la mer Méditerranée et dans les contrées des Moluques : sa chair est de bon goût. Il parvient à la longueur de quatre à cinq pieds. Il est très-vorace, et poursuit principalement le hareng volant. Comme la dorade nage très-rapi-

dement, le hareng essaie de lui échapper en prenant l'essor; mais c'est en vain, car il ne peut se tenir en l'air que tant que ses ailes sont encore mouillées, et la dorade, qui l'attend avec la gueule ouverte, s'en empare dès qu'il retombe dans l'eau. Les dorades suivent ordinairement les vaisseaux, pour dévorer ce que les matelots jettent dans la mer; et en général elles avalent tout ce qu'elles rencontrent. En disséquant un de ces poissons on a trouvé dans son estomac quatre clous, dont l'un avait cinq pouces.

LE PAON DE MER.

Les couleurs brilantes et bigarrées dont ce poisson offre l'assemblage, lui ont fait donner par les Français un nom qui rappelle l'image de l'oiseau le plus célèbre par sa beauté.

Le dos du *paon de mer*, est orné de belles taches bleues, sur un fond brun, le ventre est argentin, les côtes sont d'un jaune d'or; les nageoires de la poitrine et du ventre ont le fond jaune avec une bordure grise, l'une des nageoires du dos est violette, et l'autre paille : la nageoire de la queue est jaune au côté, rouge au milieu et bordée d'un bleu foncé.

Ce joli poisson habite les fleuves des Antilles.

LES CHÉTODONS ou BANDOULIÈRES.

Les *chétodons* sont de très-brillans poissons, rayés, pour la plupart, de bandes transversales, et, par cette raison, on les nomme aussi *bandoulières;* ils n'habitent que les mers des tropiques, où ils vivent de menue proie et d'insectes; ils sont très-rusés et fort adroits pour atteindre leurs victimes. La *bandoulière rayée*, l'une des plus agréables à la vue et la plus bigarrée, offre, sur un fond blanc, des bandes bleues, qui ont une bordure brune; elle est originaire des Indes Orientales; on y trouve aussi le chétodon, nommé par les Japonnais *empereur du Japon;* il est orné de raies longitudinales de couleur bleue, sur un fond jaune. Ce superbe poisson, le meilleur de

tous ceux qu'on pêche dans la mer des Indes, est peu commun, et se paie si cher, qu'il ne paraît que sur la table des grands.

La *baudoulière à bec* est non-seulement remarquable par sa beauté, mais elle se distingue de tous les autres poissons de ce genre par son bec cylindrique, par la tache noire et bordée d'une nuance vive qui est sur le dos, et plus encore par la manière dont elle cherche sa nourriture. Elle habite ordinairement les bas fonds de la mer, et surtout les embouchures des rivières; lorsqu'elle aperçoit des mouches sur les plantes marines, qui s'élèvent hors de l'eau, elle se rapproche jusqu'à la distance de quatre à six pieds, et de là, elle seringue de l'eau sur l'insecte, avec tant de force, que jamais elle ne manque de le précipiter dans les ondes pour en faire sa proie; cette manœuvre offrant un spectacle fort divertissant, les grands seigneurs de la plupart des Indes Orientales, entretiennent de ces poissons dans de grands vases, pour s'amuser de cette chasse.

LA QUEUE D'OR.

Le fond de ce poisson est argentin et violet; les nageoires sont très-bien relevées par une raie d'un jaune doré, qui va de sa tête à sa queue, et que fait encore ressortir la couleur d'or, dont brille ses nageoires. Elle est tellement vive, que, lorsqu'il y a un certain nombre de ces poissons assemblés pendant la nuit, ils répandent, dit-on, une clarté, à la faveur de laquelle on peut lire. Ce phénomène, s'il est vrai, peut être attribué à une lumière phosphorique, propre à plusieurs espèces de poissons de mer.

Ce beau poisson habite les eaux du Brésil; sa chair rôtie, étant très-délicate, ajoute à son prix. On le pêche grand d'un pied et demi à deux pieds.

LE SPARAILLON.

Les *sparaillons* habitent divers endroits de la Méditerranée; ils se tiennent en troupes près des rivages; ils vont aussi visiter les lacs et les rivières, où il y a encore de l'eau salée. En hiver, ils se cachent dans les profondeurs, se

serrant de bien près pour se garantir du froid. Après une longue léthargie d'hiver, ils reparaissent tout maigres au printemps; il y a des époques où ils font des voyages considérables : ils vivent de l'alevin des écrevisses, crabes, moules et limaçons.

Le lac de Gagliari est fort célèbre par la pêche du sparaillon; on en prend aussi beaucoup dans la mer Adriatique, mais plus encore dans les eaux de la Toscane.

La grandeur de ce poisson n'excède guère dix pouces; sa chair n'étant pas très-bonne, elle est dédaignée du riche.

LA GIRELLE ou DONZELLE.

Ce petit poisson, un des plus beaux de la Méditerranée, a le dos d'un vert noirâtre, et sur les côtés, toutes les couleurs variées de l'arc-en-ciel. Son corps est oblong, menu et gros comme le pouce; ses écailles sont très-fines, ses nageoires épineuses, la prunelle de ses yeux est noire, l'iris en est rouge : on en voit beaucoup sur les côtes de Gênes et d'Antibes, où ils nagent en troupes, et viennent, dit-on, mordre ceux qui se baignent.

La chair de la *girelle* est tendre et salubre.

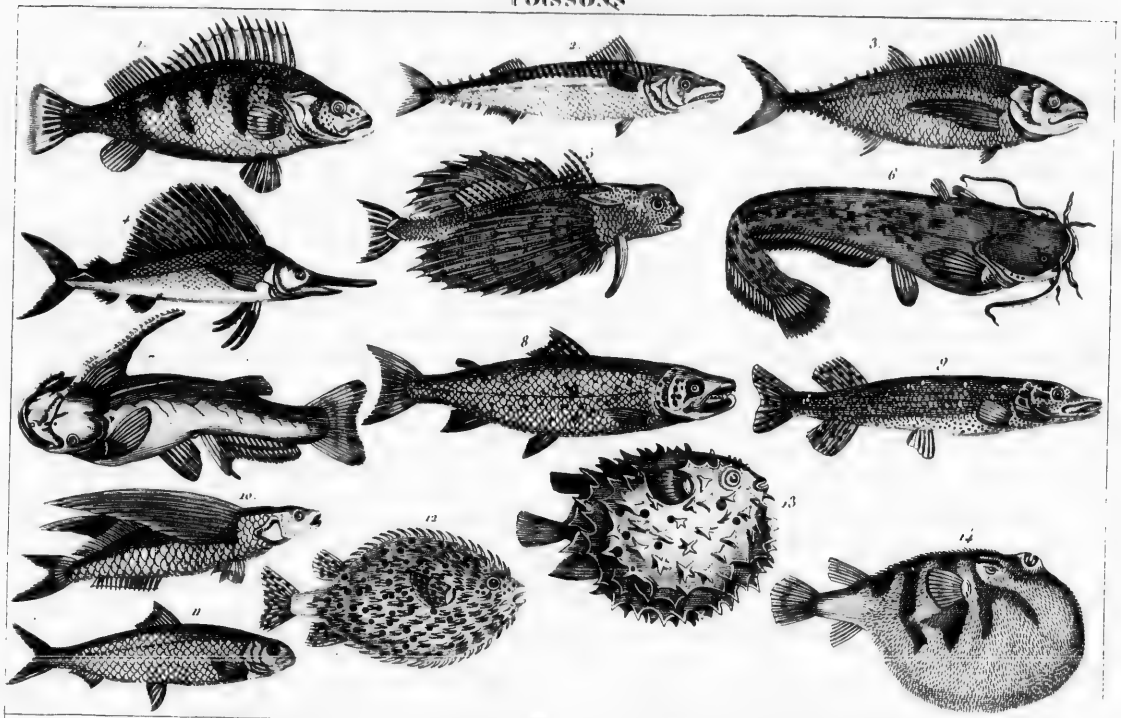
gres
bes,

cia-

nce

ntes
rès-
les

POISSONS



1. La Perche.	4. Le Voilier.	7. L'Armé.	10. Le Poisson Volant.	13. L'Orbe hérisson.
2. Le Maqueau.	5. L'Aronde de mer.	8. Le Saumon.	11. Le Hareng.	14. Le Flascopsaro.
3. Le Thon.	6. Le Silure.	9. Le Brochet.	12. Le Guara.	

POISSONS.

DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

LA PERCHE.

La *perche* est un des plus beaux poissons de nos contrées. On voit briller sur son corps une couleur d'or d'un vert jaune, qui est interrompue par des bandes noires, et ces couleurs sont encore relevées par le beau rouge de ses nageoires.

La perche est armée de certaines arêtes pointues et perçantes dont la piqûre est dangereuse et difficile à guérir. Ces pointes lui servent à se défendre contre les poissons plus grands et plus forts qu'elle. A l'approche du brochet, elle se hérisse, et, de cette manière, elle parvient à l'éloigner.

Elle nage avec beaucoup de facilité et de vitesse, et reste à une certaine hauteur. Cependant, quand il fait chaud, elle vient à la surface de l'eau, pour attraper des cousins. Elle est vorace, et n'épargne pas sa propre espèce; mais, comme généralement elle ne parvient pas à une grosseur considérable, elle ne s'attaque qu'aux petites espèces, ou aux petits des grandes.

Elle se jette avec avidité sur l'épinoche: et, comme ce petit poisson est armé d'aiguillons, la perche perd quel-

quefois la vie, en voulant saisir sa proie. Dès que l'épinoche est prise, elle enfonce ses pointes dans la bouche de la perche, qui alors est réduite à mourir de faim.

Ce poisson est naturel dans presque toutes les contrées de l'Europe : il vit dans les eaux douces et tranquilles; il s'élève, chez nous, à la longueur de deux pieds. En Laponie et en Sibérie on en trouve d'une grosseur monstrueuse. La chair de la perche est estimée.

On prépare avec la peau de ce poisson une colle qui surpasse de beaucoup en qualité celles des autres poissons. Les Lapons s'en servent pour coller leurs arcs, qu'ils font de bouleau et d'épine; et, par ce moyen, ils leur donnent beaucoup de durée.

LE MAQUEREAU.

La pêche des maquereaux est un objet important chez différens peuples. Les marchés de Hollande sont pleins de ce poisson en juin et en août, et pendant tout l'été on le trouve dans ceux d'Angleterre. En Norwége, il paraît en quantité au printemps, au grand déplaisir des pêcheurs; car il poursuit le hareng avec acharnement. Comme les maquereaux paraissent en grandes troupes, et qu'ils vont d'une baie à l'autre, ils épouvantent souvent ces poissons. Le *maquereau* est vorace, il se jette sur tout ce qu'il rencontre, et n'épargne pas, dit-on, les hommes. On rapporte qu'un matelot, qui se baignait dans le port de Lascale, en Norwége, vit disparaître tout à coup un de ses camarades, qui nageait; et quelques minutes après il le vit reparaître mort, le corps déchiré, et couvert d'une quantité de maquereaux acharnés sur lui.

Le maquereau a une chair de bon goût, surtout quand on le mange en sortant de l'eau. Pour le conserver, après la saison de la pêche, on le marine et on le sale. La manière de préparer le *maquereau*, a été connue des Romains : c'est avec ce poisson qu'ils composaient le fameux *garuno*. Ce garuno était une branche de commerce très-considérable pour Carthagène : non-seulement on s'en servait pour accommoder les mets, mais la médecine en faisait usage pour les obstructions de foie et pour plusieurs autres maladies.

On trouve le maquereau dans la mer du Nord, dans la Baltique, dans les îles Canaries, à Surinam, à Sainte-Croix et dans divers endroits de l'Océan. On assure qu'ils séjournent, pendant l'hiver, dans la mer du Nord, qu'ensuite, au printemps, ils passent en troupes, comme le hareng, devant l'Islande, l'Écosse, l'Irlande; qu'une partie d'entre eux se rend après dans la mer d'Espagne, et de là, dans la Méditerranée, tandis que d'autres troupes se rendent vers les côtes de la Hollande, et vont dans la Baltique.

LE THON.

De tous les habitans des eaux qui servent à notre nourriture, le *thon* paraît les surpasser en grosseur; on en trouve sur les côtes de Guinée, qui ont la grandeur et la grosseur d'un homme; sur celle du Brésil, on en prend de huit et dix pieds de long, et du poids de sept à huit cents livres; quelquefois même on en pêche de dix-huit cents.

Le thon est un animal très-rapace; sa gloutonnerie va jusqu'à ne pas épargner sa progéniture; il se nourrit ordinairement de harengs; il épie ceux qui échappent aux filets du pêcheur, et poursuit les maquereaux.

Ce poisson nage très-rapidement; il va toujours en troupe, et l'on connaît son approche au bruit qu'il fait en agitant violemment l'eau de la mer par où il passe. Lorsque les thons sont réunis, ils suivent les vaisseaux pendant de très-longues traversées.

Le thon, pendant la canicule, est tourmenté par un insecte qui a la grosseur d'une araignée et la forme d'un scorpion; piqué par cet animal, il devient furieux, et alors il saute dans les vaisseaux et sur le rivage.

La plus grande partie de ces poissons vient de l'Océan, dans la mer Méditerranée. Ils se divisent en troupes, l'une cherche les côtes d'Afrique, et l'autre celles de l'Europe; ceux de la dernière troupe vont dans les mers d'Espagne, de France, de Ligurie et dans le canal de Piombino; ensuite ils passent par le canal des îles d'Elbe et de Corse, et viennent en Sardaigne : après avoir frayé, ils retournent dans les mers d'où ils sont sortis.

On prend le thon avec un grand filet en forme de sac, connu en France sous le nom de *madrage*, et en Italie sous celui de *tonnaro*.

La pêche du thon est un des plus grands divertissemens de la Sardaigne. Des personnes de distinction ont coutume de s'y rendre des contrées éloignées. Les pêcheurs, après avoir préparé en avril leurs grands filets faits en forme de poche, et les avoir fait bénir par leurs prêtres, les jettent dans la mer. On tire au sort, la veille, le nom du saint qui doit être le patron du lendemain. On jette, à cet effet, plusieurs noms dans une roue de fortune, et celui du saint qui sort, est le seul invoqué pendant toute la journée.

Les pêcheurs, après avoir préparé leurs tonnaros, forment une espèce de forteresse maritime qu'ils élèvent à grands frais, avec de gros filets; ils les fixent au fond de la mer au moyen d'ancres et de poids de plomb. Quand les pêcheurs abordent, on les reçoit au bruit du canon. Ces tonnaros s'élèvent toujours dans les passages qui sont entre les rochers et les îles, lieux où l'on trouve ordinairement une grande quantité de thons. On bouche soigneusement l'entrée de ces passages avec des filets; on n'y laisse qu'une petite ouverture, nommée la *porte extérieure du tonnaro*. Cette porte conduit dans ce qu'on appelle la *première chambre* ou *salle*. Quand les poissons sont entrés dans la salle, les pêcheurs qui sont aux aguets bouchent la porte extérieure, en laissant tomber un petit morceau de filet qui empêche les thons de sortir. Ensuite ils ouvrent la porte intérieure de la salle qui conduit dans la seconde chambre, qu'ils appellent l'*anti-chambre*. Pour faire entrer les poissons dans cette chambre, on prend une poignée de sable qu'on jette sur eux. Le thon est si sensible que, dès qu'il sent les grains de sable, il s'effraie, et se sauve dans l'anti-chambre; on y répète le même exercice jusqu'à ce qu'ils y soient tous entrés. Quelquefois, le sable ne suffisant pas pour les forcer à prendre cette retraite, on descend dans la mer une figure effrayante, faite avec une peau de mouton; si ce moyen ne réussit pas encore, on ferme la chambre par un grand filet, nommé *liagiarro*, et on force enfin le poisson à céder. Dès qu'ils sont tous entrés dans l'anti-chambre, on ferme aussi la porte intérieure, et l'on ouvre l'extérieure pour faire entrer une nouvelle compagnie. Quelques tonnaros sont composés de plusieurs chambres; la der-

nière se nomme *chambre de mort*. Elle est composée de filets et d'ancres plus forts que les autres. Dès qu'il s'y trouve une quantité suffisante de thons, on les fait tous passer des autres chambres dans la chambre de mort, où la bataille commence. Les pêcheurs et quelquefois les personnes de distinction, sont armés d'une pique ou javelot, et tombent sur ces animaux sans défense. Ceux-ci, poussés au désespoir, font jaillir l'eau, déchirent les filets, se brisent souvent la cervelle contre les rochers ou contre les bateaux de leurs ennemis.

Le thon est pour les peuples des environs de la Méditerranée ce que les harengs sont pour les peuples du Nord.

La chair de ce poisson ressemble assez à celle du veau; on le mange frais et mariné.

LE VOILIER.

La mâchoire supérieure de ce poisson se termine en forme d'épée. Cette arme, jointe à sa force, le rend dangereux; il parvient à la longueur de neuf pieds, et son poids peut être alors d'environ deux cents livres; il se nourrit de poissons qu'il avale tout entiers; on assure qu'il attaque non-seulement des animaux marins, mais encore les hommes et les vaisseaux, et que, dans ces derniers, on trouve souvent des morceaux brisés de son épée. Le voilier habite les Indes orientales et occidentales; il se trouve ordinairement dans la haute mer vers la surface de l'eau; la nageoire dorsale qui sort de l'eau le découvre, ce qui lui a fait donner en France le nom de *voilier*; les bateliers croient que, quand il se fait voir, l'orage ne tarde pas à se faire entendre.

POISSONS VOLANS.

Ces poissons s'élèvent dans l'air, et ils ont la faculté de s'y maintenir quelque temps; c'est cette faculté qui leur a fait donner le nom qu'ils portent; ils s'élancent ordinairement de deux ou trois pieds au-dessus de l'eau, tenant le corps dans une attitude verticale; mais leur vol se borne à deux ou trois cents pas; car les ailerons une fois séchés

la membrane mince se rétrécit, et ce rétrécissement arrête leur vol ; l'air étant plus ou moins sec, la distance de leur vol est plus ou moins grande. Ces poissons deviennent ordinairement la patûre des requins, du thon et de plusieurs espèces de poissons carnivores ; c'est pour échapper à la voracité de leurs ennemis qu'ils se réfugient dans l'air. Cependant ces animaux trouvent encore dans cet autre élément des persécuteurs parmi les oiseaux aquatiques et dans les oiseaux de proie ; de ce nombre sont le fou blanc et les frégates, qui contraignent ces poissons de recourir à leur demeure habituelle ; quelquefois on voit les *poissons volans* chercher un asile sur les vaisseaux voyageurs, mais alors ils ne peuvent échapper à leur funeste sort, parce qu'étant bons à manger ils ne trouvent point grâce devant les hommes.

Les contrées chaudes de toutes les parties de la terre produisent des poissons volans ; les deux Indes, la mer Rouge et la Méditerranée en fournissent aux pêcheurs.

L'ARONDEL DE MER ou HIRONDELLE DE MER.

L'arondel de mer est un poisson remarquable qui se trouve dans les mers des climats chauds. Sa tête tire sur le violet, son tronc est rougeâtre, la première nageoire de son dos et celle de sa queue sont d'un bleu clair, la seconde de son dos est verdâtre, ses nageoires pectorales sont de couleur olive et marquées de taches rondes et bleues.

Il se nourrit de coquilles, de limaçons et d'écrevisses qu'il sait broyer avec ses dents en forme de perles. Les poissons de cette espèce vivent en société. Dans leur élément ils ont pour ennemis les dorades ; poursuivis par elles ils s'élèvent dans l'air un peu au-dessus de la surface de l'eau, et volent pour y rentrer jusqu'à la portée d'une arquebuse. Comme ils sont toujours en grand nombre lorsqu'ils volent, on les prend dans le lointain pour des oiseaux. De même que les hirondelles, ils ne quittent guère la surface de l'eau ; aussi les Français les nomment *hirondelles*, et les Italiens *rondines*. Leurs ailes, qui leur servent à échapper aux dorades, les livrent sans

défense aux oiseaux aquatiques qui les attendent, et auxquels les poissons volans ne peuvent se soustraire qu'en rentrant dans les ondes.

L'arondel a la chair dure et maigre. Elle n'est bonne qu'après quelques jours ; c'est pourquoi ce poisson, assez estimé à Rome, y est meilleur que sur les côtes où il est pris frais.

LE SILURE ET L'ARMÉ.

Le *silure* peut être regardé à certains égards comme la baleine d'eau douce ; il est avec l'esturgeon le plus gros poisson qu'on y rencontre ; il est celui de tous qui a la tête la plus grosse et la queue la plus large ; sa gueule est si grande qu'on pourrait y faire entrer à l'aise un enfant de six à sept ans ; la structure de son corps est telle, que les autres poissons s'en approchent sans le remarquer ; il est d'une couleur obscure qui fait qu'on le distingue peu de la bourbe dans laquelle il se couche ; il n'a point d'écailles brillantes, et ses yeux sont trop petits pour que l'éclat phosphorique qu'ils jettent soit capable de le trahir ; il est en outre pourvu de longs barbillons avec lesquels il joue adroitement pour attirer les poissons qui, les prenant pour des vers, vont pour s'emparer de leur proie : le silure les gobe aussitôt.

Cet animal vorace, mais très-nonchalant, épie sa proie dans des embuscades ; il choisit ordinairement pour retraite des bateaux enfoncés, et se tient sous des planches et sous des poteaux pourris. Sa paresse pourrait bien l'exposer à mourir de faim, s'il ne trouvait, dans son organisation, des moyens faciles de pourvoir à sa subsistance.

On trouve le silure dans le Volga et dans le Danube ; on en prend quelquefois qui pèsent plus de trois cents livres, et qui ont le ventre si gros que deux hommes ne pourraient l'embrasser ; ils sont si gras dans quelques contrées de ces fleuves, qu'on met sécher à l'air la peau grasse de cet animal pour s'en servir comme de lard.

L'*armé* est un silure sans barbillons ; deux cornes placées droites sur la tête ; un rayon long, gros et osseux à la nageoire dorsale, voilà les moyens d'attaque et de défense qu'il a reçus de la nature ; il parvient à une grandeur considérable : sa chair, quoique mangeable, n'est pas estimée. L'Asie est le pays de ce silure.

LE SAUMON.

Ce poisson naît dans l'eau douce, croît dans la mer; dans la suite il passe l'été dans les rivières et retourne l'hiver dans la mer; il est naturel à l'Océan septentrional. Comme il fait de très-longs voyages lorsqu'il parcourt les fleuves, on le trouve non-seulement dans les pays de l'Europe qui communiquent à l'Océan par le moyen des fleuves, mais aussi au Kamschatka, dans la mer Caspienne, dans le Groenland, dans la Nouvelle-Hollande et dans le nord de l'Amérique.

Lorsque le saumon entre dans les fleuves, il s'avance ordinairement en troupes et en deux rangées qui forment les deux côtés d'un triangle dans l'ordre suivant: le plus gros, qui est une femelle, ouvre la marche; ensuite, à la distance d'une brasse, il en vient deux autres, et la marche continue ainsi; de sorte que, s'ils sont réunis au nombre de trente-un, il y en a quinze de chaque côté; lorsque l'ordre est interrompu par une cascade, une digue, ou par quelque bruit, ils se remettent dès que l'obstacle est franchi, et présentent bientôt le même ordre. Mais s'ils se donnent contre un filet, ils font halte; quelques-uns cherchent à s'échapper par-dessous, ou vers le côté, et dès qu'un de la troupe a trouvé une issue, les autres le suivent et ils reprennent leur ordre.

Les troupes sont quelquefois si considérables, qu'en réunisant leurs forces, elles déchirent les filets qu'on leur oppose et s'échappent. Lorsque les saumons nagent, ils se tiennent au milieu des fleuves et près de la surface de l'eau. Ces poissons faisant beaucoup de bruit en avançant, on les entend de loin comme une espèce de tempête qui gronde: quand le temps est orageux ou trop chaud, ils se tiennent au fond de l'eau et on ne les aperçoit pas. Si quelques digues ou cascades s'opposent à leur passage, ils sautent par-dessus après s'être appuyés sur de grosses pierres; ils tiennent leur queue ferme dans leurs bouches, et forment ainsi un cercle; le saumon remet ensuite avec vitesse son corps dans sa longueur ordinaire, frappe avec force sur l'eau, et s'élève ainsi à cinq ou six pieds au-dessus de sa surface (près de la mer il a encore plus de

force, il s'élève à la hauteur de quatorze, même vingt pieds). Dès qu'il est parvenu au-dessus de la cascade, il bat de la queue pour témoigner sa joie, et continue sa route; il arrive quelquefois que vers les grandes cascades il retombe, mais, après s'être reposé, il tente un nouvel essai jusqu'à ce qu'il soit parvenu à son but, ou qu'il en ait senti l'impossibilité, alors il rebrousse chemin.

On prend le saumon avec de grands filets, des parcs, des caisses grillées, des hameçons; il fournit une abondante nourriture à plusieurs pays, surtout à l'Angleterre, où il est si nombreux, qu'on en prend quelquefois sept cents d'un seul coup. Sa chair est de bon goût : non-seulement on le mange frais, mais on le fume et on le sale; alors il se conserve long-temps.

LE BROCHET.

On trouve ce poisson dans presque toutes les contrées de l'Europe, excepté en Espagne et en Portugal. Il habite les fleuves, les rivières, les lacs et presque toutes les autres eaux dormantes. Le *brochet* nage avec rapidité, est très-vorace et n'épargne pas même son espèce : non-seulement il se saisit des petits poissons, mais il sait aussi s'emparer de ceux qui sont presqu'aussi gros que lui, en les prenant par la tête et en les tenant serrés entre ses dents, jusqu'à ce que la partie antérieure, amollie dans son large gosier, soit préparée à la digestion, et peu à peu il attire le reste du corps. On a vu de ces poissons d'égale force, vouloir se dévorer l'un l'autre, et venir expirer tous deux sur le rivage, l'un dans la gueule de l'autre. Quand le brochet attrape une perche il ne l'avale pas tout d'un coup, de peur de se blesser avec les pointes dont ce poisson est armé, mais il le fait d'abord périr en le tenant fortement entre ses dents. Le brochet ne se contente pas des poissons, il avale aussi les autres habitans des eaux, tels que les oiseaux, les rats, les serpens; on a trouvé dans sa gueule des parties de corps humain, et des jeunes chiens ou chats qu'on avait jetés dans l'eau.

Le brochet croît très-promptement; il parvient jusqu'à la longueur de six à huit pieds; il peut atteindre un âge très-avancé. On rapporte que l'empereur Barberousse en fit jeter un dans un étang en 1230, après lui avoir

fait mettre une anneau de cuivre doré qui pouvait s'élargir au moyen d'un ressort. Ce poisson fut pêché deux cent soixante-dix-sept ans après : il pesait, dit-on, trois cent cinquante, et il avait dix-neuf pieds de long.

La fécondité du brochet est merveilleuse, on a compté, dans une seule femelle, jusqu'à cent quarante-huit mille œufs.

La chair de ce poisson fournit une nourriture très-saine.

LE HARENG.

Ce poisson, d'un usage si général, et qu'on sert également sur la table somptueuse du riche et dans la cabane du pauvre, est devenu pour nous une branche très-importante de commerce, surtout depuis qu'on a su le préserver de la corruption par le moyen du sel de mer. Le secret d'encaquer et de saler les *harengs*, découvert sur la fin du 15e siècle, par Guillaume Beukel, est regardé comme un bienfait envers le genre humain. L'empereur Charles-Quint, voulant honorer la mémoire de l'auteur de cette invention, la célébra en mangeant un hareng sur le tombeau de Beukel, cent cinquante ans après sa mort.

Nous trouvons ce poisson dans l'Océan septentrional, dans la mer du Nord et dans la mer Baltique qui y communiquent, aussi-bien que dans l'Océan atlantique où il habite les fonds ; il en sort partie dans le printemps, partie en été, ou en automne, pour venir trouver les endroits rudes et escarpés des bords dans les embouchures des fleuves, afin d'y frayer et d'y chercher sa nourriture.

C'est une opinion généralement reçue, que pendant l'hiver les harengs se retirent dans la mer Glaciale, et que de là ils entreprennent de grands voyages dans les parties méridionales de l'Europe et en Amérique.

Les Français envoient tous les ans de Calais, Dieppe et d'autres villes, environ cent vaisseaux à la pêche des harengs. Ils vont aussi le pêcher soit dans la Manche, soit sur les côtes d'Angleterre, et même en automne sur les côtes de Normandie et de Picardie. Tous les ans ils en salent au moins soixante mille.

Plusieurs peuples retirent un grand avantage du commerce de harengs; entre autres les Hollandais, qui forment des flottes entières pour aller le chercher en pleine mer. On compte chez eux environ vingt mille hommes qui ne vivent que de cette pêche.

Les Suédois ne se bornent pas à l'exportation des harengs, l'huile qu'ils retirent de ce poisson forme une branche très-avantageuse de leur commerce.

Pour prendre les harengs on se sert de filets qui ont mille à douze cents pas de longueur.

HÉRISSON DE MER.

On a donné le nom générique de hérissons de mer à des poissons qui, ainsi que les hérissons de terre, ont le corps garni d'épines; ce genre renferme diverses espèces de figures différentes, celles du *guara*, de l'*orbe-hérisson* et du *flascopsaro*, offrent principalement au premier coup d'œil des caractères très-marqués.

Le guara, de forme rondelette, est couvert de taches d'un brun clair et foncé; il est armé de piquans longs et serrés dont il se sert avec adresse pour sa défense.

Quand on veut s'emparer de ce poisson, on lui jette une ligne appâtée avec un morceau de cancre de mer : il s'en approche d'abord; mais comme il a peur de la ligne, il tourne pendant quelques instans autour de l'hameçon, en faisant plusieurs caracoles, ensuite il hasarde de goûter le cancre de mer, puis il le lâche tout à coup, et se frotte contre en le frappant de sa queue, comme s'il n'avait aucune envie de s'en saisir : s'il voit alors que la perche de la ligne reste immobile, il se jette avec avidité sur l'appât et l'avale avec l'hameçon : il s'aperçoit aussitôt qu'il est pris; alors il entre dans une rage telle, qu'il dresse et hérisse toutes ses armes, s'enfle de vent comme un ballon, bouffe comme un poulet d'Inde qui fait la roue, et cherche à blesser tout ce qui l'environne. Quand il reconnaît que tous ses efforts sont inutiles, il emploie la ruse; il baisse ses piquans, souffle tout son vent dehors, et devient flasque comme un gant mouillé : voyant que tout son artifice ne lui sert à rien,

et que le pêcheur le tire à terre, il se livre à de nouvelles boutades, et se démène de toutes ses forces. Quand on l'a mis à terre, il hérisse tellement ses piquans, qu'il est impossible de le prendre par aucune partie du corps; de sorte qu'on est obligé de le tirer avec la ligne à une certaine distance du rivage, où il meurt peu de temps après.

On trouve ce poisson dans la mer Rouge, dans celle du Japon et en Amérique; sa chair n'est pas estimée.

L'orbe-hérisson, de forme ronde, a le dos rouge et le ventre d'un blanc gris sale; sur les côtés on remarque diverses taches brunes et rondes; les piquans qui le couvrent sont courts et éloignés les uns des autres; quand le poisson bouffe, le corps forme un globe; sur la surface on ne voit que les nageoires, les yeux et la bouche. Il naît et se reproduit dans la mer de la Jamaïque, au cap de Bonne-Espérance et dans les îles Moluques. On ne mange pas sa chair, parce qu'on la croit venimeuse.

Le flascopsaro se distingue des autres par son front plat et par la saillie du ventre qui avance loin de la tête; on pourrait dire que le poisson est tout ventre; tout le corps est garni de petites pointes placées tout près les unes des autres; sa couleur principale est le gris-blanc; le dos est brunâtre; des deux côtés on aperçoit diverses bandes de la même couleur.

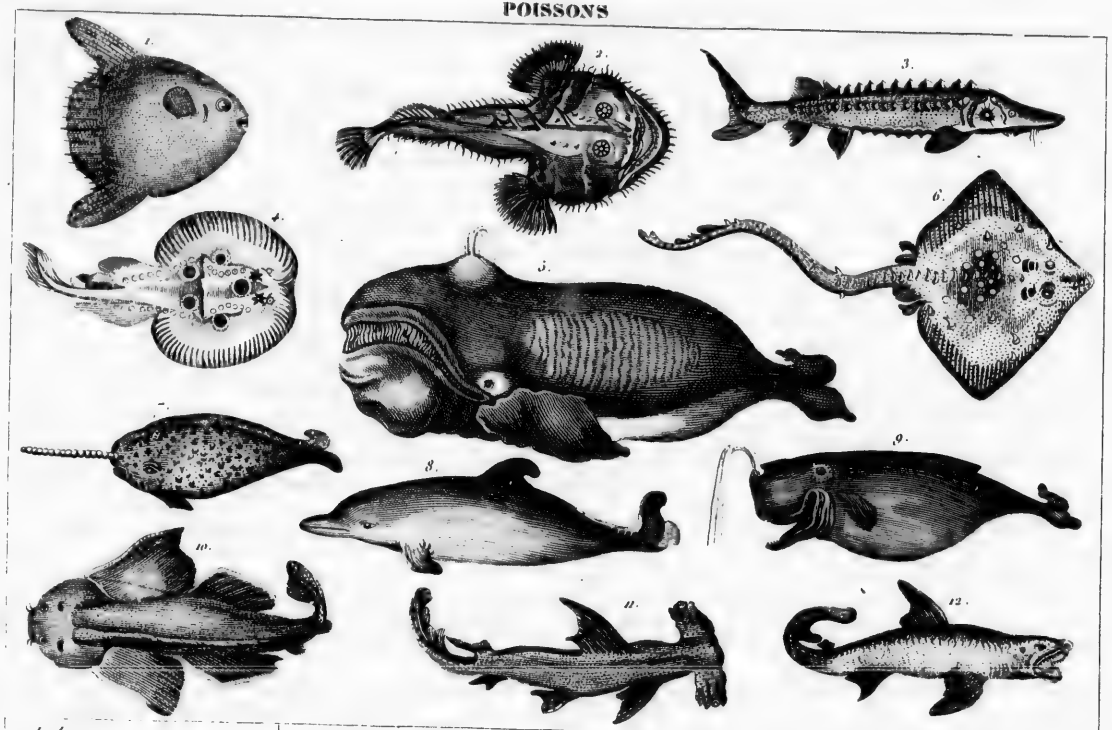
d
u
u

ns

ne
d
la
es

le
es
on

POISSONS



1. La Lune.
2. Le Diable de mer.
3. L. Esturgeon.
4. La Torpille.
5. La Baleine franche.
6. La Raie centrée
7. Le Narval.
8. Le Dauphin.
9. Le Cachalot.
10. L'Angelot de Mer.
11. Le Marteau.
12. La Lamie.

POISSONS.

VINGTIÈME TABLEAU.

LA LUNE.

La forme de ce poisson est ronde et plate, absolument comme la lune; sur son front large et ridé on voit deux grands yeux ronds et fort rouges; le plus brillant éclat de l'argent est répandu sur tout son corps, qui ne paraît être qu'une énorme tête vivante; ce poisson bizarre parvient à une grosseur monstrueuse, et pèse quelquefois jusqu'à cinq cents livres; on en trouve dans la Méditerranée qui ont huit à dix pieds de long; il est connu sur les côtes de la Dalmatie et vers le cap de Bonne-Espérance. Sa chair est blanche comme de la neige; elle se résout au feu comme une espèce de colle; elle est mêlée d'une graisse dont on retire une huile propre à brûler; le foie de ce poisson fournit un assez bon mets.

LE DIABLE DE MER.

La tête du *diable de mer* est monstrueuse, plate, circulaire; on y voit de petites bosses entre lesquelles sont placés deux gros yeux noirs; au-dessus des yeux sont deux cornes pointues, longues, quelquefois de

huit à neuf pouces, et qui se recourbent sur le dos de l'animal comme celles d'un bélier. Sa bouche, extrêmement fendue, reste continuellement ouverte, et laisse voir à la mâchoire inférieure deux rangées de dents longues, rondes, pointues, recourbées en dedans; celles de derrière sont mobiles; la mâchoire supérieure présente cinq rangées de dents; le palais, et la langue qui est courte et épaisse, en sont armés ainsi que l'arrière-bouche et le fond de la gorge: on remarque quelques piquans sur la surface supérieure du poisson, tant sur sa tête que sur son tronc; une figure hideuse, un regard de côté, une gueule toujours prête à saisir sa proie, rendent son aspect effroyable; enfin tout en lui semble réaliser l'idée fantastique que l'on s'est formée de l'ennemi du genre humain; et l'on pense que c'est pour cela qu'on a donné à cette espèce de monstre le nom de diable de mer.

Cependant ce poisson, qu'on pourrait croire très-redoutable pour les autres habitans de l'onde, ne fait pas beaucoup de tort à la pêche, parce qu'étant très-mauvais nageur, il ne peut saisir sa proie que par ruse; il se cache dans les plantes marines, derrière les monticules de sable, les pierres et les rochers; là il épie les poissons qui passent auprès de lui, les attire en faisant jouer ses cornes, et s'en empare.

Le diable de mer habite la mer du Nord, l'Océan septentrional et méridional, et la mer Méditerranée.

On a vu de ces poissons qui étaient de la grosseur d'un homme, et qui avaient trois aunes et demie de long.

L'ESTURGEON.

On met l'*esturgeon* au rang des plus gros poissons; il parvient jusqu'à la longueur de dix-huit pieds, et l'on en a pris qui pesaient deux cents et même cinq cents. Il est d'une force considérable dans l'eau; quand il a le ventre appuyé, il renverse d'un coup de queue l'homme le plus robuste, pour peu qu'il le touche; si les pêcheurs ne prenaient point leurs précautions, ils risqueraient quelquefois d'avoir les jambes cassées. Ce poisson, qui a la chair grasse et de bon goût, est partout d'un très-gros revenu, mais particulièrement vers le Pont-Euxin. En France,

la pêche de l'esturgeon commence en février, dans la rivière de la Garonne, du côté de Bordeaux, et dure jusqu'en juillet ou août, et même un peu plus tard, suivant la saison. On le mange frais, salé ou mariné. On trouve dans les femelles une immense quantité d'œufs. Ces œufs, auxquels on donne le nom de *caviar*, sont retirés du poisson aussitôt que la pêche est terminée; alors on les prépare, on les met en tonne, et on les exporte dans différens pays. Le *caviar* forme une branche considérable du commerce des Hollandais.

On trouve l'esturgeon dans les mers du Nord, dans toutes les contrées de l'Océan, dans la mer Méditerranée et dans la mer Caspienne, d'où il sort, pour passer dans les fleuves et dans les rivières; il habite aussi le Nil, le Baïkal et le Volga : on le pêche dans l'Oder et dans l'Elbe. De ces grands fleuves, il s'écarte quelquefois dans les rivières et passe dans les lacs. Quoique l'esturgeon soit proprement un habitant de la mer, cependant on le prend rarement en pleine mer; mais on le pêche ordinairement vers les côtes, lorsqu'il s'approche pour y chasser sa proie, ou dans les fleuves et dans les rivières où il va frayer au printemps. En automne, les esturgeons se rangent en lignes, les uns près des autres, dans les endroits les plus profonds des fleuves; ils poursuivent les harengs, les saumons et les colins, et ils en font leur nourriture.

L'esturgeon était en grande considération chez les Grecs, et chez les Romains, où il paraissait comme morceau de choix dans tous les grands repas. On le plaçait sur les tables somptueuses, avec beaucoup de pompe et de cérémonies; on l'ornait de fleurs et de guirlandes, et ceux qui le portaient étaient couronnés de pampre : une musique instrumentale les accompagnait.

L'ANGELOT DE MER.

L'*angelot* est du nombre des poissons voraces, il vit surtout de plies et de raies, et l'on en trouve souvent dans son estomac. Il est si hardi, qu'il attaque même les hommes : un pêcheur anglais, qui en avait pris un dans ses filets, et qui s'en était approché imprudemment, en fut fort maltraité.

La peau de ce poisson est très-rude : les Turcs en font le plus beau chagrin; les Romains s'en servaient pour polir le bois.

On le pêche dans la mer Méditerranée et dans la mer du Nord; on en prend qui pèsent cent livres, et même cent soixante.

La chair de l'angelot est mauvaise; il n'y a que les personnes pauvres qui l'achètent.

LE MARTEAU.

La dénomination de ce poisson provient de sa forme singulière, assez semblable à celle d'un marteau. Sa tête alongée des deux côtés, a un rebord mince et un peu échancré; elle est arrondie par en haut et par en bas. Aux deux extrémités, on voit les yeux, qui sont gros et saillans. Leur prunelle noire est entourée d'un iris doré; ils sont dirigés vers le bas, de sorte que le poisson a la faculté d'apercevoir, au-dessous de lui et de côté, les animaux qui conviennent à son appétit, et il s'en empare avec sa gueule redoutable, armée, à chaque mâchoire, de quatre rangées de dents larges, pointues par le haut, et dentelées sur les côtés.

Ce poisson habite dans la mer Méditerranée, surtout près de Smyrne, ainsi que dans les eaux de l'Amérique, et principalement dans les contrées des Antilles et de la Jamaïque; il parvient à une grosseur très-considérable, et pèse jusqu'à cinq cents livres : on en voit qui ont dix-sept pieds de long et huit de circonférence. Il est d'un naturel très-vorace, et n'épargne pas même les hommes. Les nègres, lorsqu'ils travaillent dans l'eau, se trouvent obligés de réunir leurs forces pour l'attaquer, et ils sont très-adroits à s'en rendre maîtres : les pêcheurs le prennent avec des crochets appâtés.

La chair du *marteau* fournit une mauvaise nourriture, cependant les matelots arabes en font assez de cas.

LA LAMIE.

Ce poisson, effroyable par sa grossour, parvient à la longueur de vingt-cinq à trente pieds; sa gueule redoutable peut avoir huit à dix pieds de large; elle est garnie, à chaque mâchoire, de six rangées de dents pointues et dentelées. Les rangées antérieures sont fermes, mais les postérieures sont mobiles, de sorte que le poisson peut les mouvoir selon la position de sa proie.

Ce dangereux poisson se trouve dans la mer Méditerranée et dans presque toutes les contrées de l'Océan. Il se tient ordinairement dans les fonds, et ne monte que pour satisfaire sa faim; il ne paraît sur le rivage que lorsqu'il poursuit sa proie ou qu'il fuit la poursuite du mular, poisson qui a jusqu'à cent pieds de long, et qu'il n'ose approcher, même quand il est mort.

La *lamie* avale toutes sortes d'animaux aquatiques vivans ou morts: elle n'épargne pas même sa propre espèce; mais elle cherche la morue, le veau marin et le thon; en poursuivant ce dernier, elle tombe quelquefois dans les filets, et l'on en a pris de cette manière en Sardaigne, qui pesaient quatre cents livres, et dans lesquelles on a trouvé huit à dix thons qui n'étaient pas encore digérés. La lamie attaque l'homme partout où elle peut l'attraper. Presque tous les voyages de mer offrent des récits tragiques où l'on voit que des hommes ont été victimes de sa voracité. On rapporte entre autres, qu'un de ces poissons emporta la jambe d'un matelot qui se baignait près de son vaisseau qui était à la rade. On assure qu'on a trouvé un homme tout armé dans l'estomac d'une lamie que l'on avait pêchée près de Marseille, et dans une autre, un veau marin de la grosseur d'un bœuf. Dans les climats brûlans, ce poisson est la terreur des gens de mer, qui souvent deviennent sa proie.

LES RAIES.

Les *raies* sont des poissons plats et de forme romboïdale; leur surface et surtout leur queue, qui est longue et mobile, sont garnies de pointes qui peuvent les défendre contre leurs ennemis. On trouve ces poissons dans toutes les mers de l'Europe, mais rarement dans la Baltique; ils habitent les fonds, et en hiver ils se cachent dans la bourbe et dans le sable; ils vivent d'écrevisses, de homards, de coquillages et d'autres animaux qu'ils peuvent attraper; ils sont même dangereux pour l'homme. Les historiens disent qu'ils font mourir les plongeurs, en les pressant avec le corps et en les entortillant autour d'eux.

On compte plusieurs espèces de raies : celle qu'on estime le plus, pour la qualité de sa chair, est la *raie cendrée*. Ce poisson vit dans la mer du Nord; il a ordinairement une palme d'épaisseur, et deux pieds à deux pieds et demi de large, quelquefois cinq, et un pied d'épaisseur; ils sont susceptibles de prendre beaucoup d'accroissement, et l'on en rencontre qui pèsent cent cinquante et jusqu'à deux cents livres : on a vu un seul de ces poissons fournir au repas de cent vingt hommes.

La *torpille*, autre espèce de raie, se distingue des poissons de ce genre, en ce que sa peau n'a pas de piquans, et qu'elle possède, comme l'anguille tremblante, la propriété électrique : retirée dans les fonds vaseux et sablonneux, elle attend sa proie au passage, et l'étourdit soudain d'une décharge foudroyante; l'animal frappé se renverse sur le dos, tournoie, tombe et périt. Comme l'anguille tremblante, la torpille produit sur les hommes une commotion qui ressemble à celle de la bouteille de Leyde, et fait éprouver la même douleur que celle qu'on ressent en se frappant le coude contre un corps dur.

Ce poisson parvient à une grosseur assez considérable, et pèse jusqu'à dix-huit à vingt livres. Sa chair, quoique mangeable, n'est pas estimée. Il habite presque toutes les mers : on le trouve en Angleterre, sur les côtes du Poitou, de Gascogne, à Marseille, à Livourne, en Sardaigne, en Afrique, etc.

CÉTACÉES. — LE NARVAL ou LA LICORNE DE MER.

Une dent en forme de corne, tournée en spirale et longue d'environ six à sept pieds au moins, est insérée dans la mâchoire inférieure du *narval*, dont la bouche est dépourvue de toute autre dent. La longueur ordinaire de ce poisson est de vingt à vingt-deux pieds sur douze de circonférence. Cependant on en a trouvé qui avaient quarante et même soixante pieds de long.

Les narvals sont d'excellens nageurs; leur queue leur sert de rame, et les fait avancer avec une vitesse étonnante; leurs nageoires font la fonction de gouvernail, et les aident à se retourner et à diriger leur course. On aurait de la peine à en attraper s'ils ne marchaient pas en grandes troupes. Aussitôt qu'on les attaque, ils se serrent de si près en mettant les dents sur le dos les uns des autres, qu'ils s'embarrassent, et par-là ils s'ôtent eux-mêmes les moyens de plonger et de fuir, en sorte qu'on manque rarement d'en prendre quelques-uns.

La dent ou défense du narval participe de la nature de l'ivoire; il est néanmoins facile de l'en distinguer, parce que ses fibres sont plus déliées, et que, plus compacte, plus pesante, elle n'est pas si sujette à jaunir. On l'emploie aux mêmes usages que l'ivoire; les Groenlandais en font des flèches, d'autres instrumens de chasse, et des peaux pour construire leurs cabanes.

Les rois de Danemarck ont un trône magnifique composé de défenses de narval. On le conserve au château de Rozemberg.

Les Narvals habitent l'Océan septentrional de l'Europe et de l'Amérique, principalement le détroit de Davis et les mers qui baignent l'Islande.

On tire de ce poisson une huile supérieure en qualité à celle de la baleine. Les Groenlandais sont très-friands de sa chair, qu'ils mangent cuite, séchée à la fumée et presque corrompue.

LA BALEINE.

Parmi les poissons qui habitent la mer, la *baleine* est un des plus curieux et des plus utiles. Dans ce genre il y a des individus d'une taille colossale; il s'en rencontre, assure-t-on, dans les mers des Indes et de la Chine, qui ont cent cinquante et même deux cents pieds de longueur, et qui sont de grosseur proportionnée ; mais les plus grandes baleines de nos mers n'ont que vingt-cinq ou quarante, et rarement cinquante ou soixante pieds de long. Elles se pêchent en Islande, en Schetland : il en est de plusieurs espèces dans le Groenland, en Norwége, et généralement dans les grandes baies glacées de notre nord.

Les baleines, toujours très-surchargées de graisse, peu agiles, point farouches, vont souvent par troupes. La nature les a pourvues de nageoires d'une structure et d'une force relatives à leur masse; elles sont composées d'os articulés, figurés comme ceux de la main et des doigts de l'homme, et qui sont mis en mouvement par des muscles vigoureux ; une queue épaisse et large sert à ces poissons comme d'une espèce de rame; ils peuvent en donner des coups capables d'estropier ceux qui les approchent. Comme plusieurs cétacées, ils ont entre le museau et les yeux un ou deux trous qu'on nomme *évents*, par lesquels ils jettent beaucoup d'eau. Les vraies et *franches baleines*, j'ai dit qu'on en distinguait plusieurs espèces, n'ont point de dents, mais elles ont à la partie supérieure de la gueule des productions longues quelquefois de huit à douze pieds, larges à leur base de dix à douze pouces, épaisses en cet endroit de dix à douze lignes. Ces productions, que l'on nomme barbes ou fanons, ont été comparées, à raison de leur forme, à des lames de faux.

La pêche de la baleine est très-difficile et très-périlleuse. Les Hollandais, qui y sont très-habiles, y emploient trois ou quatre cents navires, et deux ou trois mille matelots : elle est un des objets les plus importans de leur commerce.

L'huile que l'on extrait des graisses, et les *barbes* ou *fanons* de la baleine, sont le produit le plus considérable que les pêcheurs retirent de leurs travaux ; chaque baleine, suivant qu'elle est plus ou moins grande, peut fournir

depuis soixante jusqu'à cent barriques d'huile; la langue seule peut en donner quatre à six barriques. Les barbes ou fanons sont d'un usage qui s'étend à une infinité de choses utiles : on s'en sert pour faire des busques de femmes, pour monter des parapluies, des parasols, et pour mille sortes d'ouvrages. On obtient aussi quelques avantages de leurs os, qui sont très-gros : les sauvages les emploient au lieu de bois pour faire la carcasse de leurs canots.

La chair de la baleine est sèche, coriace, et souvent de mauvaise odeur; cependant il est quelques pays où l'on en mange.

LE CACHALOT.

Les *cachalots*, qui ressemblent aux baleines à plusieurs égards, en diffèrent assez pour former un genre à part. Le caractère le plus frappant qui existe entre ces poissons, c'est que la baleine a des fanons dans la gueule et point de dents, au lieu que les cachalots en ont la mâchoire bien garnie.

Ces animaux vont ordinairement par troupes dans les mers du Nord; ils sont vifs et même fuyards; à l'aspect d'un vaisseau, ils rejettent l'eau par les évents avec tant de force, que ce bruit, pénétrant comme celui des cloches, fait frémir la charpente des bâtimens.

Le cachalot fournit fort peu d'huile; le profit le plus avantageux qu'il donne aux pêcheurs est le *blanc de baleine;* on retire cette substance du cerveau, du cervelet et de la moelle alongée du cachalot; c'est un excellent remède contre les maladies de poitrine. On fait, avec le blanc de baleine, des bougies supérieures aux plus belles bougies de cire. Elles sont transparentes; et lorsqu'elles ne sont pas falsifiées, elles ont l'avantage de ne pas tacher. On emploie le blanc de baleine dans les pommades cosmétiques pour adoucir la peau et pour embellir le teint.

Il y a des cachalots de différentes grosseurs, les plus grands ont cent pieds de longueur.

LE DAUPHIN.

Le plus léger des animaux, quels qu'ils soient, c'est le *dauphin;* il va plus vite qu'un oiseau et même qu'un trait d'arbalète : aussi a-t-il été appelé par les matelots la *flèche de mer.* Lorsque, pressé par la faim, il poursuit quelque poisson jusqu'à fond et qu'il y a assez demeuré, il s'élance tout à coup au-dessus de l'eau avec tant de vitesse et de roideur, que souvent il passe les voiles des navires. On voit quelquefois les dauphins s'agiter à la surface des eaux, et pour ainsi dire se jouer sur la mer; mais quand ils se livrent à ce badinage, on peut augurer qu'une tempête va bientôt éclater.

On prétend que ces animaux aiment beaucoup la musique, et prennent un grand plaisir à entendre un accord de voix; ils ne s'éloignent point de l'homme; et pour jouir de sa présence ils viennent au devant des vaisseaux, en faisant des sauts et des gambades multipliés : quelquefois, comme s'ils voulaient lutter de vitesse avec les mariniers, ils prennent la route des navires, et tel bon vent qu'ils aient, ils les passent toujours. Les dauphins ont beaucoup d'affection pour les enfans : du temps de l'empereur Auguste, un de ces animaux, qui était entré au golfe de Lucrin près de Baïa, conçut un très-vif attachement pour un jeune garçon qui, en se rendant tous les matins de Baïa à une école de Pouzzole, avait l'habitude de partager son déjeûner avec le dauphin, qu'il appelait Simon : dès que l'animal entendait ce nom, quelque part qu'il fût, il volait vers l'enfant, lui présentait le dos afin qu'il montât dessus, et le transportait à Pouzzole, où il allait le rechercher le soir pour le reconduire à Baïa. Il remplit exactement cette tâche pendant plusieurs années : l'enfant mourut, et le dauphin, qui venait tous les jours à bord pour l'attendre, ne le voyant plus, mourut bientôt de regret à l'endroit même où son jeune ami venait ordinairement réclamer son assistance.

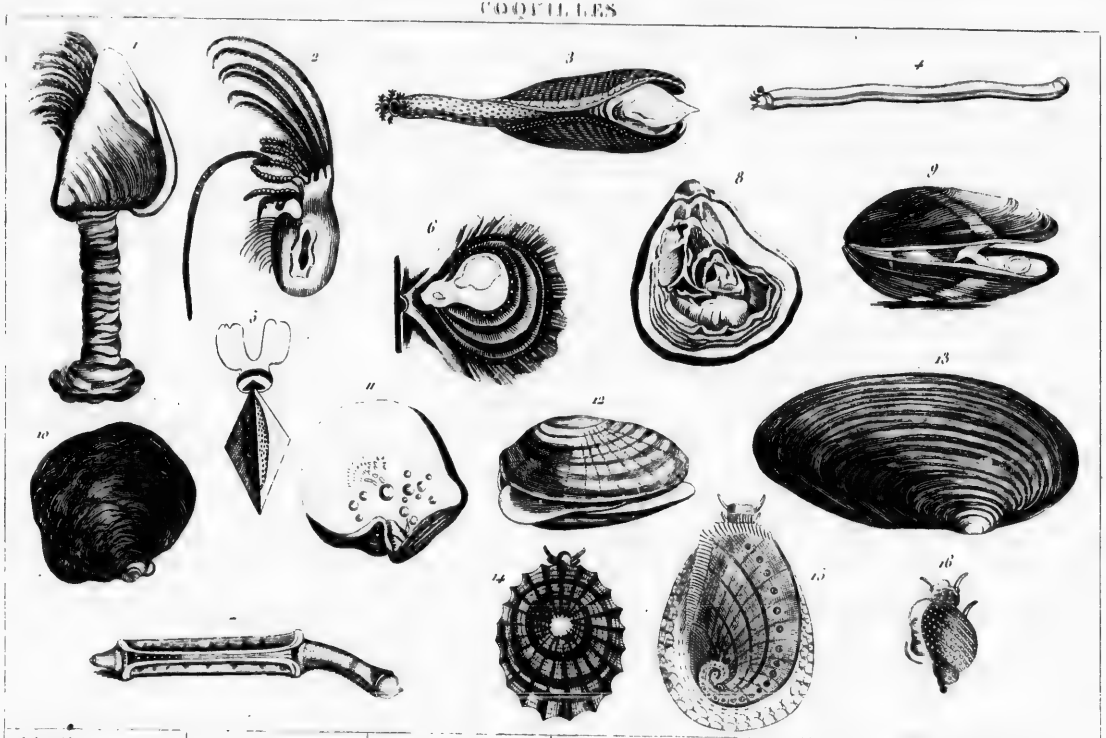
Il existe entre les dauphins une sorte de société et d'amitié commune. On rapporte qu'un souverain de Carie en ayant fait attacher un pendant une heure, une grande quantité de dauphins se rendirent au lieu où il restait captif, en

qu'un
ursuit
de vi-
urface
gurer

accord
eaux,
avec
uphins
tré au
es ma-
ppelait
le dos
Baïa.
s jours
venait

rie en
tif, en

COQUILLES



1 L'Anatife.	4 Le Taret naval.	7 le solen manche de Couteau.	9 La Moule commune.	12 Mulette des Peintres.	15 L'Haliotide Ormier.
2 Balanite	5 L'Ilyale.	8 L'Huitre.	10 11 Moule à Perles.	13 L'Anodonte anatine.	16 Sabo [illegible]
3 La Pholade.	6 Le Peigne St. Jacques.			14 Patelle.	

faisant entendre des plaintes et donnant divers signes du chagrin qu'ils éprouvaient de voir que leur compagnon était prisonnier : ce deuil dura jusqu'au moment où le roi, touché de leur douleur, ordonna qu'on rendît la liberté au dauphin.

Quand les petits se mettent en course, toujours quelques grands dauphins les accompagnent pour leur servir de gardiens, et même on en a vu portant le corps d'un autre en lieu sûr, pour le préserver d'être mangé par des monstres marins.

Les dauphins sont mis au nombre des baleines ; comme elles, ces animaux montrent beaucoup de tendresse pour leurs petits; leur chair n'est pas de bon goût, mais leur graisse fournit une huile bonne à brûler.

COQUILLAGES.

VINGT ET UNIÈME TABLEAU.

COQUILLES MULTIVALVES. — L'ANATIFE.

Les *anatifes*, appelées vulgairement *conques anatifères*, ou *pousse-pieds*, sont des coquilles composées de plusieurs valves inégales, réunies par une pellicule mince qui tapisse la surface intérieure. L'animal qui les habite a ving-cinq *tentacules*, ou bras, garnis de cils et qui se contractent en se roulant en spirale; la faculté que cet animal possède de les alonger et de les retirer lui permet d'aller chercher sa nourriture à une certaine distance.

Les anatifes vivent solitaires, elles aiment de préférence les endroits battus par les vagues ; on les mange dans quelques pays, mais ces coquillages sont trop petits pour être recherchés : on les trouve dans toutes les mers de l'Europe.

LE BALANITE.

Les *balanites*, appelés aussi *glands de mer*, sont des coquilles généralement coniques, toujours attachées par la base aux rochers, aux bois, aux gros poissons ; elles sont formées par la réunion de six valves triangulaires.

Le balanite a vingt-quatre tentacules disposés en demi-cercle ; il y en a douze semblables inégaux par paires, placés en-dessus à la partie supérieure du demi-cercle, et douze petits dissemblables par paires, inégaux et placés de chaque côté, aux extrémités du demi-cercle, tous portés sur des tubercules charnus qui font partie du corps de l'animal, tous articulés et hérissés de cils. De la base des grands tentacules sort une trompe cylindrique qui est susceptible de se contracter et de s'alonger à la volonté de l'animal.

Lorsque les balanites sont dans l'eau, ils font continuellement mouvoir tous leurs tentacules et leur trompe ; le mouvement des grands est en spirale et sert à arrêter, par le moyen des poils, les petits animaux marins qui se trouvent dans leur direction ; les petits paraissent, par leur grosseur et par leur force, servir de complément aux premiers, et empêcher la proie qui serait trop vigoureuse de s'échapper. De son côté, la trompe va toujours sondant l'eau dans toutes les directions.

Les balanites se trouvent dans plusieurs mers de l'Europe et de l'Amérique.

PHOLADE.

Les *pholades*, nommées aussi dactiles et dails, sont fort célèbres par la faculté qu'elles ont de percer les pierres les plus dures et de s'y loger à l'abri de leurs ennemis ; elles percent aussi les madrépores, les argiles endur-

cies et le bois; mais c'est principalement dans la craie qu'elles se plaisent et qu'elles se multiplient à un point prodigieux.

Les petites pholades, placées sur un rocher par le hasard, au sortir du ventre de leur mère, y creusent un trou qui communique toujours avec l'eau, et qu'elles agrandissent journellement pendant toute leur vie, mais dont elles ne sortent plus que par l'effet d'une puissance extérieure.

On voit sur les côtes de France, aux basses marées, des bandes nombreuses de femmes et d'enfans, armés chacun d'un pic, briser les rochers et en tirer les pholades, soit pour les manger, soit pour les employer comme appât à la pêche des poissons qui mordent à la ligne.

On confit les pholades dans le vinaigre pour les envoyer au loin.

La coquille des pholades est composée de plusieurs pièces qui varient pour le nombre; leur surface est généralement rayée en long et en large, et chargée d'aspérités semblables à celles d'une lime.

LE TARET.

Le *taret* est le seul coquillage dont la présence soit à craindre pour l'homme. C'est lui qui, sous le nom générique de ver, détruit les digues qui garantissent la Hollande; attaque et met hors de service les vaisseaux le plus solidement construits.

Pour produire ces effets, le taret n'a besoin que de temps. Il est pourvu par la nature d'instrumens propres à percer les bois les plus durs; et ce n'est que par une surveillance des plus actives et par l'emploi de moyens d'industrie très-variés que l'homme même peut arrêter ou diminuer les ravages de cet animal.

Sa coquille est composée de cinq pièces fort inégales; la plus grande est un tuyau cylindrique, presque jamais droit, et qui cache toutes les autres.

COQUILLES BIVALVES. — HYALE.

Ce genre offre une coquille de la grandeur d'une noix, de couleur jaune et demi-transparente ; l'animal qui l'habite est pourvu de deux ailes mobiles ; entre ces deux ailes est une carène comprimée, à la base de laquelle se trouve un étendard élevé, comprimé, transverse, mobile, demi-orbiculaire, fixé aux deux ailes des deux côtés. Ce singulier animal emploie ses ailes et son étendard pour voguer sur la surface de la mer dans les temps calmes ; il le fait avec une grande vitesse : on le voit dans la Méditerranée.

LES PEIGNES.

Les *peignes*, qui offrent des couleurs très-variées et très-éclatantes, sont connus vulgairement dans les pays catholiques, sous le nom de *coquilles Saint-Jacques*, parce qu'à l'époque où la superstition poussait tous les ans une grande population à Saint-Jacques de Compostelle en Espagne, les pélerins avaient soin d'orner leur camail de ces coquilles, ramassées sur les côtes voisines, où elles sont très-communes.

Le peigne est un des meilleurs coquillages des côtes maritimes de l'Europe ; on le mange cru et cuit.

SOLEN.

Les *solens*, connus en France sous le nom de *manches de couteau*, nom qui a rapport à leur forme, sont en général des coquilles très-alongées, très-minces, peu convexes, toujours bâillantes à leurs extrémités.

Le solen vit constamment enterré dans le sable, et il ne sort jamais que forcément du trou où il a été placé par le hasard, à sa naissance.

Les solens sont phosphoriques dans l'obscurité. On les mange sur les côtes de France, et on les y emploie pour servir d'amorce dans la pêche à la ligne des gros poissons.

HUITRE.

Les *huîtres* sont d'un si grand usage, comme aliment, qu'il n'est presque personne qui ne les connaisse au moins de nom; elles étaient regardées chez les anciens comme un des mets les plus exquis, et l'on en servait toujours sur la table des pontifes romains; elles sont encore aujourd'hui très-estimées, surtout des peuples voisins de la mer. Dans quelques pays de l'Europe, on se livre à des soins particuliers pour les rendre meilleures, ou plus abondantes, ou plus grosses, et même il existe des lois propres à en empêcher la destruction. Les huîtres d'Angleterre passent pour être les plus exquises de celles de l'Europe. Les plus estimées de France se trouvent sur les côtes de la Bretagne, et les plus grosses sur celles de la Normandie, d'où elles sont rapportées à grands frais à Paris, pendant l'automne et pendant l'hiver.

On distingue sous le nom d'huîtres vertes, celles qui, après avoir été pêchées à la mer, sont jetées dans des étangs ou des fossés baignés par la mer dans les hautes marées, et dont la tranquillité de l'eau favorise l'accroissement des plantes marines vertes. Ces huîtres, après un temps plus ou moins long, prennent la couleur de ces plantes, et en deviennent beaucoup plus estimées des amateurs.

L'huître occupe dans l'échelle de la nature un des degrés les plus éloignés de la perfection; sans armes, sans défense, sans industrie, elle est réduite à végéter dans une prison perpétuelle, qu'elle entr'ouvre tous les jours, et régulièrement, pour jouir d'un élément nécessaire à sa conservation.

Les huîtres s'attachent aux rochers, aux racines des arbres; souvent elles se collent les unes contre les autres au moyen d'une espèce de glue qui sort de l'animal; elles forment alors des bancs qui s'épaississent continuellement, et qui ont quelquefois plusieurs lieues de longueur, sur plus ou moins de largeur.

Les huîtres ont un grand nombre d'ennemis, les uns étrangers à la mer, les autres vivans comme elles dans son sein. On rapporte que les crabes, pour manger les huîtres avec sécurité, jettent entre leurs valves, lors-

qu'elles sont entrouvertes, une petite pierre qui les empêche de se refermer. Parmi les mollusques, il en est de plusieurs petites espèces qui s'introduisent furtivement et se laissent enfermer dans la cavité des valves; d'autres la percent lentement, et finissent par tuer l'animal et vivre à ses dépens. On a observé que pour se défendre des premiers, l'huître avait la faculté de lancer très-fortement l'eau qu'elle recevait, et qu'elle peut retarder, même empêcher l'action des seconds, en augmentant à volonté l'épaisseur de sa coquille à l'endroit du danger.

On fait avec les écailles de l'huître de la chaux pour ciment. On s'en sert aussi pour engraisser la terre. La médecine en fait usage.

MOULE ET MULETTE.

Les *moules* sont doublement célèbres; les petites espèces servent d'alimens à presque tous les peuples voisins des côtes de la mer, et c'est dans une des grandes, appelée la *moule à perles*, qu'on trouve cette excroissance nacrée que le luxe recherche sous le nom de *perles*.

Les moules sont rarement colorées de nuances brillantes à l'extérieur, mais très-souvent nacrées à l'intérieur. Comme elles font l'objet d'une grande consommation en Europe, on a cherché à les améliorer, en les déposant, au sortir de la mer, dans des étangs ou fossés où l'eau de la mer reste stagnante, ou dans lesquels on peut introduire plus ou moins d'eau douce.

Les moules se trouvent en grande abondance dans toutes les mers où il y a des rochers; la plupart des côtes de la France en fournissent une quantité considérable; on les pêche pendant une grande partie de l'année, aux basses marées, avec un crochet de fer qui rompt leur byssus.

La moule à perle se rencontre dans la mer des Indes et dans celle de l'Amérique; cette espèce produit la très-grande majorité des perles qu'on voit dans le commerce; pour avoir les coquilles qui les fournissent, et qui,

ainsi que toutes les autres moules, sont attachées aux rochers au fond de la mer. Des plongeurs, stylés à cet effet, y descendent dans une corbeille lestée d'une pierre. Alors, avec un instrument de fer dont ils sont munis, ils détachent les moules, et, dès qu'ils ont rempli la corbeille, ils donnent le signal à leurs compagnons, ils agitent la corde qui les tient suspendus et qui sert à les retirer aussitôt. Ces plongeurs descendent à plus de soixante pieds de profondeur, et sont exposés à de grands périls; ils ne peuvent, en général, travailler sous l'eau sans reprendre l'air, que l'espace d'un quart d'heure ou d'une demi-heure tout au plus. Lorsque les coquilles sont tirées de la mer, on les étend au soleil où elles ne tardent pas à s'ouvrir, et l'on se met à la recherche des perles ; il est beaucoup de coquilles qui n'en contiennent point ou qui n'en renferment que d'informes et sans aucune valeur.

La perle est produite par l'abondance de la liqueur nacrée, qui, en se transudant de l'animal au lieu de s'aplatir et de former des couches dans le fond de la coquille, a stillé par gouttes ou par petits pelotons qui se sont conglomérés. Cette liqueur est repliée tantôt irrégulièrement, tantôt d'une manière chiffonnée, ce qui a formé des perles plus ou moins régulières. La plupart sont plus ou moins adhérentes à l'intérieur de la coquille. Celles libres et rondes sont les seules estimées; et quant à ces deux qualités elles joignent la grosseur et la blancheur, elles valent des sommes considérables; mais ces dernières sont rares.

Souvent on trouve dans une coquille un grand nombre de très-petites perles qu'on désigne sous le nom de *semences de perles;* elles se vendent au poids et à fort bas prix; la coquille même, qui a plus d'épaisseur que la plupart des autres coquilles, et qui est presque plate, fournit au commerce une substance qu'on appelle *nacre*, et que les tabletiers et joalliers transforment en des meubles d'agrément on en divers bijoux.

Les *mulettes* sont généralement appelées *moules d'eau douce*, à raison de leur ressemblance avec la moule et de leur habitation dans les rivières et dans les étangs.

Comme les perles ne sont qu'une extravasation de la matière qui sert à former l'intérieur de la coquille, toute coquille qui est nacrée peut en donner, qu'elle soit marine ou fluviatile; la mulette margaritifère est dans ce cas,

mais au lieu de perles rondes et détachées du test, on n'y trouve que des tubercules nacrés, adhérens et d'une très-petite valeur. Cette mulette se trouve dans les lacs et dans les étangs de l'Europe.

Une autre espèce, appelée *mulette des peintres*, leur sert en effet pour mettre leurs couleurs préparées; elle ne doit cet avantage qu'à son bas prix et à sa propreté. Elle se trouve dans les eaux douces de l'Europe; elle est très-commune dans la Seine.

ANODONTE.

Presque tous les habitans des campagnes du nord de l'Europe connaissent la plus grande coquille de ce genre, dont on emploie généralement les valves à écrêmer le lait; elle y est très-propre par sa forme et par son épaisseur. On l'appelle *anodonte anatine*.

Les anodontes habitent les eaux douces; elles s'enfoncent dans la boue pendant l'hiver, ou lorsque l'eau quitte le lieu où elles se trouvent. On les mange dans quelques endroits; mais l'usage le plus général est de se servir de la coquille pour écrêmer le lait.

Les anodontes ont la coquille nacrée intérieurement, et sont d'un brun verdâtre à l'extérieur; elles paraissent demi-transparentes lorsqu'on les regarde à travers le jour.

L'anodonte anatine n'est pas rare aux environs de Paris, dans les eaux douces stagnantes.

COQUILLES UNIVALVES. — PATELLE.

La *patelle*, appelée aussi lepas, ressemble pour sa forme à un petit plat; ce genre est fort nombreux en espèces, dont les couleurs varient à l'infini. Quelques-unes de ces coquilles sont nacrées en dedans; d'autres ne le sont pas; mais en général leur intérieur est aussi poli que leur extérieur est rocailleux.

L'animal des patelles rampe sur les rochers; son organisation lui permet de s'y fixer fortement, et c'est avec beaucoup de peine que les pêcheurs peuvent l'en détacher, en insinuant la lame d'un couteau entre la pierre et la coquille.

On trouve des patelles dans toutes les mers où il y a des roches nues. On mange ce coquillage, mais il est peu estimé des gourmets.

HALIOTIDE.

L'*haliotide*, connue vulgairement sous le nom d'oreille-de-mer, donne souvent de petites perles d'une très-belle eau. La surface extérieure de ces coquilles est très-variée; elle est coupée par un nombre infini de sillons creusés légèrement, et qui vont, en prenant la courbure d'un demi-cercle, se répandre sur toutes les parties du bord droit de la coquille, où ils se perdent. La couleur verte, marbrée de rouge, de blanc, de jaune ou de brun, y domine; en dedans elles sont nacrées, souvent nuancées de couleurs brillantes, qui changent alternativement du blanc au vert, du vert au violet mêlé de pourpre, suivant les différens aspects sous lesquels on la regarde.

L'animal qui habite l'haliotide a une grosse tête, accompagnée de chaque côté de deux cornes inégales.

Les haliotides, très communes dans certaines mers, couvrent quelquefois entièrement les rochers où elles sont attachées comme les patelles. Elles sont rares sur les côtes de France. Partout on les mange; mais ainsi que les patelles, on ne les regarde nulle part comme un mets délicat. On en trouve souvent de fossiles en France et en Italie.

L'haliotide ormier, presque ovale, le dessus avec des rangées transversales de tubercules rugueux, se trouve sur les côtes de l'Europe, de l'Afrique et de l'Inde. C'est l'oreille-de-mer proprement dite.

LES SABOTS.

Les coquilles de ce genre sont en général épaisses et dures; les animaux qui les habitent ont la tête armée de deux cornes grosses et courtes, et à la base desquelles sont placés les yeux. Les sabots sont fort communs sur les côtes de France, où ils prennent le nom de *vignots*, et se mangent sans être estimés.

COQUILLAGES.

VINGT-DEUXIÈME TABLEAU.

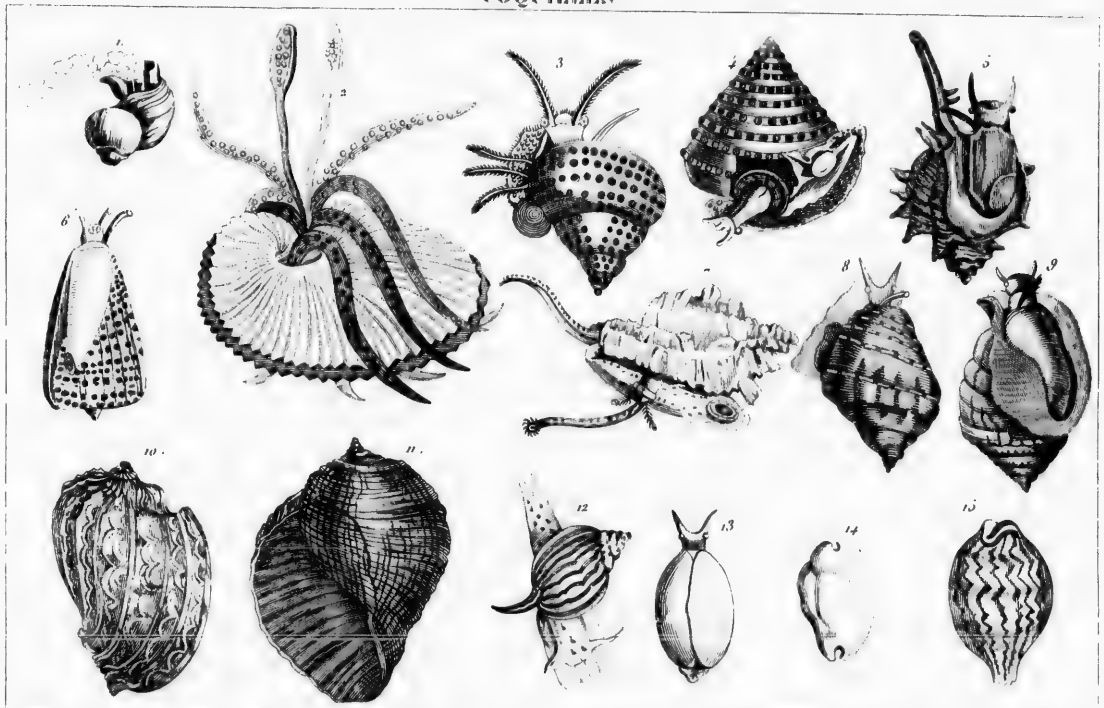
COQUILLES UNIVALVES. — JANTHINE.

Lorsque la mer est calme, on voit souvent les *janthines* nager en très-grandes bandes; elles sont éminemment phosphoriques pendant la nuit, et leur marche sur les eaux est quelquefois un spectacle très-brillant.

La coquille est mince, transparente, presque ronde, et garnie transversalement de petites lignes enfoncées de couleur bleue. L'animal qui l'habite est muni d'une masse membraneuse qu'il enfle à son gré en un amas de vésicules bulbeuses, qu'il enfle pareillement, et qui l'aident à nager. Il possède en outre intérieurement un petit réservoir, contenant une liqueur bleue, qu'il peut évacuer à sa volonté en assez grande quantité, à une distance de plus d'un décimètre. Dès que la mer commence à s'agiter, l'animal absorbe l'air de ses vésicules, contracte tout son corps, et se laisse couler à fond. S'il veut échapper à la poursuite de quelque ennemi, il exécute la même manœuvre, et lâche en même temps sa liqueur, qui obscurcit les environs, et lui fournit le moyen de cacher sa marche.

La couleur que donne cet animal est très-voisine de la pourpre, et pourrait être employée à la teinture. On a l'expérience qu'un linge, sans préparation, taché de cette liqueur, a conservé une partie de la vivacité de sa nuance.

COQUILLES



1. La Janthine fragile.
2. L'Argonaute Papyracé.
3. La Toupie Oscilin.
4. La Toupie Sorcière.
5. Le Rocher brandaire.
6. Le Cone mosaïque.
7. Le Rocher Chicoré
8. La Pourpre Sakem.
9. Le Casque Tuberculeux.
10. Le Buccin harpe.
11. Le Buccin pomme.
12. Le Buccin bombé.
13. La Porcelaine majet.
14. La Porcelaine monnaye.
15. La Porcelaine Zig-zag.

L'ARGONAUTE PAPYRACÉ.

Souvent on rencontre en pleine mer l'*argonaute papyracé*, coquille élégante et légère, qui, dans les temps calmes, vogue sur la surface des ondes. L'animal qui l'habite a huit bras égaux, et la manière dont il tire partie de son organisation est extrêmement curieuse : avec deux de ses bras il relève le manteau dans lequel son abdomen est renfermé, en forme une espèce de voile qu'il dirige contre le vent, tandis qu'avec les six autres bras il rame dans le même sens. Aussitôt que l'approche d'un orage se fait sentir, il contracte ses bras, introduit l'eau dans sa coquille, et se laisse couler à fond. Lorsqu'il veut remonter, il renverse sa barque sens dessus dessous, et dès qu'il est parvenu à la surface des ondes, il retourne adroitement son petit navire, dont il vide l'eau, et il se met à voguer. Ce navigateur perpétuel est à la fois le pilote et le vaisseau.

LA TOUPIE.

Ce genre présente une singularité digne de remarque : c'est la faculté que possèdent quelques espèces d'attacher à leurs coquilles des corps étrangers, tels que des cailloux, des fragmens d'autres coquilles de madrépores, etc., suivant le lieu qu'elles habitent.

Le nom qu'on a donné aux *toupies* vient de leur forme; c'est-à-dire, qu'elles sont coniques et reposent sur une base fort large.

Le test des toupies est, en général, paré de couleurs brillantes de toutes les nuances ; la plupart sont nacrées en dedans. La *toupie osilin*, qui sert de type à son genre, a la tête armée de deux cornes, couvertes de petits filets qui les font paraître comme velues.

On mange quelques espèces de toupies; on en trouve plusieurs sur les côtes de France, où la plus en usage est la *toupie sorcière*.

ROCHER.

C'est dans le genre du *rocher* que sont renfermées ces coquilles autrefois si précieuses, encore aujourd'hui si fameuses, dont les anciens tiraient une liqueur qui servait à teindre leur robe de pourpre. Les Tyriens, surtout, excellaient dans cet art; cette liqueur, couleur de pourpre, servait aussi d'encre aux empereurs romains pour signer leurs édits, et nul autre ne pouvait en user sans commettre un crime de lèse-majesté. On prétend que le hasard seul fit connaître aux Tyriens l'usage de cette magnifique teinture : un chien ayant dévoré un, ou plusieurs de ces animaux à coquille, sur le bord de la mer, en eut tout le tour de la gueule coloré du rouge le plus vif et le plus beau, ce qui fit naître à ceux qui le remarquèrent l'idée de mettre à profit cette découverte. On ne teint plus d'étoffes de cette manière en Europe; mais dans le Mexique on fait encore usage pour la teinture d'un coquillage de même genre.

Les rochers sont remarquables entre les coquilles univalves, par les aspérités de différentes espèces qui les couvrent et les déforment en apparence extérieurement : ce genre comprend un grand nombre d'espèces des familles *buccins*, dont les *pourpres* et les *casques* font partie.

Tous les animaux qui habitent les rochers aiment à se tenir sur le sable, où ils sont à l'abri de l'agitation des flots, des recherches de beaucoup de leurs ennemis, et d'où ils peuvent s'emparer par surprise, au passage, des animaux dont ils font leur nourriture, tels que les petits poissons et les crabes. Beaucoup de rochers se mangent; quelques espèces étaient très-estimées des anciens, maintenant on les abandonne à la classe pauvre, tant en Europe que dans les pays habités par les Européens.

Les rochers, proprement dits, ont éte divisés en plusieurs genres, dans lesquels se trouvent le *rocher-brandaire* et le *rocher chicorée*.

Les coquillages particulièrement distingués sous le nom de buccins, ont été divisés en beaucoup d'espèces qui présentent des caractères très-distincts dans la figure de leur robe; on pourra s'en former une idée en jetant un coup

d'œil sur le tableau où sont représentés le *buccin harpe*, qui se trouve dans la mer des Indes, le *buccin pomme* et le *buccin bombé*, qui habitent la Méditerranée. Les couleurs obscures dominent en général sur la robe des buccins.

Le genre des pourpres est aussi composé de plusieurs espèces, au nombre desquelles est la *pourpre sakem*, qui se trouve sur les côtes d'Afrique et dans la mer des Indes.

Malgré que les pourpres aient reçu leur nom de la couleur qu'elles fournissaient aux anciens, elles n'ont pas exclusivement cette propriété, puisque beaucoup de coquilles analogues des genres buccins, rochers, etc., en donnent aussi.

La liqueur qui forme le pourpre se trouve dans un petit sac placé au-dessus du cou de l'animal; elle est épaisse et de couleur rouge foncé.

Les couleurs des pourpres se réduisent presque au brun, au blanc et au jaune, avec les différentes nuances et mélanges dont elles sont susceptibles.

Les casques ne sont abondans nulle part; dans quelques endroits on les mange, ainsi que les buccins et les pourpres; on en trouve quelques espèces dans la Méditerranée, entre autres le *casque tuberculeux*.

PORCELAINE.

La *porcelaine* doit son nom au bel éclat de sa coquille, dont le poli luisant est assez semblable à l'émail de certaines porcelaines que l'on sert sur les tables. Ce genre comprend plusieurs espèces qui ont presque toutes une forme ronde ou ovoïde, voûtée en dessus et plus ou moins aplatie en dessous. Les coquilles des porcelaines présentent de nombreuses variétés, tant par leur volume que par les différentes nuances et les dispositions des couleurs qu'on remarque à leur surface; les unes sont épaisses et pesantes, d'autres légères; on en voit qui sont unies, d'autres pointillées ou chargées de caractères.

Une des espèces de ce genre a de tout temps servi de monnaie en Afrique, et dans quelques cantons de l'Inde;

on l'appelle *porcelaine koris*; on la ramasse en grande quantité sur les côtes des îles Maldives et en d'autres lieux; cette coquille est blanchâtre; la *porcelaine majet*, qu'on trouve sur les côtes d'Afrique, est livide et tachetée de livide et de rouge brique; la porcelaine *zigzag*, dont le pays natal n'est pas connu, est ornée de lignes rouges et blanches et de taches brunes. On ne connaît point les habitudes des animaux qui habitent les porcelaines.

LE CONE.

Les *cônes*, qui forment un des genres les plus brillans de la conchyologie, sont, ainsi que l'indique leur nom, de forme conique plus ou moins exacte; entourés de lignes ou de bandes, marqués de taches, peints en ondes ou en réseaux, et presque toujours richement bigarrés de jolies couleurs.

L'animal du cône a la tête pourvue de deux cornes cylindriques, terminées par une pointe très-courte; la bouche est un petit trou rond, ouvert, au milieu d'une large fossette creusée sous l'extrémité de sa tête : cette fossette fait l'office d'un suçoir, par lequel la tête s'attache facilement aux corps qu'elle touche; l'animal a besoin de ce secours pour faciliter le transport de sa coquille, qui est d'une pesanteur et d'un volume assez considérables, proportionnellement à la petitesse de son corps.

C'est dans les climats les plus chauds qu'on trouve les cônes. On en rencontre plusieurs espèces dans la mer des Indes, entre autres le *cône mosaïque*.

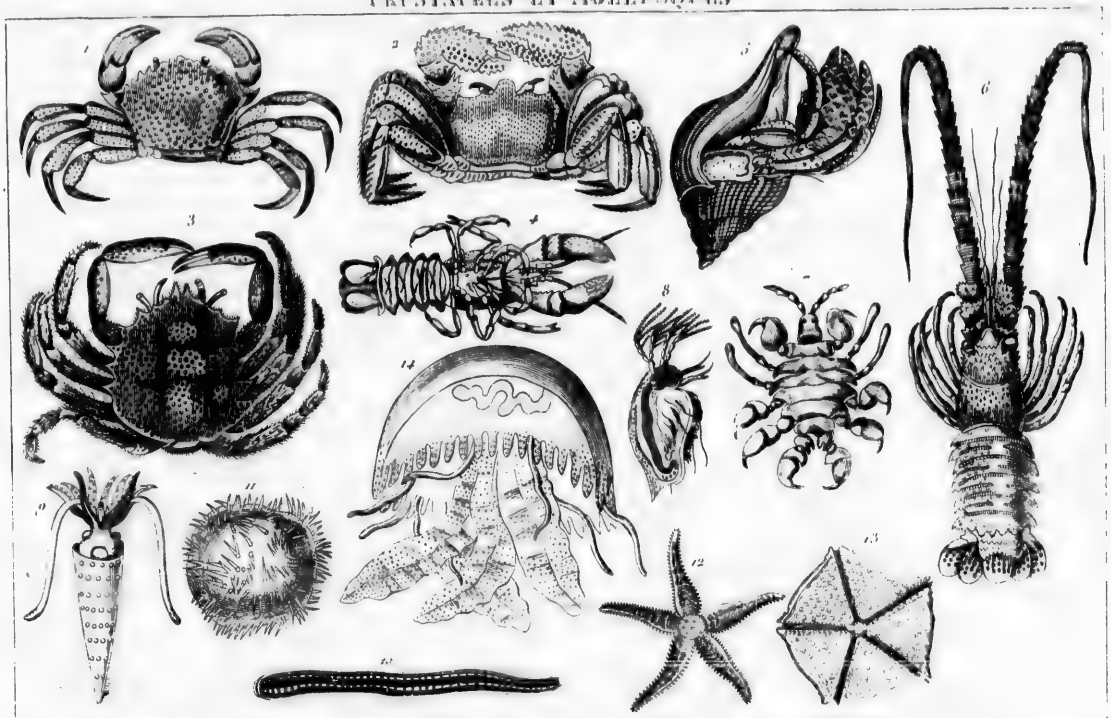
res lieux ;
chetée de
es et blan-

nom, de
des ou en

la bouche
ssette fait
e secours
oportion-

mer des

CRUSTACÉES ET MOLLUSQUES



1 Crabe Menade.	4 Ecrevisse de Rivière.	7 Cyame du Cétacée.	10 Sangsue Medicinale.	13 Asterie Oreiller
2 Ocypode blanc	5 Pagure ou l'hermite bernard	8 Daphnie plumeuse	11 Oursin Miliaire.	14 Meduse Pelasgique
3 Maja Squinado.	6 Palinure Langouste.	9. Sèche Pelasgique	12. Asterie Glaciale.	

CRUSTACÉES ET MOLLUSQUES.

VINGT-TROISIÈME TABLEAU.

LES CRABES.

Ces animaux hideux à voir, vivent dans la mer, marchent par bandes et se tiennent de préférence sur les côtes où il y a des rochers, entre les fentes desquels ils se cachent pour se mettre à l'abri du mouvement des vagues et de la recherche de leurs ennemis. Lorsque la mer monte, les *crabes* s'approchent ordinairement du rivage pour s'emparer des débris des animaux marins que la vague pousse contre les rochers, et qui reviennent blessés ou tués. C'est le plus souvent pendant la nuit qu'ils se hasardent dans cette recherche. Comme ils ne peuvent pas nager et que leur marche est lente, ils se voient souvent exposés à rester à sec dans les basses eaux ; lorsqu'ils ne trouvent point de trous pour se réfugier, ils se contractent, se blottissent dans un coin, et attendent le retour de la marée pour gagner la haute mer. C'est principalement ceux qui sont ainsi délaissés que les pêcheurs ramassent, car ils mordent peu aux appâts, et sont rarement pris dans les filets.

C'est pendant l'été qu'on voit le plus de crabes sur les côtes de l'Europe ; mais c'est au printemps qu'ils sont les meilleurs ; à cette époque les femelles sont garnies d'œufs dont la saveur est de beaucoup supérieure à la chair, et ils n'ont pas encore changé de test, opération qui les maigrit considérablement.

On distingue dans ces crustacées plusieurs espèces ; le *crabe menade* est une de celles qu'on rencontre dans les mers de l'Europe ; elle se rencontre aussi dans les mers d'Asie.

OCYPODE.

Ces crustacées, qui ont beaucoup de ressemblance avec les crabes, se voient par milliers et millions sur les bords de la mer ou sur ceux des rivières dans lesquelles remonte la marée. Dès qu'un homme ou un animal paraît au milieu d'eux, ils redressent leur grosse pince, la présentent en avant, semblent défier au combat, et se sauvent en courant de côté, mais en conservant toujours la même position. Ils se creusent des trous cylindriques, ordinairement obliques et très-profonds. Rarement plusieurs individus entrent dans le même, excepté quand ils sentent un danger trop pressant ; mais ces trous sont si nombreux dans certains endroits qu'ils se touchent.

Les ocypodes ne vivent que de chair, et l'on conçoit difficilement comment leur grand nombre peut leur permettre de trouver assez de nourriture dans les lieux très-circonscrits qu'ils habitent. Il est vrai que la marée montante leur apporte des déjections de la mer ; on les a souvent vus se jeter sur des charognes et en disputer les lambeaux aux vautours.

Il y a plusieurs espèces d'ocypodes, au nombre desquelles sont l'*ocypode blanc*, qu'on trouve à la Caroline.

On ne mange point ces crustacées.

MAJA.

C'est dans les lieux pierreux et vaseux en même temps que les *majas* se plaisent ; ils sont garantis de la recherche de leurs ennemis par leur forme semblable à une pierre hérissée d'aspérités couverte de fange, et de leur attaque, par la dureté de leur test. Dès que ces crustacées craignent un danger ils se blottissent contre une pierre, et atten-

dent dans la plus absolue immobilité qu'il soit passé ou qu'il agisse sur eux ; dans ce dernier cas, ils cherchent à se défendre avec leurs pinces, comme la plupart des autres crustacées.

Les majas se mangent, mais leur petitesse et la dureté de leur test les font peu rechercher.

On en trouve plusieurs espèces dans la Méditerranée ; les anciens en distinguaient une entre autres, la *squinado*, qui passait pour être le modèle de la sagesse et pour aimer la musique ; elle était en conséquence suspendue comme emblême au cou de la Diane d'Éphèse.

ÉCREVISSE.

L'*écrevisse* est pourvue de pinces qui lui servent à saisir et à serrer fortement sa proie ; elles lui servent aussi de défenses ; et quand elle est irritée et qu'on lui présente le doigt, elle s'en saisit et fait d'autant plus de mal, que tous les moyens qu'on emploie pour s'en débarrasser ne servent qu'à la déterminer à augmenter d'action, et l'on n'a d'autre ressource alors que de casser la patte, ou de mettre l'animal dans une position à croire qu'il n'a plus rien à craindre. Elles pondent des œufs qu'elles ont l'art d'attacher aux filets mobiles placés au-dessous de leur queue, et qu'elles y portent constamment jusqu'à ce que les petits éclosent ; leur fécondité est si grande que souvent une écrevisse est chargée de plus de deux cents œufs ; ces crustacées, comme tous les autres, ne vivent que de substances animales ; les petits poissons, les petits coquillages, les larves d'insectes et les petits animaux qui se noient dans les eaux forment la base de leur nourriture pendant l'été ; elles restent tout l'hiver sans prendre aucune subsistance ou sans presque rien manger.

On distingue deux espèces d'écrevisses, celles de rivière et celles de mer, connues sous le nom de homard.

L'*écrevisse de rivière* habite de préférence les petits ruisseaux d'eau vive, et se retire dans les trous le long du rivage ; elle est commune en Europe. Ces crustacées paraissent sur la table des riches, non-seulement sous leur forme naturelle, mais on les emploie comme assaisonnement dans les mets les plus délicats. Les écrevisses de mer, moins généralement recherchées, ne sont point rares sur les côtes de l'Europe

LE PAGURE.

La nature a refusé aux crustacées de ce genre les moyens de sécurité qu'elle a procurés à la plupart des autres, mais elle les a doués d'une industrie qui les en dédommage; en effet, si les *pagures* ont la partie du corselet et presque toute la queue dépourvues de test, et par conséquent exposés aux armes de leurs ennemis, ils savent garantir ces parties en s'emparant de coquilles vides où ils se logent. Ce fait, connu des anciens, l'est encore de tous les habitans des bords de la mer; il a de tout temps excité la surprise des savans, et il a fait donner à cet animal les noms de *Bernard l'ermite* et de *soldat*, parce qu'il a été comparé à un ermite dans sa cellule, et à un soldat dans sa guérite.

Tous les ans, les pagures, comme les autres crustacées, changent de peau; quand ils sentent arriver ce moment, qui est aussi celui de leur accroissement, ils s'occupent de chercher une coquille propre à les recevoir pour subir cette opération, et assez grande pour les contenir lorsqu'ils auront augmenté de volume. Ils vont alors vers toutes les coquilles vides qu'ils aperçoivent, en mesurent la capacité, les essayent avec soin, et lorsqu'ils ont trouvé ce qui leur convient, ils sortent de celle qu'ils occupent, et entrent dans la nouvelle avec une grande précipitation.

On rencontre le *pagure Bernard* dans toutes les mers de l'Europe : on mange ces crustacées; mais, comme ils sont petits, et qu'il est difficile de les faire sortir de leur coquille, ils sont peu recherchés.

LE PALINURE ou LANGOUSTE.

Les *palinures*, qu'on appelle *langoustes* sur les côtes de la Méditerranée, s'y rencontrent en grand nombre. Ces crustacés y sont très-recherchés.

Les langoustes vivent de préférence dans les lieux pierreux. Pendant l'hiver, elles recherchent l'embouchure des rivières; elles parviennent à une grosseur considérable, telle que quatre diamètres de long, sur un diamètre.

Les œufs de la langouste sont très-petits, et s'appellent le corail de la langouste; on les estime beaucoup à cause de leur délicatesse.

Ces crustacées, qui vivent de poissons et d'autres animaux marins, se livrent entre eux de sanglantes batailles avec leurs cornes.

CYAME DU CÉTACÉE ou POU DE BALEINE.

Le *cyame du cétacée* est connu, par les pêcheurs, sous le nom de *pou de baleine,* parce qu'on le trouve fixé sur la baleine, qu'il suce son sang et se nourrit de sa graisse. Les cyames se placent de préférence aux lèvres, contre les nageoires, dans les oreilles, et dans les autres lieux où ils ne peuvent être inquiétés par l'animal qu'ils tourmentent, et sur lequel il s'en attache quelquefois un assez grand nombre.

Le pou de baleine, remarquable par sa structure, est pourvu d'une trompe et de sept paires de pattes; les unes terminées par une ancre crochue, les autres garnies de poils. Au moyen de ces espèces de griffes, les cyames se tiennent si fortement cramponnés sur la baleine, que, malgré les mouvemens violens que lui fait faire l'irritation qu'elle éprouve, elle ne peut parvenir à se débarrasser de parasites si incommodes; et lorsqu'on veut enlever ces animaux entiers, ou en vie, il faut couper une portion de la peau du cétacée.

LES DAPHNIES.

Les *daphnies* sont couvertes d'une enveloppe crustacée, ouverte en devant, très-flexible et très-transparente; deux antennes, auxquelles on a donné le nom de bras, sont placées sur les côtés de la tête : elles sont ramifiées et transparentes comme du verre. Ces parties lui servent principalement à l'action de nager, en battant l'eau avec

vitesse, ce qui la fait avancer ordinairement comme par secousses ou par élans; mais elle se meut aussi en haut, en bas, sur les côtés et de plusieurs manières. A l'extrémité du dos des daphnies, on voit une grande queue mobile, qui, dans l'état de repos, se trouve entièrement enfermée dans la coquille, et recourbée en dessous vers la tête; mais l'animal peut la déplier, l'étendre et la faire sortir de la coquille à volonté.

La manière dont les daphnies se nourrissent et attirent leurs alimens, est tout-à-fait singulière; quand elles ne mangent point, elles remuent les pattes avec rapidité, ce qui détermine un petit courant d'eau, qui, dirigé vers la tête, entraîne, dans l'entre-deux des coquilles, toutes les matières menues et les animaux microscopiques, dont l'eau des marais est remplie en tout temps; et, lorsqu'il y en a une assez grande quantité accumulée, elles ferment leurs battans, et choisissent ce qui leur convient.

Les daphnies sont extrêmement communes, et si abondantes dans certaines mares, qu'elles en couvrent la surface à une assez grande profondeur; comme elles sont souvent colorées en rouge, elles ont fait croire quelquefois que l'eau avait été changée en sang, et ont causé, par-là, de grandes frayeurs aux habitans ignorans et superstitieux des campagnes : on en trouve toute l'année, mais principalement au printemps et en automne; la *daphnie plumeuse*, surtout, se voit fréquemment dans les eaux stagnantes.

VERS MOLLUSQUES. — LA SÈCHE.

Le genre des *sèches* est, de tous ceux des mollusques, celui dont les espèces ont l'organisation la plus compliquée, la plus approchante de celle des poissons; elles sont en outre au nombre des plus grands mollusques que l'on connaisse; il y en a qui ont jusqu'à six diamètres de long, et même on en cite d'une grandeur gigantesque.

Ces animaux mollasses, en quelque sorte difformes et laids, ont la partie inférieure du corps enveloppé d'un fourreau membraneux et charnu qui ressemble à un sac. La partie supérieure de leur corps présente une grosse

tête, munie sur les côtés de deux gros yeux très-remarquables; cette tête est couronnée de huit bras coniques, pointus et garnis de plusieurs rangées de verrues concaves, qui leur servent à s'attacher aux corps des animaux qu'ils veulent saisir, et qui agissent comme des suçoirs ou des ventouses; la plupart des espèces ont en outre de ces huit bras, deux autres bras beaucoup plus longs que les autres; ils servent à la sèche à saisir sa proie, ainsi qu'à se fixer sur les rochers, pendant qu'elle la retient avec les autres pour la manger; tous ces bras sont susceptibles de se dilater dans tous les sens, et de prendre toutes les positions possibles. Au centre des bras, sur le sommet de la tête, est la bouche de l'animal, dont l'orifice circulaire présente dans son intérieur deux mâchoires cornées, semblables pour la forme et pour la substance au bec d'un perroquet, et garnies de plusieurs rangées de petites dents; c'est avec cette arme redoutable que la sèche dévore les poissons, les crabes et les coquillages. Dans le ventre de cet animal est placée, près du cœur, une vessie renfermant une liqueur très-noire, à laquelle on donne le nom d'*encre de la sèche*, et qui lui sert à obscurcir l'eau lorsqu'elle se sent poursuivie par quelque ennemi. Au moyen de cette ruse, elle parvient à lui échapper; quelques espèces l'ont odorante et musquée. Les Chinois, par un moyen qui ne nous est pas connu, enlèvent la liqueur noire d'une de ces espèces, et par des procédés, que nous ignorons également, en fabriquent ce que nous appelons *encre de la Chine*, et qui est très-recherchée en Europe pour les arts et pour le dessin.

Les sèches se mangent partout, malgré qu'elles passent pour être coriaces, d'assez mauvais goût et difficiles à digérer. Leurs os sont recherchés dans les arts pour polir les corps peu durs, et tout le monde sait qu'on en garnit les cages des oiseaux, qui se plaisent à y aiguiser leur bec : on les emploie aussi en médecine.

Plusieurs espèces de sèches ont l'habitude de s'emparer des coquilles vides de l'argonoute-argo, et de les employer comme un bateau pour se promener sur l'eau.

On trouve plusieurs espèces de sèches dans les mers de l'Europe et dans celles d'Amérique; on cite comme étant une des plus rares, la *sèche pélasgique*.

LA SANGSUE.

Le fréquent usage que la chirurgie fait des sangsues, et l'utilité dont elles sont à l'homme, rendent ces animaux très-intéressans à connaître.

Les *sangsues* sont des vers alongés, susceptibles de s'étendre, de s'aplatir et de se contracter considérablement. Leur corps est composé d'un très-grand nombre d'anneaux ou muscles circulaires, qui servent à former les divers mouvemens qui leur sont propres. Leur peau est rude, mais elle paraît lisse au toucher, parce qu'elle transude une humeur visqueuse, destinée à faciliter leur *nagement* et leur *glissement* à travers les roseaux, et autres plantes aquatiques toujours nombreuses dans les eaux qu'elles préfèrent.

La bouche des sangsues est armée de trois dents très-aiguës et assez fortes, capables de percer, non-seulement la peau d'un homme, mais encore celle d'un cheval ou d'un bœuf. C'est un instrument à trois tranchans, garnis chacun de soixante denticules, qui fait trois plaies à la fois. Au fond de la bouche est un mamelon très-apparent d'une chair assez ferme, qui sert à sucer le sang qui sort de la triple plaie de l'animal mordu.

Lorsqu'on coupe une sangsue en deux parties, celle où se trouve la tête se conserve en vie, et forme, au bout de quelque temps, un nouvel animal qui ne diffère pas des autres.

Les sangsues se rencontrent dans les eaux douces et salées. Celles d'eau douce préfèrent les eaux vaseuses, où il croît une grande quantité de végétaux. Elles sont fort communes dans toute l'Europe, surtout dans les pays septentrionaux.

Elles se nourrissent du sang des quadrupèdes et de celui des poissons ; mais comme elles n'en ont pas toujours à volonté, elles sucent les larves des insectes, les vers et autres animaux qui vivent dans les eaux ; elles se détruisent souvent l'une l'autre, celles qui sont à jeûn saignant sans miséricorde celles qui sont gorgées de nourriture.

Les sangsues ne sont pas toujours propres à être employées en médecine ; on préfère pour cet usage l'espèce que l'on désigne sous le nom de *sangsue médicinale*.

L'OURSIN.

Les *oursins*, connus sur les côtes de France sous le nom de hérissons et de châtaignes de mer, sont couverts d'une croûte calcaire qu'on appelle *test ;* cette enveloppe est composée de pièces de rapport, dont le nombre s'élève quelquefois à plus de neuf cents ; elles sont fragiles et chargées de piquans mobiles qui forment autant de jambes qui servent à la marche progressive de l'animal ; quelques-uns en ont jusqu'à deux cents, qu'ils peuvent faire mouvoir en tous sens ; la coquille des oursins est percée de plusieurs rangées de trous, disposés régulièrement, et d'où sortent douze ou quinze cents *tentacules*, filets charnus assez semblables aux cornes du limaçon, et dont l'usage paraît être de sonder le terrain ; ce sont autant de cordages avec lesquels l'oursin se met à l'ancre pendant la tempête, ils servent à le fixer si fortement sur les rochers, que, lorsqu'on veut l'enlever, on casserait plutôt ses tentacules que de lui faire lâcher prise.

La forme de la coquille des oursins varie beaucoup suivant l'espèce ; les unes sont bombées, les autres plates ; mais elle est presque toujours circulaire, et présente la figure d'une demi-sphère : souvent elle a beaucoup de rapport avec la tête de l'homme.

Les oursins vivent de tous les animaux marins qu'ils peuvent saisir, mais ce sont les jeunes coquillages et les crustacées qui font leur principale nourriture.

Les oursins se trouvent dans toutes les mers ; celles de l'Europe sont la demeure de l'*oursin miliaire*. On en rencontre plusieurs espèces sur les côtes de France ; une seule sert à la nourriture de l'homme, c'est l'esculente ; on la mange comme des œufs frais, après l'avoir fait cuire et l'avoir cassée en dessus avec des ciseaux.

LES ASTÉRIES.

Les *astéries* ou *étoiles de mer* ont été ainsi nommées de leur forme étoilée; ces animaux sont non moins extraordinaires par leur structure que les oursins; leur enveloppe est une peau coriace, dans laquelle sont implantées des épines, des tubercules, ou des écailles selon l'espèce.

La bouche des astéries est toujours placée au centre des rayons : c'est un suçoir; l'animal s'en sert pour sucer les coquillages dont il se nourrit; chaque rayon des étoiles est garni d'une multitude de jambes ou *tentacules;* elles sont susceptibles de s'élargir, de se contracter et de s'appliquer sur tous les corps; on en a compté, assure-t-on, jusqu'à cinq mille dans une espèce; cependant l'astérie ne marche que fort lentement, et il lui faut des journées entières pour parcourir un très-petit espace.

Toutes les espèces d'astéries nagent; alors elles se suspendent obliquement dans l'eau, et forment avec leurs rayons de légères ondulations qui suffisent pour les diriger. Lorsqu'elles veulent descendre, elles cessent leurs mouvemens; aussitôt elles tombent perpendiculairement au fond, et s'y accrochent au moyen de leurs nombreux tentacules.

Parmi les diverses espèces d'astéries, on distingue l'*astérie oreiller* et l'*astérie glaciale*, qui toutes deux se trouvent dans la mer du Nord.

LA MÉDUSE.

Les *méduses*, très-nombreuses sur les côtes de France, y sont connues sous le nom d'*orties de mer*, à raison de la singulière propriété dont elles jouissent, de causer des démangeaisons à ceux qui les touchent; dès qu'une partie sensible a été en contact avec une méduse de l'espèce venimeuse, il paraît une rougeur considérable, des boutons de même couleur qui ont un point blanc au milieu. Il se développe une douleur piquante qui, lorsqu'elle s'affaiblit, peut être comparée à de petites piqûres réitérées, et dure ordinairement une demi-heure.

aor-
tées

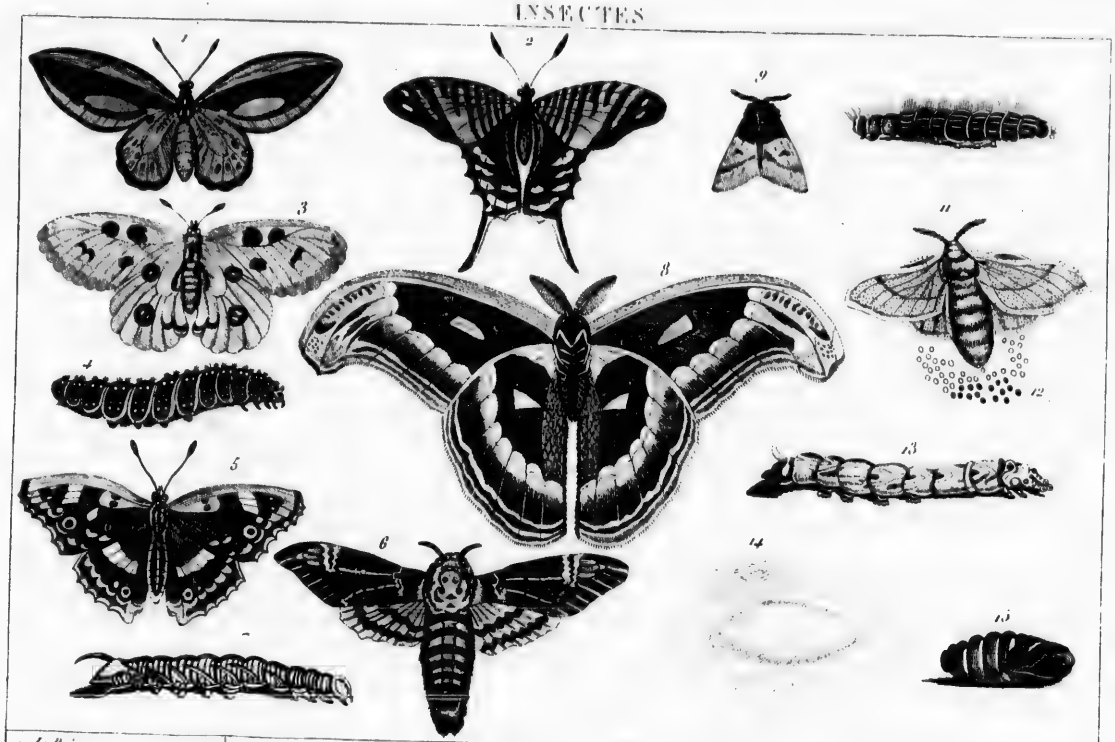
r les
elles
-on ,
nées

leurs
leurs
reux

uvent

aison
u'une
able ,
lors-

INSECTES



1. Le Priam.	4. Sa Chenille.	7. Sa Chenille	10. Sa Chenille.	13. Sa Chenille.
2. Le Leitus.	5. Le Mars	8. Bombice Atlas.	11. Bombice à Soie.	14. Sa Cocque.
3. L. Apollon.	6. Le Sphinx tête de Morte.	9. Bombice processionnaire.	12. Ses Œufs.	15. Sa Chrysalide.

Les méduses sont des animaux entièrement gélatineux, qui nagent librement dans le vague des mers; elles vivent de petits poissons, de vers, d'insectes, etc.; elles saisissent leur proie de tous côtés, excepté en dessus; elles ont de grands moyens pour cela, ayant le disque du corps entouré de tentacules, proprement dits, et la bouche entourée d'organes plus gros, plus variés dans leur forme, qui sont appelés *bras*, et qui leur servent à porter leur proie à leur bouche.

Une des espèces les plus remarquables est la *méduse pélasgique*.

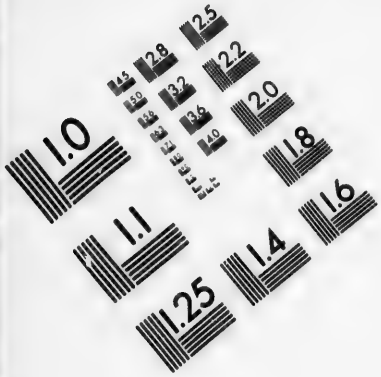
INSECTES.

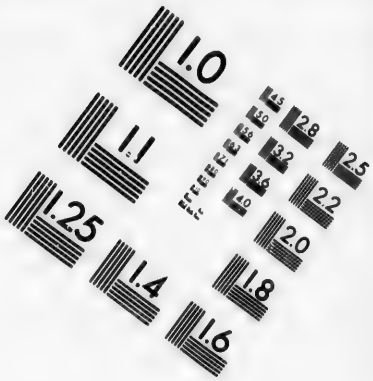
VINGT-QUATRIÈME TABLEAU.

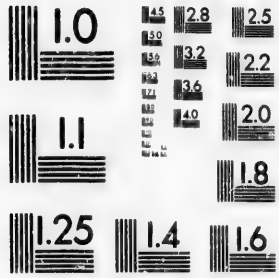
LÉPIDOPTÈRES. — LES PAPILLONS.

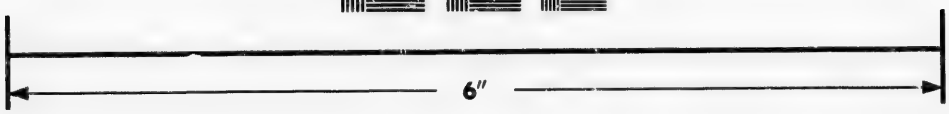
Il y a trois principales familles de papillons, ou plutôt de lépidoptères; ceux qui ne voltigent que le jour, sont les vrais *papillons;* ceux qui bourdonnent seulement le soir ou dans le crépuscule, sont les *sphinx*, et ceux qui volent sans bruit dans la nuit ou dans l'obscurité, sont les *phalènes* et les *teignes*.

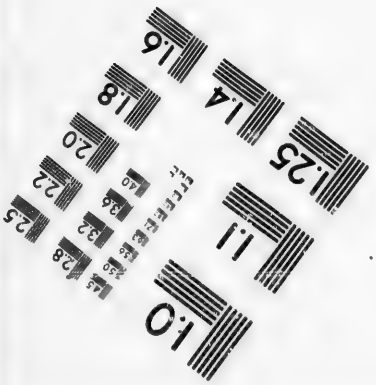
Les vrais papillons sortent de chenilles à seize pattes; dans ce premier état, ils causent de grands dommages; dans l'autre, au contraire, ils sont l'ornement le plus gracieux de nos campagnes; les chenilles même, si l'on ne dédaigne pas d'examiner ces animaux rampans, présentent quelquefois des couleurs agréables et vives; cependant











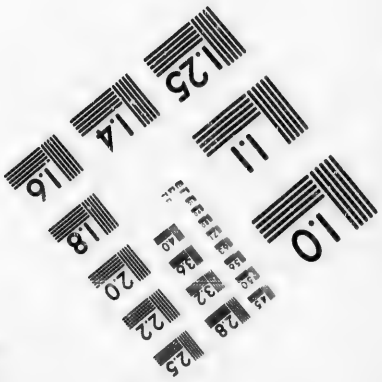


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

leur forme et leur aspect, le plus souvent hideux, offrent un contraste frappant avec la forme élégante du papillon; sa vivacité, sa légèreté, son air animé, sa course vagabonde et volage, tout plaît en lui; la variété de ses couleurs charme nos yeux.

Ce genre renferme plus de cinq cents espèces; plusieurs sont remarquables par leur grandeur et par leur élégante beauté : c'est surtout dans la disposition, dans la richesse des couleurs des ailes des papillons, que la nature semble s'être surpassée; ni les oiseaux décorés de pourpre d'or et d'azur, ni les fleurs les plus éclatantes, ni les coquillages resplendissans d'or et de nacre, ne peuvent rivaliser de magnificence avec une collection de papillons des Indes ou des climats chauds. En effet, la fécondité des climats méridionaux ajoute plus d'étendue à la taille de ces insectes, et semble aviver le feu de leurs peintures; mille teintes se jouent sur leurs ailes avec des reflets inimitables, avec une pompe et une somptuosité incomparables.

Les vrais papillons se distinguent facilement à leurs antennes terminées par un bouton en forme de massue, et parce qu'ils tiennent leurs ailes également élevées quand ils se posent; ils ont une trompe roulée en spirale, et qu'ils alongent pour puiser le nectar des fleurs, qui est leur unique nourriture.

Toutes ces chenilles, qui donnent les vrais papillons, dévorent de leurs grosses mâchoires le feuillage des plantes, avec une voracité sans égale; elles changent plusieurs fois de peau en grossissant. Elles s'éloignent souvent des lieux où elles ont vécu pendant leur premier âge, pour chercher un endroit convenable à leur métamorphose; toutes choisissent des retraites obscures et tranquilles; toutes aussi ont grand soin de pourvoir à leur sûreté avant de s'enfermer. Elles ne filent point de cocons de soie à la manière d'autres chenilles; elles s'entourent seulement d'une coque dure, d'un maillot solide, qui souvent brille de couleurs métalliques ou de l'éclat de l'or; ce qui leur a fait donner le nom de *chrysalides*. Elles le conservent tant qu'elles renferment le papillon; mais elles le perdent quand il en est sorti : c'est la peau de la chenille qui, étant d'un blanc argenté et poli, s'est recouverte d'un vernis jaune et transparent qui lui prête le reflet de l'or; ce vernis est la matière de la soie que d'autres chenilles filent.

Ces chrysalides doivent passer assez long-temps sans manger, jusqu'à ce que les parties du papillon se soient entièrement développées dans leur intérieur; parvenu à l'époque où il va paraître sous la forme d'insecte ailé, il rompt son enveloppe; lorsqu'il en sort, ses ailes sont humides et plissées, elles s'étendent et se sèchent à l'air et au soleil; quelques instans suffisent pour qu'elles prennent la forme et la solidité qu'elles sont susceptibles d'acquérir; le papillon les agite alors avec un doux frémissement, il prend l'essor d'un vol sinueux, parcourt les prairies émaillées de fleurs et les jardins où croissent les plus belles; il s'enivre de la liqueur sucrée que contient leur calice.

Si la nature a répandu avec profusion les trésors de la beauté sur ces faibles insectes, l'ingénieux Linnée, voulant en rendre l'étude plus intéressante encore, a divisé le genre nombreux des papillons de jour en six familles, auxquelles il a donné des noms empruntés en grande partie à l'histoire poétique. Il a décoré la première famille du titre de *chevaliers grecs* et *troyens;* quatre autres nous offrent les *héliconiens,* les *parnassiens,* les *danaïdes,* les *nymphales,* enfin, la dernière comprend la classe moins brillante des *plébéiens.*

La phalange des chevaliers troyens voit à sa tête le *priam,* un des plus grands et des plus beaux papillons de ce genre; il a la tête noire, le corselet de même couleur, sur les côtés duquel sont des lignes transversales d'un jaune rouge de différentes nuances, l'abdomen jaune, les ailes d'un bleu verdâtre soyeux. Les supérieures ont plusieurs taches noires et une jaunâtre; les inférieures en ont sept, quatre noires et trois jaunâtres. Il habite Amboine, île d'Asie: aucun des papillons de cette famille ne se trouve aux environs de Paris.

Parmi les chevaliers grecs, se distingue le beau papillon *leitus* qui habite Surinam; il est d'un noir velouté, il a sur le corselet, l'abdomen et les ailes supérieures des lignes d'un vert brillant, avec une large bande de même couleur sur les ailes; les inférieures ont de larges taches, formant des bandes de même couleur que celle des ailes supérieures; elles ont un long appendice blanc, qui leur forme deux espèces de queues: la frange de ses ailes est blanche. Le dessous du corps et des quatre ailes diffère peu du dessus. Sa chenille vit sur l'oranger; elle est verte; sa tête est bleue; son corps est couvert de longs poils très-durs.

Après les chevaliers, tous magnifiquement parés, tous peuplant les climats chauds, viennent les héliconiens

et les parnassiens ; les premiers ont les ailes supérieures étroites, oblongues, les inférieures courtes; dans cette classe se trouvent les *muses* et leur suite. Dans la famille des parnassiens, on voit apollon et sa gracieuse cour. Le *papillon apollon* est digne en effet par sa beauté de représenter ce dieu de la fable. Ses ailes supérieures, transparentes à leur extrémité, offrent une couleur d'un blanc teint légèrement de jaune, relevée par cinq grandes taches noires à leur extrémité ; sur les inférieures brillent quatre yeux peints d'un rouge vif, entouré de noir avec un point blanc sur le milieu, et deux petites taches noires réunies, sur lesquelles on voit un peu de rouge ; le dessous des quatre ailes est semblable au-dessus, seulement elles ont à la base des ailes inférieures plusieurs taches rouges près du corselet.

Ce beau papillon habite les Alpes et les Pyrénées.

Sa chenille vit sur l'orpin ou joubarbe ; elle a près de deux pouces de longueur et quatre lignes de diamètre; elle est d'un très-beau noir velouté, avec deux rangs de taches rougeâtres, placées de chaque côté du dos, alternativement grandes et petites; elle est pourvue d'une corne charnue à deux branches, qu'elle tient ordinairement cachée dans le premier anneau près de la tête; lorsque ces chenilles veulent se métamorphoser, elles s'enferment dans des feuilles qu'elles lient avec des fils de soie.

La famille des nymphales, dont les ailes sont dentelées, et souvent ornées de figures d'yeux, comprend le satyre, le myrtil, le vulcain, le corydon, la bacchante, qui tous folâtrent dans nos campagnes. On y remarque le *mars*, un des plus beaux papillons des environs de Paris : le dessus de ses ailes est d'une couleur changeante; quelques taches jaunes et blanches, un œil noir, entouré de jaune, décorent les ailes supérieures; les inférieures sont ornées de bandes transversales jaunes, et de deux yeux jaunes entourés de noir. Le dessous des ailes est d'un brun clair sans reflet, on y voit les mêmes taches qu'au dessus.

Sa chenille est verte avec des lignes oblongues blanches ; elle a sur le corps des aspérités, et sur la tête deux épines. Elle vit sur le chêne, le saule et le frêne.

A la suite des familles de papillons de jour, viennent les papillons du soir ou crépusculaires ; ils n'aiment, ni

l'éclatante lumière, ni l'obscurité complète ; le demi-jour convient mieux à la délicatesse de leur vue. On les distingue aisément, parce qu'ils portent leurs ailes obliquement en toit, que leurs antennes sont renflées au milieu comme un fuseau, et se terminent en pointes; enfin, parce qu'ils volent en bourdonnant : ils planent en frappant rapidement l'air de leurs ailes, et sucent les fleurs, même sans se poser sur elles, au moyen d'une trompe très-longue.

Un de ces papillons, le *sphinx tête de mort*, ou *atropos*, vient quelquefois, vers la fin de septembre ou d'octobre, voler le soir dans les appartemens où il voit de la lumière ; sa figure bizarre, la couleur noire de son corselet sur lequel on voit une large tache jaune qui représente une tête de mort, le bruit ou cri plaintif qu'il fait entendre en frottant ses antennes sur sa trompe lorsqu'elle est roulée, ont, à des époques désastreuses, frappé d'épouvante des personnes timides qui ont regardé cet insecte comme un envoyé de funeste présage, annonçant la mort ou d'affreux malheurs. Il est cependant de très-beaux sphinx, portant des yeux brillans peints sur leurs ailes; mais en général leurs couleurs sont lugubres. Toutes les chenilles des sphinx sont fort belles, elles n'ont pas de poils ; mais elles ont une corne sur l'avant-dernier anneau de leur corps; assez ordinairement elles relèvent la tête de manière à imiter en petit l'animal de la fable, nommé sphinx, tel que les sculpteurs et les peintres nous le représentent; c'est à cela que l'insecte ailé doit son nom.

Plusieurs espèces de sphinx habitent l'Europe et même les environs de Paris; on y voit aussi le sphinx tête de mort; il est surtout fréquent dans les lieux où l'on cultive la pomme de terre et le chanvre, dans les jardins où croissent les jasmins, parce que sa chenille aime à vivre sur ces plantes ; elle est d'un jaune foncé avec des taches d'un vert clair et d'un vert foncé ; sa corne se tortille sur le dessus de son corps comme la queue d'un chien. Lorsque ces chenilles veulent se transformer, elles s'enfoncent dans la terre, s'y filent une coque composée de quelques brins de soie liés avec un peu de terre; elles demeurent ainsi cachées sous le sol jusqu'au commencement de l'été, époque où elles en sortent *papillon sphinx*.

Tous les papillons phalènes ou nocturnes peuvent, en général, se reconnaître à leurs antennes d'une forme

conique alongée, ou allant toujours en diminuant de grosseur, de la racine à leur extrémité; toutefois, dans quelques espèces, elles sont formées comme de petits peignes, ou dentelées. Jamais les ailes des papillons nocturnes ne sont relevées comme celles des papillons du jour; elles sont, pour l'ordinaire, placées en forme de toit ou dans un plan horizontal, ou même se roulent autour du corps en forme de cylindre chez les *teignes*. Toutes les phalènes ne volent jamais que dans l'obscurité, ou à une faible lumière; le grand jour paraît les éblouir; elles se tiennent alors immobiles en quelque retraite, et l'on peut même les saisir sans qu'elles s'envolent. La variété des espèces qui composent cette tribu est considérable. On y trouve un genre très-intéressant, celui des papillons bombices, ou phalènes fileuses qui, outre le ver à soie dont nous tirons une grande utilité, comprend aussi des espèces très-remarquables; dans cette famille est le *bombice atlas*, qui habite la Chine et les îles Moluques; les ailes de ce bombice, recourbées en forme de faux, sont ornées de bandes blanches, grises, fauves et ferrugineuses; elles ont sur le milieu une tache transparente sans couleur, et de forme triangulaire.

Sa chenille se nourrit de feuilles d'oranger; elle a sur le corps une couleur jaune, et, sur la jointure de chacun de ses anneaux, quatre tubercules de couleur orangée, environnés de petits poils. Cette chenille file une coque de soie jaune, s'y change en chrysalide, d'où sort environ six semaines après l'insecte ailé.

Une autre espèce, le *bombice processionnaire*, assez commun en Europe, est dépourvu de ces couleurs brillantes qui attirent nos regards, et ne mériterait pas d'être cité si l'on ne trouvait dans les chenilles de ces bombices des mœurs très-singulières; elles vivent en société et en communauté, recluses comme des religieuses; elles filent de concert, sur les chênes, des toiles où elles se tiennent à l'abri des rigueurs du temps et de l'ardeur du soleil; ces espèces de tentes sont fabriquées avec beaucoup d'art et de symétrie, elles ne quittent ordinairement leur demeure que le soir pour aller prendre leur repas; leur marche s'exécute en ordre de procession; on dirait qu'elles ont un chef qui dirige tous leurs mouvemens: la première qui sort semble avoir donné le mot d'ordre à ses compagnes, elle est immédiatement suivie d'une seconde qui se place derrière elle, sans laisser aucun inter-

valle entre elles deux ; ensuite s'avancent une troisième, une quatrième ; la file se double, se triple, et la dernière ligne finit quelquefois par être de huit. Dans leurs nids, ces chenilles sont ou couchées les unes sur les autres ou très-rapprochées ; mais quand elles sentent le moment où elles doivent se transformer en chrysalides, elles se filent chacune une coque dans laquelle elle font entrer tous leurs poils qu'elles joignent à la soie qu'elles y emploient. Ces coques sont appliquées les unes contre les autres dans une position parallèle, elles s'y enferment ; elles restent environ un mois sous la forme de chrysalide, et l'insecte parfait en sort vers la fin de l'été.

Ces chenilles, comme beaucoup d'autres de la même famille, sont couvertes de poils très-fins et roides, qui pénètrent aisément dans la peau, et qui, pour peu qu'on les touche, excitent une vive démangeaison, des rougeurs et des ampoules ; toutes les chenilles des bombices sont très-nuisibles à nos jardins et à la végétation ; il faut pourtant en excepter la chenille, justement célèbre, du *bombice du mûrier* ou le *ver à soie*, dont les travaux nous procurent cette matière précieuse qu'on emploie pour fabriquer les plus riches étoffes. Quoique, dès le temps de Salomon, une femme de l'île de Cos, nommée Pamphile, ait su tisser la soie, on ne connaissait pourtant pas le ver qui la produit. La soie était encore si rare chez les Romains à l'époque de leur plus grand luxe, qu'elle ne servait qu'aux vêtemens des empereurs ; elle valait son poids d'or, ce qui pouvait, selon l'élévation de notre numéraire, équivaloir à quatre ou cinq mille francs la livre. On rapporte que l'empereur Aurélien refusa à l'impératrice une robe de soie, à raison du prix excessif qu'elle aurait coûté. Ce ne fut qu'en 555 que deux moines apportèrent des Indes, ou de la Perse, des œufs de ver à soie ; l'impératrice et les dames du palais les soignèrent de leurs propres mains. L'usage d'élever ces insectes passa bientôt en Grèce, où l'on forma, pour les nourrir, des plantations de mûriers. Depuis cette époque les vers à soie se répandirent en Italie et dans plusieurs contrées méridionales de l'Europe ; lors de la conquête de Naples par Charles VIII, en 1494, on importa des vers à soie et des mûriers en France : sous Henri II, ce prince porta, pour la première fois aux noces de son fils, des bas de soie, et ce fut une magnificence. Henri IV, voulant encourager cette branche d'industrie, établit des pépinières de mûriers dans son royaume, et assigna des fonds à leur entretien. Sous

Louis XIV, on s'appliqua plus que jamais à multiplier les plantations du mûrier blanc, et à propager l'éducation des vers à soie.

Dans les Indes, à la Chine, au Thibet, premières patries des vers à soie, ils vivent en pleine campagne sur les mûriers.

C'est vers la fin du printemps que cette chenille se change en chrysalide; elle se prépare à sa métamorphose en restant plusieurs jours sans manger. Lorsqu'elle est vidée de ses excrémens, elle se met à construire sa coque qu'elle commence en étendant, en différens sens, des fils d'une soie grossière; elle file au milieu sa véritable coque; elle donne à cette coque une figure ovale et régulière; elle tire de sa filière la soie qu'elle y emploie. Pendant ce travail elle est appuyée sur ses pattes membraneuses, et porte sa tête dans les endroits où elle veut appliquer chaque fil qui, au moyen d'un glutin naturel, s'y colle à l'instant; chacun de ces fils n'entoure pas la circonférence entière de la coque, elle y forme des espèces de zigzags. Cette soie est composée de deux brins qui se collent ensemble en sortant des réservoirs avant de passer par la filière; ce qui fait qu'on voit, sur cette soie, une espèce de gouttière. La soie que la chenille emploie n'existe pas dans ces réservoirs telle que nous la voyons, elle y est renfermée sous la forme d'un fluide qui s'épaissit et prend de la consistance dès qu'on l'expose à l'air.

Lorsqu'on veut élever de ces insectes, il faut leur destiner un local aéré, mais à l'abri du froid et de la grande chaleur; on doit choisir, pour faire éclore les œufs ou graines de vers à soie, l'époque de la pousse des mûriers; on entretient dans le local une chaleur graduée d'abord à dix degrés du thermomètre, et qu'on porte successivement, lorsque les chenilles sont écloses, à 16, 18, et jusqu'à 25 degrés. On donne aux jeunes vers des feuilles nouvelles, point mouillées ni fermentées; la nature des alimens ayant une grande influence sur la qualité de la soie, le feuillage du mûrier noir n'en procure pas d'aussi belle que celui du mûrier blanc: il est nécessaire aussi de veiller avec un soin extrême à la propreté, de nettoyer le plus souvent possible les résidus, les excrémens de ces insectes, et les entretenir dans un air pur, chaud et sec. Ces vers changent de peau quatre fois; chaque mue dure environ trente-six

heures ; les trois dernières ont lieu de huit jours en huit jours. Dans ces sortes de crises, il périt toujours plusieurs de ces vers : à mesure qu'ils grandissent, ils ont besoin d'une nourriture plus abondante ; c'est surtout à la quatrième et dernière mue, et lorsque la chenille se prépare à faire son cocon, qu'elle éprouve une faim dévorante ; parvenu à cette époque, le ver a de trente-six à quarante-deux lignes de longueur ; il prend une couleur claire et transparente, se vide de ses excrémens, s'agite avec inquiétude, et cherche un asile commode pour attacher son cocon. Alors on place près des vers à soie des rameaux de bruyère ou d'arbustes disposés en arcades ou en forme de cabanes ; le ver y monte, y attache d'abord une sorte de bourre appelée *fleuret*, qui est la filoselle ; ensuite il forme sa coque et s'enferme dans ce tombeau : au bout de trois jours il y est déjà caché, mais il continue à travailler en dedans ; et en sept à huit jours son travail est entièrement terminé : après ce temps on doit détacher les cocons et faire mourir la chrysalide qu'ils contiennent, sans quoi, en devenant papillon, l'insecte percerait son enveloppe, les fils de soie seraient rompus, et ne pourraient être d'aucun usage. On fait périr ces chrysalides ou par l'eau bouillante, ou par la chaleur du four, ou par la vapeur forte du camphre qui pénètre dans le cocon et y étouffe la chrysalide.

INSECTES.

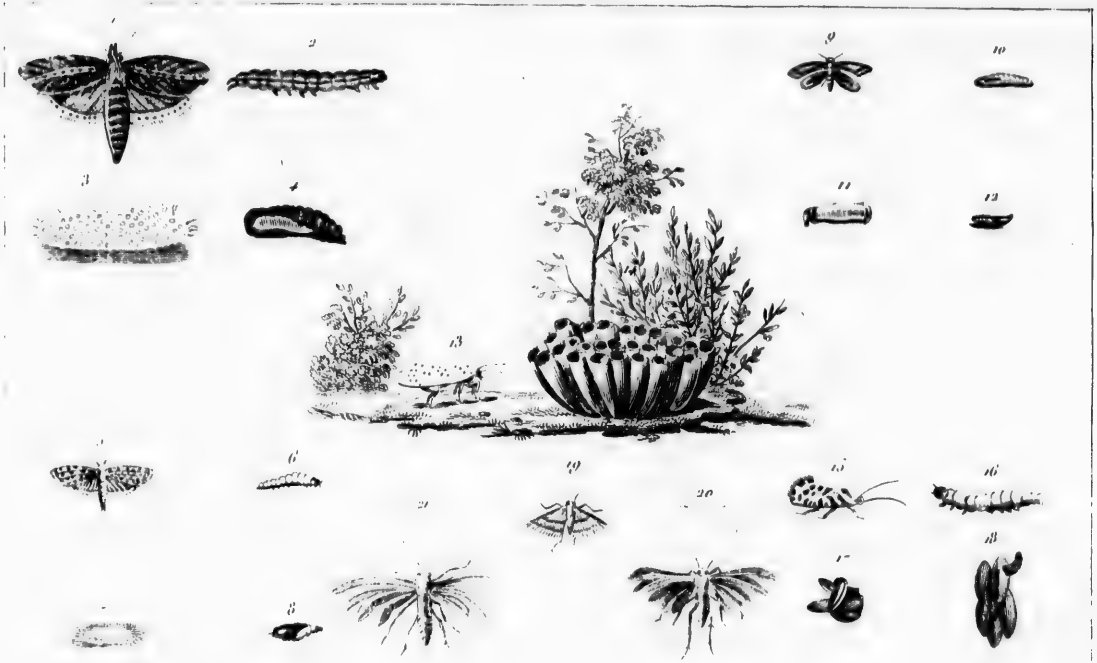
VINGT-CINQUIÈME TABLEAU.

LÉPIDOPTÈRES. — LA TEIGNE.

Cette famille renferme les plus petites espèces de la série nombreuse des papillons nocturnes ; rien de plus malfaisant que ces teignes, sous l'état de *larve ;* la plupart d'entre elles s'attachent précisément aux objets qui nous sont le plus nécessaires ; et leur industrie est d'autant plus pernicieuse, qu'elles ont l'art de se dérober à nos regards.

On a donné également le nom de *teignes* aux chenilles qui s'enferment dans des fourreaux qu'elles se font, les unes, avec la substance qui sert à les nourrir, les autres, avec des tiges de plantes ou des matériaux de toute espèce ; il en est qui s'insinuent entre les deux lames d'une feuille d'arbre, et qui, malgré son peu d'épaisseur, savent s'y pratiquer un logement spacieux ; elles vivent de la substance charnue de la feuille, en détachant le parenchyme, qu'elles mangent à mesure qu'elles agrandissent leur domicile. On trouve de ces chenilles mineuses sur presque tous les arbres ; les unes se changent en chrysalides pendant l'été, mais c'est en automne que le plus grand nombre subit cette métamorphose : une partie de ces chrysalides passent l'hiver, et l'insecte parfait en sort au printemps. Dès qu'elles sont hors de leurs chrysalides, les teignes volent, ne tardent pas à déposer leurs œufs, et meurent immédiatement après sous l'état de papillon. Les teignes se reconnaissent à la disposition

INSECTES



[illegible] de la Cire	[illegible] Teigne fripière	9 Teigne des Tapisseries	13 Teigne du Fusain et 14 Coques	18 Sa Chrysalide
[illegible]	[illegible] Sa Chenille	10 Sa Chenille	15 Alucite des Grains	19 Le Ptérophore éventail
[illegible]	[illegible] Son Fourreau	11 Son Fourreau	16 Sa Chenille	20 Le Ptérophore didactyle
[illegible]	[illegible] Sa Chrysalide	12 Sa Chrysalide	17 Paquet de Grains	21 Le Pte Pentadactyle

d
p

gu
ai

se
se
de
fer
les
un
en
mè
seu

de leurs ailes, qui se replient autour du corps : les plus petites sont celles dont les ailes sont les plus ornées ; quelques-unes paraissent être entièrement de drap d'or ou d'argent. Ces espèces ne causent pas autant de ravages que celles qui sont près de nous, et qu'on pourrait appeler *teignes domestiques*, parce qu'elles entrent dans toutes les maisons ; elles détruisent tout ce qu'elles trouvent : laines, pelleteries, couvertures, elles n'épargnent rien ; elles vivent et s'habillent à nos dépens ; elles s'enferment dans des fourreaux, qu'elles font et transportent partout avec elles, et n'en changent jamais ; lorsqu'ils deviennent trop courts ou trop étroits, elles les alongent ou les élargissent.

La famille des teignes se compose de deux cents espèces au moins ; celles qui exercent le plus de ravages, et dont l'industrie est vraiment curieuse à connaître, sont : la *teigne de la cire*, la *teigne fripière*, la *teigne des tapisseries*, la *teigne du fusain* et la *fausse teigne*, ou *alucite des grains*.

La *teigne de la cire* est la plus grande de celles qui habitent les environs de Paris ; ses ailes supérieures sont d'un gris brun, avec quelques taches grises et d'un brun foncé sur le milieu ; le dessous des quatre ailes est plus clair, ainsi que le dessous des ailes inférieures.

Sa chenille est blanchâtre, elle a quelques poils noirs ; sa tête est brune : elle vit dans l'intérieur des ruches, et se nourrit de cire. C'est au milieu d'adversaires prompts à la vengeance, que cette chenille naît, fait sa coque et se transforme en insecte ailé ; favorisée par sa petitesse, elle échappe, au moment de sa naissance, à la vigilance des habitans de la ruche, et à l'instant même elle file avec une étonnante promptitude un tuyau de soie, s'y enferme, et met ainsi son existence en sûreté. Ce tuyau est d'abord proportionné à sa grosseur ; il est collé contre les alvéoles de cire, de sorte qu'elle trouve sa nourriture à sa portée. Lorsque l'aliment lui manque, elle alonge un tuyau qui forme une galerie, et, marchant ainsi à chemin couvert, elle pénètre successivement de cellule en cellule, et se trouve toujours au sein de l'abondance. A mesure que la chenille croît, elle donne plus de diamètre à sa galerie, qui, n'étant en premier lieu que de la grosseur d'un fil, devient successivement de la grosseur d'une plume à écrire. En l'élargissant, elle en couvre les dehors avec des morceaux de cire, qu'elle hache, et

avec ses excrémens ; elle unit tous ces matériaux avec des fils de soie, et se forme un rempart inexpugnable, où l'aiguillon de l'abeille ne saurait l'atteindre. L'intérieur de cette galerie est garni d'une soie douce, en sorte que le corps délicat de la chenille repose mollement. Arrivé à son accroissement, cet insecte destructeur file une coque à l'extrémité de sa galerie, s'y enferme, subit la métamorphose commune aux chenilles, et en sort papillon.

La teigne fripière habite l'Europe et les environs de Paris ; elle vole souvent dans les appartemens ; elle est de couleur cendrée très-brillante.

Sa chenille a seize pattes ; elle est une de celles qui se font un fourreau portatif, et elle le confectionne avec beaucoup d'industrie ; sa forme est cylindrique ; creux dans son milieu, percé par les deux bouts, l'extérieur de ce fourreau est une sorte de tissu de laine de la couleur de l'étoffe que la chenille a employée à sa fabrication.

Dès que ces chenilles sont nées, elles travaillent à se vêtir ; d'abord elles se font un fourreau de soie, qu'elles recouvrent ensuite de brins de laine, couchés parallèlement les uns auprès des autres, et dessus elles en croisent d'autres en différens sens. Elles se font un habit beaucoup plus large que leur corps ne semble l'exiger, afin probablement de pouvoir s'en servir long-temps sans y rien changer ; cependant il arrive un moment où il n'a plus assez d'ampleur pour que la chenille s'y trouve à l'aise, alors elle se détermine à l'agrandir. Pour commencer cet ouvrage, elle sort sa tête hors de son fourreau, et cherche avec vivacité à droite et à gauche les brins de laine le plus convenables : elle change de place continuellement ; et si les poils qui sont près d'elle ne sont pas tels qu'elle les désire, elle va en chercher plus loin : dès qu'elle en a trouvé, elle les saisit un à un avec ses mâchoires, et après des efforts redoublés, arrache chacun d'eux, l'apporte au bout de son fourreau, auquel elle l'attache, et continue cette manœuvre jusqu'à ce qu'elle l'ait suffisamment alongé d'un côté ; ensuite elle se retourne et en fait autant de l'autre. Cette opération terminée, la chenille entreprend aussitôt d'élargir son fourreau ; pour y parvenir, elle l'ouvre jusqu'à la moitié environ de la longueur, et par les moyens employés précédemment, elle y ajoute des brins de laine ; lorsque cette partie est achevée, elle en fait autant à l'autre, et, à force de travail, elle se trouve vêtue et logée commodément.

Les laines de nos étoffes servent non-seulement à vêtir ces chenilles, mais encore à les nourrir; elles les mangent et les digèrent.

Lorsque ces teignes industrieuses, mais nuisibles pour nous, ont atteint leur accroissement, elles abandonnent souvent les étoffes qui les ont alimentées; elles vont s'établir dans les angles des murs ou au plancher; elles y attachent leur fourreau, qu'elles ferment par les deux bouts, ensuite elles se changent en chrysalides, et restent sous cette forme environ vingt jours, au bout desquels l'insecte ailé paraît.

La *teigne des tapisseries* a les ailes supérieures brunes à la base, le reste est d'un blanc jaunâtre; sa tête est blanche, son corselet brun; elle porte les ailes appliquées contre le corps : on la voit voler en été; elle cherche des étoffes d'un tissu serré pour y déposer ses œufs.

Sa chenille, qui est encore une de celles qui se nourrissent de laine, commence par ronger le drap, elle file ensuite au-dessus de son corps une espèce de berceau de soie, qu'elle recouvre d'une partie des flocons de laine qu'elle a arrachés, et mange l'autre; elle creuse une espèce de fossé dans le drap, et s'y tient cachée. Il est difficile de découvrir cet insecte, parce que son logement ne paraît être qu'un morceau de drap mal fabriqué, et dont on ne peut la faire sortir qu'en le frottant assez fort; cette chenille passe l'hiver dans ce domicile : au commencement de l'été, la teigne paraît sous sa véritable forme.

La *teigne du fusain* a les ailes roulées autour du corps; les deux ailes supérieures sont d'un beau blanc mat, et marquées de petits points noirs, les inférieures sont grises.

Elle habite l'Europe; on la trouve en été dans les jardins aux environs de Paris.

Sa chenille est rose, d'un blanc jaunâtre avec des points noirs; elle se nourrit du fusain, petit arbuste qui croît naturellement dans les haies.

Ces chenilles vivent en société et se trouvent quelquefois au nombre de deux cents, dans des nids où elles ne se tiennent pas constamment; elles en construisent au moins sept à huit pendant leur vie : leurs nids ont leur origine à certaines feuilles et finissent à d'autres qui en sont éloignées de trois à quatre pouces, ils ne paraissent

qu'un amas confus de toiles transparentes qui sont tellement disposées qu'elles laissent entre elles des sentiers de tous côtés. Ces chenilles ne mangent que la substance de la partie supérieure de la feuille à laquelle leur corps ne touche nullement; couchées dans leur nid, elles alongent la tête au delà pour saisir les feuilles qu'elles peuvent atteindre. Elles mangent toutes ensemble aux mêmes heures, et rentrent dans leur domicile pour s'y reposer.

Quand le manque d'aliment les force à abandonner leur nid, elles vont travailler en commun à en faire un nouveau, sur une touffe de feuilles fraîches à peu de distance du premier; enfin, c'est à un des bouts de leur dernier nid qu'elles se construisent chacune une coque d'une soie très-blanche, dans laquelle elles se changent en chrysalides; ces *coques* sont de figures oblongues, un peu pointues aux deux bouts; elles sont arrangées parallèlement les unes aux autres : elles composent ensemble un seul et même paquet.

L'ALUCITE DES GRAINS ou FAUSSE TEIGNE.

Les *alucites* ont beaucoup de ressemblance avec les *teignes*, et sont comme elles ornées de couleurs brillantes; elles viennent de chenilles à seize pattes et sans poils; on les a nommées *fausses teignes*, parce qu'elles ne se font point de vêtemens portatifs, mais des logemens, des espèces de maisons, ou des galeries; elles y restent cachées tant qu'elles y trouvent leur subsistance : ce sont ordinairement les feuillages des plantes qu'elles lient ensemble, et qu'elles plient de différentes manières pour se mettre à l'abri. Parmi les chenilles des alucites, il en est deux espèces qui nous sont très-préjudiciables parce qu'elles attaquent nos grains, surtout le froment et le seigle : quoique ces insectes en mangent peu, ils ne laissent pas que d'en consommer beaucoup, parce qu'ils sont nombreux. La chenille de l'*alucite des grains*, a l'adresse de lier ensemble plusieurs de ces grains avec des fils de soie; dans l'intervalle qu'elle laisse entre eux, elle se forme un tuyau de soie blanche, d'où elle sort pour manger, les uns après les autres, les grains qui l'entourent : la précaution qu'elle prend de

se munir de provisions, qu'elle porte toujours avec elle, fait qu'elle n'a point à craindre la disette; parvenue à son accroissement, elle se change en chrysalide, et paraît sous la forme d'insecte ailé à la fin du printemps.

LE PTÉROPHORE.

Ces insectes, qui ont quelque ressemblance avec les phalènes et les teignes, craignent également la clarté du soleil; ils ont aussi quelques rapports avec les papillons par la manière dont leurs chenilles se changent en nymphes, et sont très-remarquables en ce que leurs ailes étant découpées en plumes, ils semblent en avoir une multitude, de là vient leur nom de *ptérophores;* on en trouve trois espèces aux environs de Paris; celle du *ptérophore pendactyle* est d'un beau blanc de neige; on le voit voltiger sur les orties vers la fin du jour. Sa chenille est velue, de couleur verte avec des points noirs; elle se suspend par l'extrémité du corps pour se transformer en chrysalide, et reste dans cette situation; elle est soutenue dans le milieu par un fil; le *ptérophore didactyle* habite également nos contrées: les ailes supérieures de cette espèce sont de couleur brune, les inférieures d'un gris foncé; sa chenille est verte et velue, elle vit sur le liseron; mais la plus jolie espèce de ces lépidoptères, est le *ptérophore éventail;* ses ailes, ornées de petites raies transversales, grises et brunes, offrent en effet, lorsqu'elles sont étendues, la forme d'un éventail ouvert; on le voit communément en automne dans nos campagnes, courant sur les vitres des croisées. Sa chenille, de couleur verdâtre, a plusieurs rangées de tubercules, d'où sortent des poils de moyenne longueur; elle vit sur le liseron convolvulus.

INSECTES.

VINGT-SIXIÈME TABLEAU.

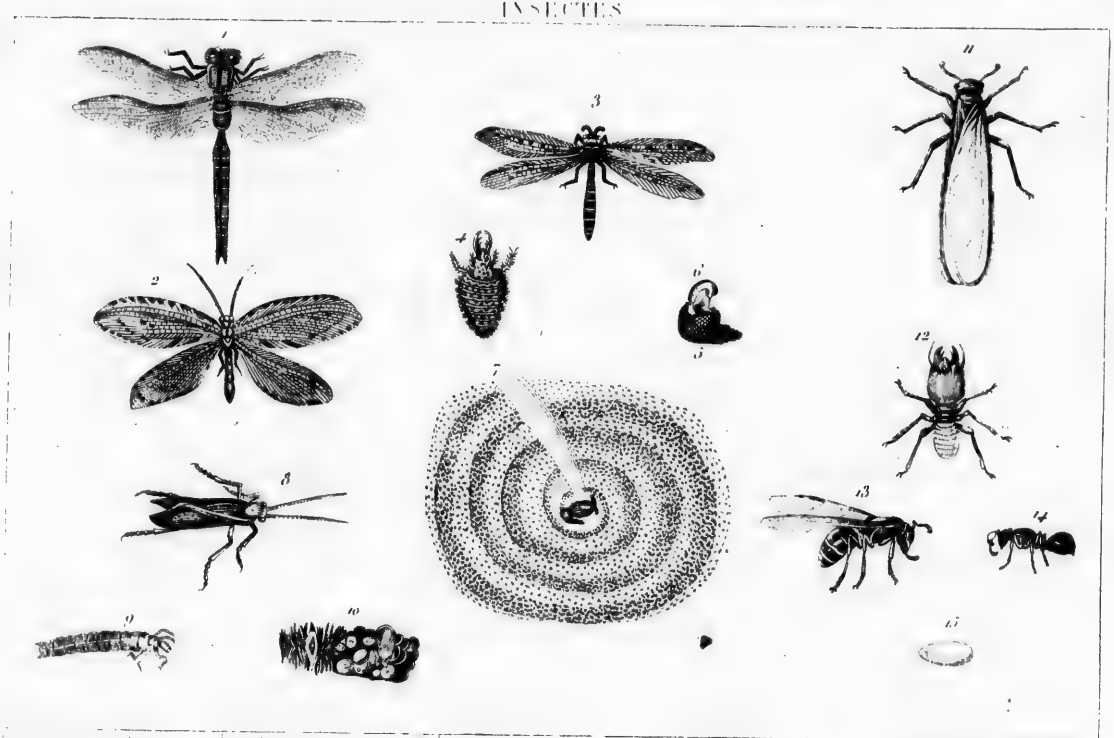
NÉVROPTÈRES — LA LIBELLULE.

Les *libellules* sont connues dans toute la France, même par les enfans, sous le nom de *demoiselles*, qu'elles doivent probablement à la longueur de leur corps et à la finesse de leur taille. Leurs ailes n'offrent point des couleurs aussi variées que celles qui ornent les ailes des papillons, mais elles sont extrêmement transparentes et d'un tissu léger assez semblable à une gaze très-fine; elles sont brillantes, dorées ou argentées. On en voit aussi qui sont embellies de taches colorées. Ces demoiselles, qui plaisent par leurs formes élégantes, par la vivacité de leurs couleurs, et surtout par leur éclat, ont des inclinations très-meurtrières; elles se tiennent dans les airs pour fondre sur les insectes ailés qu'elles peuvent y découvrir, et manger ceux dont elles parviennent à se saisir. Leur inclination vorace les conduit souvent le long des haies sur lesquelles beaucoup de mouches et de papillons vont se reposer, et les portent également à fréquenter les bords des eaux où voltigent différens insectes.

On a divisé les libellules en trois familles ou genres; chacune de ses familles a dans son organisation des caractères constans qui servent au naturaliste à les distinguer les unes d'avec les autres.

Toutes les libellules naissent dans l'eau et y prennent leur accroissement complet. En sortant de l'œuf, la de-

INSECTES



[illegible]	4. Sa larve. 5. Sa Nymphe. 6. Peau de la Nymphe.	7. Tête de la larve. 8. Frigane grande. 9. Sa larve.	10. Son fourreau. 11. Thermès fatale. 12. Sa Nymphe.	13. Fourmi Hercule. 14. Fourmi jaune. 15. Sa Coque.

moiselle commence par être un ver à six pattes ; étant encore jeune et très-petit ce ver se change en *nymphe*. Ce changement d'état n'en produit aucun bien sensible dans leur figure ; on aperçoit seulement sur le dos de la nymphe quatre petits corps plats et oblongs, qui sont les fourreaux des ailes que doit avoir l'insecte parfait. Ces nymphes sont ordinairement d'un vert brun et salies par la boue qui s'est attachée à leur corps ; elles nagent et respirent dans l'eau à la manière des poissons.

Les nymphes offrent une singularité remarquable : elles portent une espèce de masque dont la forme varie suivant le genre auquel la nymphe appartient ; les unes l'ont convexe et arrondi, on l'appelle casque ; d'autres ont un masque plat ; d'autres l'ont plat et effilé. Ces masques couvrent le devant et le dessus de la tête, cachent la bouche, et doivent encore servir à fournir des alimens aux nymphes. Elles vivent douze à onze mois sous l'eau avant d'être en état de se transformer en insecte parfait. Pendant cet intervalle elles changent plusieurs fois de peau. Leur métamorphose a lieu depuis le commencement du printemps jusqu'à la fin de l'automne. C'est hors de son humide berceau que doit s'accomplir la grande opération qui fait de cet insecte aquatique un habitant de l'air. Après être resté au bord de l'eau le temps nécessaire pour se bien sécher, il se met en marche et cherche un endroit où sa transformation puisse se faire commodément ; il se fixe d'ordinaire sur une tige ou sur une branche d'arbre, avec ses pattes, et s'y place toujours la tête en haut. Bientôt les ailes des libellules se développent, et dès qu'elles sont affermies, elles prennent leur essor, et planent dans les airs pour chercher leur proie. Elles y font cent tours et retours pour y découvrir d'autres insectes ailés qui leur soient inférieurs en force, et elles s'en emparent.

Ce genre renferme plus de cinquante espèces. Celles que l'on trouve le plus communément est la *libellule grande*, qui, en effet, est la plus grande de toutes ; sa tête est jaune, son corselet est brun avec six lignes vertes, un peu obliques ; deux de ces lignes sont à la partie antérieure, et deux de chaque côté sous les ailes ; l'abdomen est brun, les anneaux ont de chaque côté des taches jaunes, un peu verdâtres, et en dessus, à leur extrémité, deux taches triangulaires bleues ; les ailes sont transparentes, avec deux petites taches brunes près l'extrémité.

L'HÉMEROBE.

Les *hémerobes* sont de fort jolis insectes, et qui, par rapport à leur longueur, ont de très-grandes ailes; ces ailes sont délicates et minces : il n'est point de gaze qui ait une transparence pareille à la leur; dans l'état de repos, elles sont élevées en toit au-dessus du corps de l'insecte que l'on aperçoit au travers, et qui est, ainsi que son corselet, d'un vert tendre, éclatant, orné quelquefois d'une teinte d'or.

On trouve fréquemment ces insectes dans les jardins, où leurs femelles cherchent à déposer leurs œufs qu'elles attachent sur les feuilles. Les larves en sortent en perçant la coque, et descendent sur les feuilles peuplées de pucerons; elles se nourrissent de ces insectes, ce qui leur a fait donner le nom de *lion des pucerons;* leur première forme est celle d'un ver à six pattes; mais elles ont à la partie antérieure de la tête des espèces de cornes au moyen desquelles elles saisissent et sucent leur proie; elles n'ont pas de grands mouvemens à faire pour se procurer leur nourriture; dès en naissant, la larve se trouve placée au milieu d'une peuplade d'êtres faibles qui ne peuvent lui échapper. Beaucoup plus agile qu'eux, elle choisit à son gré sa victime : s'emparer du plus gros et le sucer est pour elle l'affaire d'une demi-minute. Ces larves, si cruelles pour les pucerons, ne le sont pas moins pour leur espèce; quand par hasard elles se rencontrent, il arrive souvent que la plus forte, saisissant la plus faible, la traite comme un malheureux puceron.

Les larves des hémerobes aiment à être vêtues; mais leur habillement, loin de les parer, les défigure; c'est une couverture très-informe qui les enveloppe depuis le cou jusqu'à l'extrémité, et l'épaisseur en est si considérable, relativement à l'insecte, qu'il semble chargé d'une petite montagne; elle est faite d'une infinité de petits corps blancs, bruns ou noirâtres, amoncelés les uns sur les autres; ces petits corps sont légers, ce sont les peaux, le duvet et les parties sèches des pucerons dont la larve s'est nourrie. La construction de ce vêtement demande quelque adresse de la part de l'insecte, et surtout une grande souplesse, et une grande agilité dans sa tête et dans

l'espèce de corselet auquel elle tient. C'est avec ses deux cornes que la larve prend chacune les masses légères de duvet qu'elle veut faire passer sur son dos; elle a l'adresse de les tenir avec ses cornes de manière qu'elles se trouvent appuyées sur sa tête, qu'elle élève brusquement pour faire sauter la petite masse cotonneuse sur son corps.

Ordinairement quinze jours après être sorties de l'œuf, ces larves sont parvenues au terme où elles abandonnent la feuille où elles ont vécu, et cherchent un endroit commode pour se transformer. Assez communément, c'est dans les plis d'une feuille desséchée que la larve se retire pour filer une coque ronde comme une boule de la grosseur d'un pois, et d'une soie très-blanche où elle se renferme. Les tours du fil qui composent cette coque sont très-serrés les uns contre les autres, et forment un tissu très-solide. Quand sa coque est finie, la larve se change en nymphe. Si sa transformation a lieu en été, l'insecte ailé paraît environ quinze jours après; mais la nymphe de celles qui n'ont filé qu'en automne, passe l'hiver en cet état, et l'hémerode ne sort de sa coque qu'au printemps suivant.

Ce genre renferme à peu près trente espèces; plusieurs se trouvent en Europe, et même aux environs de Paris; on y rencontre surtout assez communément dans les bois et les endroits humides l'*hémerode perle :* son corps est jaunâtre; les ailes, de moitié plus longues que le corps, sont blanchâtres, transparentes avec des nervures vertes; les yeux sont très-brillans et les antennes sont jaunes. Cet insecte plaît par la beauté de ses couleurs, mais il dégoûte par l'odeur fétide qu'il répand, et qui, s'attachant aux doigts de ceux qui l'ont touché, se fait sentir long-temps.

LE MYRMÉLÉON.

Les *myrméléons*, avec une large tête, ont de petits yeux saillans, les ailes longues et transparentes; ils offrent beaucoup plus d'intérêt sous l'état de larve que sous celui d'insecte parfait. La larve de celui qui habite communément en Europe, a reçu le nom de *fourmilion*, parce que cet insecte est l'ennemi le plus redoutable des

fourmis. Cette larve a six pattes, sa couleur est d'un blanc jaunâtre, mêlé de quelques taches d'un brun presque noir, qui figurent trois raies; le corps est parsemé de poils noirs, courts et formant des houppes en différens endroits. Sa tête est plate, et de chaque côté sort une trompe en manière de cornes; ces deux trompes remplacent la bouche dont cette larve est privée, elles sont destinées à pomper le suc que contient le corps de différens insectes, et à le faire passer dans celui de la larve; ces cornes sont écailleuses, mobiles, dentées intérieurement dans presque toute leur longueur, recourbées près de leur extrémité qui se termine en pointe aiguë. Cette larve, par la disposition de ses pattes, ne marchant qu'à reculons, ne peut courir après sa proie, mais elle possède l'art de lui dresser des embûches, et joignant la patience à l'industrie, elle sait attendre que sa victime vienne tomber dans le piége. La larve choisit avec soin un lieu favorable à ses desseins, elle se place dans un sable fin et sec, contre un mur à l'abri de la pluie, et s'y pratique une fosse : pour lui donner de justes proportions, elle commence par en tracer l'enceinte; ensuite, en courbant la partie postérieure de son corps, elle l'enfonce comme un soc de charrue, et laboure le sable à reculons; elle trace ainsi à plusieurs reprises, et à petites secousses, un sillon circulaire dont le diamètre se trouve toujours égal à la profondeur qu'elle veut donner à sa fosse; elle creuse successivement des cercles plus petits que ceux qui précèdent, en marchant toujours à reculons sur une ligne spirale, ayant soin, en même temps, de rejeter avec ses pattes le sable au dehors, de manière à former un trou en entonnoir; ses travaux terminés, elle se place au fond de sa trémie conique, se tapit sous le sable au-dessus duquel s'élèvent seulement ses deux cornes écartées l'une de l'autre, et s'y tient en embuscade. Malheur alors à tout insecte imprudent qui passe sur les confins de son domicile! le sable est si mobile qu'il s'éboule aisément sous les pattes de l'insecte qui roule dans le trou; souvent la fourmi s'en approche en allant à la maraude; si elle est assez éloignée pour que la larve ne puisse la saisir avec ses cornes qui lui servent de tenailles, elle lui lance des jets de sable pour l'étourdir et l'entraîner au fond de son antre, où les cornes de la larve, ouvertes pour la recevoir, lui saisissent le corps en se fermant; quand la larve a sucé sa victime, elle en jette au loin le cadavre desséché.

Le fourmilion exerce près de deux ans son instinct sanguinaire, changeant quelquefois de résidence. Durant ce temps il se creuse plusieurs entonnoirs, selon que le défaut de subsistance l'oblige à changer de lieu; à la fin il se file une coque, s'enferme dans ce berceau pendant deux mois environ, et se métamorphose sous sa dernière forme.

LA FRIGANE.

Les *friganes* ont la tête petite, le corselet court, les ailes supérieures colorées et élevées en toit au-dessus de leur corps; leurs ailes inférieures sont plissées.

Les larves des friganes ont six pattes écailleuses; leur corps est composé de douze anneaux. Elles vivent dans l'eau; on les trouve dans les marais, dans les étangs, dans les roseaux. Elles se fabriquent des fourreaux portatifs qu'elles traînent partout où elles marchent.

Le corps de cette larve est logé dans un tuyau de soie dont l'intérieur est lisse et poli. Sur l'extérieur, sont attachés des fragmens de diverses matières propres à le fortifier et à le défendre; souvent ils sont extrêmement hérissés et pleins d'inégalités; quand l'habit devient trop court ou trop étroit, la larve s'en fait un nouveau de grandeur convenable. Comme l'insecte doit marcher tantôt au fond de l'eau, tantôt monter ou descendre au milieu de ce liquide sur les plantes qui y croissent, il a grand soin de choisir, pour construire son vêtement, des corps dont la pesanteur spécifique est moindre que celle de l'eau. Des feuilles de différentes espèces de plantes, de petits bâtons de figure cylindrique ou irrégulière, des tiges de plantes, de roseaux, des brins de paille, de jonc, des grains, des coquilles de limaçons aquatiques; enfin, les différentes substances que ces larves trouvent dans l'eau leur servent, et malgré leur dissemblance, elles les font quelquefois entrer toutes indistinctement dans la composition d'un même fourreau qui, alors, offre une bigarrure peu agréable à la vue. Néanmoins ils ne sont pas tous faits sur le même modèle; on en voit de mieux façonnés. Parmi ces larves, il en est qui mettent plus ou moins de symétrie dans la construction de leur maisonnette; quelques-unes sont composées à l'extérieur de brins

de joncs collés les uns sur les autres, et disposés selon la longueur du fourreau. Quelquefois ces brins sont si bien arrangés qu'on n'aperçoit pas leur assemblage ; on croit voir un cylindre cannelé dans sa longueur. L'intérieur de chaque fourreau a la figure d'un cylindre creux ; à chaque bout est une ouverture ; celle où se trouve placée la tête de l'insecte est au milieu d'une plaque circulaire, appliquée au bout du tuyau pour le boucher en partie.

Toutes les larves des friganes, après être nées dans l'eau et y avoir crû, doivent se changer en nymphes avant d'être insectes ailés. Cest dans leur fourreau qu'elles subissent leur métamorphose ; mais la nymphe n'y serait point en sûreté contre les attaques de ses ennemis si elle n'en fermait l'entrée. Elle commence par assujettir son fourreau contre quelque corps solide ; ensuite, avec la soie dont elle est pourvue, elle forme des fils dont elle construit une grille de chaque côté ; les mailles en sont assez rapprochées pour empêcher les insectes carnassiers de pénétrer dans l'intérieur, et assez écartées pour laisser un libre passage à l'eau que la nymphe a besoin d'aspirer. C'est ordinairement quinze ou vingt jours après que la larve s'est transformée en nymphe, que la frigane sort de son enveloppe ; elle ne la quitte point dans l'eau. Pendant qu'elle est encore nymphe, elle abandonne son fourreau, marche sur la surface de l'eau avec ses quatre pattes antérieures, qui, de même que les autres, sont renfermées dans une enveloppe particulière. Elle cherche un endroit sec où elle puisse rester tranquille, et attendre que sa peau se fende : au bout de quelques minutes elle parvient à en être débarrassée. On voit voler les friganes au bord des eaux, où elles vont déposer leurs œufs sur des plantes aquatiques.

Ce genre contient près de cinquante espèces qu'on trouve dans presque toute l'Europe, la plus grande partie aux environs de Paris. La *frigane grande* est la plus remarquable par ses couleurs ; ses ailes supérieures sont d'un brun grisâtre, et avec des nuances cendrées, une raie longitudinale noire, des taches irrégulières d'un brun obscur, et deux points vers l'extrémité. Les ailes inférieures sont transparentes, brunes, avec les bords jaunâtres.

LES THERMÈS.

Si les *thermès* n'étaient un véritable fléau pour les contrées qu'ils habitent, ils pourraient être placés au rang des animaux les plus intéressans. Ces insectes, communs dans les Indes et en Afrique, ont été désignés par les voyageurs sous le nom de *fourmies blanches;* ils ont en effet, dans leurs mœurs, quelques rapports avec les fourmis; mais ils surpassent, dans l'art de bâtir, tous les animaux connus; leur étonnante industrie, leur réunion en société dans une cité qu'ils construisent et dans laquelle ils vivent en corps de république, composés de différens ordres, offre un exemple d'une intelligence rare et merveilleuse qu'on admire sans pouvoir l'expliquer.

Une société de thermès se compose de trois ordres, les chefs, ou le roi et la reine, individus ailés et parvenus à leur dernier état de métamorphose et de perfection. Le second ordre est celui des *soldats* ou nymphes; le troisième celui des *travailleurs* encore à l'état de larve, sans ailes et sans yeux; ce sont des espèces de fourmis blanchâtres. A mesure que ces insectes avancent en âge, les membres de cette société parviennent au rang de soldat, et peuvent même obtenir le rang suprême par droit d'élection. Les soldats diffèrent des travailleurs; ils ont subi un changement de forme et se sont rapprochés d'un degré de l'état parfait; alors ils sont beaucoup plus forts, et pourvus d'une grosse tête et d'énormes mâchoires qui sont leurs armes; ces guerriers n'ont point encore d'yeux, cependant ils exercent une surveillance très-active; ils montent la garde au rempart. Si un d'eux aperçoit quelque danger, il rentre pour donner l'alarme et revient suivi de plusieurs autres. Essaie-t-on de faire une brèche dans une des parties de leur habitation, ils se défendent avec furie, même contre les hommes; chargés de préserver la société entière contre toute agression, ces guerriers ne sortent jamais; les travailleurs leur apportent à manger.

Lorsque l'époque de la dernière métamorphose est arrivée pour les nymphes ou soldats, leurs ailes se développent; elles sont au nombre de quatre, grandes, transparentes et de couleur brune; en même temps la membrane qui recouvre leur corps et leurs yeux se déchire; joyeux de voir la lumière, ils s'envolent par mil-

liers au sein des airs; mais alors ils trouvent de cruels oppresseurs dans les oiseaux qui les détruisent en grand nombre; d'autres auxquels les ailes se dessèchent et tombent, deviennent la proie des animaux terrestres; ils ont en outre, pour ennemis, les nègres qui les mangent après les avoir fait griller. Cependant quelques-uns échappent à tant de périls s'ils ont le bonheur d'être rencontrés par quelques travailleurs qui courent continuellement près de la surface de la terre sous leurs galeries couvertes, alors ils sont élus rois et reines de nouveaux états. Tous ceux qui ne sont pas ainsi conservés périssent infailliblement dans l'espace d'un jour. Aussitôt que les travailleurs ont pris un couple heureux sous leur protection, et qu'ils l'ont mis à l'abri de tout danger, ils l'enferment dans une chambre d'argile qui n'a qu'une petite entrée pour ouvrir seulement un passage aux travailleurs et aux soldats; ainsi ces sujets volontaires s'imposent la loi de pourvoir aux besoins de leur souverain, et à ceux de leur nombreuse lignée. La reine, peu après son élection, devient d'une fécondité prodigieuse; elle ne pond pas moins de quatre-vingt mille œufs; ces œufs éclos produisent autant de petits thermès ouvriers, appelés à fonder un jour une nouvelle république.

On compte cinq espèces de thermès, le belliqueux, le fatale, l'atroce, le destructeur et celui des arbres; le *thermès fatale* est l'espèce la plus grande, la mieux connue en Afrique, celle qui bâtit les édifices les plus vastes et les plus curieux.

Lorsqu'une colonie de ces thermès s'établit en quelque lieu, elle est composée principalement de travailleurs, jeunes et encore sous l'état de larves. Pour construire leur habitation, ils emploient toutes sortes de branchettes et de substances, qu'ils maçonnent avec de l'argile qu'ils gâchent. Un édifice est composé de deux parties distinctes, l'extérieur et l'intérieur; l'extérieur offre la figure d'un petit mont d'une forme élégante, à peu près semblable à celle d'un pain de sucre; leur hauteur perpendiculaire est de dix à douze pieds au-dessus de la surface de la terre; il est recouvert d'une large écaille de la forme d'un dôme, assez large et assez forte pour protéger l'intérieur contre les intempéries de l'air, et les habitans contre les attaques de leurs ennemis.

Cet édifice est divisé en un grand nombre d'appartemens, au centre desquels, et précisément sous le dôme,

se trouve *l'appartement royal* réservé à ceux qui doivent occuper le rang suprême; les autres appartemens sont destinés, les uns pour les *nourriceries* où l'on élève les petits, les autres servent de *magasins*. On y trouve toujours de petites masses de gomme, ou jus épaissis des plantes.

Tous les appartemens qui environnent la *chambre royale* composent un labyrinthe compliqué, qui s'étend de tous côtés à plus d'un pied de distance de cette chambre; les pièces sont séparées les unes des autres par des galeries qui se communiquent et se prolongent de tous côtés jusqu'à la voûte supérieure qui couvre le tout; les galeries ou conduits, pratiqués dans les pièces les plus basses de l'édifice, sont plus larges que le calibre d'un gros canon. Tous sont enduits d'une couche fort épaisse de la même argile dont le monticule est formé; ils aboutissent aux différens appartemens, et s'étendent sous terre jusqu'à la profondeur de trois à quatre pieds. C'est là que les ouvriers vont prendre le gravier fin qui, travaillé dans leur bouche, acquiert la consistance d'un mortier, et devient une argile solide dont le monticule et tous les bâtimens sont construits, excepté les *nourriceries* qui sont entièrement composées de bois unis ensemble par des gommes; les galeries souterraines sont les principaux passages par lesquels les travailleurs et les soldats vont et reviennent, portant du bois, du mortier, de l'eau et des provisions. Ces insectes ont soin de donner à ces chemins une pente douce, parce que les travailleurs montent difficilement un terrain à pic, et que les soldats ne le peuvent pas du tout.

Au moyen de ces routes nombreuses, pratiquées sous terre en tous sens, les thermès s'avancent sous les fondemens des maisons et des magasins; ils pénètrent dans l'intérieur des pièces de bois les plus solides, sans qu'il y paraisse au dehors, et l'on est surpris en touchant de grosses poutres de les voir tomber en poussière: ces animaux ne laissent subsister que la pellicule extérieure, ils rongent aussi les meubles, les hardes ou toute matière animale et végétale. Tel est le dommage que font les thermès par leur nombre et par leur voracité. Des dégâts si affreux, causés par un faible insecte, frappent d'étonnement, mais ne doit-on pas en éprouver encore davantage, en remarquant que le thermès, long de deux à trois lignes, élève un bâtiment de douze pieds de

hauteur en pyramide, ce qui est plus de quatre cents fois la hauteur de son corps. Les faits extraordinaires qu'offre l'histoire de ces insectes paraîtraient fabuleux, s'ils n'étaient attestés par des savans dignes de foi; on est d'autant plus fondé à y croire, que nous avons près de nous des exemples non moins surprenans du génie que certains insectes déploient dans leurs travaux et dans leur gouvernement. Nous offrirons ces exemples en parlant des fourmis, des guêpes, des abeilles, qu'un naturaliste moderne a distingués sous le nom d'*hyménoptères sociaux*.

HYMÉNOPTÈRES. — LA FOURMI.

Il existe beaucoup d'espèces diverses dans le genre des fourmis; on en connaît plus de vingt seulement en France; toutes ont des habitudes particulières, indépendamment des mœurs communes à ces différentes peuplades. Dans toutes les sociétés de fourmis, il y a des individus ailés, et qui passent leur vie entière dans l'oisiveté; d'autres, et c'est le plus grand nombre, ne portent jamais d'ailes; c'est la classe laborieuse : ces fourmis sont chargées de différens travaux nécessaires aux besoins de tous les membres de la république, au sein de laquelle règne la paix, le bonheur et l'abondance.

Les fourmis, selon l'espèce, établissent leur demeure en différens lieux; les unes se creusent des souterrains assez profonds : ce sont ces fourmilières qu'on rencontre le plus communément dans la campagne. Lorsqu'une nouvelle colonie de fourmis a fait choix d'un endroit convenable, toutes se mettent à l'ouvrage à l'exception des femelles ailées, qui n'ont à s'occuper que de la ponte. Une police bien ordonnée semble régler les fonctions diverses de ce petit peuple industrieux; il faut aller chercher souvent au loin des matériaux et les traîner avec effort jusqu'au lieu de l'établissement : les unes apportent des morceaux de bois sec, des racines d'arbres, des débris de végétaux; d'autres, en enlevant la terre à l'aide de leurs mâchoires, creusent le souterrain et les profondes cavités qui y conduisent; rangées sur une file, les ouvrières vont porter au dehors les molécules de terre qu'elles viennent d'enlever, tandis que leurs compagnes rentrent dans le même ordre pour travailler. Enfin, il en est qui maçonnent et élèvent des murs; ces travaux difficiles s'exécutent avec une grande célérité et sans

confusion; tout le temps que dure la construction de leur antre caverneux, ces laborieuses fourmis ne prennent point de repos, ni même de nourriture; elles ne pensent à manger que lorsque leur habitation est achevée: bientôt elles ont à remplir d'autres devoirs; elles servent avec empressement et activité les fourmis ailées, qui seules deviennent mères, leur apportent des alimens, et prennent soin de faire éclore leurs œufs. Les petits, en naissant, sont des vers blancs, sans pattes, de la grosseur d'un grain de sable; peu de temps après ces larves s'enferment dans une coque d'un blanc mat; elles y restent dans l'état d'immobilité jusqu'au moment où elles se transforment en fourmis; ce sont ces nymphes qu'autrefois on croyait être des œufs de fourmis, mais les œufs de ces insectes sont beaucoup plus petits et restent toujours cachés dans l'intérieur de la fourmilière; les travailleuses pourvoient à tous les besoins des larves, auxquelles journellement elles dégorgent un suc mielleux; elles veillent non moins attentivement sur les nymphes, qui se métamorphosent et les préservent de tout danger.

Une des plus grandes espèces de ce genre, la *fourmi-hercule*, fait son nid dans les troncs cariés des vieux arbres; ce nid est composé d'un grand nombre de chambres séparées par des cloisons de bois. La *fourmi fauve*, beaucoup plus petite, élève dans nos forêts de hauts dômes avec des fragmens ligneux et des matériaux de toute espèce; elle les recouvre d'un toit de chaume; elle y pratique dans l'intérieur des avenues en forme d'entonnoirs, disposées en péristyles circulaires; l'intérieur du dôme offre, vers son centre, une place spacieuse, dont le plafond est soutenu par des poutres; à cette place aboutissent toutes les galeries environnantes. La famille naissante des vers et les nymphes sont placées dans des salles basses, où chaque jour on les visite, et d'où on les tire pour les exposer au soleil; au moindre danger, on les rapporte promptement dans leurs dortoirs. Chaque nuit le dôme est fermé par de fortes poutres; tous les matins ces barricades s'ouvrent, à moins que le ciel ne soit nébuleux ou ne menace de la pluie, ce qu'ont le soin d'observer des sentinelles placées aux barrières; dans ce cas, on renonce aux affaires du dehors pour se livrer aux soins de l'intérieur: mais si le temps est beau, les travailleuses se mettent en route, afin d'aller chercher des provisions pour nourrir tout ce peuple qui s'accroît sans cesse. Les fourmis aiment beaucoup le miel, tous les sucs doux des fruits ou d'autres

substances végétales; elles en cherchent de tous côtés, et, après s'en être d'abord rassasiées, elles apportent le reste du butin à la fourmilière. Elles commencent par en distribuer aux larves, ensuite à celles de leurs compagnes restées au logis; souvent à leur arrivée il en est qui, avec leurs antennes, caressent les pourvoyeuses; celles-là sont mieux partagées que les autres.

INSECTES.

VINGT-SEPTIÈME TABLEAU.

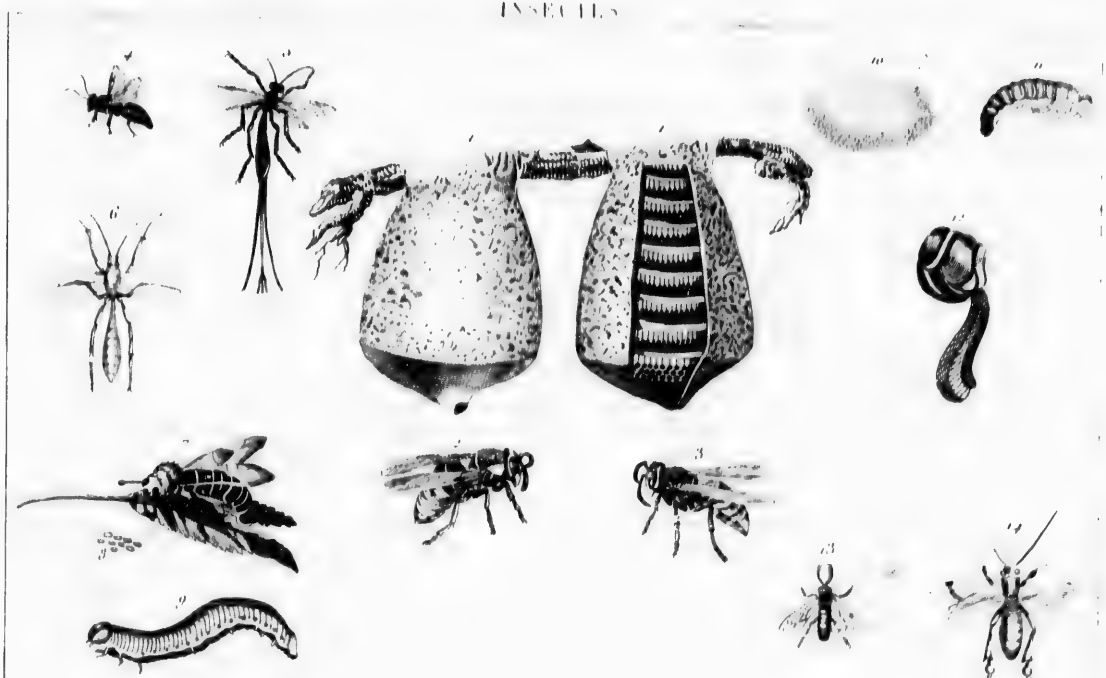
HYMENOPTÈRES. — LA GUÊPE.

Les guêpes ressemblent aux abeilles pour la forme; mais les caractères distinctifs de ce genre de mouches, sont d'avoir le corps lisse sans poils apparens; leurs ailes supérieures, plus longues que les inférieures, sont toujours pliées en deux dans leur longueur, excepté quand elles volent. Elles sont armées d'un aiguillon, dont la piqûre est très-douloureuse; c'est une arme offensive, un moyen d'opprimer les animaux plus faibles qu'elles; féroces par nature, elles ne vivent que de rapine; mais réunies en société, elles n'épargnent ni soins ni travaux: elles aiment leurs petits avec une vive tendresse; leur patience, leur adresse, leur industrie et surtout leur architecture, d'un genre particulier, méritent de fixer les regards de l'observateur. D'autres espèces vivent solitaires et n'en montrent pas moins d'habileté dans leurs ouvrages.

t le
om-
ses ;

sont
pliées
dou-
elles
avec
lier ,
pileté

INSECTES



11 Guêpier de la Guêpe Cartonnière
Guêpe Frelon
Guêpe Commune

4. Ichneumon pelotonné
5. Ichn. Attrayant
6. Ichn. [illegible]

Cimbex du Saule
Sa Coque
Sa Larve

10. Sa Coque
11. Sa Nymphe
[illegible]

[illegible]

La *guêpe-frelon* est une des especes qui se réunit en société; elle se compose de frelons féroces et paresseux, de femelles pondeuses, et d'ouvrières; en général, la durée de la vie de ces insectes n'excède pas l'année qui les a vus naître; toutefois, quelques femelles échappées aux rigueurs de l'hiver quittent, au printemps, leur premier asile, et chacune d'elles va jeter ailleurs le fondement d'une nouvelle habitation; la mère-guêpe qui la commence seule, ratisse et broie du bois, en forme avec sa salive une pâte qu'elle emploie à bâtir son nid. Elle a soin de le placer à l'abri soit dans des greniers, soit dans les trous de vieilles murailles, et le plus souvent dans de gros troncs d'arbres dont l'intérieur est carié; après avoir creusé une cavité, en détachant les fragmens du bois prêt à tomber en poussière, elle y construit des cellules, y dépose ses œufs, et nourrit de sa chasse les petits vers qui en sortent et qui vingt jours plus tard deviennent guêpes; ces premiers-nés fournissent toujours des ouvrières qui, dès-lors, agrandissent l'habitation. Un pilier gros et solide en est le fondement. A ce pilier est attachée une espèce de calotte qui en fait le toit; un second pilier sert de base au gâteau des cellules: elles sont hexagones, et leur ouverture est terminée par en bas; les jeunes femelles y déposent leurs œufs: à mesure qu'elles en pondent, les ouvrières augmentent le nombre des cellules, et se chargent de la nourriture des petits, qui, arrivés à leur accroissement complet, se disposent à la transformation, en tapissant de soie leur cellule, et la bouchant également de soie. C'est dans les mois de septembre et d'octobre que les nymphes doivent quitter leur enveloppe et paraître avec des ailes; celles qui n'en sont point encore sorties sont mises à mort par les frelons, qui enveloppent aussi les vers dans le massacre; mais bientôt ils périssent eux-mêmes: ainsi que les ouvrières, ils se dispersent dans la campagne, et, n'y trouvant plus de pâture, ils succombent misérablement à la faim et au froid; il ne reste plus, à la fin de l'hiver, que les femelles, qui ont passé cette saison engourdies au fond du nid. Ainsi finit cette société, dont la plus grande population ne s'élève jamais à plus de cent ou de cent cinquante individus.

La *guêpe commune* fait son nid sous terre; très-avide de fruits, en même temps qu'elle est carnassière, elle livre une guerre cruelle à toutes les autres mouches, surtout aux abeilles; néanmoins, le produit de sa chasse ne suffit pas à sa voracité; ces guêpes se rendent en grand nombre dans les boucheries situées aux environs des campagnes, s'attachent

aux pièces de viande qui leur plaisent le plus, et ne les abandonnent jamais sans en emporter un morceau à leur guêpier. L'entrée de leur demeure est une espèce de galerie, d'environ un pouce de diamètre; elle conduit à une petite ville souterraine, qui n'est pas construite, il est vrai, dans le genre des nôtres, mais qui est tracée avec symétrie; les rues et les logemens y sont également distribués; elle est entourée de murs qui se composent de feuilles assez semblables à notre papier; toutefois ils ont la solidité nécessaire à leur usage. La figure extérieure de cette enveloppe est, d'ordinaire, celle d'une boule de treize ou quatorze pouces de diamètre; l'intérieur offre un assemblage de cellules, disposées à différens étages avec des chemins pour y arriver: les intervalles sont décorés de colonnes, qui servent à soutenir l'édifice; le tout est de matière de papier comme l'enveloppe. Les cellules, assez souvent au nombre de quinze à seize mille, ne contiennent ni miel ni cire; elles sont uniquement destinées à loger les vers, les nymphes et les jeunes mouches qui n'ont point encore pris l'essor.

Cependant cet édifice, qui est l'ouvrage de quelques mois, ne doit durer qu'une année. Dès que les premiers froids se font sentir, ces mères si attentives, si tendres pour leurs petits, deviennent des marâtres impitoyables : cette société, comme celle des guêpes-frelons, se dissout après un massacre général, et jamais il ne reste qu'un très-petit nombre de mères destinées à fonder, l'année suivante, de nouvelles républiques.

Cette espèce de guêpe, appelée aussi guêpe domestique, et guêpe souterraine, est très-commune aux environs de Paris; une autre espèce, la *guêpe cartonnière*, qui se trouve en grand nombre à Cayenne, bâtit son nid sur une petite branche d'arbre. La forme de ces guêpiers est un peu conique; ils sont entièrement recouverts d'une espèce de carton, fait de filamens de bois ramollis par les guêpes; sous cette enveloppe sont renfermés des gâteaux de cellules; chaque gâteau est construit à mesure que la république augmente; une seule ouverture donne entrée aux guêpes; elle est placée à la partie inférieure du guêpier, qui se termine en pointe; les mœurs de ces insectes ne nous sont point connues, mais on peut présumer qu'elles diffèrent peu de celles des guêpes d'Europe, qui vivent en société.

L'ICHNEUMON.

Le nom d'*Ichneumon*, qui a été donné autrefois par les Égyptiens à un petit quadrupède grand destructeur des œufs du crocodile, a été transporté par les naturalistes à un genre entier de mouches vives et hardies, qui ne vivent que de chasse; elles sont pour les insectes en général, mais principalement pour les chenilles, des ennemis très-redoutables. La femelle de ces ichneumons est armée d'une tarrière, instrument propre à percer des substances très-dures. Lorsqu'elle sent le besoin de pondre, elle va se poser sur une chenille ou sur un ver dont le corps est quelquefois plus grand que le sien; elle le parcourt, le perce dans l'endroit qui lui convient, et dépose au fond de la plaie un, deux, trois et jusqu'à vingt ou trente œufs, suivant que la mouche est plus ou moins grosse. Les larves qui proviennent de ces œufs se nourrissent des parties graisseuses de la chenille, qui croît elle-même, tandis qu'un si grand nombre d'ennemis vivent dans son intérieur : toutes ces larves doivent subir des métamorphoses; il y en a qui, pour cette opération, se filent des coques de soie très-belles, d'autres qui se transforment sans se renfermer dans des coques.

Les ichneumons emploient divers moyens pour placer leurs œufs; il en est qui se contentent d'en coller un ou plusieurs sur le corps de la chenille qu'ils ont choisie, pour alimenter leur postérité; d'autres se mettent à l'affût des nids que la plupart des insectes font pour leurs petits, et malgré les soins qu'ils prennent pour les rendre inaccessibles, les ichneumons se jouent de la prévoyance et des précautions des mères : ils font entrer leur longue tarrière dans des nids qui ont d'épaisses enveloppes composées de bois, de sable, de terre, ou du mortier le plus compact, ensuite ils y déposent leurs œufs; souvent même, pendant que la femelle qui construit le nid va dans dans la campagne chercher les matériaux qu'elle doit employer à le former, l'ichneumon se glisse à l'improviste dans ce nid, pond un œuf à côté de celui qui s'y trouve; l'insecte qui revient boucher l'ouverture ignore que, lorsque le petit qui est l'objet de ses soins sera né, il en naîtra un autre auprès de lui qui le dévorera peu à peu.

La nature, qui a donné aux ichneumons un instrument propre à percer les corps durs, contenant des alimens convenables à leurs petits, les a doués d'une intelligence admirable, qui leur fait découvrir les insectes les mieux cachés. Les chenilles plieuses, rouleuses, et mineuses des feuilles des arbres; les habitans des galles; les araignées mêmes tapies dans leurs trous, subissent le sort commun; et, malgré leurs toiles, espèces de piéges toujours tendus, et si dangereux pour les insectes ailés, elles deviennent la proie des larves des ichneumons.

Ces insectes offrent de grandes variétés, tant pour la grandeur que pour la forme, pour les couleurs et par la longueur de leur tarrière; dans quelques-uns cet instrument est très-long, dans d'autres, il est très-court.

Ce genre renferme plus de trois cents espèces; on en trouve une grande quantité aux environs de Paris et dans toute l'Europe, où l'on voit surtout très-communément *l'ichneumon pelotonné*, *l'ichneumon attrayant* et *l'ichneumon jaunâtre*. L'ichneumon pelotonné offre une espèce très-petite, entièrement noire; les antennes sont plus longues que le corps; les ailes supérieures ont une tache marginale d'une nuance semblable, mais plus foncée.

Les larves de cette espèce filent des coques d'un beau jaune citron, qu'elles placent les unes auprès des autres et qu'elles enveloppent d'une masse cotonneuse de même couleur.

L'ichneumon attrayant a la tête et les antennes noires; son corselet est de même couleur, avec des taches d'un blanc jaunâtre, les ailes blanches et transparentes.

L'ichneumon jaunâtre est d'un jaune fauve; les antennes sont aussi de cette couleur à leur base, et brunes dans le reste de leur longueur. Les ailes sont transparentes avec les nervures brunes; les supérieures ont, vers le milieu du bord extérieur, une tache alongée jaune.

LE CIMBEX ET LE TENTHRÈDE.

Les *cimbex* et les *tenthrèdes*, connus sous le nom de *mouches à scie*, sont munis d'une tarrière très-curieuse par sa structure; elle est composée de deux lames dentelées, placées dans des coulisses écailleuses et garnies de

dents qui sont elles-mêmes dentelées. Les surfaces de ces lames sont aussi armées de pointes longues et déliées, placées à peu près comme les dents d'un peigne. Cet instrument fait non-seulement l'office de scie, mais il fait celui de râpe. Les mouches à scie s'en servent pour faire des entailles aux jeunes branches des arbres, et y pratiquer des retraites sûres et éloignées de tout danger pour le dépôt de leurs œufs, d'où naissent des larves, qu'on désigne sous le nom de *fausses chenilles*, parce qu'elles ont beaucoup de ressemblance avec les véritables chenilles, tant extérieurement que par leur conformation intérieure.

Les cimbex volent lourdement, et font alors entendre un bourdonnement assez semblable à celui des abeilles et des guêpes. Ce genre est composé de seize espèces; une des plus communes en Europe est le *cimbex du saule;* ses ailes ont une teinte de brun jaunâtre, avec des nervures noires : sa larve vit sur le saule, elle a plus d'un pouce de longueur, et vingt-deux pattes; elle est d'un vert clair, tout poudré d'une matière blanche farineuse; elle a le long du dos une raie d'un vert obscur; la tête est d'un blanc sale; le corps est couvert de lignes transversales très-fines, à l'exception du dernier anneau, qui est lisse : on la trouve ordinairement couchée sur une feuille roulée en spirale. Ces larves offrent un phénomène très-curieux : quand on les touche un peu fort, on voit sortir, des côtés du corps, plusieurs jets d'eau, que la fausse chenille seringue à la distance de plus d'un pied; ces jets d'eau sont de la grosseur d'un fil ordinaire; la liqueur qui les produit est claire; quand on la rassemble en gouttes, elle a une couleur verdâtre, et son odeur est désagréable. Vers le milieu de l'été, cette larve file une coque ovale d'une soie grossière, luisante, d'un brun fauve; elle y passe l'hiver, et n'en sort qu'à la fin du printemps, sous la forme d'insecte ailé.

Les tenthrèdes, comme les cimbex, sont armés d'une scie qui sert aux mêmes usages dans les insectes des deux genres; ils se rapprochent aussi, tant par la forme de leurs larves que par la manière dont elles vivent. Les larves des tenthrèdes ont le corps composé de douze anneaux; le nombre de leurs pattes varie depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux; leur tête est formée de deux calottes, séparées par une cannelure; la bouche est munie de deux mâchoires dentées, d'une lèvre supérieure et d'une lèvre inférieure : au-dessous de celle-ci est placée la filière

d'ou sort la soie que la larve file, pour faire une coque, où elle se change en nymphe. La plupart de ces nymphes entrent dans la terre pour se métamorphoser; quelques-unes vivent en société.

Ce genre renferme près de quatre-vingts espèces; plusieurs se trouvent en Europe. On voit, dans les pays froids, le *tenthrède du pin;* ses ailes sont transparentes; les supérieures ont, vers le bord, une tache brune alongée; les inférieures sont noires à l'extrémité; sa larve vit en société sur le pin : on en trouve assez communément une centaine réunies, presque continuellement occupées à ronger les feuilles. Après avoir mangé celles de la branche où elles se sont établies, elles se mettent en marche, et montent la branche de compagnie pour en trouver de nouvelles. Lorsqu'on les touche, elles élèvent la tête et le devant du corps, et laissent couler de leur bouche une goutte de résine claire, semblable à celle qui sort des branches coupées du pin; elle en a l'odeur et la consistance : c'est le suc résineux qu'elles tirent des feuilles, et qui sert à leur nourriture. Après avoir changé plusieurs fois de peau, elles se filent une coque, qu'elles attachent aux branches du pin; cette coque est de forme ovale : la larve la fortifie en dedans de plusieurs couches de soie, ce qui la rend d'une consistance solide; quinze jours après, le tenthrède en sort et voltige presqu'aussitôt dans les airs.

Une autre espèce, le *tenthrède septentrional*, se trouve communément en Europe, et même aux environs de Paris. Les couleurs dominantes du corps sont le noir et le roux; les ailes ont une teinte de violet foncé, les supérieures ont une tache marginale noire.

La larve de ce tenthrède vit en société sur le bouleau; elle est verte, et a le premier et le dernier anneau d'un jaune rougeâtre, relevé de taches noires. Quand on touche un peu rudement ces larves, elles font sortir d'entre leurs pattes des tubercules charnus et coniques, qui rentrent ensuite dans le corps, à la manière des cornes ou tentacules des limaçons; parvenues au terme de leur accroissement, elles s'enfoncent dans la terre, où elles filent des coques simples de forme ovale, entièrement noires; elles y restent tout l'hiver, et ce n'est que vers le milieu du printemps qu'elles jouissent d'une nouvelle existence.

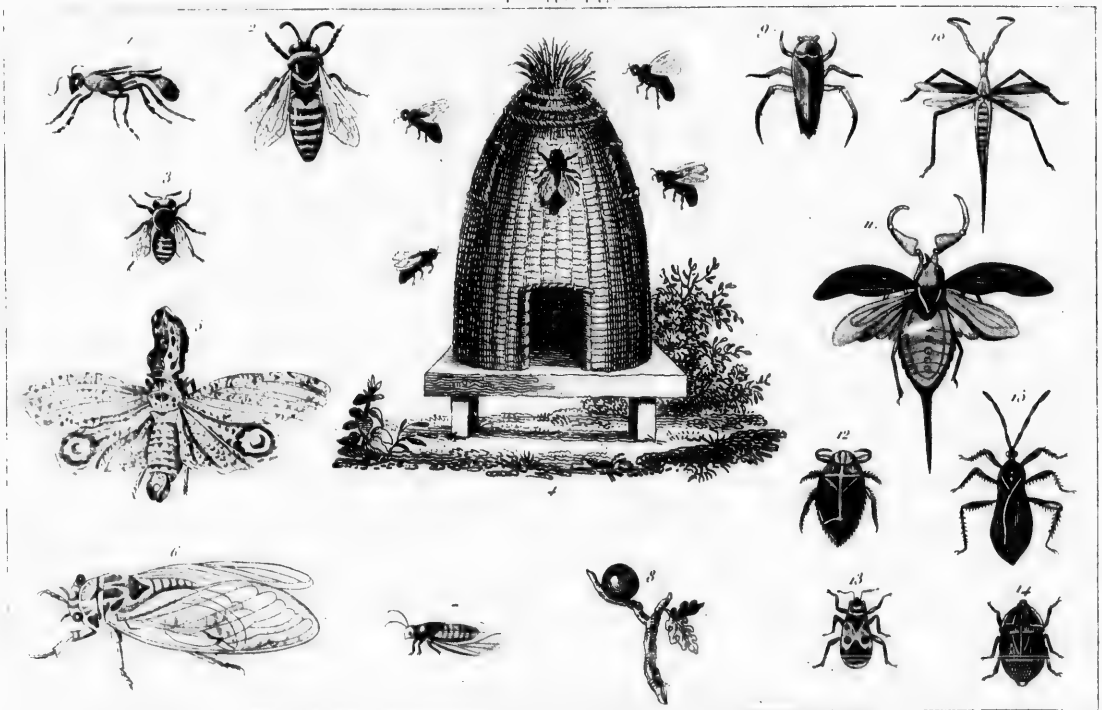
nymphes

les pays
alongée;
nent une
branche
ouver de
bouche
consis-
lusieurs
ovale :
ze jours

ons de
cé, les

u d'un
e leurs
tacules
coques
temps

INSECTES



1. [illegible] du Sable.	4. Abeilles.	7. Spyle du figuier.	10. Nèpe Linéaire.	13. Punaise aptère.
2. [illegible]	5. Fulgore.	8. Kermès.	11. Nèpe Cendrée.	14. Pentatome.
3. [illegible]	6. Cigale.	9. Notonecte.	12. Naucore Cimicoïde.	15. Reduve à masque.

INSECTES.

VINGT-HUITIÈME TABLEAU.

HYMÉNOPTÈRES. — LE SPHEX.

Les *sphex*, nombreux en espèces, sont peu communs en Europe; cependant on rencontre assez souvent aux environs de Paris, sur le bord des chemins et dans les campagnes, le *sphex du sable*. La femelle de cette espèce montre beaucoup d'activité et d'industrie pour construire le berceau de sa progéniture. A l'aide de ses mâchoires et de ses pattes, elle fait un trou dans un terrain sablonneux; elle emporte avec ses dents tous les grains de sable et les petites mottes de terre qu'elle rencontre sur son chemin, les jette à quelque distance, s'enfonce plus avant, écarte et rejette continuellement le sable et la terre en arrière en grattant avec ses pattes, et parvient, en peu de temps, à former un creux assez profond. Dès qu'elle a terminé son travail, elle s'envole, va chercher une chenille, une larve ou une araignée, l'apporte dans son trou, pond un œuf à côté, et referme ce trou avec du sable: peu de momens après qu'elle a pourvu à la nourriture et à la sûreté de sa larve, cette mère prévoyante meurt, sans avoir pu jouir du fruit de ses tendres soins.

LE BEMBEX.

Les *bembex*, par leur structure, ont quelque rapport avec les guêpes; ils vivent solitaires. La femelle dépose ses œufs séparément dans des loges qui n'ont aucune communication; elle fait ces loges en terre, ou contre le tronc d'un arbre, et les ferme après y avoir mis la provision nécessaire à chaque larve, pour la nourrir jusqu'au moment où elle doit cesser de manger. Ces larves sont semblables à celles des guêpes. On connaît dix-huit ou vingt espèces de bembex : peu habitent l'Europe; mais on y voit, surtout aux environs de Paris, *le bembex pubescent;* sa tête est jaune, avec quelques taches noires sur le front; le corselet est noir, couvert d'un duvet verdâtre.

L'ANDRENNE.

Les *andrennes* habitent l'Europe, et sont très-communes aux environs de Paris. Plusieurs espèces de ce genre mettent beaucoup d'art à préparer le domicile où doivent naître leurs petits; les femelles seules sont chargées de ce soin, et de pourvoir à la nourriture de leurs larves. La manière dont *l'andrenne du pavot* remplit ses soins maternels est digne d'être connue. Elle creuse en terre un trou en ligne droite, d'environ trois pouces de profondeur, et va ensuite couper des morceaux dans les pétales des fleurs du coquelicot, pour en tapisser l'intérieur; elle place les premiers morceaux au fond du trou; au-dessus de ceux-ci elle en étend d'autres, et successivement jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à couvrir entièrement ses parois, et une petite partie du bord extérieur de l'ouverture. Lorsqu'elle a donné à son nid une certaine épaisseur, elle y porte une masse de pâtée mielleuse, en quantité nécessaire pour nourrir la larve qu'il doit renfermer; après y avoir déposé un œuf, elle détend toute la tapisserie qui se trouve depuis le bord du trou jusqu'à la pâtée, la pousse à mesure vers le fond, où elle la plie; de sorte que ce nid, qui avait trois pouces de hauteur, se trouve réduit à onze ou douze lignes; puis elle bouche le vide qu'il laisse avec la terre. La larve subit toutes ses métamorphoses dans ce lieu, et l'insecte parfait en sort en s'ouvrant un passage dans la terre qui le recouvre.

LES ABEILLES.

Peu différentes des guêpes, pour la forme, les *abeilles* sont plus douces et plus policées; également armée d'un dard à venin, elles ne l'emploient jamais que pour la défense de leurs foyers, et ne vivent aux dépens d'aucun être.

On distingue plusieurs espèces d'abeilles; chacune a son talent, son génie particulier, et toutes montrent un instinct extraordinaire. Les unes vivent en société, telles l'abeille commune et l'abeille bourdon; les autres vivent solitaires, et la mère construit seule le berceau de sa famille : les abeilles coupeuses de feuilles, avec de la feuille de rosier; l'abeille maçonne bâtit un logement à ses petits au moyen d'une matière visqueuse qu'elle dégorge, elle en compose un mortier d'une telle solidité qu'il faut le fer pour l'entamer; l'abeille charpentière fait un trou dans les bois pourris, y entre à reculons, y dépose ses œufs avec du miel et façonne la loge où les vers doivent éclore et subir leur métamorphose : mais de toutes les espèces, la plus intéressante, celle dont l'instinct se montre supérieur à celui de toutes les autres, c'est *l'abeille domestique ;* abandonnées à elles-mêmes, elles se tiennent entre les creux d'arbres; on ignore quels sont les lieux qu'elles habitent naturellement. On en trouve de sauvages dans différentes parties de l'Asie, en Italie, dans les pays méridionaux de la France; recueillies dans des ruches où l'homme leur donne un abri, ces abeilles nous procurent une récolte abondante de miel et de cire; et l'on peut facilement examiner la marche de leurs travaux, qui offrent une architecture très-régulière; on peut également observer leurs mœurs, la forme de leur gouvernement où règne une harmonie parfaite, et qui, réglé par une persévérante industrie, une économie rigide, une sage prévoyance, s'étend non-seulement à tous les objets d'intérêt général, mais encore jusqu'aux besoins particuliers des différens ordres de la république.

Une ruche se compose d'une reine ou mère-abeille, de faux bourdons plus gros que les abeilles ordinaires, ce sont les pères de la cité, et d'ouvrières destinées à nourrir les autres ordres de l'état et à construire des édifices; le nombre des faux bourdons, dans une ruche, s'élève depuis deux cents jusqu'à douze ou quinze cents, et celui

des ouvrières, depuis quinze jusqu'à vingt-cinq ou trente mille. Les faux bourdons n'ont point d'aiguillon venimeux; les reines et les ouvrières seules en sont armées.

Le premier soin d'une nouvelle colonie ou d'un *essaim*, dans son habitation, est d'en calfeutrer hermétiquement toutes les parois intérieures avec une cire mollasse, brune, nommée *propolis*, que les ouvrières recueillent sur les peupliers, les saules et d'autres arbres un peu résineux; les faux bourdons et la reine ne s'occupent point des travaux; la nature, en les privant des instrumens qui y sont nécessaires, semble les avoir destinés à jouir des douceurs du repos.

Lorsque les remparts de la cité sont achevés, les ouvrieres jettent vers le sommet de la ruche les fondemens des habitations de la postérité à naître; ce sont ces gâteaux d'alvéoles dont les ruches sont remplies.

Les ouvrières, pourvues d'une organisation propre à remplir leurs fonctions, ont quatre ailes et six pattes; et, dès le matin, tandis que les unes se livrent aux soins de l'intérieur, d'autres vont butiner sur les fleurs. Au moyen de leur trompe, elles puisent le nectar miellé des corolles; et, avec les brosses ou les râpes de leurs cuisses de derrière, elles ratissent la poussière des étamines ou des petits filets du milieu de la fleur; elles mâchent cette poussière, en forment deux petites boulettes qu'elles cachent dans le creux de leurs cuisses; ainsi chargées de récolte, elles retournent à la ruche. A peine arrivées, ou même souvent en chemin, elles rencontrent quelques-unes de leurs compagnes qui viennent les débarrasser de leur fardeau, et recevoir dans leur bouche le nectar sucré que les butineuses ont recueilli et qu'elles dégorgent. Les autres ouvrières se mettent aussitôt à l'ouvrage, se rangent à la file par compagnies, pétrissent cette poussière de fleurs, qui est la matière à cire, et la font passer dans un de leurs estomacs, car elles en ont deux; l'un pour le miel, l'autre pour la cire : c'est dans cet estomac que s'opère une merveilleuse élaboration. La véritable cire est extraite de la cire brute, dont une partie sert de nourriture aux abeilles : elles dégorgent par la bouche cette cire, sous la forme d'une pâte; et, à l'aide de leur trompe, de leurs dents, de leurs pattes, elles construisent leurs gâteaux : elles peuvent en fabriquer près de quatre mille en vingt-quatre heures. Ils sont composés de cellules hexagones, appliquées les unes contre les autres :

chaque côté contient à peu près un nombre égal de cellules ou alvéoles. Les abeilles placent leurs gâteaux parallèlement les uns aux autres, et laissent entre eux un chemin d'une largeur suffisante pour y passer deux à la fois. Chaque gâteau ne tient ordinairement en haut de la ruche que par une espèce de pied; elles ménagent à leurs grands gâteaux des ouvertures, de manière à pouvoir aller de l'un à l'autre. Les ruches contiennent des cellules de grandeurs différentes; les unes servent à conserver le miel, qu'on met en réserve lorsque la récolte est abondante, les autres à contenir les œufs que la mère abeille y dépose, et dans lesquelles les larves doivent prendre leur accroissement et subir leurs métamorphoses. Les cellules des faux bourdons sont plus spacieuses que celles faites pour les larves d'ouvrières; toutes ont peu d'épaisseur : ce travail est d'une délicatesse extrême, qui se fait surtout remarquer dans les cellules destinées à servir de berceaux aux reines. Elles offrent, avec une forme particulière, beaucoup de solidité : elles sont arrondies, oblongues : on y emploie la cire avec profusion, et l'extérieur en est guilloché.

La reine ou mère abeille s'occupe continuellement à pondre; de ses premiers œufs sortent des ouvrières: cette ponte est suivie d'œufs de faux bourdons; et dans le cours de l'année la mère abeille produit à divers intervalles d'autres œufs destinés à donner des reines. Ces œufs, de différentes sortes, sont déposés, par la mère abeille, dans un domicile particulier; des larves sans pattes, et de couleur blanche, en sortent trois jours après; elles sont roulées en cercle au fond de leur cellule sur une couche épaisse de bouillie blanchâtre. Les abeilles ont une tendresse étonnante pour ces petites larves; elles leur prodiguent les soins les plus affectueux, et tour à tour chacune d'elles vient les visiter et s'assurer si rien ne leur manque.

La nourriture que les abeilles donnent à ces larves est une espèce de bouillie semblable à de la colle faite avec de la farine; un mets du même genre, mais préparé avec plus de recherche, et plus délicat, est offert aux larves, appelées à parvenir au rang suprême.

Lorsque les larves ont pris leur accroissement, les abeilles ferment leur cellule avec un couvercle de cire, et la larve se met à filer pour tapisser l'intérieur de sa cellule. Elle fait une toile d'un tissu extrêmement fin et

serré à divers endroits des parois : elle emploie trente-six heures à cet ouvrage. Trois jours après elle se métamorphose en nymphe; au bout de huit jours l'abeille se débarrasse de son enveloppe de nymphe, perce le couvercle qui ferme sa cellule, en sort, va se reposer sur le gâteau, où elle reste immobile pour donner à ses ailes le temps de s'affermir, et pour que les parties de son corps, qui sont humides, puissent se sécher; mais les abeilles qui l'aperçoivent s'empressent autour d'elle, la lèchent, l'essuient de toutes parts avec leur trompe; quelques-unes la lui présentent pleine de miel : enfin d'autres lui apprennent où sont les portes; elle va, comme ses compagnes, butiner sur les fleurs.

L'intérieur d'une ruche offre le tableau d'une activité continuelle; la paix et l'union règnent entre tous ses habitans. Dans aucun gouvernement on ne porte aussi loin que dans celui des abeilles le respect pour le souverain. La reine jouit sans trouble de tous les honneurs attachés au rang suprême; elle ne sort qu'accompagnée d'un cortége considérable de mouches ouvrières. Si elle quitte la ruche pour fonder ailleurs une colonie nouvelle, les abeilles errantes et vagabondes deviennent la proie de leurs ennemis ou succombent au chagrin. Quand la reine meurt tous les travaux cessent, et les abeilles se laissent périr d'inanition.

HÉMIPTÈRES. — LES FULGORES.

Les *fulgores* sont remarquables par l'éclat et la variété des couleurs qui ornent quelques espèces de ce genre. On en voit dans plusieurs contrées de l'Europe, sur les arbustes et sur les buissons, et même très-communément aux environs de Paris, mais elles sont très-petites; les plus grandes habitent l'Amérique méridionale. On en connaît une espèce à Cayenne et à Surinam qui jouit de la propriété de répandre, pendant la nuit, une lumière si vive, qu'à son aide on peut lire facilement les caractères les plus fins; cette lumière sort de la partie antérieure de la tête. Sa forme singulière, et l'effet qu'elle produit, ont fait donner à l'espèce le nom de *fulgore*

porte lanterne. Cet insecte est très-joli ; le corselet d'un jaune pâle, ainsi que les élytres, sont ornés de traits naissans ; les ailes sont embellies d'une grande tache en forme d'yeux, entourée d'un cercle noir et blanc.

LA CIGALE.

Ces insectes, connus par leur chant monotone, habitent les pays chauds ; ils se tiennent d'ordinaire sur les arbres ; leur vol est très-léger. Pendant la chaleur les cigales sont très-vives ; le froid les engourdit. Les femelles n'ont pas la faculté de chanter ; mais elles sont pourvues d'une tarrière qui leur sert à couper, percer et entailler le bois où elles déposent leurs œufs. Les larves qui proviennent de ces œufs sont blanches ; elles ont six pattes, leur forme approche de celle d'une puce. Elles sortent du nid pour s'enfoncer dans la terre ; elles y croissent, s'y transforment en nymphes : sous cet état, elles prennent de la nourriture, de l'accroissement, et déjà elles se rapprochent de la forme qu'elles doivent avoir à la dernière période de leur vie : lorsqu'elles y sont parvenues, ces nymphes sortent de terre, grimpent sur les arbres, se dépouillent de leur enveloppe, et passent à l'état parfait. Alors, la cigale est presqu'entièrement verte ; ensuite le dessus de son corps prend des nuances de couleur marron, et quelques jours après devient d'un brun noirâtre. Ce genre contient plus de soixante espèces ; quelques-unes seulement se trouvent en Europe ; de ce nombre est la *cigale panachée*, que l'on rencontre dans les pays méridionaux de la France.

LA PSYLLE.

Les *psylles* sont de très-petits insectes, dont une espèce se trouve en nombreuse quantité sur le figuier ; elle y vit d'abord sous l'état de larve à six pattes ; elle se change en nymphe, et, pour subir sa dernière métamorphose, la nymphe s'attache à une feuille où elle reste immobile jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à quitter son enveloppe.

Les femelles sont pourvues d'une tarrière qu'elles emploient à percer les feuilles des plantes où elles déposent

leurs œufs. On trouve souvent aux sommités des branches du sapin des tubérosités écailleuses produites par l'extravasation des sucs que causent les piqûres de ces insectes. Les larves qui sortent des œufs qui y sont déposés, croissent dans les cellules dont ces tubérosités sont remplies.

LE KERMÈS.

Quelques espèces de ce genre font beaucoup de tort aux arbres; mais nous en sommes amplement dédommagés par l'usage qu'on fait du *kermès*, qui sert à la teinture et à la médecine. A raison de ces avantages, cet insecte tient une place distinguée parmi les animaux utiles.

Le kermès mâle a des ailes, la femelle en est privée : aussi est-il facile d'observer les différentes époques de sa vie, qui n'excède jamais le cours de l'année. Dans leur jeunesse, elles ressemblent à de petits cloportes. Elles courent sur les feuilles, ensuite elles se fixent sur les tiges des arbres et des arbrisseaux, et, après y avoir passé quelques mois, elles prennent la figure d'une galle ou excroissance, ce qui leur a fait donner le nom de *galle-insecte*. Parvenus à leur accroissement, les kermès ressemblent, les uns à de petites boules; d'autres, et c'est le plus grand nombre, sont oblongs, et leur forme est celle d'un bateau renversé : leurs couleurs sont variées.

Les arbres fruitiers sont quelquefois tellement couverts de kermès, que leurs branches paraissent toutes galeuses; on en voit surtout une grande quantité sur les pêchers, vers la fin du printemps : les uns sont vivans, les autres morts de l'année précédente : on peut s'assurer de l'état où ils sont en les écrasant : ceux qui sont vivans rendent une liqueur épaisse, ceux qui sont morts contiennent une poudre blanche; l'insecte vivant est très-adhérent à la plante; la place où il est attaché est couverte d'une matière cotonneuse sur laquelle son ventre est appliqué, il est plein et renflé. Plus tard ces insectes se gonflent encore plus, mais la peau ne paraît plus qu'une simple coque sèche qui couvre une infinité de petits grains rougeâtres, ce sont des œufs. Bientôt des

milliers de petits insectes se trouvent à l'abri des injures du temps sous le cadavre de leur mère, qui, même après sa mort, est utile à ses petits, en les couvrant de son corps desséché.

Le kermès le plus renommé est celui qui vient sur une espèce de chêne vert qui s'élève à environ deux ou trois pieds. Cet arbrisseau croît en grande quantité dans les terres incultes des pays méridionaux de la France, en Espagne et dans les îles de l'Archipel. Quand ce kermès a pris toute sa grosseur, il paraît comme une petite coque sphérique attachée contre l'arbrisseau; sa couleur est d'un rouge brun.

Les œufs de cette espèce, connus sous le nom de *graine d'écarlate*, servent à teindre la laine et la soie dans un beau rouge cramoisi; les paysans de certains cantons de la France et de quelques pays étrangers en font la récolte tous les ans. Les marchands qui achètent le kermès pour la teinture l'arrosent de vinaigre et le font ensuite sécher au soleil, afin de faire périr les petits. Cette opération change en même temps sa couleur, et lui fait prendre un rouge foncé. C'est avec cette graine d'écarlate qu'on fait le sirop de kermès.

On trouve sur les grands chênes plusieurs espèces de kermès; l'une d'elles ressemble beaucoup à celle du petit chêne; on la regarde comme étant bonne pour la confection d'alkermès, mais elle n'est pas propre à la teinture.

LA NOTONECTE.

Les insectes de ce genre vivent dans l'eau, tant sous l'état de larves, que sous l'état parfait; à ces deux époques de leur vie, ils n'offrent de différence sensible que le défaut d'ailes qui leur manque dans le premier âge. Les *notonectes* nagent toujours sur le dos, le ventre en l'air; hardies, vives et carnassières, elles attrapent des insectes plus forts qu'elles, saisissent leur proie avec les pattes antérieures, et la sucent avec leur trompe. On en connaît six espèces; deux seulement, la notonecte petite et la *notonecte glauque*, sont communes en Europe, dans les mers et les étangs, surtout aux environs de Paris; leurs couleurs offrent des nuances de brun et de jaune peu éclatantes.

LA NÈPE.

Les *nèpes* sont aussi des insectes aquatiques ; elles sont lourdes, nagent lentement, et se tiennent d'ordinaire dans la vase; mais elles volent très-bien, principalement le soir : carnassières ainsi que leurs larves, qui leur ressemblent pour la forme, elles se nourrissent également de petits insectes qu'elles percent et déchirent avec leur trompe, pendant qu'elles les tiennent entre leurs petites pattes faites en forme de pinces. On trouve deux espèces de ce genre aux environs de Paris, dans les eaux stagnantes : ce sont la *nèpe linéaire* et la *nèpe cendrée ;* leurs couleurs sont obscures.

LA NAUCORE.

Les *naucores* ont beaucoup de ressemblance avec les nèpes et les notonectes, pour leur manière de vivre et celle de leurs larves. Elles sont très-agiles, elles nagent avec vitesse ; souvent elles sortent de l'eau pendant la nuit pour voler dans la campagne ; avides d'insectes aquatiques, elles en font le plus grand carnage dans les eaux.

Ce genre est composé de quatre espèces : l'une d'elles, la naucore cimicoïde, se trouve aux environs de Paris, dans les eaux stagnantes. Elle est de couleur verdâtre avec des taches brunes.

LA PUNAISE.

Ces insectes qu'on trouve pendant une grande partie de l'année sur presque toutes les plantes dans les jardins et dans les bois, et particulièrement aux environs de Paris, forment un genre très-nombreux qu'on a divisé en trois familles : les *punaises*, les *pentatomes*, les *reduves ;* quelques espèces de punaises offrent des formes très-singulières ; d'autres ont le corselet et les élytres peints des couleurs les plus brillantes; il en est qui sont dépourvues d'ailes et d'élitres, telle est la punaise de lit, qui n'est que trop connue par les vives piqûres qu'elle nous fait et par l'odeur infecte qu'elle exhale : une autre espèce, la *punaise aptère*, est remarquable en ce qu'elle

n'a point d'ailes, mais seulement des élytres, auxquels la partie membraneuse manque, et qui ne couvrent qu'une portion de l'abdomen; cette punaise est ornée d'une belle couleur rouge variée agréablement de taches noires.

Les larves des punaises ne diffèrent de l'insecte parfait que par le manque d'ailes et d'élytres; dès qu'elles sortent de l'œuf, elles se répandent aussitôt sur les plantes pour y chercher leur nourriture. Les unes en tirent le suc avec leur trompe, les autres font la guerre aux chenilles et aux insectes qu'elles sucent jusqu'à ce qu'elles en aient tiré toute la substance; souvent les plus grosses chenilles deviennent la proie des punaises qui sont carnassières, tant sous l'état de larves que sous celui d'insecte parfait.

Les pentatomes diffèrent en quelques points des punaises, particulièrement par la forme du corps; mais les insectes de ces deux genres subissent les mêmes métamorphoses, et leurs larves vivent de la même manière: plusieurs espèces habitent l'Europe, et se trouvent aux environs de Paris; une des plus belles est la *pentatome à lignes noires*, qui se tient sur les fleurs du pommier et sur celles du sureau.

Les reduves forment un genre nombreux; on en trouve quelques espèces en Europe: on y voit dans les maisons le *reduve à masque;* il a le vol rapide et pique très-fort; il répand une odeur très-désagréable lorsqu'on le tient entre ses doigts; il fait entendre un bruit qui est produit par le frottement de son corselet sur les élytres. Sa larve se trouve également dans les maisons; elle est toujours couverte d'ordures qui, en s'attachant sur toutes les parties de son corps, la rendent hideuse; mais en les enlevant avec un pinceau, on voit qu'elle ressemble à l'insecte parfait, à l'exception des ailes qui lui manquent; sous cet état, comme après sa dernière métamorphose, elle se nourrit de différens insectes.

INSECTES.

VINGT-NEUVIÈME TABLEAU.

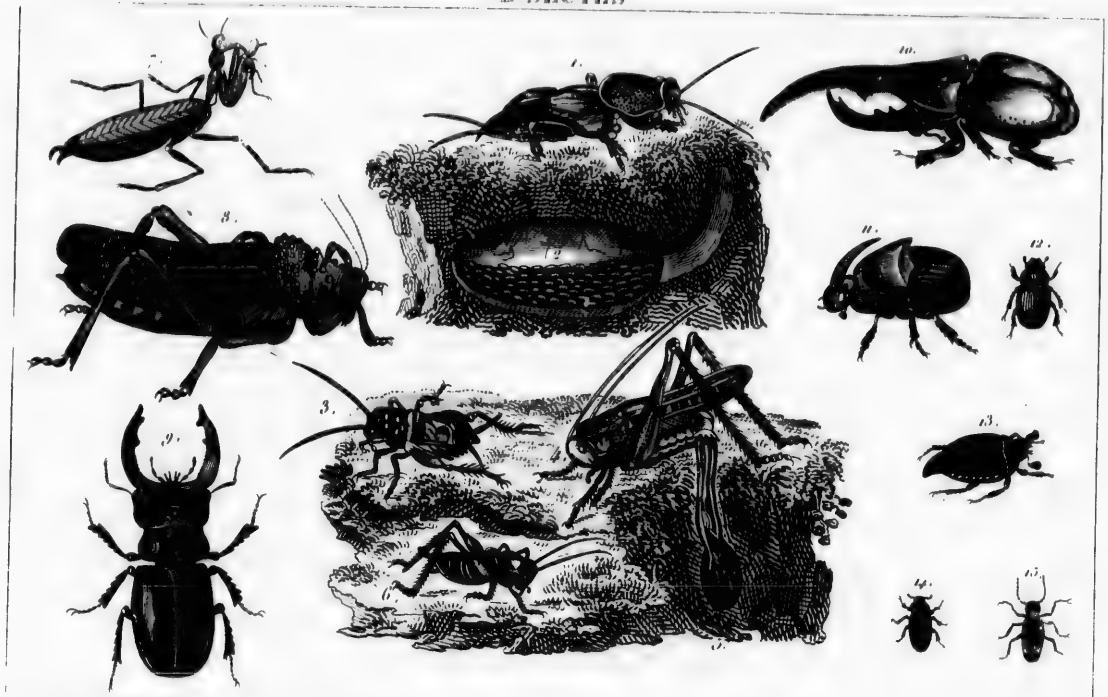
ORTHOPTÈRES. — LE GRILLON.

Les *grillons* sont assez généralement connus sous le nom de *cri cri*, à cause du bruit qu'ils font entendre par le frottement des élytres coriacés qui couvrent leurs ailes, bruit auquel on a donné le nom de chant. Les trois espèces les plus connues sont les grillons domestiques, ceux des champs, qui ont entre eux beaucoup de ressemblance, et le grillon taupe : on appelle grillon domestique celui qui vit dans nos maisons ; il est très-incommode, tant par le son aigu qu'il fait entendre pendant la nuit, que parce qu'il mange tout ce qu'il trouve à son goût, pain, farine, viande, et toutes sortes de provisions de bouche. Cachés tout le jour dans les fentes des murailles et derrière les cheminées, ces insectes sortent de leur retraite à la nuit pour chercher leur nourriture. Ils habitent communément auprès des fours des boulangers.

Le *grillon champêtre* a la tête et le corselet noir ; les élytres, de couleur obscure, sont d'un jaune grisâtre à leur base ; c'est en terre qu'il établit sa demeure et bâtit son nid. La larve des grillons ne diffère de l'insecte parfait que par le défaut d'ailes et d'élytres.

Le *grillon taupe*, connu des jardiniers sous le nom de *courtillière*, se distingue des autres grillons par la structure de ses pattes antérieures qui sont faites en forme de mains ; elles sont larges et plates, garnies de pointes

INSECTES



1. Grillon taupe.	4. Sauterelle rouge-ferrue	7. Mante oratorienne.	10. Scarabe hercule.	13. Hannelon
2. Son nid.	5. Ses Œufs.	8. Criquet morbilleux.	11. Scarabé bourreau.	14. Trillette marquetée.
3. Grillon champêtre	6. Sa Larve.	9. Lucane cerf-volant.	12. Scarabé fimetaire.	15. Lampyre marginé.

qui ressemblent à des doigts : elles lui servent de pique et de pioche pour fouiller la terre; il y passe sa vie et fait beaucoup de ravages dans les jardins : il ronge les racines des plantes après les avoir coupées avec ses pattes nerveuses.

Ces grillons montrent beaucoup d'adresse dans la construction de leur nid; ils choisissent une motte de terre dure, grosse comme un œuf de poule, dans laquelle ils pratiquent un trou qui leur sert pour entrer et pour sortir; ils forment, au dedans de cette motte, une cavité assez spacieuse pour contenir leurs œufs. Après les y avoir déposés au nombre de cent cinquante, la courtillière a soin d'affermir les dehors de ce nid souterrain; sans cette précaution, ces œufs deviendraient la proie de certains insectes noirs, cachés sous terre. Selon quelques auteurs, ces mères vigilantes creusent, autour du berceau de leurs petits, des chemins couverts pour y faire la ronde et empêcher que l'ennemi ne s'y glisse à l'improviste.

LA SAUTERELLE.

La plupart des *sauterelles* sautent plus qu'elles ne volent; cependant elles s'élèvent quelquefois fort haut et fort loin; elles sont très-vives et se donnent beaucoup de mouvement. Comme les grillons, elles font entendre un bruit qui est également produit par le frottement des élytres l'un contre l'autre, et que l'on nomme le *chant des sauterelles*.

Les femelles des sauterelles déposent leurs œufs dans la terre. Les larves qui en sortent diffèrent seulement de l'insecte parfait par la grandeur et par le défaut d'ailes et d'élytres.

Elles forment un genre composé d'une cinquantaine d'espèces; peu habitent l'Europe; cependant on y trouve, dans les prairies, la sauterelle verte et la *sauterelle rouge-verrue* qui est de même couleur. Toutes deux ont les jambes et les pattes ornées de plusieurs rangées d'épines; la dernière mord avec beaucoup de force et jusqu'au sang. On dit que les paysans, mettant à profit cette inclination malfaisante, font mordre, par les sauterelles, les

verrues qu'ils ont souvent sur les mains, et que la liqueur que l'insecte verse en même temps dans la plaie les fait sécher et disparaître; c'est pourquoi on a donné, à cette espèce, le nom de rouge-verrue.

LA MANTE.

Les *mantes*, très-remarquables par leur forme singulière, sont très-rares dans toute l'Europe; on n'y voit que la *mante oratorienne* qui se trouve dans les provinces méridionales de l'Allemagne et dans les pays méridionaux de la France, où les paysans lui ont donné le nom de *prie-dieu*, parce que souvent elle s'appuie sur ses quatre pattes de derrière en tenant les deux antérieures élevées et jointes ensemble, en effet comme si elle priait Dieu. Elle dépose ses œufs ramassés en un paquet hémisphérique, plat d'un côté et couvert d'une enveloppe de la consistance d'un parchemin très-mince; elle l'attache à une branche d'arbre. Les larves des mantes, après avoir été sans ailes, en acquièrent pendant leur accroissement; c'est en cela seulement que consistent leurs métamorphoses.

La mante oratorienne n'a que deux pouces de longueur; elle est de couleur verte; les élytres sont veinés et couvrent des ailes qui sont veinées aussi et transparentes.

LE CRIQUET.

Les *criquets* sautent avec agilité et très-loin; ils exécutent des évolutions au moyen de leurs pattes postérieures, qui sont beaucoup plus longues que celles de devant, et garnies de muscles très-forts; ils marchent aussi sur la terre, mais fort mal et lentement. Quelques espèces volent rapidement et à de grandes distances, se montrent en troupes nombreuses, parcourent différentes contrées, et causent des ravages considérables. Ces criquets de passage dévorent l'herbe, le blé, et généralement toutes les plantes qu'ils rencontrent. La Tartarie, la Pologne et les pays du Levant sont souvent dévastés par eux.

Selon quelques navigateurs, les criquets, qui sont un fléau pour de certains lieux, servent à nourrir les peuples qui habitent des terres incultes vers les côtes de Barbarie : comme ils sont en abondance et très-gros dans ces pays,

les habitans les recueillent, les font rôtir et les mangent. On dit aussi que, dans les provinces méridionales de la France, il est des enfans qui rongent avec plaisir les cuisses de ces insectes.

Les criquets ne subissent point d'autres métamorphoses que les grillons, et, comme eux, ils font entendre un son très-aigu semblable à un cri. Ce genre est composé de quatre-vingts espèces, dont fait partie le *criquet morbilleux*, qu'on trouve au cap de Bonne-Espérance; cet insecte est orné de vives couleurs.

COLÉOPTÈRES. — LA LUCANE.

Souvent on voit, vers le soir, ces insectes à larges cornes voler autour des vieux arbres, dans l'intérieur desquels la femelle cherche à placer ses œufs. Les larves qui en proviennent ont le corps courbé en arc, et composé de treize anneaux; elles ont la tête ornée de deux fortes mâchoires qui leur servent à ronger le bois, qu'elles réduisent en une espèce de tan; elles font beaucoup de tort aux arbres, parce qu'elles attaquent, non-seulement ceux qui sont pourris, mais encore ceux qui sont en pleine vigueur. Elles construisent, dans l'endroit où elles ont vécu, une coque ou cellule avec la sciure du bois qu'elles ont rongé; elles s'y changent en nymphe, et n'en sortent que sous la forme d'insecte parfait.

Les *lucanes* forment un genre de vingt à vingt-quatre espèces, dont quelques-unes habitent l'Europe. On trouve, dans quelques cantons de la France, la *lucane cerf-volant;* ses cornes, qui se croisent en manière de tenailles, lui servent de défense, et serrent tellement les doigts de ceux qui veulent prendre cet insecte, qu'elles causent beaucoup de douleur, quelquefois même elles font sortir du sang.

LE SCARABÉ.

Le genre *scarabé* se compose d'insectes, qui, ayant beaucoup d'analogie, par la manière de vivre, diffèrent extrêmement par la forme. On en voit qui ont la tête et le corselet armés de cornes menaçantes, tel est le *scarabé hercule;* celle qui est placée sur sa tête est très-longue, avancée, recourbée, et garnie, à sa partie supérieure,

de trois ou quatre dents saillantes ; celle du corselet est de même forme, excepté qu'elle est échancrée à son extrémité ; elle est garnie de dents de chaque côté. Cet insecte singulier habite les Antilles; il est noir et verdâtre.

Le *scarabé bourreau*, qu'on trouve à la Caroline et à la Virginie, porte seulement une corne noire sur sa tête, qui est, ainsi que le corselet, d'un beau vert doré ; les élytres sont d'un vert d'une autre nuance et rayés. Enfin, le *scarabé fimetaire*, commun en Europe, surtout aux environs de Paris, est dépourvu de cornes ; la tête est d'un noir luisant; le corselet, de semblable couleur, est marqué de taches jaunes ; les élytres sont rouges.

Les insectes de ce genre renferment environ cent quarante espèces ; plusieurs vivent dans les terrains gras et humides, dans les fumiers et dans les couches ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, vivent dans les bouses et la fiente des animaux. Les larves des scarabés ont le corps alongé, cylindrique, et composé de douze anneaux ; leur peau est molle et flexible ; elles se tiennent dans la terre, et y subissent leurs métamorphoses.

LE HANNETON.

Les *hannetons*, que les enfans voient apparaître avec plaisir au retour de la belle saison, parce qu'ils servent à leur amusement, sont généralement redoutés des habitans de la campagne, où ils ne portent que trop souvent le ravage et la désolation. Pendant toute leur vie ils se nourrissent de substances végétales ; sous l'état de larves, ils rongent et détruisent les racines des plantes vivaces, des arbrisseaux, et même des arbres les plus durs. Ces larves, connues des jardiniers sous le nom de *vers blancs*, vivent trois ou quatre années sous cette forme ; elles restent engourdies pendant l'hiver, et ne mangent qu'au commencement du printemps. A la fin du dernier automne qui précède leur métamorphose, elles s'enfoncent très-avant dans la terre, s'y construisent une coque, s'y transforment en nymphe, et deviennent, à la fin de l'hiver, insecte parfait ; mais, à cette époque, le hanneton est mou et blanchâtre. Vers le milieu du printemps toutes les parties de son corps acquièrent de la

fermeté ; quelque temps après il sort de terre, et prend l'essor. On voit alors ces insectes se répandre en grande quantité sur les arbres, auxquels ils font beaucoup de tort en les dépouillant de leurs feuilles. Ce genre est composé de plus de cent espèces, dont plusieurs se trouvent aux environs de Paris ; la plus nuisible est le *hanneton vulgaire*.

LA VRILLETTE.

On trouve les vrillettes au printemps dans les maisons ; on les voit se promener sur les fenêtres et le long des boiseries. Elles ne se font pas remarquer par leurs couleurs, elles sont brunes et point du tout brillantes ; mais ces insectes offrent un petit phénomène qui mérite de fixer l'attention : il arrive quelquefois, lorsqu'on est seul dans sa chambre et parfaitement tranquille, d'entendre un petit bruit régulier, qui souvent se prolonge assez long-temps et semblable au mouvement d'une montre ; c'est la *vrillette marquetée*, qui frappe à coups redoublés le vieux bois avec sa tête pour le percer et s'y loger.

La larve de ces insectes ressemble à un petit ver blanc ; sa tête est armée de deu mâchoires en forme de pinces très-fortes et tranchantes. Elle en fait usage pour ronger les vieux meubles de bois vermoulu, dans lesquels elle vit, et dont elle se nourrit.

LES LAMPYRES.

Ces insectes sont connus vulgairement sous le nom de *vers luisans*, à cause de la propriété qu'ont plusieurs espèces de ce genre de répandre, pendant la nuit, une lumière phosphorique, et parce que les femelles qu'on rencontre le plus ordinairement ressemblent à des vers à six pieds ; peu différentes de la forme qu'elles avaient sous l'état de larves, elles n'ont point d'ailes ; le mâle seul en acquiert en sortant de l'état de nymphe.

On trouve les lampyres en été, après le coucher du soleil, dans les prairies, au bord des chemins et près des buissons. Dans les pays où ces insectes sont très-communs, on voit, pendant les nuits paisibles de la belle saison, les mâles voltiger dans l'air, qu'ils semblent remplir d'étincelles de feu : les femelles qui, pendant le jour, restent cachées sous l'herbe, se décèlent le soir par la lueur éclatante qu'elles répandent dans l'obscurité. Cette faculté

d'étinceler, que possèdent les lampyres, est produite par de petits corps lumineux qu'ils font briller à volonté, et dont ils peuvent aussi diminuer ou absorber l'effet.

On ne connaît en France que deux espèces de lampyres; on en trouve une plus grande quantité dans les pays chauds, et particulièrement en Amérique, où vit le *lampyre marginé;* il est orné de diverses couleurs.

INSECTES.

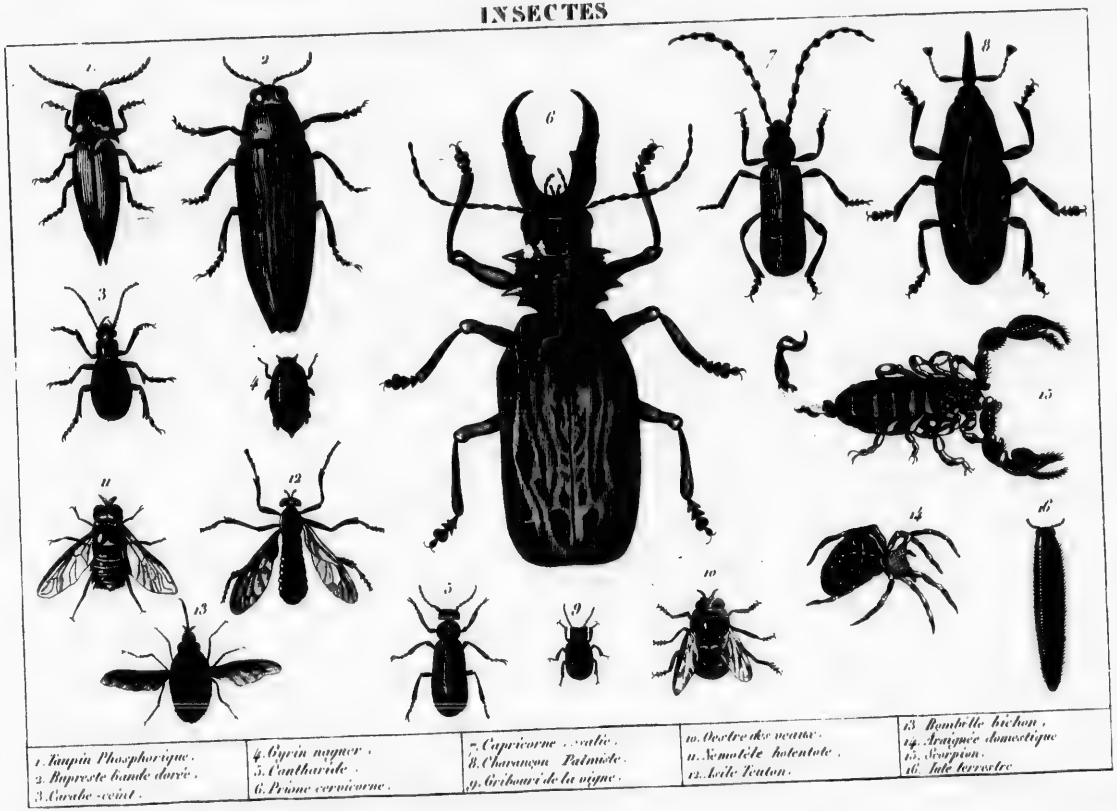
TRENTIÈME ET DERNIER TABLEAU.

COLÉOPTÈRES. — LE TAUPIN.

Les *taupins* ont été aussi nommés scarabés à ressort, parce qu'étant renversés sur le dos, ils ont la faculté de s'élancer en l'air, où, comme par une espèce de ressort, en sautant ils s'élèvent perpendiculairement, retombent à peu près au même endroit où ils étaient placés, et réitèrent cette manœuvre jusqu'à ce qu'ils se trouvent sur leurs pattes. On voit ordinairement ces insectes sur les fleurs, sur les troncs des arbres cariés, et sous les écorces; ils marchent lentement et se laissent tomber quand on veut les prendre.

Parmi les taupins on en connaît deux espèces qui possèdent, comme les fulgores et les lampyres, une matière phosphorique; elle se répand dans l'obscurité par deux petites taches jaunes, arrondies, saillantes, placées sur le corselet. La clarté, qui émane de ces insectes, est si forte et si brillante qu'elle permet de lire l'écriture la plus

INSECTES



1. Taupin Phosphorique.
2. Buprestre bande dorée.
3. Carabe ceint.
4. Gyrin nageur.
5. Cantharide.
6. Prione cervicorne.
7. Capricorne scalée.
8. Charançon Palmiste.
9. Gribouri de la vigne.
10. Oestre des veaux.
11. Nemotèle hotentote.
12. Acile Teaton.
13. Bombille bichon.
14. Aratignée domestique
15. Scorpion.
16. Iule terrestre

fine
turn
leur
L

L
raue
inse
nom
beau
on r
C
bupr

La
empl
quel
long-
secte
dont
gran

fine, surtout quand on en tient huit ou dix dans un flacon de verre. Les Indiens, lorsqu'ils font leurs voyages nocturnes, les attachent à leurs souliers; et c'est à la faveur de la lumière qu'ils procurent que les femmes se livrent à leurs travaux. On trouve le *taupin phosphorique* à Cayenne et à Surinam; cet insecte est couleur de café.

Les larves des taupins sont peu connues, il paraît qu'elles vivent dans les bois.

LE BUPRESTE.

Les *buprestes* sont ornés des couleurs les plus vives, les plus variées et les plus riches. L'or le mieux poli, l'émeraude et l'azur brillent quelquefois sur le même individu, et lui forment un vêtement de la plus grande beauté; ces insectes marchent très-lentement, mais ils ont le vol très-agile; peu communs dans le nord de l'Europe, ils sont nombreux dans les climats chauds des deux hémisphères; et ces contrées fournissent les plus grands et les plus beaux. On les trouve sur les arbustes, sur les buissons et sur les fleurs; la larve des buprestes n'est point connue; on rencontre assez souvent l'insecte parfait dans les chantiers et dans les magasins de bois.

Ce genre est composé de cent quarante espèces; celle qui offre la réunion des plus magnifiques couleurs est le *bupreste bande-dorée* qui habite les Indes orientales.

LE CARABE.

La nature a donné aux *carabes* de sûrs moyens de défense contre leurs ennemis, et assez d'industrie pour les employer à propos; ces insectes répandent une odeur très-pénétrante, qui approche de celle du tabac, et de quelques plantes vénéneuses. Pour peu qu'on porte la main sur eux, cette odeur s'attache aux doigts et se fait long-temps sentir. Elle est produite par une matière onctueuse qui transpire de leur corps: quand on touche l'insecte un peu rudement, il fait sortir, tant de la bouche que de sa partie postérieure, une liqueur âcre et caustique, dont l'odeur est encore plus forte, et qui souvent est seringuée hors du derrière, en manière de jet, à une assez grande distance; une goutte de cette liqueur, reçue dans l'œil, y cause une douleur très vive. Le *carabe pétard*

se défend d'une autre manière; s'il est attaqué par le *carabe inquisiteur*, qui est très-carnassier, il lui lance par l'anus une bordée de détonations fulminantes, accompagnées d'une vapeur infecte, et fait bientôt lâcher prise à l'assaillant.

Le genre de carabe est nombreux en espèces; on en trouve beaucoup en Europe: le *carabe ceint* est surtout très-commun dans les contrées méridionales de la France ainsi qu'aux environs de Paris.

LE GYRIN.

Ces insectes amphibies vivent sur terre et le plus souvent dans l'eau; quelquefois ils restent immobiles à sa surface; mais ils s'y enfoncent ou s'éloignent avec célérité lorsqu'on les approche, et s'accrochent à quelques plantes aquatiques; on a donné aussi au gyrin le nom de tourniquet, parce qu'il décrit dans l'eau des cercles avec une vitesse surprenante. C'est dans les eaux stagnantes des lacs et des fossés, qu'on voit ces insectes: ils y nagent en troupe à la superficie, et leur corps reste alors entièrement à sec; mais quand ils plongent, ils ont à l'extrémité de l'abdomen une petite bulle d'air qui produit un fort joli effet. Ils répandent une très-mauvaise odeur qui s'attache aux doigts lorsqu'on les touche. Les femelles pondent leurs œufs sur les plantes aquatiques; au bout d'environ huit jours, de très-petites larves, dont la peau est transparente, et le corps garni de filets flexibles, sortent de ces œufs et se mettent à nager. Vers le commencement d'avril, la larve quitte son séjour ordinaire pour se fixer sur les feuilles du roseau, qui croît dans l'eau; là, elle s'enferme dans une petite coque faite d'une matière qu'elle tire de son corps et qui devient semblable à du papier gris; ayant pris dans cette coque la figure de nymphe, elle en sort sous celle d'insecte ailé vers la fin du même mois, et saute tout de suite dans l'élément liquide. On connaît huit espèces de gyrins; deux seulement habitent l'Europe; le gyrin *bicolor* et le *gyrin nageur* qui est très-commun aux environs de Paris.

LA CANTHARIDE.

Les *cantharides* sont richement ornées de couleurs qui charment la vue ; le bleu, le vert, l'azur et l'or brillent sur leur robe en reflets étincelans. Ce genre comprend environ vingt espèces, qui diffèrent par leur grandeur, leur figure et leur couleur : les cantharides d'un beau vert doré avec des antennes noires, abondent en Europe sur les frênes, le troëne, le lilas, le chèvre-feuille, et vers le commencement de l'été, on les trouve quelquefois rassemblées en grand nombre. Elles répandent une odeur fade, très-désagréable, et qui pourrait être dangereuse, si on la respirait long-temps : l'on a vu des personnes éprouver de grandes indispositions pour s'être endormies sous des arbres où il en reposait des essaims. On sait généralement que leur application sur la peau fait élever des ampoules comme une brûlure, et qu'elles sont le vésicatoire le plus usité ; elles ont aussi d'autres propriétés médicinales.

Les cantharides naissent d'œufs, d'où sortent des vermisseaux qui ont à peu près la figure d'une véritable chenille ; ils vivent dans la terre, s'y nourrissent de racines, s'y changent, et n'en sortent que sous la forme d'insecte parfait.

LE PRIONE.

On a donné à ces insectes le nom de *prione*, qui signifie scie, à cause de la forme des antennes du mâle, dont les articles sont triangulaires et ressemblent aux dents d'une scie. Ces insectes sont très-grands, leurs couleurs ne sont point brillantes ; leur vol est fort lourd, et dès qu'on les touche, on les fait tomber à terre. On les trouve dans les grands bois et les forêts ; pendant le jour, ils se tiennent cachés dans les trous que leurs larves ont faits, aux troncs de vieux arbres, ils n'en sortent que le soir.

La larve du prione a le corps composé de douze anneaux, elle se change en nymphe dans l'arbre même où elle a vécu ; elle s'y construit une coque de soie grossière, y mêle de la sciûre de bois, et s'enferme dedans ; mais avant de subir sa métamorphose, elle s'approche de la surface de l'arbre, afin de sortir plus aisément de son trou, lorsqu'elle sera sous la forme d'insecte parfait.

Ce genre comprend environ cinquante espèces; on en trouve quatre seulement en Europe. Le *prione cervicorne*, le plus grand de tous, habite l'Amérique; on y mange sa larve avec délices.

LE CAPRICORNE.

En général, les *capricornes* sont ornés de couleurs très-brillantes et très-variées; tous ont des formes élégantes, qui annoncent de la légèreté, aussi volent-ils avec rapidité, mais leur marche n'est pas très-vive. Qnand on les saisit ils cherchent à pincer avec leurs mâchoires; souvent ils font entendre un petit bruit qui imite assez un cri faible et plaintif. On trouve ces insectes dans les bois, sur le tronc des arbres; ils se nourrissent du suc qui en découle. La larve du capricorne est pourvue de deux fortes mâchoires, qui lui servent à ronger le bois dont elle tire la substance pour se nourrir; elle reste deux ou trois années sous la forme de ver, et se change ensuite en nymphe, d'où l'insecte ailé sort peu de temps après. Dans ce genre, qui est très-nombreux, on distingue le *capricorne rosalie*, richement paré de diverses couleurs; il se rencontre dans les hautes montagnes de l'Europe, et quelquefois dans les chantiers de Paris. Il est d'un bleu cendré et marqué de taches d'un beau noir velouté.

LE CHARANÇON.

Ces insectes ne sont que trop connus par le tort qu'ils font au blé et à plusieurs graines; mais c'est sous leur première forme qu'ils causent le plus de ravages. Leurs larves ressemblent à des vers alongés et mous. Les unes se nourrissent du suc des plantes, dont elles attaquent toutes les parties; d'autres vivent sous les feuilles et sont couvertes d'une matière visqueuse, qui leur sert à s'y attacher : l'espèce la plus redoutable est celle qui attaque le blé, notre principale nourriture. Souvent elles sont en si grande quantité dans les greniers qui en contiennent, qu'elles le détruisent presque entièrement, sans qu'on s'aperçoive des dégâts qu'elles font : chaque larve, logée dans un grain, en consume toute la substance farineuse, sans jamais en endommager la peau : elle agrandit son domicile à mesure qu'elle croît, subit toutes ses métamorphoses sous l'enveloppe qui la couvre, et la perce pour en sortir sous la forme

de charançon. On ne peut à la vue distinguer les grains qui renferment ou même ont renfermé des larves, parce que, extérieurement, ils ne diffèrent point des autres. Cette espèce de charançon multiplie beaucoup, surtout dans les pays chauds, où il y en a plusieurs générations dans une année. Toutes les larves des charançons ne font pas autant de tort que celles-ci; cependant quelques-unes vivent dans l'intérieur des pois, des fèves, des lentilles, des noisettes dont elles mangent la substance; d'autres percent et rongent les tiges, les branches des plantes et le parenchyme des feuilles. Parmi ces dernières, les unes construisent une coque de soie où elles se changent en nymphes; d'autres font une coque avec une matière gommeuse; et quelques espèces entrent seulement en terre pour subir leurs métamorphoses.

Les charançons font rarement usage de leurs ailes. En général, ils sont lourds et marchent lentement. Ces insectes sont ornés de couleurs souvent très-brillantes. Ils varient beaucoup par la grandeur; les plus petits habitent l'Europe, les autres les pays chauds; le plus grand de tous, le *charançon palmiste*, a environ dix lignes de longueur; le dessus de son corps est d'un beau noir velouté; on le trouve à Surinam : sa larve est blanchâtre; elle vit dans l'intérieur du palmier; elle est, pour les naturels du pays, un mets délicieux.

LE GRIBOURI.

Les *gribouris*, quoiqu'ils soient assez petits, sont lourds et marchent lentement : plusieurs espèces sont ornées de couleurs brillantes. Ces insectes vivent sur les plantes et sur les feuilles des arbres, et leur font beaucoup de tort; le plus redoutable est le *gribouri de la vigne;* il passe l'hiver en terre, s'attache aux pieds des ceps, en ronge les racines les plus tendres et les fait souvent périr : non moins nuisible pour la vigne, dans son état de larve ou de ver, il en détruit la fleur et les feuilles, et les jeunes pousses; le raisin même lui sert de nourriture. Lorsque ces insectes sont nombreux, ils causent beaucoup de dommages dans les pays vignobles.

DIPTÈRES. — L'OESTRE.

Les *oestres* ressemblent à une grosse mouche ; leur corps gros et court est plus ou moins velu. Ils désolent les bestiaux, par la terrible habitude qu'ont les femelles d'insérer leurs œufs sous la peau des bêtes à cornes. Armés d'une forte tarrière à trois crochets, ces insectes font sur une seule vache un nombre considérable de petites plaies, dont chacune est le nid d'un œuf, et devient un ulcère douloureux semblable à une bosse, où les larves ou vers qui naissent de ces œufs prennent leur accroissement, et n'en sortent que pour subir leurs métamorphoses ; alors ces larves tombent à terre et cherchent une retraite sûre ; bientôt leur peau se durcit et leur sert de coque : après être restées environ un mois sous la figure de nymphes, elles passent à l'état parfait.

Les cerfs, les daims, les rennes, tous les ruminans ou herbivores, sont sujets à recevoir de ces œufs d'oestres, il en est une espèce qui place ses œufs dans le nez des moutons, une autre entre dans le fondement des chevaux ; les jeunes veaux sont aussi tourmentés par une espèce qui les poursuit préférablement à tout autre animal.

LA NÉMOTÈLE.

Les *némotèles* ont le corps plus ou moins velu ; quelques espèces ont les ailes transparentes et sans couleurs sensibles, d'autres les ont opaques et très-coloriées : elles volent avec beaucoup de légèreté, surtout quand le soleil brille ; alors on les voit planer dans l'air, ensuite se poser sur les fleurs et sur les plantes, et ce n'est qu'avec beaucoup d'adresse et de célérité qu'on parvient à les attraper.

On en trouve en Europe plusieurs espèces, et même aux environs de Paris ; on y voit surtout communément la *némotèle hottentote :* son corselet qui est noir, est, ainsi que la tête, couvert de poils jaunes; les ailes sont blanches et transparentes, avec le bord extérieur brun.

L'ASILE.

Parmi les *asiles*, plusieurs espèces sont velues, d'autres sont lisses ; le devant de la tête est ordinairement couvert de poils longs et roides : en volant, ils font entendre un bourdonnement assez fort. Ces insectes, naturellement carnassiers, fondent sur les petits papillons, sur les mouches, les saisissent avec leurs pattes, semblables à des griffes, les percent avec leur trompe aiguë, et boivent leur sang avec délices.

Leurs larves n'ont point de pattes ; leur corps est alongé et divisé en onze anneaux : elles vivent dans la terre et s'y changent en nymphes, en quittant entièrement leur peau, et sans faire de coques.

Ce genre, assez nombreux, contient environ soixante espèces ; trente se trouvent en Europe et aux environs de Paris. On voit, dans les pays méridionaux de la France, l'*asile teuton*, remarquable par sa beauté ; sa tête est noire et couverte d'un duvet doré très-brillant ; le corselet est aussi d'un beau noir, relevé par une ligne longitudinale d'un jaune doré.

LES BOMBILLES.

Ces insectes, agiles et légers, volent avec la rapidité de l'éclair, et figurent à la vue un point noir suspendu par un fil : ils planent au-dessus des fleurs et sans jamais s'y poser ; ils introduisent dans le fond de leur calice leur longue trompe, pour en tirer les sucs mielleux qu'il contient, et dont ils font leur unique nourriture : en volant, ils produisent avec leurs ailes un bruit semblable à celui que font entendre les abeilles-bourdons.

On compte plus de vingt espèces de *bombilles ;* la plupart habitent l'Europe. On trouve aux environs de Paris celle du *bombille-bichon*, un des plus jolis insectes de ce genre ; ses ailes, longues et transparentes, sont bordées d'une tache brune, formant des ondes d'un effet très-agréable à l'œil.

APTÈRES. — L'ARAIGNÉE.

L'aspect désagréable de l'*araignée* inspire une sorte d'aversion; mais le talent qu'elle possède de former des tissus légers et délicats, et sa figure singulière, méritent de fixer l'attention.

Les araignées, comme l'Argus de la fable, ont ordinairement huit yeux, placés diversement selon les espèces; leur tête étant confondue avec leur poitrine, elles ne peuvent la tourner en tous sens pour voir autour d'elles, la nature y a suppléé par le nombre et par la pose des yeux. Quelques espèces n'en ont que six; mais toutes ont huit pattes. Ces insectes sont pourvus de fortes mâchoires; néanmoins ils ne dévorent pas les mouches qu'ils tuent, ils se contentent de sucer le sang de leurs victimes : c'est pour satisfaire son instinct sanguinaire que l'araignée déploie son art. Tantôt une espèce vagabonde se tapit dans une fente ou dans quelque réduit secret; et de là, guettant une mouche qui se croit loin de tout ennemi, fond sur elle, et d'un seul bond s'en empare, tant le saut est prompt et le coup d'œil sûr et rapide! Cependant la chasse la plus commune des araignées est celle des toiles et des rets. Quand une araignée veut tisser sa toile, elle fait sortir de ses mamelons une goutte de liqueur qui lui sert à faire sa soie; elle applique cette liqueur contre un mur ou contre un arbre, et s'en éloigne ensuite en filant. A mesure que l'araignée marche, la liqueur prend de la consistance, s'épaissit, et forme un fil dont l'insecte colle l'autre bout à quelque endroit du mur, ou à une autre branche; cette manœuvre se continue jusqu'à ce qu'ayant une assez grande quantité de fils dans cette direction, l'araignée en place d'autres en sens contraire : ces fils, d'une nature gluante, se collent aussitôt les uns aux autres, et forment une toile assez solide.

On voit des araignées tendre un réseau circulaire, à mailles lâches, pour prendre des moucherons; d'autres, former des tissus plus serrés, et d'une trame plus solide, pour enlacer de grosses mouches. Dans le premier réseau, les fils de la trame sont plus forts, et tendus en cordes; ils rayonnent tous du centre à la circonférence; d'autres fils plus déliés sont placés circulairement. Par cette disposition, qui semble basée sur les lois de la géométrie, l'araignée, en se tenant au centre de la toile, doit sentir le moindre mouvement qui lui est imprimé, par l'approche de quel-

que insecte ; elle y reste à l'affût, et accourt aussitôt à l'endroit d'où elle sent un de ses fils tirés. Les toiles d'un tissu plus serré, sont d'ordinaire placées dans l'angle d'un mur ; l'araignée demeure en embuscade dans un coin, où elle forme une loge cylindrique pour son habitation, et dès qu'un insecte est empêtré dans ses filets, elle se hâte d'accourir, le garotte encore, lui fend la tête avec ses fortes mâchoires, et suce à loisir sa victime, qui se débat en vain.

Les diverses espèces d'araignées savent donner à leurs rets différentes formes, selon leur genre de chasse ; mais toutes déploient dans leurs travaux de savantes ressources, qui ont fait la haute admiration des géomètres.

Ovide, dans ses Métamorphoses, feint qu'une nymphe nommée *Arachné,* ayant surpassé Minerve par la perfection de son travail, qui offrait des tableaux ravissans, fut métamorphosée en araignée par la jalouse déesse. Aussi appelle-t-on les travaux propres aux femmes, l'*art d'Arachné*. Le génie des poëtes a su toujours ennoblir tous les objets.

LE SCORPION.

Les *scorpions* ont, comme les araignées, huit yeux et huit pattes ; ils sont en outre pourvus de pinces, et leur queue se termine par un aiguillon crochu, qui distille un venin très-actif dans les blessures qu'ils font avec leur dard ; ce venin cause une inflammation douloureuse, qui cependant n'est pas mortelle pour l'homme.

Ces insectes sont très-cruels ; ils tuent et dévorent souvent leurs petits à mesure qu'ils naissent, et ne s'épargnent pas entre eux : les mouches, les cloportes, les vers font leur nourriture ordinaire ; mais les araignées sont les mets qu'ils préfèrent. Un scorpion très-petit attaque souvent une araignée beaucoup plus forte que lui ; il fond sur elle avec une sorte de fureur, la saisit avec ses pinces, et soudain redressant sa queue, il plonge son dard fatal dans les flancs de sa victime, et la suce avec avidité.

Les scorpions varient beaucoup par la grandeur ; ceux qu'on trouve dans les pays méridionaux de l'Europe n'ont

guère plus d'un pouce de long; mais il y en a dans l'Inde, qui parviennent à quatre à cinq pouces. Ils habitent les pays chauds des deux mondes; on n'en trouve point dans le Nord, ni même dans les pays tempérés.

L'IULE.

Le corps des *iules* est couvert d'une peau écailleuse; de chaque côté apparaît un grand nombre de pattes, ce qui a fait nommer ces insectes *mille pieds;* mais ils n'en sont pas plus agiles, et semblent au contraire se glisser lentement sur la terre. On les prendrait, lorsqu'ils sont en repos, pour de petits serpens; comme eux, ils se roulent en spirale, et placent leur tête au milieu. Ces insectes se tiennent le plus souvent dans la terre, sous les pierres et dans d'autres lieux sombres et humides. On a observé que l'iule vit de terreau; mais cependant, quand il rencontre une proie facile, il ne la dédaigne pas.

Les insectes de ce genre diffèrent beaucoup entre eux par la grandeur: en Europe ils n'ont guère que seize à dix-huit lignes, au lieu que ceux des Indes ont jusqu'à six pouces de longueur.

On ne connaît que vingt à vingt-quatre espèces d'iules, dont le plus grand nombre se trouve en Europe.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pag.
A MES PETIS NEVEUX	1
QUADRUPÈDES. — Ier TABLEAU. — Le Cheval	25
— L'Ane	26
— Le Bœuf	ib.
— La Brebis	27
— La Chèvre	28
— Le Cochon	ib.
— Le Chien	29
— Le Chat	30
— La Mangouste	31
— La Genette	ib.
IIe TABLEAU. — L'Éléphant	32
— Le Chameau et le Dromadaire	34
— Le Lama et la Vigogne	36
— Le Buffle	37
— *Bœufs à bosse.* — Le Bisson et le Zébu	ib.
— Le Zèbre	38
— La Girafe	39
— Le Rhinocéros	ib.
IIIe TABLEAU. — Le Lièvre	40
— Le Lapin	41
— Le Cerf et la Biche	42
— Le Daim	ib.
— Le Chevreuil	43
— L'Élan	ib.
— Le Renne	44
— Le Chamois	ib.
— Le Musc	45
IVe TABLEAU. — L'Écureuil	46
— La Marmotte	47
— Le Hérisson	48
— Le Cochon d'Inde	49
— L'Agouti	ib.
— Le Cabiai	50
— Le Paca	ib.
— Le Sarigue	ib.
— Le Tamanoir, le Tamandua et le Fourmillier	51
Ve TABLEAU. — L'Ours	52
— Le Blaireau	53
— Le Loup	54
— Le Renard	ib.
— La Loutre	55
— La Fouine	56
— La Marte	ib.
— Le Furet	57
— L'Hermine	ib.
— La Taupe	58
VIe TABLEAU. — Le Lion	59
— Le Tigre	60
— Le Chacal et l'Hyène	61
— La Panthère, l'Once et le Léopard	62
— L'Ocelot	63
— Le Lynx ou Loup-Cervier	64
— Le Glouton	ib.
— La Civette et le Zebet	65
— Les Mouffettes	ib.
— Le Castor	66
VIIe TABLEAU. — Le Barbiroussa	70
— L'Hippopotame	71
— Le Tapir ou L'Anta	ib.
— Les Singes	72
— La Chauve-Souris	75
VIIIe TABLEAU. — La Tortue	76
— Les Lézards	78
— Le Crocodille	79
— Le Dragon volant	80
— Le Caméléon	81
— Les Salamandres	82
— Le Crapaud	83
— La Grenouille	ib.
— Les Serpens	84

Pag.

OISEAUX. — IXe Tableau. — *Oiseaux de proie.* — L'Aigle. 89
— L'Orfraie ou le grand Aigle de mer. 91
— Jean-le-Blanc. . . . . *ib.*
— Les Vautours. . . . . *ib.*
— Le Milan. 92
— La Buse. 93
— L'Épervier. . . . . *ib.*
— L'Autour. 94
— Le Faucon. . . . . *ib.*
— Les Pies-Grièches. 95
— La Cresserelle. 96

Xe Tableau. — *Oiseaux de proie nocturnes.* 97
— Le Grand-Duc. 98
— Les Chouettes. 100
— Le Crave ou le Coracias. 101
— Le Corbeau. 102
— La Pie. 103
— Le Geai. . . . . *ib.*
— Les Jaseurs. 104
— Le Casse-Noix. 105
— Le Gros Bec. . . . . *ib.*
— Le Bec-Croisé. 106

XIe Tableau. — Le Paon. 107
— Le Coq et la Poule. 108
— Le Dindon. 109
— Le Pigeon. 110
— Le Faisan. 111
— La Peintade. . . . . *ib.*

XIIe Tableau. — Le Serin. 112
— La Linotte. 113
— Le Chardonneret. 114
— Le Bouvreuil. . . . . *ib.*
— Le Verdier. 115
— Le Pape. 116
— Les Veuves . . . . . *ib.*

Pag.

— Les Sénégalis et les Bengalis. 117
— Le Rossignol. 118
— La Fauvette. 119
— Le Rouge-gorge. 120

XIIIe Tableau. — Le Traquet. 121
— Le Motteux 122
— La Lavandière. . . . . *ib.*
— La Bergeronnette. 123
— Le Roitelet 124
— L'Ortolan. 125
— Le Bec-Figue 126
— Les Mésanges . . . . . *ib.*
— La Sittelle, *vulgairement* Torche-Pot. 127
— Les Pics. 128
— L'Oiseau de Paradis. 130

XIVe Tableau. — L'Organiste. 131
— Le Coq de Roche . . . . . *ib.*
— La Troupiale 132
— Les Fourmilliers. 133
— Les Cotingas. . . . . *ib.*
— L'Agami. 134
— Les Manakins 135
— L'Oiseau-Mouche. 136
— Le Colibri. 137

XVe Tableau. — L'Autruche. 138
— La Huppe. 139
— Le Guêpier 140
— Le Torcol 141
— Le Gobe-mouches et Moucherolles. 142
— Les Toucans. . . . . *ib.*
— Le Martin-Pêcheur 144
— Les Perroquets. 145
— Le Touracou. 147

OISEAUX AQUATIQUES. — XVIe Tableau. — La Cigogne. 148
— La Grue. 150

Pag.
— La Demoiselle de Numidie. 151
— Le Héron. . . . . ib.
— L'Aigrette. 152
— L'Oiseau Royal. 153
— Le Messager ou Secrétaire. . . . . ib.
— Le Jabiru. 154
— Le Kamichi. 155
— Le Savacou. 156
— La Spatule. . . . . ib.
— Les Combattans ou Paons de mer. 157
XVIIe Tableau. — Le Vanneau. . . . . ib.
— Les Pluviers. 159
— Le Porphyrion ou la Poule sultane. . . . . ib.
— Le Tourne-Pierre 160
— Le Pélican. 161
— L'Huîtrier ou Pie de mer 162
— L'Echasse 163
— L'Avocette. . . . . ib.
— Le Cygne 164
— L'Oie. 165
— L'Eider 166
— Le Canard. 167
POISSONS. — XVIIIe Tableau. — La Murène. 168
— Le Gymnote électrique ou l'Anguille tremblante. . . 169
— Le Loup marin. 170
— L'Espadon ou l'Empereur. 171
— La Morue. . . . . ib.
— Le Bossu. 172
— Le Remore 173
— La Dorade. . . . . ib.
— Le Paon de mer. 174
— Les Chétodons ou Bandoulières. . . . . ib.
— La Queue d'or. 175
— Le Sparaillon. . . . . ib.
— La Girelle ou Donzelle. 176
XIXe Tableau. — La Perche. 177

Pag.
— Le Maquereau. 178
— Le Thon. 179
— Le Voilier. 181
— Poissons volans. . . . . ib.
— L'Arondel de mer ou Hirondelle de mer. 182
— Le Silure et l'Armé. 183
— Le Saumon. 184
— Le Brochet. 185
— Le Hareng. 186
— Le Hérisson de mer. 187
XXe Tableau. — La Lune. 189
— Le Diable de mer. . . . . ib.
— L'Esturgeon. 190
— L'Angelot de mer. 191
— Le Marteau. 192
— La Lamie. 193
— Les Raies. 194
— *Cétacées.* — Le Narval ou la Licorne de mer. 195
— La Baleine. 196
— Le Cachalot. 197
— Le Dauphin. 198
COQUILLAGES. — XXIe Tableau. — *Coquilles multivalves.* — L'Anatife. 199
— Le Balanite. 200
— Le Taret. 201
— *Coquilles bivalves.* — L'Hyale. 202
— Les Peignes. . . . . ib.
— Le Solen. . . . . ib.
— L'Huître. 203
— La Moule et la Mulette. 204
— L'Anodonte. 206
— *Coquilles univalves.* — La Patelle. . . . . ib.
— L'Haliotide. 207
— Les Sabots. . . . . ib.
XXIIe Tableau. — *Coquilles univalves.* — Les Janthines . . 208

Pag.
— L'Argonaute Papyracé. 209
— La Toupie. . . . . ib.
— Le Rocher. 210
— La Porcelaine. 211
— Le Cône. 212
CRUSTACÉES ET MOLLUSQUES. — XXIIIe Tableau. —
— Les Crabes. 213
— L'Ocypode. 214
— Le Maja. . . . . ib.
— L'Écrevisse. 215
— Le Pagure. 216
— Le Palinure ou Langouste. . . . . ib.
— Le Cyame du Cétacée ou le Pou de Baleine. 217
— Les Daphnies. . . . . ib.
— La Sèche. 218
— La Sangsue. 220
— L'Oursin. 221
— Les Astéries. 222
— La Méduse. . . . . ib.
INSECTES. — XXIVe Tableau. — Le Papillon. 223
XXVe Tableau. — *Lépidoptères.* — La Teigne. 232
— L'Alucite des grains ou Fausse Teigne. 236
— Le Ptérophore. 237
XXVIe Tableau. — *Névroptères.* — Libellule. 238
— L'Hémerobe. 240
— Le Myrméléon. 241
— La Frigane. 243
— Les Thermès. 245
— *Hyménoptères.* — La Fourmi. 248
XXVIIe Tableau. — *Hyménoptères.* — La Guêpe. 250
— L'Ichneumon. 253
— Le Cimbex et le Tenthrède. 254
XXVIIIe Tableau. — *Hyménoptères.* — Le Sphex. 257
— Le Bembex. 258
— L'Andrenne. 258
— Les Abeilles. 259
— *Hémiptères.* — Le Fulgore. 262
— La Cigale. 263
— La Psylle. . . . . ib.
— Le Kermès. 264
— La Notonecte. 265
— La Nèpe. 266
— La Naucore. . . . . ib.
— La Punaise. . . . . ib.
XXIXe Tableau. — *Orthoptères.* — Le Grillon. 268
— La Sauterelle. 269
— La Mante. 270
— Le Criquet. . . . . ib.
— *Coléoptères.* — La Lucane. 271
— Le Scarabé. . . . . ib.
— Le Hanneton. 272
— La Vrillette. 273
— Les Lampyres. . . . . ib.
XXXe Tableau. — *Coléoptères.* — Le Taupin. 274
— Le Bupreste. 275
— Le Carabe. . . . . ib.
— Le Gyrin. 276
— La Cantharide. 277
— Le Prione. . . . . ib.
— Le Capricorne. 278
— Le Charançon. . . . . ib.
— Le Gribouri. 279
— *Diptères.* — L'Œstre. 280
— La Némothèle. . . . . ib.
— L'Asile. 281
— Les Bombilles. . . . . ib.
— *Apières.* — L'Araignée. 282
— Le Scorpion. 283
— L'Iule. 284

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Pag.
. 258
. 259
. 262
. 263
. *ib.*
. 264
. 265
. 266
. *ib.*
. *ib.*
. 268
. 269
. 270
. *ib.*
. 271
. *ib.*
. 272
. 273
. *ib.*
. 274
. 275
. *ib.*
. 276
. 277
. *ib.*
. 278
. *ib.*
. 279
. 280
. *ib.*
. 281
. *ib.*
. 282
. 283
. 284